





LA DALMATIE, L'ITALIE

ET

L'UNITÉ YOUGOSLAVE

(1797-1917)

DU MÊME AUTEUR :

ILLYRICUS. *Dalmazia e Italia, Consigli ed Avvertimenti.* Roma, Enrico Voghera, Editore, 1915.

X. X. X. *L'Ora della Dalmazia. Lettera di uno Slavo a un amico italiano.* A cura dell' « Unità », Firenze, Stabilimento tipografico Aldino, 1915.

N. TOMMASEO. *Scintille*, traduzione dal serbo-croato con un'introduzione storico-critica di Luigi Voinovich. Collezione della Giovane Europa, Catania, Battiato, Ed. 1916.

Sous presse :

La Monarchie française dans l'Adriatique. (Etudes d'histoire diplomatique). Paris, Bloud & Gay.



DALMATIE

CROATIE

BOSNIE

HERZÉGOVINE

MONTENE

MER

ADRIATIQUE

RECENSEMENT
de la population de Dalmatie en 1910

Arrondissements judiciaires	Serbo-Croates	Italiens	Autres
Rab (Arbe)	4.899	151	[illegible]
Pag (Pago)	7 426	23	[illegible]
Zadar (Zara)	49 915	11 574	710
Benkovac	17 192	52	[illegible]
Obrovac	16.118	19	[illegible]
Kistanje	10 635	13	—
Knin	30 345	96	[illegible]
Tijesno (Stretto)	8 292	29	[illegible]
Skradin (Scardona)	11 525	66	[illegible]
Drnis	24 310	90	[illegible]
Vrlika	13 696	5	[illegible]
Sibenik (Sebenico)	36 095	873	[illegible]
Trogir (Traù)	28 784	239	[illegible]
Spljet (Spalato)	50 514	2.090	[illegible]
Sinj	43 008	106	[illegible]
Omis (Almissa)	16 571	28	[illegible]
Imotski	42 018	46	[illegible]
Brac (Brazza)	22 564	265	[illegible]
Hvar (Lesina)	3 306	240	[illegible]
Starigrad (Cittavecchia)	13 034	254	[illegible]
Vis (Lissa)	9 939	92	[illegible]
Makarska	16 145	117	[illegible]
Vrhgorac	11.358	—	[illegible]
Metkovic	15 413	32	[illegible]
Blato (Blatta)	13 147	6	[illegible]
Korcula (Curzola)	8 039	430	[illegible]
Peljesac	8 058	8	[illegible]
Dubrovnik (Ragusa)	18 135	801	[illegible]
Ston (Stagno)	9 393	9	[illegible]
Cavtat (Ragusavecchia)	9 706	16	[illegible]
Ercegnovi (Castelnuovo)	8 601	153	[illegible]
Perast (Perasto)	4.920	29	[illegible]
Budva	6.182	8	[illegible]
Kotor (Cattaro)	12.772	348	[illegible]

Légende :

Le numérateur (en rouge) donne le pour cent de la population serbo-croate ;

Le dénominateur (en noir) donne le pour cent de la population italienne.

Comte L. de VOÏNOVITCH

LA DALMATIE, L'ITALIE

ET

L'UNITÉ YOUGOSLAVE

(1797-1917)

UNE CONTRIBUTION

A LA

FUTURE PAIX EUROPÉENNE



GENÈVE - BALE - LYON
GEORG & C°, LIBRAIRES-EDITEURS

1917


LIBRARY
DEC 13 1965
UNIVERSITY OF TORONTO
1029983

SOURCES :

Actes officiels de la Diète du Royaume de Dalmatie (1860-1880).

Chronique parlementaire dalmate (1861-1911), Zara, Tip. Ed. « Nazionale » 1911 (en serbo-croate).

Annuario Dalmatico, dir. da Ferrari-Cupilli. Spalato, V. Morpurgo, 1860-61 (en italien).

NICCOLO TOMMASEO. Oeuvres : *Il Secondo Esilio*, 1862 ; *Scintille*, Ed. 1916 ; *La Storia Civile nella Letteraria*, 1872 ; *Dizionario Estetico*, 1852 ; *Il Serio nel Faceto*, 1865 ; *Canti Illirici*, 1914 ; etc.

COSTANTINO VOINOVICH. *Un voto per l'Unione*, Spalato, 1861 (en italien).

MELCHIORE LUCIANOVICH. *Storia della letteratura serbo-croata*, Spalato, Ed. Zannoni, 1881 (en italien).

FRANÇOIS MARKOVICH. *Orsato Pozza et le mouvement illyrique*, Agram, 1882 (en serbo-croate).

ORSATO POZZA. *La Serbia e l'Impero d'Oriente*, Nuova Antologia, Florence 1866 (en italien)

K. JIRECEK. *Geschichte der Serben*, Gotha, J. Perthes, 1911.

F. SISSICH. *Histoire du peuple croate*, Agram, 1916 (en serbo-croate).

F. SISSICH. *La Dalmatie et le Roi de Hongrie et de Croatie Koloman*, Agram, 1909 (en serbo-croate).

WALTER LENEL. *Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs an der Adria*, Strasbourg, 1897.



Enfantés par le Droit National, nous croyons au vôtre, et nous vous offrons de vous aider à le conquérir... Unissez-vous !

MAZZINI
aux Slaves du Sud.

Foulés aux pieds durant tant de siècles, nous n'avons pas perdu la fière noblesse de l'âme..... Dalmatie, ne rougis pas de ton origine !

TOMMASEO,
Etincelle XXXII.

Notre conviction, Messieurs, est telle que si l'on nous proposait des arrangements plus avantageux au prix d'une minime violation du principe de nationalité, nous n'hésiterions pas à les repousser.

CAVOUR,
1860.

Aucune paix ne peut durer, ou ne devrait durer, qui ne reconnaisse et n'accepte le principe que les gouvernements reçoivent tous leurs pouvoirs du consentement des peuples gouvernés et qu'il n'existe nulle part aucun droit qui permette de transférer les peuples de potentat à potentat, comme s'ils étaient une propriété.

Le Président WILSON,
1917.

Aucun peuple ne doit être contraint de vivre sous une souveraineté sous laquelle il ne désire pas vivre.

Le Président WILSON,
10 juin 1917.



AUX LECTEURS

Le dernier grand marché des peuples s'est tenu à Vienne en 1815.

Quoiqu'elles eussent déclaré qu'elles combattaient Napoléon pour servir la cause de l'indépendance et de la liberté des nations, les Puissances Alliées avaient établi ce qu'on appelait les « Commissions de Statistique ». Là, fut élaboré tout le néfaste traité de Vienne.

Comme de simples troupeaux de brebis, les peuples passaient de main en main, à travers les débats des commissions. On invoquait des droits historiques, des raisons de stratégie, de politique, d'économie. Les commissions interrogeaient seulement le parti le plus fort. Par les soins de la police impériale et royale, l'atmosphère de Vienne était rendue peu respirable aux représentants des petits et des opprimés.

Des provinces entières et des royaumes furent répartis entre les grands souverains assemblés à Vienne après Leipzig et Waterloo; et selon la convenance de chacun d'eux pour la possession de tant de kilomètres carrés et de centaines de milliers d'âmes humaines.

Ainsi naquit l'Europe du Congrès de Vienne, vingt ans après la prise de la Bastille.

Le grand polype, le marchand le plus favorisé, ce fut l'Autriche.

A elle se vendirent Italiens, Slaves, Allemands ; sans vergogne et sans réflexion, sans prévoir que, de ces « Commissions de Statistique » surgiraient non des chiffres, mais des hommes. Ces hommes étaient destinés à venger le droit national qui, précisément, renferme en soi tous les autres principes que les Etats de proie considèrent comme en dessus ou en dehors de la raison d'être d'un peuple.

La guerre actuelle n'est que le dernier acte du grand drame des nations, commencé en 1815.

Et maintenant, pendant que retentit dans toute l'Europe le cri des victimes de la rapine et de la supercherie, maintenant que le monde civilisé subit le plus terrible des carnages pour la cause de la libération définitive des peuples, les tristes souvenirs de 1815, poudrés et fardés d'après la recette du Pangermanisme, viennent de nouveau à la lumière, et précisément dans le pays même qui, plus que les autres, a souffert par le fait des « Commissions de Statistique » de 1815.

Un groupe politique audacieux, isolé de l'immense majorité de la nation, impatient de rivaliser avec les maîtres de la strenuous life *germanique, reprend maintenant la thèse de 1815, au préjudice des petites nations de race slave.*

Pour ce groupe, les nationalités — sauf la sienne — ce sont de « simples données extérieures de la Statistique » comme en 1815 ; — les masses rurales « sont privées de conscience na-

tionale », comme en 1815 ; — les Slaves sont une race inférieure, qui doit subir l'ascendant de la race latine supérieure ; celle-ci est destinée à commander, comme celle-là l'est à obéir; — thèse germanique.

Tous les arguments imaginables : historiques, économiques, géographiques, militaires, politiques, même géologiques et botaniques, sont invoqués, soit à part, soit collectivement, pour empêcher l'ascension définitive d'un peuple.

Les Slovènes, disent les uns, ont été inventés et installés par l'Autriche. Les Croates seraient un peuple grossier, dépourvu de conscience nationale, créé par l'Autriche sur l'Adriatique. Les Serbes formeraient une race orientale qui n'a rien de commun avec les Croates. L'Adriatique ne serait pas une mer : ce serait un lac, et un lac italien, dont les rives orientales seraient exclusivement habitées par les Italiens. La Dalmatie serait « pays latin et italien ». Le peuple slave de cette province qui, plus que toutes les provinces slaves, a contribué au magnifique mouvement unitaire yougoslave — avec joie salué par Joseph Mazzini — est abaissé au niveau d'une masse amorphe, privée de n'importe quelle conscience slave, aujourd'hui autrichienne, demain volontairement italienne.

Aux détracteurs de l'âme slave peut vraiment s'appliquer l'anathème lancé par Tommaseo contre les insulteurs, encore timides, des Slaves de son temps : « En outrageant les étrangers

qu'ils ne connaissent pas, les barbares ont du moins pour excuse l'ignorance elle-même et la cruauté des usages ; et ils y vont de leur sang et de leur vie ; mais nos vandales d'académie, ces conquérants d'antichambre, au lieu de sang, versent l'encre et la bave. »

Contre les sophismes répandus à pleines mains par ce groupe politique et par un couple d'apostats de leur nationalité, nous affirmons ici l'irrésistible éloquence des faits. En présence d'un habile assemblage de mensonges, nous laissons parler les témoins du passé, les hommes qui furent eux-mêmes acteurs dans les luttes politiques de la Dalmatie. Devant l'Europe, sans recourir à d'infidèles interprètes de leur pensée, ils déposeront personnellement en faveur de la nationalité et des aspirations de la Dalmatie. Ces dépositions sont destinées à servir d'avertissement aux hommes d'Etat en Italie et en Europe. Elles constitueront une contribution à la paix future qui ne pourrait être ni sincère ni durable si, dès à présent, on ébranlait l'édifice de justice et de liberté que l'Europe coalisée se propose d'établir sur les ruines du mensonge et de la force brutale.

Qu'on y songe donc ! Dangereux pour la future paix européenne, un parti va recueillant de nombreux prosélytes dans le but de préparer la revanche du germanisme, par la reconstitution du bloc anti-slave du Congrès de Berlin.

Il compte sur l'inconsciente complicité des Puissances libérales. Le péril est grave : et l'on doit le conjurer.

Du reste, nous l'espérons fermement, l'œuvre de justice aura, dans le peuple italien, son vengeur le plus puissant.

Bonne, généreuse, libérale, opposée à toute apparence d'Impérialisme, lequel, par définition, est « une politique d'agression et de conquête », l'âme italienne vibre toute entière dans ces solennelles paroles du comte de Cavour : « Notre conviction est telle, Messieurs, que si des arrangements plus avantageux nous étaient présentés au prix d'une minime violation du principe de nationalité, nous n'hésiterions pas à les repousser ».

Les hommes dont nous dénonçons les menées savent à merveille combien le peuple italien demeure fidèle à la pure et sainte origine de son Unité. Et c'est parce qu'ils le savent qu'ils tentent de dissimuler la conquête dans les plis du drapeau national. Ils essaient d'égarer l'opinion publique de l'Italie et de l'Europe en représentant comme italiens des pays qui sont purement et simplement slaves, et leur propagande comme une revendication nationale qui serait la dernière expression du Risorgimento italien.

C'est contre de telles embûches que ces pages sont dirigées.

Plus de six cent mille âmes slaves de la Dalmatie, unies à des millions d'autres sans solution de continuité territoriale, acclament en chœur les paroles du grand homme d'Etat italien et refusent de disparaître. Elles ne veulent pas subir l'outrage statistique *de 1815. Aux sophismes d'une très faible minorité, qui, d'un moment historique, d'une influence civile bienfaisante, tire un argument de conquête et d'oppression, les âmes slaves répondent par les paroles d'un éminent penseur français : « Le génie d'un peuple a beau plier sous une influence étrangère, il se redresse ; car elle est temporelle et il est éternel ; il tient à la chair et au sang, à l'air et au sol ; à la structure et au degré d'action des sens et du cerveau ; ce sont là des forces vivaces, incessamment renouvelées, partout présentes, que l'admiration passagère d'une civilisation supérieure ne peut ni détruire ni entamer. » (Taine).*

Nous aimons à le répéter : le profond et traditionnel bon sens du peuple italien l'a bien compris.

Il a compris que le problème de la Dalmatie est substantiellement différent du problème des pays situés entre les Alpes et le cap Promontore. Malgré les efforts des hérauts du Panitalianisme, la nation ne s'est pas laissée égarer. Même dans les sphères politiques, la question de la Dalmatie provoque un dissentiment profond, qui passe par tous les degrés : depuis les

énergiques refus mazziniens de l'honorable Bissolati jusqu'aux projets de pure et simple conquête du Parti improprement appelé Nationaliste. Preuve évidente du désordre qui règne dans l'âme italienne, violentée mais intimement rebelle à une aventure où elle n'aperçoit ni un avantage matériel ni un succès moral.

Les cartes géographiques n'ont servi de rien. Les audacieuses mystifications scientifiques d'une toponomastique (mot précieux rappelant le latin de Molière) qui fait apparaître en lettres rouges orthographiquement italiennes une centaine de noms slaves qu'elle n'osait pas italianiser, (comme malheureusement on le pratique dans les pays slovènes), ces audacieuses mystifications ont, dans le monde italien équilibré, soulevé un dégoût mal dissimulé. Une parole franche, soutenue par des faits inattaquables, pourra encore fournir des armes précieuses à ceux qui placent l'Italie, son honneur et son avenir, plus haut que les faciles séductions offertes au peuple italien par des plagiaires d'un esprit impérialiste étranger à sa nature, à sa raison d'être, à sa mission dans le monde.

Au milieu de tant de clameurs, la Dalmatie se tait ; mais son réveil sera terrible pour ceux qui ont tendu des pièges à son âme. Quand elle connaîtra la lutte qui bouillonne aujourd'hui autour de sa destinée, elle n'arrivera pas à comprendre que, même un seul instant, on ait pu douter d'elle, de ses indissolubles liens avec

l'âme slave. Elle sait qu'elle n'est pas res nullius. *Evident est son droit de reprendre le cours de sa vie nationale, après la faillite de l'Autriche et de la Hongrie. C'est un trait fondamental de son histoire, de sa vie.*

On invoque la langue, l'histoire, l'âme, pour soumettre la Dalmatie à un régime étranger. Grave imprudence, dont ces pages feront prompte justice.

La Dalmatie a révélé sa langue dans ses chants nationaux, dans les accents harmonieux et mâles de son peuple.

Elle a manifesté ses aspirations dans les urnes électorales.

Quant à son histoire, celle-ci lui appartient uniquement pour les périodes historiques intégrées par son droit national. Ces périodes sont rares dans une histoire de douleurs millénaires ; mais elles sont d'autant plus précieuses dans un moment comme celui-ci, qui lui ouvre de vastes espérances et des horizons lointains.

Liée par des traités et par des conditions, à une Maison dans laquelle elle croyait voir réaliser, du moins en partie, ses aspirations de vie en commun avec les autres sœurs slaves, à une Maison qui a violé les serments les plus sacrés, elle se dispose à ressaisir automatiquement, avec ses sœurs, le droit de régler sa destinée, sur la base éternelle du Principe de Nationalité.

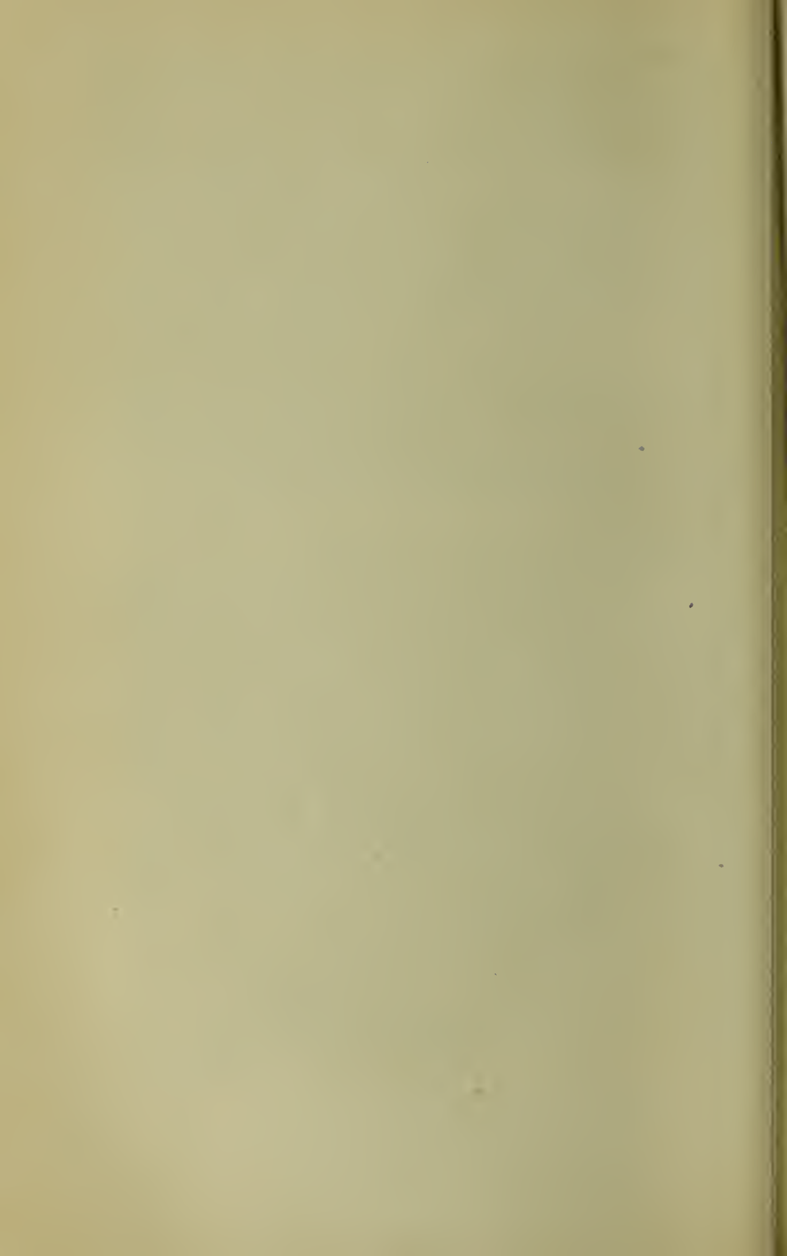
Qu'on ne parle pas de cession *à la Serbie où à d'autres, comme s'il s'agissait de céder des territoires dépourvus de nationalités, amorphes ; comme s'il s'agissait de compensation politique, ou commerciale ou stratégique, sur le modèle du traité de Campo-Formio. La Serbie, il est bon qu'on le sache, n'a sur la Dalmatie pas plus de* droits *que n'importe quel autre Etat. Au contraire, c'est le Principe de Nationalité et ce sont les lois éternelles dérivant rigoureusement de ce principe qui, d'autorité,* dictent l'union *de ces pays avec la Serbie. Quels droits alléguait le Piémont sur la Vénétie ou sur la Toscane, sinon l'unique, éternel droit de Nationalité ?*

L'auteur de ces pages compte sur le bon sens du peuple italien pour faire rejeter l'énorme mystification qui s'abrite à l'ombre du glorieux drapeau tricolore. Mais si le mensonge et la supercherie devaient prévaloir sur la vérité historique et sur la volonté de tout un peuple, l'Europe devrait se préparer à subir de nouvelles convulsions et, dès maintenant, se résigner à voir gravement compromise l'œuvre de justice et de liberté élevée sur des hécatombes sans exemple dans l'histoire.

Que l'Europe y réfléchisse !

Rome-Paris.

Août 1916-Juin 1917.



INTRODUCTION HISTORIQUE

Depuis le commencement de la guerre mondiale, on s'est plu, dans certaines sphères politiques, à dérouter l'opinion publique européenne par un épais tissu de mystifications sur le compte des pays slaves du Sud. On est arrivé à ébranler chez nombre de gens tout espoir de renseignements véridiques, clairs et convaincants et on a même commencé à rendre douteuses les notions géographiques les plus élémentaires. Aucun pays n'a subi comme la Dalmatie les assauts de la mauvaise foi et d'une systématique campagne de travestissements géographiques, politiques, historiques. Il n'est que grandement temps de mettre toute chose à sa place, de déchirer le tissu de mensonges dont on a enveloppé l'histoire du rivage oriental de l'Adriatique et de placer l'Europe en face de la réalité, telle qu'elle se présente aux yeux de l'observateur non prévenu. Il n'est que grandement temps de dissiper le brouillard dont on a enveloppé les traits d'un pays qui représente le berceau même de la pensée slave du Midi et de ses aspirations nationales.

La Balkanie est une presqu'île comme l'Italie et l'Espagne ; elle n'a pu — par un concours de fâcheuses circonstances historiques — atteindre jusqu'à présent à sa pleine évolution politique, mais ce n'est pas une raison pour lui contester un caractère particulier, une nature propre et, malgré les couches superposées de civilisations étrangères, une mission à part, une raison d'être qui n'a rien de commun avec la nature, la mission et la raison d'être de la péninsule italienne ou ibérique. Les 500 kilomètres de côte orientale de l'Adriatique avec l'arrière-territoire de cette côte, qui varie de 66 à 2 kilomètres en profondeur et qui touche à la Croatie, à la Bosnie-Herzégovine et au Monténégro (trois pays serbo-croates) ne sauraient être étudiés isolément. De même que ce rivage et cet arrière-territoire forment un complément géologique et géographique de la presqu'île slavo-hellénique des Balkans, complément qui, loin d'être un appendice du système orographique de la péninsule italique et d'en être dominé, domine, au contraire, celle-ci, tout en étant séparé d'elle par une mer — la mer Adriatique — de même au point de vue politique et national cette côte et cet arrière-territoire forment un seul tout avec les pays slaves limitrophes. Sans ces pays, ils ne sont rien et personne n'en saurait comprendre l'existence ni la raison d'être. Avec ces pays, ils sont tout. Ils représentent une page glorieuse, mouvementée, décisive des

tentatives plusieurs fois séculaires de cristallisation, de coordination, de centralisation politiques de la race serbo-croate. Sans le rivage complémentaire de l'Adriatique, le célèbre triangle illyrique (serbo-croate) entre la Bulgarie (Timok) la Hongrie et l'Autriche allemande (Save et Drave), l'Albanie et la mer Egée ne seraient plus un triangle. La péninsule balkanique ne serait plus une île rattachée à un continent. L'histoire du peuple serbo-croate serait une énigme insoluble, la vie de ce peuple un phénomène de la vie nomade des nations. La mer est la consécration mondiale, l'essence nationale des pays qu'elle baigne. La Dalmatie, qui forme la partie la plus considérable du rivage oriental adriatique, a de tout temps symbolisé cette consécration mondiale et cette essence nationale. Au surplus, elle a été le champ clos où se sont rencontrés deux principes : le principe centrifuge de la souveraineté étrangère à base coloniale et maritime, et le principe centripète du groupement étatique qui a la possession du sol et de la mer.

Dans la partie occidentale de la péninsule balkanique, la Dalmatie, avec ses 645,855 habitants, tous Slaves,[1] *joue exactement le même*

[1] Avant la guerre européenne, sauf dans quelques vieux manuels de géographie irrédentiste, personne en Italie ne s'était jamais avisé de contester à la Dalmatie, le caractère de dépendance et de complément géographique de la presqu'île balkanique. Il était réservé aux géogra-

rôle que la côte de Venise et de Ravenne joue dans la partie orientale de la presqu'île des

phes auliques de la guerre de propager cette notion absurde d'une Italie s'étendant géographiquement jusqu'aux Alpes Dinariques ! ! Voilà d'un seul trait décrétée la suppression de la presqu'île balkanique ! C'est toute une « Scienza Nuova » propagée et vulgarisée en Europe pour détourner l'attention de l'opinion publique européenne du poignant spectacle d'une nouvelle emprise étrangère en plein pays slave et d'une nouvelle incarnation de l'esprit d'annexionisme.

Heureusement, tous les savants d'Italie ne se sont pas prêtés à cette campagne, qui rappelle vivement l'autre campagne des écoles allemandes entre 1840 et 1866, où l'on ne se gênait guère de faire plier la géographie et l'histoire aux exigences du chauvinisme germanique. Nous ferons mention honorable d'un des maîtres de la science géographique en Italie, M. Errera, professeur ordinaire de géographie à l'Université de Bologne, qui, dans un article de propagande irrédentiste, n'a pas pu s'empêcher de rendre hommage à la vérité. « Aucun droit — écrit-il — ne nous est conféré en Dalmatie par le relief des formes terrestres... le territoire italien s'arrête géographiquement à la limite maritime... On ne saurait plus répéter aujourd'hui l'erreur des anciens manuels italiens que la Dalmatie est géographiquement une terre italienne (*Les droits de l'Italie sur les Alpes et sur l'Adriatique* dans l'ouvrage : *L'Italie et la Guerre actuelle*, Florence, 1916, Paris, Crès 1917, p. 132-133).

Pourquoi faut-il après cela que M. Errera, outrepassant le domaine de sa compétence, se fourvoie dans une pénible argumentation pour prouver que, malgré tout, la Dalmatie est « au point de vue national » italienne ?

Apennins. Ou si on le préfère, la côte orientale de l'Adriatique est le poumon de la nation serbo-croate comme la côte occidentale de la mer Noire est le poumon de la nation bulgare. Arracher le poumon à un individu ou à une nation, c'est les condamner sans appel à la mort.

Aussi longtemps que les peuples de l'arrière-territoire de la côte dalmate ou les gouvernements issus de ces peuples, préslaves ou slaves, ont cru avoir une dernière chance de posséder la côte dalmate et par conséquent, de respirer librement la brise de l'Adriatique, ils ont lutté jusqu'à la dernière goutte de sang pour la possession de la Dalmatie, c'est-à-dire de leur patrimoine maritime.

Ce n'est que lorsque tout fut éteint à l'Est, au Nord-Est et au Sud-Est de la Dalmatie, lorsque toutes les libertés indigènes sombrèrent (Royaume de Croatie, Empire Serbe, Royaume de Bosnie, Royauté croato-hongroise) que Venise put s'emparer définitivement de la Dalmatie. Et encore elle ne la garda que négativement non pas en tant que puissance italienne, mais en tant que puissance orientale pour que les Turcs ne s'en emparassent pas et pour que la capitale même de cet empire maritime ne fût pas attaquée par les galères ottomanes.

Voir à l'Appendice I, le tableau statistique de la population dalmate d'après le recensement officiel de 1911.

L'existence de l'Empire Ottoman fut donc la condition d'existence de la souveraineté vénitienne comme elle fut plus tard la condition d'existence de la souveraineté autrichienne. On tenait les pays slaves comme des colonies et des présides contre les Turcs. Après la chute de Venise, l'empire des Habsbourg la remplaça. La fin récente de la Turquie d'Europe fut le premier grand acte du drame de la délivrance de la Dalmatie et des autres pays slaves du même sang. Le second acte sera la disparition de la domination autrichienne. Le prologue fut la disparition de la domination vénitienne. C'est avec ce rythme que tout s'explique dans l'histoire de la Dalmatie. Elle ne joua à aucun moment de son histoire un rôle quelconque dans la vie politique et nationale de la péninsule d'outre-mer, si ce n'est du temps de Rome au même titre que la Gaule, l'Espagne et la Bretagne. La Dalmatie a pu être une parcelle d'un empire sans étiquette nationale. Mais dès qu'une forme nationale se dessina sur le continent occidental balkanique, la côte orientale de l'Adriatique subit immédiatement l'attraction de cette forme nationale. Ce fait découle de la situation géographique de la Dalmatie. Et de cette situation découle aussi une autre vérité axiomatique à savoir qu'aucune puissance n'a pu longtemps posséder la Dalmatie sans être en même temps la maîtresse de son arrière-territoire. Les deux provinces serbo-croates de

Bosnie et d'Herzégovine sont indissolublement liées à la Dalmatie, ce qui fut admis même par les champions de l'autonomie dalmate et par les rares hommes politiques italiens qui ont objectivement étudié le problème balkanique. Si Venise a pu posséder la Dalmatie — tout en étant obligée de reculer sa frontière jusqu'en pleine Bosnie — c'est qu'il y avait derrière la Dalmatie la Turquie et surtout la faible et corrompue Turquie du XVIIe et du XVIIIe siècles. Mais du temps des grands sultans du XVIe siècle, la Dalmatie fut à la veille d'être conquise par les Turcs et il fallut organiser de puissantes ligues chrétiennes pour empêcher le rivage oriental de devenir une province turque. Malgré cela et malgré les luttes homériques du peuple dalmate contre les Turcs, ceux-ci occupèrent à plusieurs reprises de larges bandes de territoire dalmate par exemple le Comté de Vrana près de Zara,[1] *— la patrie de Laurana — qui appar-*

[1] Nous nous servons ici des noms italiens désignant les villes du littoral et les îles de la Dalmatie, parce qu'ils sont plus familiers au grand public européen. Mais cela n'indique pas que ces noms italiens soient plus anciens que les noms slaves des mêmes villes. D'ailleurs, le public européen commettrait une grave erreur si de la forme italienne de ces noms, il concluait à l'antique origine italienne des villes dalmates et s'il croyait de la sorte, atteindre indirectement la preuve de *l'italianità* héréditaire ! Rien de moins exact ! Tous les noms des villes du

tint au Sandjacat de la Lika jusqu'en 1647, la forteresse et le district de Klis près de Spalato (1537) et même un certain temps toute la Dalmatie jusqu'au Narenta, sauf les villes du littoral, et le Comté de Castelnuovo près de Cattaro. Seule, la bataille de Lépante éloigna pour longtemps tout danger de la Dalmatie. Mais, si les Turcs avaient été chassés de Bosnie au XVIIe siècle, la Puissance victorieuse des Turcs et maîtresse de la Bosnie-Herzégovine se serait indubitablement emparée de la Dalmatie ; et

littoral et des îles dalmates sont d'origine ou illyrique ou grecque. Aucune n'est d'origine italienne ou latine. Et une seule, Sebenico (Sibenik), est d'origine slave. Donc, ni les Italiens, ni les Slaves ne peuvent revendiquer pour eux la paternité de ces noms.

Zara et Raguse sont des villes de nom illyrique ; Spalato, Traù, Cattaro, Brazza, Lesina ou Faria, Curzola, Meleda, etc., sont des villes de nom grec. Donc les Illyriens et les Grecs, et non pas les Italiens ni les Slaves, sont les pères qui les ont baptisées.

Prenons comme exemple *Zara,* qui, en latin, s'appelle *Jadera,* nom illyrique ; (même l'archevêque de Zara s'appelle en latin *Archiepiscopus Jadertinus).* Or la forme slave *Zadar* traduit beaucoup mieux la forme illyrique *Jadera* que le mot italien *Zara,* de date bien plus récente.

Le mot *Ragusa* est aussi d'origine illyrique. En Bosnie, on trouve des localités qui s'appellent *Raguz* et *Ragus.* (La Ragusa sicilienne est d'origine arabe ; exemple assez fréquent d'identité morphologique entre deux langues complètement distinctes).

Venise l'aurait perdue dès cette époque-là. La république de Raguse attendait de l'Empire, dépositaire des droits nationaux serbo-croates, la délivrance de la Dalmatie de la domination vé-

Le nom slave de Ragusa : *Dubrovnik,* n'est pas une traduction. C'est le nom qu'au VIIIe siècle après Jésus-Christ les Slaves donnèrent au petit bourg grec-illyrien de Raguse ; et il signifie *La Chênaie (Dub-Quercus).*

La même observation s'applique à *Spalato,* en slave *Spljet* (du grec *Aspalaton* et non du latin *Palatium) ;* à *Traù,* en slave *Trogir,* (du grec *Tragurion,* plus fidèlement conservé dans la transcription slave) ; à *Brazza,* en slave *Brac,* (du grec *Brachia) ;* à *Curzola,* en slave *Korcula,* (du grec *Corcyra) ;* à *Meleda,* en slave *Mljet,* (du grec *Melita) ;* à *Faria,* (du grec *Farion,* que les Slaves ont exactement transcrit *Far,* tandis que *Lesina* est de formation plus récente) ; etc., etc.

Un important journal milanais a gracieusement voulu orner la toponomie slave des mots « travestissements ignobles » *(Le Secolo,* 3 mai 1917). Que nos lecteurs jugent de l'exactitude de cette définition, d'ailleurs si injurieuse pour tous les Slaves !

En ce qui concerne la *réintégration* des noms italiens dans les provinces slaves, œuvre entreprise par les soins de la Société Géographique Italienne, c'est une partie du programme bien connu qui consiste à dissimuler la conquête pure et simple, l'annexion anti-démocratique et anti-plébiscitaire, sous le principe démocratique de la revendication nationale. C'est le système allemand, flétri par Fustel de Coulanges dans sa célèbre lettre à Mommsen. Mais l'Europe politique et scientifique est attentive ; elle parlera en temps et lieu.

nitienne. Mais l'Empire était faible. Il dut invoquer l'alliance de Venise qui en profita et qui bénéficia des victoires chrétiennes (allemandes pontificales, polonaises) et garda la Dalmatie. Mais la souveraineté vénitienne, nous l'avons dit, était de nature orientale, de même que sa souveraineté sur les îles Ioniennes, sur la Morée, sur Candie, etc. Venise garda la Dalmatie comme une colonie militaire, et ce ne fut en réalité qu'un long provisoire. Il ne modifia en rien l'orientation de la mentalité dalmate, ni les grandes lignes de son histoire. Il demeure acquis que toute Puissance civile puisant sa force et son prestige dans le consentement des populations doit fatalement posséder avec la Bosnie sa côte, qui est la Dalmatie. C'est une loi historique, une dépendance réciproque, qui, nous le répétons, n'a pu être abolie que pendant une situation anormale comme celle qui mit aux prises l'empire ottoman avec une république maritime à une époque où le principe de nationalité, en tant que force d'attraction politique, n'existait pas.

Comme tout pays à la recherche de son orientation naturelle et condamné par un concours malheureux de circonstances à ne pas pouvoir trouver l'apaisement dans un régime national, la Dalmatie compte les siècles de son existence par les régimes étrangers qui l'ont exploitée. La plus considérable des circonstances qui a présidé à son histoire, a été le vide qui s'est for-

mé autour d'elle par l'avortement des tentatives slaves de groupement politique sur les Balkans et d'autre part la présence d'une grande puissance occidentale, mais en même temps orientale, dont l'existence était subordonnée à la maîtrise des voies conduisant dans la Méditerranée. Et malgré tout cela, à travers ces différents régimes et surtout pendant les siècles de domination vénitienne, la Dalmatie s'est révélée attachée à la race qui depuis des temps immémoriaux a su fortement s'implanter sur son sol.

Nous partagerons l'histoire de la Dalmatie jusqu'à la chute de Venise en cinq périodes distinctes.

1re période : La Dalmatie illyrienne jusqu'à la conquête romaine, — 12 ans après J.-C.

2me période : La Dalmatie, province romaine, 12-537.

3me période : La Dalmatie, sous la domination byzantine, devient un pays slave et fait partie d'un royaume slave jusqu'à l'extinction de la dynastie nationale croate. 537-1102.

4me période : Les communes dalmates, les formations des Etats slaves et les luttes vénéto-hongroises pour la possession de la Dalmatie 1102-1420.

5me période : La Dalmatie sous la domination vénitienne. 1420-1796.

Nous passerons rapidement ces périodes en revue.

Première période

LA DALMATIE ILLYRIENNE

(— 12 ans après J.-C.)

Les premiers habitants connus de la Dalmatie sont les Illyriens. Et c'est une tribu illyrienne, les Dalmates, établis entre les fleuves Kerka et Narenta qui a donné son nom à la Dalmatie. Les Illyriens étaient peut-être une branche protoslave. Et tout récemment est revenue en honneur la thèse d'un peuple slave — les Illyriens — qui aurait précédé en Dalmatie les Serbes et les Croates du VIIme siècle. Quoiqu'il en soit, la Dalmatie, dès les premiers jours de son histoire connue, nous apparaît peuplée d'une des nombreuses tribus de la presqu'île balkanique, n'ayant rien de commun avec les peuples qui forment la structure primordiale de la péninsule italique. De nombreux éléments celtes se sont mêlés au sang illyrique dès la première moitié du IVe siècle avant J.-C. Le long de la côte s'établirent les Phéniciens et les Grecs. On trouve les Syracusains vers 390 avant J.-C. sur l'île de Issa (Lissa) et vers 385 sur l'île de Pharia (Lesina). Autres colonies grecques : Corcyra Nigra (Curzola), Melita (Meleda), Ladosta (Lagosta), Brattia (Brazza) et Solentia (Solta).

Un peu plus tard furent bâties sur le conti-

nent dalmate les villes de Tragurium (Traù) et d'Epetium (Stobrec près Spalato).

Le royaume illyrique gênait l'impérialisme romain. Il fut détruit, mais seulement après une série de guerres sanglantes, qui rappellent étonnamment les luttes soutenues par les Gaulois contre les Romains et, dans les temps modernes, les luttes des Serbes contre la conquête ottomane et contre la nouvelle campagne impérialiste de l'Autriche. Les traits de la nation illyrienne et des Dalmates — la plus courageuse de ses tribus — ont une ressemblance frappante avec les traits des Serbes et des Croates. Et si la science ne s'est pas définitivement prononcée sur les origines slaves de la nation illyrienne, l'affinité des caractères, la tradition constante, l'enthousiasme des Croates et des Serbes pour ces lointains possesseurs du territoire dalmate, fournissent une preuve morale de cette paternité. La Reine Teuta — chantée par les poètes croates de l'Illyrisme — joua le rôle du Vercingétorix gaulois. Elle et ses successeurs résistèrent pendant des années aux emprises romaines. En 168, avant J.-C. la dynastie de Teuta disparut dans la tourmente ; et l'Illyrique, au sud du fleuve Narenta, devint province romaine. Mais ce n'était que le début de la lutte. La grande campagne contre les Dalmates, dont la capitale se trouvait à Delminium (Duvno en Herzégovine) et qui s'opposaient aux projets de colonisation de la Dalmatie, décrétés

par le Sénat romain, dura plus d'un siècle, terrible et sanglante (156 à 33 avant J.-C.). Elle aboutit à la soumission des Dalmates, qui livrèrent des otages à Auguste et furent obligés d'acquitter à Rome un tribut annuel. La flotte liburnienne fut également détruite. Cette paix ne fut qu'un armistice. Les Dalmates se soulevèrent et conclurent une alliance avec les peuples de la Pannonie (6 avant J.-C.) Auguste envoya sept légions en Dalmatie sous Tibère, Germanicus, Marc Lépide et Silvain Plaucius. Finalement, Tibère eut raison de la résistance dalmate, et en l'an 12 après J.-C. l'indépendance illyrienne prit fin.

Deuxième période
LA DALMATIE ROMAINE
(12-537 après J.-C.)

Rome civilisa et en partie romanisa la Dalmatie. Elle civilisa, en même temps, les arrière-territoires qui dès cette époque partagent la destinée du rivage oriental de l'Adriatique. Le pouvoir impérial, uniforme, anational, fortement organisé sur le moule de la Ville Eternelle, exista cinq siècles en Dalmatie. Obéissant à la situation géographique de sa nouvelle province, Rome la rattacha d'un côté à l'Istrie et à la Save, de l'autre au fleuve albanais Drin et à l'Est jusque dans l'intérieur de la Bosnie. C'est à peu près ce que demandent les Serbo-Croa-

tes du XXe siècle. Qu'on y ajoute la Serbie et la Macédoine et nous avons l'Etat yougoslave. Voilà la puissance des faits devant lesquels s'inclina même la maîtresse du Monde Antique.

Au IIme siècle de notre ère, la Dalmatie jouit d'une paix profonde. Pax Romana! Les Antonins érigèrent de superbes édifices à Zara (Jadera) et à Burnum, ville jadis florissante entre Kistanje et Knin, détruite par les Avares en 639. La Dalmatie était partagée en trois Conventus : Scardona *(au bord du fleuve Kerka)* Salona *(entre le Kerka et le Narenta) et* Narona *(au sud de la Narenta). Plus tard, l'empereur Dioclétien sépara celle-ci de la Dalmatie et en forma une province séparée :* Praevalitana *(La Dalmatie méridionale et l'Albanie septentrionale). Les villes de la côte, avant la conquête romaine, jouissaient de statuts municipaux. Ce n'est donc pas à Rome qu'elles en sont redevables. Mais Rome développa le système municipal, ce qui permit aux villes de s'affermir dans l'histoire dalmate et de réduire à néant les tentatives du féodalisme croate ou hongrois qui visait à s'emparer du pouvoir. Cet antique esprit municipal joua donc plus de mille ans après la conquête romaine, un rôle décisif dans l'histoire serbo-croate, car c'est de Dalmatie que s'élevèrent toujours les protestations les plus violentes contre l'oppression de la féodalité et du fonctionnarisme en Croatie et en Bosnie.*

Les villes principales étaient Jadera, Salona,

Aequum *(près de Sign)* Narona *et* Epidaurum. *Ces villes portaient le titre de colonies.* Scardona *était un municipium. Il y avait aussi les oppida et les tribus.*

Le développement architectural en Dalmatie fut supérieur à celui des provinces au nord des Alpes.

La Dalmatie devint la terre classique d'une nouvelle évolution de l'architecture romaine, d'une fusion admirable de l'art grec et oriental avec les idées des temps nouveaux. Le palais de Dioclétien, le temple de Jupiter et celui d'Esculape, à Spalato, ville bâtie dans l'enceinte du palais même de Dioclétien, après la destruction de Salona, sont les exemples immortels de ce moment historique.

Il ne faut pas croire que l'occupation romaine s'établit sur un désert. Le peuple illyrien continua de vivre et de jouer indirectement un rôle des plus importants dans l'empire romain. De nombreux Illyriens prirent service auprès des Césars. Plusieurs généraux illyriens ceignirent le diadème impérial, Claude II, Aurélien, Probus, Carus et, le plus grand de tous, Dioclétien (284-313) dont le caractère rappelle les traits fondamentaux des peuples slaves, la violence alternée avec la générosité et la mélancolie philosophique qui, du trône impérial le ramena à ses champs dalmates. Cet empereur que la nation illyrique donna à Rome comme médiateur entre l'Orient et l'Occident, fut le premier re-

présentant de la mission symbolique de la Dalmatie et du monde slave auprès du monde latin.

La Dalmatie n'est donc pas devenue romaine par l'effet de l'occupation des légions romaines. Il suffirait de l'exemple de la Roumanie pour faire ressortir la différence radicale entre les deux phénomènes historiques. Il y eut, en Dalmatie, dès cette époque, croisement de races ; et le sang latin se mêla au sang illyrien et grec. Ce mélange forma la trame de la vie dalmate jusqu'à l'arrivée des nouvelles tribus slaves qui, se rattachant au cep illyrique, slavisèrent définitivement le pays. Dans les villes de la côte, l'élément roman subsista à côté de l'élément slave seulement chez les patriciens, dont quelques-uns étaient conscients de leur origine romaine, jusqu'au XVe siècle. Nous citerons l'archidiacre Thomas de Spalato (+ 1268) Micha Madii de Barbazanis de Spalato (+ 1358), Elie Cerva de Raguse (+ 1520). Mais ce romanisme ne résista pas à l'influence du slavisme des pays limitrophes, surtout dans le nord de la Dalmatie, qui, par les femmes, transforma complètement la société dalmate. Dès le XIme siècle, les familles patriciennes de Zara sont alliées par mariage aux princes croates, les familles de Raguse et de Cattaro aux princes serbes. Le développement des villes dalmates au Moyen Age, les droits de cité accordés à d'innombrables et puissantes familles slaves, d'autre part

les épidémies asiatiques (surtout celle de 1348) contribuèrent puissamment à l'extinction presque totale des familles romanes. Le patriciat de Raguse au XVIIme siècle, en opposition aux humanistes au XVme siècle, a la conscience d'être slave et il le dit ouvertement. (Voir les célèbres chroniques de Mauro Orbini et de Giacomo Luccari). La domination romaine en Dalmatie n'a donc laissé que les traces d'une brillante civilisation et quelques souvenirs dans une partie de l'aristocratie dalmate jusqu'aux temps modernes. Le long de la côte, même après la prise de possession par les Slaves, on parla un idiome roman qui n'exerça jamais aucune influence sur la culture dalmate et qui faute d'aliment spirituel s'éteignit dans un monde qui ne le comprenait plus.

Cependant l'esprit de la romanité descendit sur les Slaves, c'est-à-dire le municipalisme, le penchant à l'occidentalisme et à la culture latine, comme inspiration et programme de l'esprit, quoique fortement battu en brèche par la nouvelle sève slave et par les influences orientales. Au fond, ce fut un levain qui donna à la nationalité slave du pays le goût des belles choses, le sens de l'Humanisme et l'esprit civique. Venise ne fera rien de plus. Si elle avait trouvé un élément latin dans le pays, elle l'aurait italianisé (avec une nuance de vénétianisme). Mais elle trouva un peuple slave réfractaire à la latinisation, et elle s'en désintéressa.

Troisième période
LA DALMATIE SLAVE
(537-1102)

Les orages qui s'abattirent sur les pays balkaniques, y comprise la Dalmatie, expliquent d'ailleurs suffisamment l'extinction de la romanité.

Dès l'année 375, les Goths et les Huns se ruèrent sur la province et détruisirent la magnifique floraison de l'art romain et le bien-être des villes.

Théodose le Grand meurt à Milan, en 395, après avoir partagé le monde romain entre ses deux fils, Honorius à l'Occident, Arcadius à l'Orient. L'Illyrique occidental (le Norique, la haute et la basse Pannonie, la haute Moesie — la Serbie actuelle — et la Savie, la Liburnie et la Dalmatie) échoit en partage à l'Empire d'Occident. Mais les Byzantins s'en emparent définitivement en 537. La Dalmatie est rattachée à l'Exarchat de Ravenne avec un Catapan (Capitaine) à Salona. Ce fut l'orgie de l'arbitraire, la corruption, l'insouciance pour une province éloignée et censée barbare. Les vexations fiscales, les enrôlements forcés pour des guerres lointaines, en Perse et ailleurs, préparèrent un terrain favorable à l'invasion pacifique des Slaves aux VIe et VIIe siècles. Les Avares les précédèrent et ils achevèrent la destruction inaugurée par les Goths. La date capitale de l'histoi-

re dalmate à l'approche du Moyen-Age, c'est la destruction finale de la magnifique Salone (639). Epidaure et Rizinium partagent le même sort. De cette catastrophe des villes impériales surgissent les villes dalmates de Spalato et de Raguse.

Ici se place le point culminant de la poussée slave. On a tout récemment, de propos délibérés, propagé l'erreur d'une invasion subite de hordes slaves dans la Dalmatie romaine. Rien de moins vrai. Et, d'ailleurs la conquête normande de l'Angleterre et de la Sicile, l'arrivée des Francs, des Hongrois, etc., ont toutes eu le caractère de la violence. Mais l'installation slave en Dalmatie ne s'est pas effectuée d'une manière subite, sous forme d'expédition militaire. Bien au contraire, cette occupation s'effectua sous forme de poussée lente et progressive, de déplacement d'influence d'éléments préexistants sur lesquels se greffèrent de nouvelles couches slaves. Nous avons déjà mentionné l'origine slave des Illyriens. Elle acquiert de plus en plus le caractère de la certitude historique, d'après les plus récents travaux des Slavistes. Chose remarquable, déjà Tommaseo en avait la claire vision. Dans une page suggestive de son « Histoire Civile dans l'Histoire Littéroire »[1] il pose deux principes fondamentaux : l'attraction des races et l'instinct des migrations. « *Si les nouveaux habitants d'une ré-*

[1] P. 547.

gion — écrit-il — héritent des anciens les traditions et les mœurs, s'ils mêlent avec eux leur sang et si, en moulant sur le climat leurs habitudes, ils leur ressemblent et en partie du moins continuent l'histoire, on ne peut nier d'autre part que les vieux habitants, en s'inspirant de la nature de ce même sol et de ce même ciel et en recevant des impressions et des sensations des objets extérieurs, ne soient en quelque sorte les précurseurs, les préorganisateurs et presque les prophètes des peuples qui sur ce même sol leur succèderont.

« La dénomination de Slaves qu'on donne aux hommes qui précédèrent les migrations des Slaves proprement dits en Europe me fait penser que les nouvelles migrations des peuples, de par une propriété providentielle du ciel et de par la nécessité de la nature, à la suite de très vieilles traditions et de très nouvelles impulsions, s'opèrent très souvent dans la direction des races congénères. »

Les récentes conclusions de la science semblent justifier les intuitions du grand Dalmate.

Mais que les Slaves et les Illyriens appartiennent ou non à la même souche, le fait capital de l'histoire dalmate n'en reste pas moins prouvé : la Dalmatie est slave à partir du VIIme siècle. *Les Croates et les Serbes — deux tribus de la même nation comme les Bavarois et les Saxons sont deux tribus germaniques — se partagent la Dalmatie, les Croates au nord, les*

Serbes au sud, tout en restant soumis à l'empereur byzantin, comme Venise, jusqu'à la fin du XIme siècle. Ces deux peuples fixent désormais les destinées de la Dalmatie. Cette province est définitivement liée au sort du Slavisme entre la Save et l'Adriatique. Aussi longtemps que les Croates et les Serbes détiendront sous une forme quelconque, la souveraineté nationale, la Dalmatie subira l'orientation nationale. Au fur et à mesure que les essais politiques slaves avorteront, la Dalmatie tombera sous la férule étrangère et de complément nécessaire à un pouvoir national, elle tombera au degré de colonie maritime et de couloir de conquête.

Les vagues slaves se succédèrent de plus en plus fréquentes après la chute de Rome et sous les faibles empereurs de Byzance. Le déplacement de l'hégémonie romano-byzantine s'opère au profit de l'hégémonie slave et surtout croate. Tandis que les villes de la côte obéissent encore à Byzance, le continent ne reconnaît plus que les zupans croates et il est dès cette époque complètement slavisé.

Le IXme siècle est caractérisé par les essais d'unification des pays croates et serbes et même par une plus vaste tentative de groupement de tous les pays yougoslaves. Depuis 805 jusqu'à 822, l'empire franc entrave les essais d'organisation du peuple croate qui, dès son début se heurte à l'hostilité de l'Occident et de l'Orient

des Francs et des Byzantins. Un homme cependant surgit au milieu du chaos, Lyoutovid Posavski, qui, entre 819 et 822 soulève les peuples slaves, bat les Francs et groupe sous son autorité les Croates de la Pannonie, les Slovènes et les Serbes danubiens. Pour un instant, tous les pays yougoslaves entre la Save et le Timok obéissent à une seule autorité. Mais cet effort est vite brisé par les deux grandes puissances qui se partagent à Aix-la-Chapelle en 822, les pays serbo-croates. La Croatie dalmate entre l'Adriatique et les fleuves Cetina et Vrbas échoit à l'empereur Ludovic le Débonnaire, la Dalmatie proprement dite, toutes les villes de la côte et les îles restant sous la souveraineté byzantine.

En 839, Venise entre en scène. Luttes sanglantes avec les Narentains qui ont fondé un petit Etat serbe redoutable aux bouches de la Narenta. Ce sont les Vikings slaves. Le doge Pierre Tradonico ouvre la série des grands Vénitiens exécuteurs du programme de la merveilleuse ville lagunaire. Cette nouvelle puissance maritime, mi-orientale, mi-latine, tend à s'emparer du grand commerce du Levant, elle pose dès cette époque les assises de sa future grandeur par la surveillance de l'unique chemin qu'elle a pour atteindre ses rivales, pour s'emparer de l'Orient. Ce chemin c'est l'Adriatique. Ce couloir de pénétration et en même temps cordon stratégique, c'est la Dalmatie. Venise se pose

en médiatrice entre l'Orient et l'Occident, en attendant qu'elle devienne le temple de la Beauté et de la Sagesse. Tenant par un fil au continent italique, toute sa vie est sur la mer. Elle doit empêcher la croissance d'un autre Etat sur le rivage opposé, car cet Etat l'étranglerait. D'où, les efforts gigantesques de cette Rome aquatique pour obtenir la maîtrise incontestée de l'Adriatique. Mais sur le rivage opposé les Slaves tendent à se cristalliser, il faut donc empêcher ce processus d'étatisme d'où dépend la vie et la mort de la ville de saint Marc. Dès le IXme siècle se pose le problème européen de la question yougoslave. Il n'est pas encore résolu.

En Dalmatie, il y a au nord un prince des Croates, au sud un prince des Narentains (Serbes). A St-Martin, sur le territoire qui forma plus tard le comté de Poglizze, le doge Tradonico conclut un traité de paix avec le prince croate Mislav et avec le prince narentain Druzak. Mais les Narentains reprennent la lutte en 840. Ils sont les plus forts. Venise, pour les combattre est obligée de conclure un traité d'alliance avec le Roi Lothaire, fils de l'Empereur Louis le Débonnaire (840).

Le successeur de Mislav Trpimir (845-864) prend le titre de Dux Chroatorum. *Il a deux résidences, à Klis près de Spalato, à Biac près de Traù. A la faveur des luttes byzantines avec les Arabes et les Bulgares les villes dalma-*

tes ont développé leur autonomie. Elles deviennent le troisième élément de la lutte adriatique, l'enjeu entre Slaves et Vénitiens. Jalouses de leurs statuts municipaux et trop faibles pour les défendre avec leurs propres forces, toujours elle se soumettront à la suzeraineté de celui qui leur offrira le plus de garanties de respect de leur autonomie. C'est pourquoi, elles reconnaîtront la suzeraineté byzantine jusqu'au XIme siècle et se tiendront tranquilles entre les belligérants vénéto-slaves.

Vers la fin du IXme siècle, nous avons trois Etats yougoslaves : une Croatie dalmate qui s'étend jusqu'à la frontière bulgare sur territoire bosniaque (les Bulgares détiennent une partie de cette province et sous peu convoîtront eux aussi l'Adriatique), la Serbie continentale — partagée en plusieurs petites principautés — et la Pannonie croate aux bords de la Save et de la Drave.

Entre 864 et 876, Domagoj, prince des Croates, réside à Knin en Dalmatie. En 865, nouvelle guerre avec le Doge Orso Particiaco. Le successeur de Domagoj, Branimir (879-892) préside à la première lutte entre l'influence latine et l'influence grecque dans l'Eglise. L'évêché croate de Nona (Nin) devient la citadelle du slavisme. Il dépend toujours du patriarcat de Constantinople, mais Branimir s'en sépare et prête obédience au Pape Jean VIII (21 mai 879). A partir de cette date les Croates relèvent

de Rome et les deux peuples slaves deviennent les jouets de la rivalité historique des deux Eglises. Mais les villes dalmates ne se plient pas à l'autorité de Rome. Au concile de Constantinople (869-980) l'empereur byzantin et le patriarche ont gain de cause, mais ils renoncent à la principauté croate qui, à partir de 880, joue le rôle d'un Etat indépendant. Presque en même temps éclate en Dalmatie le conflit liturgique slavo-latin.

Les papes avaient admis dans la messe la langue slave, la langue des Apôtres Cyrille et Méthode. Pendant les Xme et XIme siècles la lutte se poursuit incessante entre les évêques latins des villes maritimes et les évêques des villes continentales de la Dalmatie. Commencée en 885, elle n'est pas encore finie ! On s'est servi de tous les moyens pour arracher aux populations slaves la langue liturgique slave. Les évêques de la Dalmatie maritime l'accusaient « d'arianisme », comme, beaucoup plus tard, le mouvement politique slave sera taxé de « russisme » et d'« autrichianisme ». Les Dalmates tiennent bon. Le conflit prend les proportions d'une lutte de deux conceptions politiques. Nous grouperons ici les faits aux dépens de la chronologie. Et d'ailleurs, la situation politique est toujours la même. Venise n'apparaît que de loin. Elle se désintéresse de la lutte, la Dalmatie nage en plein slavisme.

En 925, premier grand concile provincial à

Spalato. Les évêques et les abbés dalmates, l'évêque de Nona, Grégoire, le roi croate Tomislav, les magnats serbes chassés par une invasion bulgare — déjà ! — et le prince serbe Michel de Zahoumlie (l'Herzégovine actuelle) y prennent part. C'est donc déjà une manifestation serbo-croate en Dalmatie. A ce célèbre concile, l'archevêché de Spalato est proclamé métropolitain de tout le littoral adriatique depuis le fleuve Arsa en Istrie jusqu'à Cattaro. C'est comme une affirmation solennelle du slavisme du rivage oriental adriatique et un groupement ecclésiastique à défaut d'une unité politique. Les prélats du parti latin ont beau crier à l'hérésie ; le concile ne se décida pas à condamner la liturgie slave.

Deuxième concile de Spalato en 928. L'archevêché de Spalato — considéré comme d'origine apostolique — est de nouveau proclamé métropolitain **pour tous les** *pays croates. L'évêché de Nona est supprimé.*

Troisième concile de Spalato en 1060. La lutte entre le clergé latin et le clergé slave prend les proportions d'une guerre civile. La liturgie slave est abolie. Les coutumes byzantines sont abolies (le mariage des prêtres et le port de la barbe). Le pape Alexandre II ratifie les décrets. Mais les décisions du 3me concile de Spalato ne sont acceptées que par le haut clergé et la haute noblesse. La petite noblesse et le bas clergé gardent leur fidélité à la liturgie slave. Des

troubles éclatent en Croatie et en Dalmatie. Le pape envoie en Dalmatie un légat. Trois nouveaux évêchés surgissent, ceux de Knin, de Belgrad (Zaravecchia) et de Traù. Le diocèse de Knin comprend toute la région croate jusqu'à la Drave et le diocèse de Spalato s'étend jusqu'à Zagreb.

A un quatrième concile, en 1076, en présence de Venise déjà maîtresse des villes dalmates, les différends entre latins et croates s'aplanissent. La liturgie slave est tolérée. Le conflit sommeillera huit siècles. On continuera de prier en slave dans les diocèses de Veglia, de Zara, de Sebenico et surtout de Spalato ; et le problème identique se posera au XIXme siècle exactement dans les mêmes termes, aggravé par l'intervention hostile de l'Autriche. Les Italianisants et les Autrichiens se ligueront contre le slavisme de l'église dalmate, les papes oscilleront dans leurs décisions sans toutefois jamais arriver à la suppression de la liturgie slave et la guerre mondiale de 1914 inscrira au tableau des innombrables buts de guerre, avec la libération des Slaves, la solution du problème qui, de purement ecclésiastique, est devenu politique et national.

Tout le IXme siècle s'écoule dans des luttes sanglantes entre les Serbes du Narenta et les Vénitiens. En 887 la flotte vénitienne est battue près Makarska et le doge Pietro Candiano périt dans la mêlée.

Les Croates et les Serbes imposent un tribut (solidus census) *à Venise et aux villes dalmates. Ce dernier tribut est décrété par l'empereur Basile pour le compte des princes croates possesseurs de tout le territoire suburbain de la Dalmatie. Les villes versent à la caisse croate 720 ducats d'or annuels. Elles s'acquittèrent de cette imposition jusqu'en 1107. Pour délivrer Venise du tribut serbo-croate, il ne fallut rien moins qu'une formidable expédition navale sous le doge Pietro Orseolo II.*

En attendant, l'Etat croate se développe. Cette première tentative de groupement politique yougoslave ne rencontre pas d'ennemi sérieux. Aucun obstacle ne se dresse sur son chemin. L'Europe n'est pas encore sortie des langes de l'empire carlovingien. Dans la France issue du traité de Verdun (843) règne Eudes, comte de Paris, en Angleterre Alfred le Grand fonde la puissance maritime et la liberté des Anglais, l'empire d'Orient se soutient par un miracle d'équilibre et prépare le divorce moral et religieux avec l'Occident. La Papauté est faible. Les Hongrois ne font qu'apparaître sur l'horizon. Venise se débat entre les tendances monarchiques de quelques grandes familles (les Particiaco, les Candiano, les Orseolo) et les tendances populaires qui favorisent la libre expansion commerciale de la fière commune. C'était ou jamais, pour les peuples slaves entre le Danube et l'Adriatique, le moment de se grouper, de

s'organiser, et en se détachant de toute tutelle, de transformer définitivement l'Europe du sud-est en quelque chose de viable, de solide et de sympathique à la civilisation occidentale. En effet, les essais croates suivent une marche ascendante en collaboration étroite avec les essais serbes au sud, en attendant la fusion étatique de ces deux branches yougoslaves.

Le successeur de Mutimir, Tomislav intervient dans les luttes entre princes serbes. Pierre Gojnikovitch se rend maître de la région narentaine. Les grandes îles Lissa, Brazza, Lesina appartiennent au prince croate. Pierre est bientôt vaincu par son compétiteur Michel Vissévich (910-930) qui invoque l'alliance bulgare, s'empare du prince Pierre et conquiert tout le littoral dalmate depuis le fleuve Cetina jusqu'au fleuve Drina, c'est-à-dire jusqu'au partage des eaux bosniaco-serbes. Sur ces entrefaites le prince croate Tomislav prend le titre de roi des Croates (914). C'est à lui que l'empereur byzantin Romain II Lécapène, menacé par le tsar bulgare Siméon, cède toutes les villes et toutes les îles de la Dalmatie en se réconciliant en même temps avec la Papauté. Le littoral dalmate se sépare donc de l'empire d'Orient. Il devient politiquement slave (croate). Le sud de la Dalmatie — Raguse et Cattaro — reconnaît la suzeraineté du prince serbe Michel. Mais le tsar bulgare se détourne de Byzance et en 924 il déclare la guerre au prince serbe Zacharie qui dis-

paraît dans la tourmente. Les pays serbes sont incorporés à la Bulgarie, la Croatie et la principauté de Michel deviennent pays limitrophes de l'empire bulgare. Ici se place la première émigration des Serbes en Croatie. *Depuis 925, Tomislav est roi avec l'assentiment du pape Jean X. Toute la Croatie pannonique, presque tout le littoral dalmate avec les îles lui appartiennent. C'est un brillant début. Et, nous l'avons vu, ce début est contemporain, du premier mélange serbo-croate. Les organisations purement politiques ne prévaudront jamais définitivement contre ce fait capital : à savoir que sous la conscience d'un statut politique séparé, la race persiste à s'affirmer avec ses tendances à l'unité nationale.*

Sous les successeurs du roi Tomislav, Kresimir Ier (930-945), Michel Kresimir II (949-969), la Bosnie commence à faire de la politique séparatiste, les Serbes se débarrassent des Bulgares, les villes et les îles dalmates appartiennent aux Narentains (battus en 948 par les Vénitiens). Mais Zara, Salona, Spalato, Clissa reconnaissent l'autorité du roi croate.

Nouvelle invasion bulgare sous le successeur de Kresimir II, Etienne Drzislav (969-995). Le tsar bulgare Samuel (976-1014) envahit la Serbie, la Bosnie, le Syrmium, le littoral adriatique au sud du Cetina. Il s'empare du Zahumlie, de la Travounie et de Dioclée (Herzégovine et Monténégro actuels), ainsi que de toute la ré-

gion narentaine. Les armées bulgares envahissent le territoire de Zara, mais elles n'osent pas attaquer la Croatie proprement dite.

Toutes ces guerres portent le caractère d'invasions-migrations moyennâgeuses. La péninsule balkanique, déjà presque entièrement slave, cherche une orientation. Les hautes vagues déferlent tantôt de l'est à l'ouest, tantôt de l'ouest à l'est. Sans l'intervention d'éléments hostiles du dehors, il est plus que probable qu'une assiette territoriale et nationale aurait été trouvée. Mais les éléments étrangers ont toujours traversé les tentatives slaves d'unification au moment même où elles allaient aboutir. Ce legs du Moyen Age, le XXme siècle est chargé de le liquider. Entre peuples de la même souche depuis les rivages de la mer Noire jusqu'à l'Adriatique et au Triglav slovène, la nation la plus douée et la plus civilisée — le noyau compacte, rythmique et riche d'élan et d'énergies serbo-croate-slovène finira par l'emporter. Le germe de cette lutte se trouve vers l'an mille dans les premiers contacts armés avec les Bulgares et dans les efforts de la royauté croate qui après son éclipse passera la main au royaume-empire serbe.

La politique de ménagement de l'empire byzantin vis-à-vis de la jeune puissance croate est une preuve péremptoire de la place importante que celle-ci a su se ménager sur les Balkans.

En effet, en 986, le Basilieus envoie au roi Drzislav les insignes royaux et celui-ci se proclame Rex Croatiae et Dalmatiae.

Fait significatif. Ce titre de « Rex Dalmatiae » a des origines byzantines. L'esprit de légalité formelle présidant à toutes les transactions du Moyen Age, c'est de ce qu'une famille patricienne de Zara (peut-être les Columna) *ayant exercé pendant plusieurs générations le priorat byzantin de cette ville, était alliée à la Maison royale croate, que celle-ci crut avoir le droit de se parer du titre royal dalmate. La possession était nationale, le* nudum jus *exprimé dans le titre, byzantin.*

Mais Venise a grandi. Ses besoins d'expansion deviennent irrésistibles. Sous les Orseolo, elle devient plus consciente de sa force. Le successeur du roi Drzislav est un faible. Venise en profite. Elle négocie avec Byzance un accord aux termes duquel l'empereur lui cède la souveraineté des villes et des îles dalmates. Le respect de la légalité préside encore à la conquête et Byzance cède ses droits stériles sur un littoral éloigné à celui qui lui offre plus d'avantages matériels ou à celui dont elle craint pour l'instant l'hostilité.

Que les prétendues terreurs de l'an mille n'aient jamais existé, nous en avons la preuve dans l'expédition vénitienne en Dalmatie. C'est le 9 mai de l'an 1000 que le doge Pierre Orseolo II, après avoir refusé le tribut annuel au

roi croate Svetoslav, entreprit son expédition en Dalmatie. C'est l'entrée en scène théâtrale de la république de Saint-Marc dans l'Adriatique, en conquérante de son rivage oriental. La flotte croate fut battue près de Zara. Les îles du Quarnero, les villes de Zara, de Traù, de Spalato et même de Raguse, — qui avait déjà des allures de ville indépendante — se soumirent immédiatement au grand doge. Belgrade (Zaravecchia) et les îles de Curzola et de Lagosta furent conquises par les armes. Fait remarquable, ce fut la première et la seule expédition vénitienne en Dalmatie qui se fit sans opposition de la part des communes dalmates. Serait-ce parce que l'élément roman était encore assez important dans les villes et que les privilèges d'une oligarchie étaient sérieusement menacés par les nouvelles classes slaves qui demandoient le droit de cité, fortes de l'appui de la royauté croate? Nous ne le savons. Quoiqu'il en soit, l'occupation vénitienne s'accomplit sans difficultés. L'entrevue que le doge eut à Traù avec le successeur de Svetoslav, Kresimir III (+ 1030), contribua peut-être aussi à ce résultat. Cette rencontre mémorable dans l'histoire dalmate, accéléra l'œuvre de fusion entre les éléments romans et les éléments slaves, nobles et populaires des villes. [1]

[1] Dès le XIIIme siècle dans le Conseil de Traù siégaient des familles slaves, par exemple la très ancienne

Le roi renonça à la perception du tribut vénitien et permit au doge de prendre le titre de Dux Dalmatiae. *Cet accord fut suivi du mariage de la fille du doge Orseolo avec le fils du roi Kresimir, Etienne (1008). Le mariage vénéto-croate eut son pendant trois ans plus tard dans le mariage du fils du doge Orseolo, Othon, avec la sœur du roi de Hongrie, Etienne-le-Saint (1011).*

C'est ainsi que les deux maisons royales de Croatie et de Hongrie, les Kresimirovitch et les Arpad, s'allient entre elles sous les auspices de Venise. Ce fait capital détermine toute l'histoire de la Dalmatie et de la Croatie. La Hongrie succédera à la Croatie en vertu d'un pacte de mariage et Venise en profitera pour alléguer elle aussi des droits sur la Dalmatie. Cette politique ne diffère en rien des méthodes suivies tout le long du Moyen Age et aussi en plein Age Moderne : la vente des nations et des provinces comme apanages et dots de familles royales. Les derniers vestiges de cette politique obstruent même de nos jours le libre développement des peuples.

Le mariage vénitien n'empêcha naturellement pas le roi Kresimir de reprendre la Dal-

famille des *Slavitch* qui, à l'époque du marasme vénéto-dalmate, fut rebaptisée *Rossignoli.* (Slavitch est un mot serbo-croate qui signifie le Rossignol — en italien Rosignolo)

matie, en 1018, pour le compte de son fils. Othon Orseolo la reprend pour le compte de sa sœur. Mais les Vénitiens s'insurgent contre leur doge. Les parents croates des Orseolo soutiennent le parti qui veut en finir avec les dynasties vénitiennes. Ils déclarent la guerre aux Orseolo. Le roi Kresimir s'empare une seconde fois de la Dalmatie, mais il en est chassé par une intervention byzantine. Les Orseolo sont chassés du pouvoir et le roi de Croatie Etienne Ier (1030-1058), gendre du doge Pierre Orseolo II, reprend les villes dalmates avec l'assentiment de l'empereur Romain III. La seule ville de Zara reste sous le protectorat du doge Domenico Contarini (1050). Le successeur d'Etienne Ier, Pierre Kresimir IV (1058-1073) s'empare du littoral dalmate tout entier, ainsi que de la région narentaine. La puissance croate est au faîte. Elle devient de plus en plus redoutable à Venise. La mer Adriatique est appelée dans les diplômes royaux : « Nostrum dalmaticum mare ». L'expédition du grand Orseolo est oubliée. Mais voilà qu'un premier coup de la destinée frappe le jeune royaume slave. Kresimir IV meurt sans laisser d'enfants. Le trône croate est vacant. Un magnat dalmate, Slavitch, s'empare un instant du pouvoir (1073-1075). Mais la Papauté qui, en la personne de Grégoire VII, s'intéresse aux nouvelles royautés et inaugure la politique des Innocent et des Boniface, dépose Slavitch et se pro-

nonce pour un autre magnat, Dmitar Zvonimir (1076). Venise profite des troubles croates et s'empare des villes de la Dalmatie. Mais le nouveau règne s'annonce comme un grand règne. Le peuple procède à l'élection de Zvonimir qui est solennellement couronné roi de Croatie et de Dalmatie en la basilique de St-Pierre à Salona (près Spalato[1]*) en présence des légats du pape. Zvonimir prête serment de fidélité à Grégoire VII, qui lui envoie l'étendard royal. La Croatie — comme plus tard la Sicile, l'Ecosse, le Danemark — entre dans le giron du monde latin et dans l'obédience du St-Siège. Les villes dalmates lui prêtent hommage. Le dernier écho des luttes de Spalato entre la liturgie slave, c'est à dire l'esprit national slavo-byzantin, et la liturgie latine, c'est-à-dire les influences du monde latino-germanique, s'éteint. La femme de Zvonimir, Hélène, est la sœur du roi de Hongrie Ladislas Ier. Tout conspire pour séparer les Croates de leurs frères slaves d'Orient. C'est déja un divorce qui prélude aux dissensions politiques futures entre les deux parties d'une*

[1] Rappelons ici, rien que pour la seule ville de Spalato, trois fondations des rois croates, à savoir : en 1020 le couvent de St-Etienne de Pinis (actuellement : Soustiepan) ; en 1030 le couvent de Ste-Marie in Paludo (aujourd'hui Poglioud) ; en 1060 l'église de St-Félix in Riva. Ces trois fondations religieuses subsistent toujours.

seule race. La Dalmatie en souffrira plus que toute autre province yougoslave.

Le premier acte du nouveau roi fut son alliance avec les Normands de Robert Guiscard contre Venise et Byzance alliés. Venise avait dès 1076, menacé les villes dalmates de représailles au cas où elles permettraient aux Normands de s'installer en Dalmatie. Mais le doge, Domenico Selvo, beau-frère de l'empereur Michel VII Ducas, n'agissait pas en son nom. Il combattait pour sauvegarder les droits de l'empereur. Toutes les luttes de cette époque se font au point de vue de la légalité, pour ou contre la souveraineté byzantine. Dans les eaux de Corfou, la flotte croate-normande infligea une sanglante défaite à la flotte vénéto-byzantine (1084). Mais ce fut une victoire sans lendemain, car Alexis Comnène, pour dédommager son allié, le doge Vitale Falier, des pertes subies dans cette guerre, lui cède (1085) tous les droits de la couronne byzantine sur la Croatie et sur les villes dalmates. Le doge prend le titre de Dux Chroatiae et Dalmatiae. *C'était un sanglant défi au roi croate. Mais Zvonimir n'avait qu'une seule pensée : se croiser et fournir à la Papauté une preuve éclatante de sa dévotion. Ce n'est qu'en 1095 que la première Croisade est proclamée à Clermont. Et cependant dès 1089, on en parle à la Cour du roi de Croatie, qui convoque une grande assemblée populaire à Knin pour proposer une expédition en Terre Sainte.*

Les magnats refusent leur concours et Zvonimir est assassiné et enseveli dans le caveaux de l'église cathédrale de Knin.

Avec ce souverain, précurseur de la Chevalerie, la Croatie reste sans dynastie nationale, à la merci des événements. Un parti appelle au trône Ladislas Ier de Hongrie, en tant que frère d'Hélène, veuve de Zvonimir. Ce parti légitimiste ne se doutait pas qu'il allait plonger la Croatie et le monde slave dans la plus inégale et la plus fatale des alliances. Ladislas occupe sur-le-champ une partie de la Croatie. Mais les nationalistes croates opposent au roi de Hongrie un prince croate de Dalmatie, Pierre, (peut-être un parent du roi Slavitch de Poglizze) et quant aux villes dalmates, elles rentrent dans l'obédience du basileus byzantin.

A Ladislas, mort en 1095, succède son fils Koloman qui déclare la guerre à Pierre II, dont la capitale est toujours Knin en Dalmatie.

De peur que le roi de Hongrie ne s'emparât des villes dalmates, le doge Vitale Michiel envoya en Dalmatie Badoer da Spinale et Falier Stornato. Les envoyés vénitiens conclurent des pactes avec les villes dalmates qui reconnurent la protection du doge en sa qualité de Protosébaste Impérial.

Venise n'a donc d'autre droit sur la Dalmatie que celui que lui confère l'empereur d'Orient. La Dalmatie appartient de droit au basileus, comme la Toscane et le duché de Milan appar-

tiendront à l'empereur des Romains. La royauté croate dont la Dalmatie est le berceau et le temple de ses plus grands souvenirs, tenait d'ailleurs aussi son pouvoir de l'assentiment de l'empereur byzantin, mais cette investiture avait sa justification dans le caractère slave de la Dalmatie. L'avortement du premier grand essai politique de la race yougoslave a été un immense malheur pour la stabilisation et pour le développement pacifique de l'Europe centrale et orientale. Un fort royaume croate, allié et même fondu avec les principautés serbes de son temps, aurait créé une barrière infranchissable aux conquêtes hongroises et vénitiennes, qui ont fait dévier les pays slaves de leur destinée et qui ont préparé les monstruosités turques et autrichiennes.

La Hongrie succède donc à la Croatie. Son roi descend en Dalmatie et prend Belgrade (près Zara). Pour éviter une guerre avec les nouveaux conquérants, le doge Vitale Michiel signe avec le roi un traité en 1098, aux termes duquel les deux Etats se garantissent réciproquement leurs possessions en Dalmatie. Mais cette garantie ne saurait être invoquée par les Vénitiens comme la consécration d'un droit. *Le roi de Hongrie a seul qualité de souverain en Dalmatie, comme héritier de la Couronne croate. Il conteste au doge le titre de Dux Chroatiae et Dalmatiae. Il l'invite à produire ses parchemins, à adhérer au projet d'une enquête sur*

l'origine des prétentions vénitiennes en Dalmatie « quia — *lui écrit-il* — mihi principibusque meis et senibus dubium videtur, utrum te ducem Chroatiae atque Dalmatiae nominaverim. »[1].

Koloman en 1097, s'empare de la Croatie par la force des armes. Mais en 1099, il est battu sous les remparts de Przemysl par les Russes et les Cumanes. Les Croates s'insurgent et le roi se voit obligé en 1102 de signer avec les magnats croates un arrangement amical. Toute opposition en Croatie a cessé. Koloman fait son entrée à Belgrade-sur-mer et il est solennellement couronné roi de Croatie et de Dalmatie.

Le couronnement du roi de Hongrie en Dalmatie ouvre une nouvelle période dans l'histoire dalmate et aussi dans celle des autres pays yougoslaves.

Quatrième période
DU COURONNEMENT DE KOLOMAN A LA VENTE DE LA DALMATIE AUX VÉNITIENS

(1102-1421)

On a discuté à perte de vue sur la nature du pacte entre le roi de Hongrie et les Croates. La Hongrie, à l'origine Etat fédéral s'il en fut,

[1] Moi, mes magnats et les anciens, nous ne savons pas s'il faut t'appeler duc de Croatie et de Dalmatie. »

mué au XIXme siècle en Etat nationaliste magyar (après avoir subi une longue éclipse sous les Habsbourg et sous les Turcs), prétend que la Dalmatie et la Croatie lui reviennent de plein droit comme appendices ou territoires sujets, ayant perdu dès le XIme siècle toute indépendance. Cette thèse ne soutient pas un seul instant la discussion. Si en 1102, la Croatie pannonique et dalmate a cessé, en effet, d'être un Etat indépendant régi par une dynastie nationale, d'autre part elle n'a pas été nos plus absorbée par la Hongrie. Le pacte avec la Couronne hongroise fut un pacte fédéral. Il n'y eut qu'un seul lien commun, le roi. Les Croates sauvegardèrent leur individualité historique, mais subirent, malheureusement, toutes les fluctuations politiques d'un autre Etat, qui, quoique régi par des lois féodales et latines internationales, n'était pas moins un organisme politique par ses coutumes et par son organisation militaire, tout à fait étranger à la constitution agricole et patriarcale d'un Etat slave. Les magnats hongrois du Moyen-Age ne sont par les magnats croates, comme les nobles russes ne sont pas les nobles allemands. De ce que la Croatie, par une longue et intime cohabitation avec un pays allogène, perdit peu à peu son élasticité slave et sa raison d'être politique, il ne s'ensuit nullement qu'elle ne soit pas restée un pays mi-souverain à la recherche de sa

complète personnalité politique et nationale. En effet, elle a saisi depuis toutes les occasions historiques qui se présentaient pour affirmer la nature fédérale du lien qui l'unissait à la Couronne hongroise.

Des innombrables déclarations des assemblées nationales croates nous retiendrons ici une seule qui, pour la clarté du fond et pour l'énergie de la forme, ne laisse rien à désirer.

C'était l'année 1712, sous Charles VI Empereur (en Hongrie et Croatie Charles III). Les Etats-Généraux croates, invités à reconnaître la Pragmatique Sanction, tinrent à préciser la nature du lien qui les unissait à la Couronne. « Nous sommes libres — écrivaient-ils au souverain, — non esclaves. Tout en faisant partie de la Hongrie, nous ne sommes pas ses sujets ; nous avons eu nos rois nationaux qui n'étaient pas des Hongrois ; aucune force, aucune servitude ne nous a soumis aux Hongrois ; mais c'est en vertu de notre libre volonté que nous nous sommes soumis, non au royaume, mais au roi. »

[1] Voilà le texte latin de cette mémorable déclaration : « Liberi sumus, non mancipia... Partes quidem sumus, uti leges loquuntur, annexae Hungariae, non autem subditi ; et nativos olim habebamus, non Hungaros reges ; nullaque vis, nulla captivitas nos Hungaris addixit, sed spontanea nostra ultroneaque voluntate non quidem regno, verum eorundem regi nosmet subiecimus... »

Remarquons à cette place que les Croates ont été la dernière nation en Europe qui abandonna l'usage du latin non seulement dans les actes officiels, mais aussi dans la vie privée.

C'est le jour où les Magyars dénoncèrent ce pacte tacite de l'usage d'une langue classique internationale, grâce à laquelle tous les conflits s'émoussaient et qui était comme le symbole vivant de la parité des droits, c'est à partir de ce jour-là qu'éclata le conflit magyaro-croate et qu'il devint irrémédiable, malgré l'illusoire autonomie, arrachée aux Magyars de haute lutte et constamment violée.[1]

C'est encore la Croatie qui, déguisée sous le manteau royal hongrois, luttera avec Venise pour la possession de la Dalmatie. Elle poursuivra son programme jusqu'à nos jours, avec la Hongrie si elle le peut, sans la Hongrie si elle ne le peut plus. La Hongrie au Moyen-Age est un Etat anational dans sa politique étrangère aussi bien que dans sa constitution. Et c'est parce que, grâce au sens politique supérieur, qui est probablement l'apanage des races touraniennes,

[1] Nous nous rappelons avoir entendu dans notre enfance à Zagreb les avocats croates plaider en latin. Quant à l'éloquence latine de Mgr. Strossmayer, le monde entier lui a rendu hommage.

Et c'est contre une telle nation, cette fidèle enfant de la latinité, qu'on est en train d'organiser des « pogroms » moraux en Italie ! !

elle représentait le principe chrétien, latin, dé-
centralisateur, qu'elle a pu plus tard étendre
sous la Maison d'Anjou son influence et ses
acquisitions territoriales. Le jour où le lien
féodal et anational s'est relâché et que la Hon-
grie, emportée par le flux du réveil du magya-
risme, a posé, en faussant toute son histoire, le
problème de sa force ethnique en opposition
aux forces ethniques des pays confédérés sla-
ves — dont la Croatie était le chef — ce jour-
là le divorce fut accompli et la date seule de la
séparation violente fut ajournée à une occasion
propice.

Ce n'est donc pas en sa qualité de roi de
Hongrie, mais en sa qualité de roi de Croatie
et de Dalmatie, de successeur de la Maison
royale croate, de neveu de la femme du dernier
roi croate que Koloman (1102-1115) fait son
entrée en Dalmatie. Ce roi a toutes les chan-
ces. L'empereur Alexis Ier Comnène dont le
fils, le prince Impérial Jean Comnène, a pour
femme la sœur de Koloman, cède à celui-ci
tous ses droits sur les villes et sur les îles dal-
mates. Le doge lui-même, Ordelafo Falier, re-
nonce en 1107 à ses titres de « Dux Chroatiae
et Dalmatiae. » La flotte vénitienne reçoit l'or-
dre de ne pas s'opposer à la prise de la pos-
session de la Dalmatie de la part du roi de
Hongrie et de Croatie. Falier est l'allié d'Alexis
et il a besoin de son appui contre la menace

normande. Il s'efface. L'épiscopat dalmate — comme en 1797 ! — persuade les communes d'accepter la souveraineté hungaro-croate. Mais l'occupation n'est pas la conquête. Les communes dalmates, Zara en tête, reconnaissent la haute souveraineté de la Hongrie sous des pactes et des conditions. Or, ces conditions sont telles qu'elles déroutent toutes les idées consacrées sur le pouvoir royal et sur la suzeraineté. Ce sont de vrais traités de protection entre des communes indépendantes et le souverain qu'elles choisissent librement pour sauvegarder leurs libertés. Ce sont des chartes qui répondent mieux aux aspirations de nos temps que les systèmes de centralisation à outrance qui sont au fond la négation de toute vraie liberté.

Le roi Koloman prête à Zara le serment solennel de respecter rigoureusement l'autonomie des villes dalmates, une autonomie ancienne comme la Dalmatie et toujours respectée par les empereurs de Byzance. Par le plus heureux des hasards une charte — une seule — nous a été conservée après la destruction de toutes les chartes, destruction ordonnée cyniquement au XVIIme siècle par les Vénitiens. L'historien de Traù, Jean Lucich (Lucio) vengea sa patrie, en publiant dans son ouvrage : De regno Chroatiae et Dalmatiae, *imprimé à Amsterdam en 1666, la charte accordée par Koloman à sa ville natale. La charte de Traù de 1107 est donc le modèle des chartes accordées aux vil-*

les de Zara, de Sebenico, de Spalato et aux îles de la Dalmatie et du Quarnero. En voilà les clauses principales :

1. La ville de Traù est exemptée de toute espèce de tribut, y compris le « tributum pacis » *qu'elle acquittait d'abord à Byzance, ensuite au roi des Croates ;*

2. Pleine et entière liberté lui est accordée d'élire son évêque et son comte et le roi est obligé de confirmer le choix fait par la commune, droit — dit la charte — dont jouissaient les communes dalmates « sub imperatore Constantinopolitano ; »

3. Complète autonomie législative et judiciaire. La ville se gouvernera par les lois que la commune aura votées et elle n'aura d'autre juge que celui qu'elle aura élu ;

4. Les revenus des douanes du port *seront partagés entre le roi, le comte et l'évêque ;*

5. Aucun étranger à quel pays qu'il appartienne, qu'il soit hongrois ou allogène, ne peut être admis dans la ville sans une autorisation de la commune ;

6. Si le roi en personne exprimait le désir de se couronner à Traù ou d'y convoquer la Diète du royaume, la commune n'est pas obligée d'admettre dans l'enceinte de la ville la suite du souverain ;

7. Les bourgeois de Traù pourront émigrer à volonté et circuler selon leur bon plaisir.

Bref, c'est l'autonomie communale la plus

large qui ait existé en Europe. Les communes italiennes n'arrachèrent qu'au prix de luttes sanglantes une partie de ces privilèges aux Césars d'Allemagne, les communes françaises ne les ont jamais connus. Pour trouver une liberté communale analogue, il nous faut remonter à la quasi-indépendance de la cité de Londres sous Henri Ier (1100-1135).

Ce tableau, aussi sommaire qu'il soit, serait trop incomplet si nous n'ajoutions encore deux traits qui achèvent de caractériser les libertés des communes dalmates. Ces traits sont l'exemption de tout service militaire pour le compte du roi et l'exemption de l'obligation de livrer des otages au roi.

Or Venise a demandé plus tard l'un et l'autre et même elle n'a réclamé de la Dalmatie que cela. Cette province devait avant tout lui fournir des hommes pour ses armées de terre et de mer.

Les privilèges des communes dalmates sont donc inséparables de la domination byzantine — nominale — et croate — effective — en Daltie. Venise ne fit que les confirmer en les rétrécissant. C'est en se référant aux anciennes libertés dalmates que les doges ont délivré de nouvelles chartes aux communes dalmates «Juramus vobis — *c'est ainsi que le doge Ordelafo Falier s'exprime en 1117, en s'adressant aux villes de Zara, d'Arbe et de Traù — jura-*

mus vobis vestram consuetudinem et statum vestrum et libertatem terrae vestrae potestatemque, quam antiquitus dicitis habuisse sub imperatore Constantinopolitano et sub rege Ungarorum... Insuper taliter vos regere et manutenere sicut vobis Dalmatinis Colomanus rex Hungariae iuravit suis cum archiepiscopis, episcopis et comitibus.

Mais Venise n'observa le serment que tant qu'elle se sentit menacée par l'enchère hongroise. A partir du XVme siècle, tout en laissant en vigueur les statuts municipaux, mais avec une forte dose de protection de l'élément aristocratique oligarchique, elle procéda à de nombreuses levées et à l'organisation d'un monopole écrasant suivi d'innombrables restrictions du commerce des Dalmates. Elle se désintéressa, en même temps, de tout ce qui pouvait relever le niveau intellectuel du peuple. Elle supprima tous les vestiges de sa grandeur passée. Elle faussa toute l'histoire de la conquête dalmate. Elle détruisit tous les documents qui auraient pu mettre en doute ses droits sur la Dalmatie vis-à-vis de la couronne hungaro-croate. Surtout elle s'acharna sur Zara pour découvrir et anéantir tous les diplômes du XIIme siècle, jusqu'aux plus insignifiantes copies. Seulement elle oublia de détruire à Zara le couvent de Ste-Marie Mineure fondé en 1066 par Cicca, sœur de Kresimir, roi de Croatie et de Dalma-

tie et la tombe de la fille de Cicca, Vekenega (1111) qui est le monument historique le plus remarquable de la capitale dalmate. Elle négligea aussi de brûler le livre de Lucius qui sauva de l'oubli tous les documents croates qui se réfèrent à la fondation du monastère et au célèbre campanile de Ste-Marie érigé par les Zaratins pour rappeler l'entrée solennelle de Koloman, le mari divorcé de la princesse croate. —

L'historien ragusain Resti (Cronache di Ragusa) *dressa au XVIIIme siècle un violent réquisitoire contre cette politique de la Sérénissime. Ennuyée de l'impression désastreuse que l'ouvrage de Lucio avait fait en Dalmatie, de la démonstration serrée du grand patricien dalmate en faveur des droits imprescriptibles de la Couronne hungaro-croate sur la Dalmatie, Venise, — nous raconte Resti — sous prétexte de détruire quelques monuments érigés, contrairement aux lois vénitiennes, en mémoire de quelques patriciens de Venise, envoya en Dalmatie trois syndics qui dépouillèrent toutes les archives des villes dalmates. Toutes les chartes furent détruites. Sans l'œuvre de Lucio, qu'on lisait en cachette dans les maisons dalmates, sans la copie découverte par l'historien dalmate de la charte accordée par Koloman à la ville de Traù, le monde aurait prêté foi aux mensonges vénitiens, renouvelés de nos jours par les représentants sans scrupules d'une politique de proie*

à savoir que Rome et Venise ont été les maîtresses incontestées de la Dalmatie pendant 2000 ans !

Nous avons vu ce qu'il en est de cette légende et nous allons le voir davantage.

Les Vénitiens ne seront les maîtres incontestés d'une partie de la Dalmatie (car nous verrons que plus de 200 kilomètres qui représentent les territoires de Raguse et de Poglizze ont toujours échappé à leur domination) que pendant 376 ans, de 1420 à 1796. Par contre, pendant les trois siècles qui suivirent la disparition du royaume croate indépendant, c'est-à-dire de 1115 jusqu'à 1420, la Croatie travestie en royaume de Hongrie, s'acharna à disputer la Dalmatie à Venise. Dans l'intervalle, en 305 ans, elle soutint vingt et une guerres avec Venise pour récupérer son héritage, le berceau de la monarchie croate. Est-ce à dire que les rois de Hongrie et de Croatie étaient suffisamment conscients de l'enjeu de la lutte ? L'affirmer ce serait confondre des notions modernes avec la mentalité du Moyen-Age. Mais le fait demeure incontestable, à savoir que la royauté hongroise, appuyée sur le droit successoral croate, tendait à l'intégration de son territoire, à l'arrondissement maritime d'un Etat ayant en lui-même toutes les conditions d'une vie politique, sans être obligé d'en chercher une autre dans une politique d'expansion

coloniale, alors que Venise ne combattait que dans une pensée d'assurance maritime et continentale, contre les risques de sa carrière exotique et commerciale. C'est dans ce sens que le duel du Moyen-Age et le problème des temps modernes se ressemblent : unification (politique et nationale) contre conquête (commerciale et stratégique).

Pour Venise, la Dalmatie était une bande de terre insignifiante, un peuple étranger, indifférent. Ce qui à ses yeux justifiait l'âpreté de la lutte, c'était la possession de quelques présides d'où elle pourrait dominer les voies maritimes et évincer ses rivaux et ses concurrents. L'affaiblissement voire même la disparition du royaume fédéral issu du pacte hungaro-croate, était, par conséquent, au premier plan de ses désiderata politiques.

Pour la Hongrie, au contraire, la conquête de la Dalmatie, était un but en soi, la reprise d'une action étatique qui n'avait changé que d'acteurs, mais qui se poursuivait toujours dans le même cadre historique et national.

De cette lutte dramatique et unique dans les annales de l'Europe nous allons retracer chronologiquement et pragmatiquement les points saillants :

1re Guerre : 1115. Le doge Ordelafo Falier s'empare de Zara, Traù et Spalato.

IIme Guerre : 1115. Les Vénitiens s'empa-

rent du château de Zara. L'armée du ban de Croatie est battue sous les remparts de Zara. Les Vénitiens démolissent les fortifications de Sebenico.

IIIme Guerre : 1117. le doge Falier est battu à son tour. Son successeur Domenico Michiel conclut un armistice de la durée de cinq ans.

IVme Guerre : 1124. Le roi de Hongrie et de Croatie, Etienne, chasse les Vénitiens et s'empare de Belgrade, de Sebenico, de Traù, de Spalato, mais Zara lui résiste.

Vme Guerre : 1125. Le doge Domenico Michiel reprend aux Hungaro-Croates, Spalato, Sebenico et Traù. Il fait raser la ville forte de Belgrade près Zara, la célèbre ville du couronnement du roi Koloman.

VIme Guerre : 1133. Le Roi Bela Ier s'empare de toute la Dalmatie, sauf Zara et certaines îles. Il occupe aussi la Bosnie et prend le titre de « Rex Ramae » *(l'ancien nom de la Bosnie).*

VIIme Guerre : 1163. Ce n'est plus Venise, c'est l'empereur byzantin Emmanuel Comnène qui s'empare de la Dalmatie, en réalité pour le compte de Venise, et qui en chasse le Roi Etienne IV.

VIIIme Guerre : 1165. Deuxième guerre hungaro-byzantine pour la Dalmatie.

IXme Guerre : 1166. Le Roi Etienne III (qui a repris le trône) s'empare de toute la Dalmatie. Il accorde à la ville de Sebenico les mêmes

privilèges que ses prédécesseurs avaient accordés aux autres villes dalmates.

Xme Guerre : 1167. Les Byzantins disputent une dernière fois la Dalmatie aux Vénitiens. Ils s'emparent de toute la Dalmatie, mais Zara et les îles restent vénitiennes. Après la mort de l'empereur Emmanuel Comnène (1180) les Byzantins perdent la Dalmatie.

XIme Guerre : Le Roi Béla II (1180-1196) s'empare en 1180 de toute la Dalmatie, y comprise Zara.

C'est un homme singulier que cet Arpad du XIIme siècle. On ne rencontre chez lui aucun des traits de ses prédécesseurs Etienne-le-Saint, Ladislas et Koloman. Le magyarisme se révèle chez cet Arpadien subitement, comme une maladie occulte. Il est le très loin précurseur des Tisza et des Appony. Il s'attaque aux Serbes et aux Bulgares. Il exploite les luttes religieuses pour se ménager une large place dans les Balkans. Il est sournois et méchant.

XIme Guerre : 1180. Béla s'empare de Zara.

XIIme Guerre : 1181-1191. Pendant dix ans, les Vénitiens inutilement assiègent Zara. Cette ville, si convoitée comme un observatoire militaire et politique dans la haute Adriatique, est plus croate que n'importe quelle autre ville dalmate. Elle le sera même beaucoup plus tard, au temps des luttes nationales en Dalmatie. L'Italianisme bureaucratique ne s'y est implanté

que très tard et il n'a jamais pu entièrement prévaloir sur ses traditions. Impuissant à reprendre la ville, le doge Henri Dandolo conclut un armistice avec le roi Béla. Cet armistice ne sera violé qu'en 1202.

XIIIme Guerre : 1202. Venise inconsolable de la perte de Zara, profite de la quatrième Croisade et de la gêne des Croisés français qui n'ont pas les moyens suffisants pour rembourser la République de Saint-Marc des frais du transport en Terre-Sainte.

Henri Dandolo fait voile pour la Palestine, mais en réalité pour la conquête de la Dalmatie. Les Croisés, après un long siège, prennent d'assaut Zara. Les habitants sont en grande partie massacrés, les remparts de la ville démantelés. La prise de Zara souleva un scandale immense dans la Chrétienté. Pour avoir détourné la Croisade de son but et avoir employé les croisés à combattre non l'infidèle mais un roi chrétien et apostolique, le pape Innocent III lance l'interdit sur Venise. Les seigneurs féodaux croates, dont les territoires s'étendent jusqu'aux portes de la ville, reconstruisent les remparts de Zara et les quartiers incendiés. Domaldo des princes Svatchitch, le chef d'une grande maison croate, entre à Zara, mais il est obligé de capituler et de reconnaître la souveraineté de Venise.

En 1216, André Ier, à court d'argent, renonce

à ses droits sur Zara en faveur de Venise, qui dès cette époque, profite de sa brillante situation financière pour corrompre les souverains hongrois. Cependant les grands seigneurs féodaux croates et non les vénitiens sont les maîtres effectifs de la Dalmatie. Ayant considérablement augmenté leur puissance par la capitulation de la Royauté (Bulle d'or d'André Ier de 1222, un pendant presque contemporain de la Magna Charta Libertatum *que les barons anglais arrachent à Jean-sans-Terre, 1215) les grandes familles croates se sont partagé le territoire dalmate, comme si Venise n'existait pas. En effet, elle n'est que la maîtresse temporaire des villes. Le territoire dalmate lui échappe entièrement. Les princes Subitch de Bribir et les princes Svatchitch règnent sur la région du fleuve Cetina, les princes Katchitch règnent sur Almissa et sur tout le territoire de Spalato jusqu'à la Narenta. D'autre part, les bans de Croatie continuent à se parer du titre de* « banus de maritimis partibus ».

Voilà une nouvelle preuve que la royauté croate, émiettée en seigneuries féodales, n'est pas morte. Mais la Maison des Arpads est toujours la plus forte et les Croates — séparés des Serbes — n'ont ni l'organisation, ni le personnel politique nécessaire pour reconstituer le Royaume. Le roi Béla II profite de cet état d'émiettement féodal pour asséner un coup formi-

dable à la quasi-indépendance croate. Le couronnement sur territoire dalmate est aboli. Il n'y aura désormais qu'une seule cérémonie du couronnement pour les deux pays. C'est la première des interminables violations constitutionnelles qui caractérisent l'alliance inégale entre la Hongrie touranienne et la Croatie slave.

Sur ces entrefaites, l'Europe fut envahie par les Mongols et les Tartares (1241-1242). La civilisation chrétienne est menacée. La Hongrie et la Croatie envahies. Le roi Béla cherche un refuge en Dalmatie. Il change trois fois de résidence : à Klis, à Spalato, à Traù. Cette dernière ville n'est pas défendue par les Vénitiens, mais par le comte Etienne de Bribir, fils du prince Grégoire et rival du prince Domaldo, seigneur de Spalato. On le voit bien, la domination vénitienne est purement nominale. Les territoires dalmates se trouvent entre les mains de l'aristocratie croate comme au IXme siècle.

XIVme guerre : 1243. Les Croates n'admettent pas que le roi de Hongrie puisse renoncer à ses droits sur Zara. Les commandants croates attaquent les Vénitiens, mais ils sont repoussés. Les citoyens de Zara refusent obéissance à Venise. Ils se réfugient en masse à Nona (Nin) un des anciens sièges de la royauté croate. Mais, en 1244, Béla, lui aussi à court d'argent, lâche les Zaratins qui, bien malgré eux, rentrent dans leurs foyers et acceptent la souveraineté de Ve-

nise (1247). La République impose à la fière cité des conditions très sévères, à savoir : un comte vénitien à Zara, les Zaratins doivent renoncer aux mariages avec les femmes croates, ils cèdent aux Vénitiens les revenus communaux, leurs galères et leurs hommes se tiendront à la disposition de la République. Traù et Spalato restent soumises au roi de Hongrie et de Croatie. Ces deux villes sont d'ailleurs presque autonomes. Traù est ultra loyaliste ; Spalato est frondeuse. Cette dernière ville conclut un traité d'alliance avec les princes Katchitch, la commune indépendante de Poglizze, le comte serbe de Zahumlie André et le ban de Bosnie Mathieu Ninoslav. L'armée royale, placée sous les ordres du ban de Croatie Dyonise, écrase les Spalatins et leurs alliés. Spalato accepte un Homo regius pour comte, livre des otages au Roi et lui prête serment de fidélité. Venise n'intervient pas. Elle se contente de la possession de Zara. La Dalmatie continue à dépendre politiquement du royaume fédéral hungaro-croate. Un membre de la Maison Royale y exerce les fonctions de vice-roi. Il porte le titre de Dux totius Sclavoniae, Croatiae et Dalmatiae. Il a un remplaçant, le banus maritimus (c'est-à-dire ban de Dalmatie).

Jusqu'au XIVe siècle, les bans de Croatie et de Dalmatie frappent leur monnaie à eux, ayant cours légal dans tous les pays de la Couronne

de St-Etienne. La vieille monnaie divisionnaire autrichienne (20 et 10 sous en argent) qui ressemblait exactement au coin croate, a porté jusqu'à nos temps en Dalmatie le titre de monnaie du ban (en serbo-croate : banitsa). Ce n'est que depuis l'introduction du système monétaire de la Couronne en Autriche que le peuple dalmate a cessé, sauf cependant à Spalato, de se servir de ce mot, bien caractéristique pour l'attachement des Dalmates à l'ancienne monarchie, alors que la monnaie vénitienne fut complètement oubliée dès 1796.

Le XIVme siècle s'ouvre par un grand événement : l'extinction de la Maison hongroise d'Arpad. (1301, mort d'André III). Une guerre civile éclate en Hongrie et en Croatie entre les compétiteurs au trône. La reine de Naples Marie, sœur de Ladislas IV, prétend asseoir sur le trône hongrois son fils Charles Martel et après sa mort son petit-fils Charles-Robert. C'est autour de ce prince angevin, donc français, le protégé du pape Boniface VIII, que tourne toute l'histoire des premières années du XIVme siècle en Hongrie et en Croatie. Ce n'est qu'en 1309 que Charles-Robert — ayant évincé tous ses compétiteurs allemands et tchèques — est reconnu unanimement et sacré roi. Pendant l'interrègne, une grande famille croate, les princes Subitch de Bribir — qui ont étoffe de rois — s'emparent de toute la Dalmatie. Venise leur déclare la guerre.

XVme Guerre : 1280. Les Vénitiens assiègent Almissa, la capitale des princes de Bribir, qui résiste à l'ennemi. A leur tour, ce sont les Bribir qui déclarent la guerre à Venise.

XVIme Guerre : 1311. Elle dure trois ans, entre le ban Paul Subitch de Bribir et Venise. Paul meurt après avoir eu la joie d'assister à la prise de Zara. Son fils Mladen est un très grand seigneur. Il a des allures royales. Il tient une grande Cour en Dalmatie. Il est un concurrent dangereux pour Charles-Robert. Celui-ci déclare la guerre au puissant vassal ; il le bat dans la vallée de la Cetina (1322) ; il le prive du banat héréditaire et le relègue en Hongrie où il lui donne le fief de Zrin. Mladen meurt en 1343. Les Subitch sont la dernière et la seule grande Maison féodale qui aurait pu relever l'indépendance croate. Mais la Hongrie est trop forte, la Serbie aussi et la Bosnie commence à poindre à l'horizon. Les Subitch, comtes de Zrin (Zrinjski), ne seront plus que de grands propriétaires terriens et des généraux et bans au service de la Couronne. Mladen avait déjà perdu Zara, qui signa avec Venise (1313) des traités moins durs que ne l'ont été ceux de 1247. Entre temps Venise a profité de la guerre civile en Hongrie et des luttes entre les grands seigneurs féodaux croates pour s'emparer de Sebenico et de Traù (1322) et plus tard de Spalato et de Nona (1327-29).

Voilà Venise de nouveau rétablie en Dalma-

tie. Elle possède tout le littoral entre les fleuves Zrmagna et Cetina, sauf Scardona et Almissa.

De son côté, le ban de Bosnie Etienne Kotromanitch annexe tout le littoral entre la Cetina et la Narenta, avec les villes de l'arrière-territoire Imotski, Dumno, Livno et Glamotch.

C'est au XIVme siècle que se décident les destinées de la Dalmatie. Elle est, en effet, entourée de tous côtés de nouveaux essais d'organisation politique de peuples du même sang et de la même langue. Du Nord-Est au Sud-Est tout autour de la province, s'est formée toute une chaîne d'Etats yougoslaves qui lui tracent la voie de son évolution naturelle. Au Nord le royaume Hungaro-Croate, à l'Est le banat (plus tard royaume) de Bosnie, au Sud-Est le royaume (plus tard empire) de Serbie et tout à fait au Sud, un fragment émancipé de cette même Dalmatie, l'Etat républicain de Raguse. Ce fut la seconde grande chance de la Dalmatie de reprendre la fonction à laquelle l'invitaient la situation géographique et le caractère slave de ses habitants. Et nous verrons sous peu qu'en vertu de cette loi politico-géographique que nous avons énoncée plus haut, à savoir que l'arrière-territoire indépendant doit fatalement attirer à soi son rivage complémentaire, nous verrons que la Bosnie indépendante cherchera immédiatement une issue à la mer et l'union avec les frères de la même race.

Mais la Bosnie ne fournira une carrière politique vraiment indépendante qu'avec la décadence de la Serbie. En attendant, c'est celle-ci qui sous l'impulsion énergique d'une maison très intelligente — les Nemanya — tend à se substituer, dans la mission unificatrice, à l'ancienne Croatie. Grâce à sa situation plus balkanique et plus centrale que ne l'était celle du vieux royaume croate, grâce à l'ambiance générale plus favorable à la formation de grands Etats que ne l'était l'époque du féodalisme à outrance, grâce aussi au génie créateur de ses souverains, l'élément serbe de la nation se condensa en un Etat plus puissant et plus viable que celui qui sombra sous la puissante organisation des Magyars. (L'identité de la nation serbo-croate, qui éclate à chaque ligne de son histoire, se révèle aussi dans le nom glorieux de Nemanya, le fondateur de la dynastie impériale. En effet, ce nom n'est pas purement serbe. Il était très répandu sur le littoral adriatique entre le XIIme et le XIVme siècles. Des familles nobles croates le portaient dans la région du mont Vélébit — qui sépare au Nord la Dalmatie de la Croatie proprement dite.)

Les Serbes ont eu de grands souverains et l'Etat serbe a été de 1196 à 1371 une grande puissance balkanique. Le chef de la dynastie, le grand joupan Etienne Nemanya (qui abdique en 1196) entreprend déjà l'occupation de Cattaro et menace en 1171 la domination byzanti-

ne en Dalmatie et en Croatie. Son successeur, Etienne Ier (1196-1228), mari d'une nièce d'Henri Dandolo, couronné roi par le pape Honorius III en 1217, prend en 1220 le titre de totius Serviae, Diocliae, Tribuniae, Dalmatiae atque Chlumiae rex coronatus ». *(Protestation d'André II de Hongrie qui prétend, lui, avoir le droit de porter le titre de* Rex Serbiae et Dalmatiae)

Son frère, le célèbre moine Sava, fut le premier chef de l'église nationale serbe. Il reprit la politique de l'évêque croate Grégoire de Nin (Nona). Il imprima au couronnement latin le cachet de la consécration nationale serbe, et, ce faisant, il érigea le seul rempart yougoslave possible contre les convoitises germano-latino-magyares. Les luttes aux conciles de Spalato et l'œuvre de St-Sava sont issues du même esprit. St-Sava fonde aussi en Dalmatie des évêchés serbes, sans toutefois rompre en visière avec l'Eglise de Rome.

Etienne Ouroch II (1282-1321) se heurte aux ambitions dynastiques de Mladen Subitch Bribirski le grand seigneur croate qui porte le titre de « Croatorum et totius Bosniae banus ». *La lutte entre le prince croate et le roi serbe se traduit précisément dans la volonté réciproque d'étendre territorialement leur pouvoir sur des hommes de la même race. Aussi Mladen prétend s'emparer de l'Herzégovine et ajoute à ses titres celui de* « Dominus Chelmi » *et le roi serbe celui de* « Rex Croatiae ». *Charles-Robert*

de Hongrie entre en lice avec Ouroch II. Il est battu. Le roi serbe pour éterniser son programme d'unification politique, fait don à la célèbre basilique de S. Nicolas de Bari (Italie) d'un autel en argent et il y fait graver une inscription dans laquelle il s'intitule « Seigneur de tout le territoire qui s'étend du golfe adriatique jusqu'au grand fleuve Danube. »

La ligne ascendante de la dynastie Némanya fait, pour un instant, entrevoir la solution du problème balkanique. Dans une lutte suprême avec les Bulgares, le roi serbe leur inflige une sanglante défaite à Velbuzd en Macédoine, le 28 juillet 1330. Jamais un peuple entier ne fut battu comme le fut le peuple bulgare en ce jour-là. Virtuellement, la Bulgarie était anéantie. A cette occasion se révéla l'étrange mentalité des princes du Moyen-Age et surtout la mentalité des princes slaves. Le problème serbo-bulgare aurait pu dès lors être résolu. Les magnats bulgares supplièrent Etienne Ouroch III de proclamer l'union des deux Etats sous sa couronne. Le roi serbe refusa. Il n'était pas supérieur à la moyenne des princes de son temps. La crainte des Turcs et le mirage de Constantinople empêchèrent plus tard l'empereur Douchan de s'occuper du problème bulgare. Les Turcs viendront. L'occasion ne se représentera plus.

Malheureusement pour les grands projets des

souverains serbes, la Hongrie est devenue trop puissante. Un prince français, Louis d'Anjou, fils de Charles-Robert, lance le pays dans la voie des annexions fédérales. Il devient le plus puissant souverain de l'Europe orientale, alors que son berceau la France, mortellement atteinte à Crécy, s'achemine vers le calvaire anglais. A côté de cette Hongrie renaissante se tient le ban de Bosnie, une sorte de duc de Bourgogne, augmentant son territoire aux dépens de la Croatie et de la Serbie, tendant à faire du pays la grande puissance centrale et centralisatrice. La Bosnie descend aussi lentement vers l'Adriatique. Mais elle ne peut encore aboutir à rien entre une forte Hongrie et une forte Serbie ; car il est arrivé ceci : le royaume serbe s'est transformé en empire, convoitant la succession de Byzance. Etienne Ouroch IV, auquel le peuple serbe a décerné le titre de « Douchan » c'est-à-dire « au souffle puissant » — le Fort — s'entoure d'une cour internationale où l'on rencontre des Serbes, des Croates, des Bulgares, des Grecs, des Albanais, des Allemands, des Ragusains, des Vénitiens et des Florentins. Il crée toute une puissante organisation étatique. Il cède une partie de son littoral adriatique, la presqu'île de Stagno à la république de Raguse (1333). Mais il se prépare à une guerre avec Louis de Hongrie, qui ne reconnaît pas son titre impérial (Douchan est couronné empereur des Serbes et des Grecs, à

Skoplie, 16 avril 1346). La rivalité avec la Hongrie rapproche Douchan de Venise, qui flatte le « Serenissimus Imperator Sclavoniae » *et se fait toute petite devant lui pour tenir tête à Louis d'Anjou. Elle s'allie une première fois en 1343 avec la Bosnie, avec les princes croates Nelipitch et Subitch et avec les villes dalmates contre la Hongrie. Mais la défection de la Bosnie (1345) qui s'allie à Louis et reprend en Dalmatie Knin, siège du ban du littoral dalmate, fait avorter les efforts des alliés. Cependant l'empereur serbe convoite la Dalmatie. Et tout en faisant des offres d'alliance à Venise pour l'aider à reprendre Zara, révoltée contre la Sérénissime depuis dix mois et pour la septième fois, il conclut un mariage politique entre sa sœur Hélène et le prince croate Mladen III Subitch, le neveu du grand ban Mladen, Seigneur des villes d'Almissa, de Scardona et de Clissa (octobre 1347). Ce mariage serbo-croate prélude à une entrée active de Douchan dans les affaires de l'Adriatique.*

Mais, dès 1346, la XVIIme guerre a éclaté entre Venise et le royaume de Hongrie. Insuffisamment secourue par celle-ci, la ville de Zara, au bout de deux ans de luttes sanglantes, revient sous la domination vénitienne. Louis signe un armistice avec Venise (août 1348) pour la durée de huit ans. Cette même année voit la fin des grandes maisons féodales croates qui ont tenu bien haut le drapeau slave en

Dalmatie et en Croatie. Les puissantes familles des Nelipitch et des Subitch-Bribirski disparaissent à la scène, en tant que facteurs politiques. En Croatie, Louis règne en maître. Venise s'empare de Scardona. Elle tente un coup contre Clissa et Almissa, mais son allié de 1346 intervient et nous nous trouvons à la veille d'un conflit vénéto-serbe dont l'issue ne saurait être douteuse. En effet, en 1350, l'empereur serbe se dirige vers la Dalmatie à la tête d'une armée de 80.000 hommes. Il occupe le territoire de sa sœur, la veuve de Mladen et la mère d'un enfant, Mladen IV. Il reçoit les députations des villes de Traù et de Sebenico. Il visite en grande pompe Raguse (13 novembre 1350). Menacé tout à coup d'une diversion byzantine, Douchan rebrousse chemin. La campagne dalmate s'évanouit et Venise pour le moment est sauvée. La menace turque commence à poindre à l'horizon. Douchan s'en inquiète. Il cherche une entente avec la papauté d'Avignon (1354). Il demande le titre de capitaine général de la Chrétienté. Innocent VI se décide à envoyer une mission en Serbie. Les légats du pape se rencontrent à Pise avec l'empereur Charles IV, qui allait se faire couronner à Rome. En sa qualité de roi de Bohême, Charles les charge d'une lettre pour l'empereur serbe (19 février 1355). Dans ce document, il exprime sa joie de voir Douchan bien disposé pour la cause de l'union des Eglises. Il l'appelle son « très cher frère »

auquel l'unissent non seulement les liens d'une commune mission monarchique, mais encore le noble idiome slave qui leur est commun (eiusdem nobilis slavici idiomatis participatio... *et plus loin :* eiusdem generosae linguae sublimitas).

Sur ces entrefaites, une nouvelle guerre éclata entre la Hongrie et la Serbie ; et Douchan reçut très froidement les envoyés du pape. La tentative échoua.

Les affaires dalmates reviennent à l'ordre du jour. Venise veut annexer les territoires de la sœur de Douchan. Le roi de Hongrie les convoite aussi, Douchan aussi. L'empereur refuse l'offre vénitienne de vendre à la république Clissa et Almissa. Bien au contraire, il se prépare à les occuper militairement. Mais les bourgeois de Scardona se donnent à Venise de peur de tomber au pouvoir de l'empereur. Clissa est occupée par les troupes hungaro-croates.

Le grand « rassembleur » des terres serbes, le souverain, dont le Code (1349) proclame le génie organisateur, ne survécut que de quelques mois à l'affaire dalmate. Il décéda à l'âge de 48 ans (20 décembre 1355), quelque part en Macédoine, on ne sait où. Sa mort sauva l'empire byzantin [1] — ce qui fut un grand mal — accéléra,

[1] A l'Empereur qu'elle avait inscrit au Livre d'Or, Venise écrivait dès 1350 : « *Serenissimo Domino Stephano. Grecorum Imperatori semper augusto et Raxiae (Serbiae) rege illustri.* »

par conséquent, la conquête ottomane dans les Balkans (cinq ans après sa mort les Turcs occupent Andrinople) et finalement elle marqua la fin du rêve impérial et du second essai d'organisation politique de la race yougoslave. Le troisième essai sera tenté par la Bosnie.

Une année après la mort de l'empereur Etienne Ouroch IV, éclata en Dalmatie

la XVIIIme guerre entre Venise et la Hongrie (1356). C'est la guerre qu'on a appelé la « Grande Guerre », le duel suprême et qu'on croyait définitif entre la grande puissance maritime et la Monarchie continentale. Les Vénitiens étaient déjà affaiblis par l'interminable guerre avec Gênes pour la suprématie en Orient. Les villes dalmates, conseillées par Raguse, avaient fait cause commune avec Gênes contre Venise. Le terrain en Dalmatie était préparé pour recevoir le roi de Hongrie, dont la femme Elisabeth, une Serbe, fille du ban de Bosnie Etienne II, prétendait représenter les droits d'une Bosnie déjà conquérante, sur les pays serbes et croates.

Les troupes de Louis d'Anjou s'emparent nuitamment de Zara (1357) qui ouvre les portes aux assaillants. En moins de douze mois, les Vénitiens sont chassés de toutes leurs positions en Dalmatie et la République signe à Zara, le 18 février 1358, un traité de paix qui l'exclut totalement de la Dalmatie. Aux termes mêmes

du traité, Venise renonce à tout le littoral qui « s'étend d'une ligne qui partage en deux le Quarnero jusqu'au territoire de Durazzo. » L'étendue du désastre se mesure au fait que le doge dépose le titre de « Dux Dalmatiae et Chroatiae. »

Un grand souffle de révolte de Raguse à Trieste contre le féroce égoïsme commercial de Venise facilite à Louis l'œuvre libératrice. Le prince français assis sur le trône de saint Etienne apportait sous la couronne patriarcale hongroise une grande réalité : l'autonomie ! Précisément ce que les aristocrates touraniens judaïsants de la Magyarie moderne ont toujours refusé aux peuples qui s'étaient librement alliés à un pouvoir suzerain anational et chrétien. Tandis qu'à l'autre bout de l'Adriatique, Trieste, l'ennemie jurée et la victime de Venise, s'en délivrait en signant un pacte de protection avec la Maison d'Autriche, Raguse, chassait le comte vénitien et proclamait, sous le protectorat du roi de Hongrie, en tant que roi de Croatie et de Dalmatie, son indépendance républicaine. Toutes les autres villes de Dalmatie suivent l'exemple de la sœur aînée. Elles accueillent avec des transports de joie le nouveau régime de liberté. Pendant plus d'un demi-siècle, Venise sera exclue du rivage oriental de l'Adriatique. Son heureux rival réalise pour un instant cette confédération danubienne-balkanique dont on a rêvé jusqu'à nos jours, que Mazzini a

préconisé et qui s'est heurtée à l'obstacle infranchissable du magyarisme centralisateur allié au prussianisme militariste. Le souverain hongrois du XIVme siècle reprend la large politique de St-Etienne. Il est l'arbitre de l'Orient chrétien. Il profite de la mort de l'empereur Douchan pour le remplacer à la tête d'un groupement fédéral balkanique. Il délivre les Polonais des Lithuaniens et des Tartares ; et la Pologne l'accepte pour roi. Il règne depuis la Vistule jusqu'à Cattaro, sur cinq nations slaves — sur les Croates, sur les Serbes, sur les Slovaques, sur les Russes, sur les Polonais.

Mais les Turcs s'emparent d'Andrinople, ils menacent les pays yougoslaves.

A la grande bataille de la Mariza (26 Septembre 1371), le roi serbe Voukachin, qui détient le pouvoir royal sous le faible successeur de l'empereur Douchan, trouve son tombeau avec la fleur de la chevalerie serbe. Cette sanglante défaite — dont la bataille de Kossovo n'est, tout compte fait, que l'épilogue — inaugure la domination turque sur les Yougoslaves. Les termes du problème sont changés. L'intervention des Turcs dans les affaires de la Chrétienté orientale fait dévier l'histoire nationale yougoslave, livre les Yougoslaves à la domination étrangère, et prépare la revanche de Venise et l'agrandissement de l'Autriche.

Cependant, entre les deux batailles de la Mariza et de Kossovo, il y a encore place à une

troisième tentative de groupement indépendant des pays yougoslaves. Cette place est remplie par la Bosnie, un étrange Etat où les influences de l'Orient et de l'Occident se sont le plus profondément fait sentir et qui représente un anneau de conjonction, mais aussi une cloison étanche, entre la partie purement continentale du peuple serbo-croate et la partie maritime. La Bosnie fut l'enjeu de toutes les luttes entre la Serbie et les rois de Hongrie et de Croatie. Elle fut aussi le vaste réservoir d'où partirent d'innombrables mouvements de migration de notre race vers l'Adriatique et vers la Save et le Danube. Tour à tour latine et grecque, elle eut une sensibilité presque russe en matière de religion. Elle fut le théâtre d'un vaste mouvement mystique et social qu'on peut rattacher au mouvement albigeois du XIIIme siècle. Etrange pays, qui joua pendant un peu plus d'un siècle le rôle d'exécuteur du programme politique yougoslave — ce qui rend témoignage de la spontanéité du mouvement unitaire — et qui sombra dans la tourmente ottomane, pour léguer aux temps modernes un obstacle de plus à la réalisation des aspirations nationales par la mahométanisation de son aristocratie.

La Bosnie joue le rôle du duché de Bourgogne au XIVme siècle. Elle se pose en rivale de la Serbie et voudrait la supplanter, forte des souvenirs qui la rattachent aussi à l'évolution

du peuple croate. Après la mort de l'empereur Ouroch IV, le ban de Bosnie Tvrtko, neveu du ban Etienne Kotroman et d'Elisabeth, princesse de Serbie (fille du roi Etienne Dragoutin) se pose en héritier des Nemanjides et se proclame « Roi des Serbes, de Bosnie et des Pays maritimes. » Venise et Raguse, les deux puissances les plus intéressées dans les affaires du Balkan occidental, le reconnaissent.

Vingt ans après le traité de Zara, Venise ne pouvant se consoler de la perte de la Dalmatie, soutient sa

XIXme guerre contre la Hongrie, alliée de Gênes (1378). Elle subit une seconde défaite. Les Gênois courent jusqu'aux lagunes, occupent Chioggia et Malamocco. Venise se sauve par la grandeur toute romaine de ses fils, mais elle saigne de tous côtés. Elle accepte la médiation du comte de Savoie; et dans le traité de paix de Turin (1381) elle reconnaît le traité de Zara de 1358 et elle cède pour une seconde fois toute la Dalmatie. Trieste signe un second pacte avec l'Autriche (30 septembre 1382).

Entre la mort de Louis d'Anjou (11 septembre 1382) et la bataille de Nicopolis (25 septembre 1396), la première grande défaite de l'Europe chrétienne par les Turcs, le roi Tvrtko de Bosnie poursuivit son plan de groupement des régions yougoslaves. La bataille de Kossovo (15 juin 1389) le laisse indifférent. Il s'empare de presque toutes les villes du littoral dal-

mate. Almissa, Spalato, Traù, Sebenico l'acceptent pour leur souverain malgré le serment de fidélité prêté au roi Louis. Finalement, en 1390, Tvrtko prend le titre de roi de Croatie et de Dalmatie. Ce grand prince meurt l'année suivante et le troisième essai d'unification serbo-croate descend avec lui dans le tombeau pour n'être repris qu'au XIXme siècle par la Serbie réveillée du lourd sommeil ottoman.

La mort de Louis d'Anjou, le règne de sa fille Marie, du prince consort Sigismond, les compétitions de Charles de Duras et de son fils Ladislas de Naples au trône de Hongrie, ouvrirent à Venise de nouveaux horizons. Elle entrevit la possibilité de reprendre la Dalmatie et la maîtrise de l'Adriatique. Mais elle se heurtait aux dispositions malveillantes des villes dalmates qui avaient reconnu la Reine Marie et son époux Sigismond et qui venaient de jouir pendant un demi-siècle d'une vie largement autonome qu'elles ne connaissaient plus depuis les temps croato-byzantins.

Venise recourut à la ruse. Elle s'allia à l'aristocratie croate, qui avait pris le parti du prétendant français contre Sigismond. Elle reconnut Ladislas. Celui-ci débarqua à Zara et se couronna le 5 août 1403, roi de Hongrie et de Croatie. Il revint à Naples après avoir chargé le prince bosniaque Hrvoje Vouktchitch de le représenter en Dalmatie. Hrvoje frappe monnaie. Et, hanté lui aussi par le rêve impérial,

il s'appelle : Grand Duc de Serbie et de Bosnie, Duc de Spalato, Seigneur de Brazza et Lesina, Lieutenant Général de Croatie et Dalmatie. Pour se venger des succès militaires de Sigismond qui envahit trois fois la Bosnie, qui fait prisonnier le roi Etienne Tvrtko II en massacrant toute la noblesse bosniaque et qui étouffe dans le sang l'insurrection croate — un semblant de lutte pour l'indépendance — Ladislas de Naples entame des négociations secrètes avec Venise et lui vend (juillet 1409) pour 100.000 ducats Zara, Novigrad, Vrana, l'île de Pago, ainsi que tous ses droits sur la Dalmatie. Cession dépourvue de toute légalité, Ladislas n'ayant aucun droit de succession sur la Dalmatie et les villes dalmates ayant reconnu Marie pour roi légitime ainsi que Sigismond pour son successeur. En effet, Traù et Sebenico s'insurgèrent. Traù soutint, avec une indomptable énergie, un long siège. Ce n'est que le 22 juin 1420, que l'évêque de la ville, Simon Gospodnetitch (de Dominis) capitula entre les mains du général Loredan.

Venise dut envoyer sa flotte pour avoir raison de Sebenico.

Presque en même temps, Sigismond, élu empereur des Romains, déclara la guerre à Venise.

XXme Guerre (1411-1413). Sigismond est battu. Les villes de Scardona et de Sebenico capitulent entre les mains de l'amiral vénitien. Armistice de Trieste (pour cinq ans). Le duc

Hrvoje meurt en 1416 après avoir invité les Turcs en Croatie pour combattre Sigismond. Son héritage continental (le comté d'Almissa) échoit à son beau-frère le comte Nelipitch ; les îles de Brazza, Curzola et Lesina, Sigismond les cède à la république de Raguse.

XXIme Guerre. (1418-1420). Sigismond est derechef battu. Il cède toute la côte dalmate à Venise y compris Cattaro (1420) et les îles Brazza, Curzola et Lesina qui sont prises aux Ragusains. Le roi de Hongrie et de Croatie, soixante-deux ans après la conquête de la Dalmatie, n'exerce plus sa souveraineté que sur l'île de Veglia et sur les comtés d'Almissa et de Poglizze (une partie du territoire de Spalato).

L'année 1420 est la date de la prise de possession vénitienne de la Dalmatie. Sous le successeur de Sigismond, Albert d'Autriche, de graves troubles éclatent en Croatie et en Hongrie, les Turcs avancent vers le Danube et la Bosnie, Venise n'a plus rien à redouter pour sa domination en Dalmatie. Les luttes plusieurs fois séculaires s'achèvent par son triomphe. Elle a gagné la partie par l'élimination progressive des joueurs. Mais la question légale reste ouverte. Et le ban de Croatie et Dalmatie continue à administrer la Dalmatie continentale, comme si Venise n'existait pas.

Cinquième période
LA DOMINATION VÉNITIENNE
(1421-1797)

La Dalmatie n'appartient donc pas à Venise, avant le XVme siècle. La république de St-Marc s'en empare de temps à autre, mais constamment tenue en échec par la Croatie et par la Hongrie. La Dalmatie maritime garde son autonomie municipale, favorisée, protégée, choyée bien plus par le roi de Hongrie et de Croatie que par Venise. Finalement celle-ci s'installe en Dalmatie par suite de l'élimination progressive de tous ses adversaires. Elle s'y étend confortablement. Elle peut désormais la ruiner tranquillement, lui soutirer des hommes à défaut d'argent, s'abriter dans ses ports, importer et exporter, en user et abuser à plaisir.

Quant à l'arrière-territoire, il reste bosniaque et hungaro-croate politiquement.

Cependant, il faut s'entendre : Venise ne possédera jamais tout le littoral dalmate. Ce qu'on appelle : la Dalmatie Vénitienne *c'est Zara, Sebenico, Traù, Spalato et les îles, Cattaro aussi (quoique appelée Albanie vénitienne) et la côte qui fuit vers la Grèce. Cette partie de la Dalmatie — avec beaucoup de restrictions pour les Bouches de Cattaro — lui appartiendra, jusqu'en 1797.*

Mais environ 250 kilomètres de côte, c'est-à-

dire une partie du comté de Spalato (le petit Etat libre de Poglizze) et puis une bande importante qui s'étend de l'embouchure du fleuve Narenta jusqu'à l'entrée des Bouches de Cattaro et qui formait avec les îles de Lagosta, Meleda, Giuppana, Mezzo et Calamotta le territoire de la république de Raguse, demeure indépendant de Venise. C'est un fait d'une haute importance. Ce fait réduit à néant la légende simpliste d'une Dalmatie complètement vénitienne.

L'existence d'une Raguse indépendante sur l'Adriatique interrompt l'usucapion *vénitienne, introduit une permanente solution de continuité dans la souveraineté territoriale vénitienne. Raguse est comme un résumé vivant de l'histoire yougoslave adriatique, l'expression matérielle des liens qui, malgré des événements contraires, subsistent entre la côte adriatique et son arrière-territoire. Si le pays n'était slave ou balkanique, Raguse n'aurait pu exister. Elle n'est pas le produit artificiel d'une fantaisie politique. Elle est une réalité. Elle s'est soustraite à la domination vénitienne comme les autres villes dalmates auraient pu le faire. Elle a encouragé dans le courant du XIIIme et du XIVme siècles, les autres communes dalmates à s'opposer à la conquête impérialiste de Venise et à reprendre leur place naturelle dans un organisme homogène. Les circonstances ne le permirent point. Les autres villes capitulèrent. Il*

se forma une Dalmatie vénitienne et une Dalmatie ragusaine. Raguse s'enferma dans ses remparts et se préoccupa de la consécration internationale de son indépendance, tout en reconnaissant le protectorat de la Couronne hongroise, qui avait succédé à la Couronne nationale slave. Elle se fit le grand concurrent de Venise dans les Balkans. Grâce à son intense slavisme, elle étendit son pouvoir avec sa langue qui était celle des pays subjugués par les Turcs. Elle acquitta un tribut annuel à la Porte. Elle eut son corps diplomatique, sa flotte qui prit part aux opérations qui précédèrent la fatale défaite chrétienne de Varna (1444). Elle se fit reconnaître neutre par le Pape, par l'Espagne, par l'Empereur et par Venise à la veille de la bataille de Lépante (1571) à laquelle prirent part 4 galères dalmates. Mais elle profita de toutes les occasions pour créer des embarras à Venise et ressusciter l'ancienne liberté municipale de la Dalmatie. En plein XVIme siècle couraient des pamphlets dans les villes de la Dalmatie vénitienne où l'on parlait avec admiration de Raguse indépendante et où l'on affichait le mépris pour l'aveuglement et l'esprit de résignation de Zara et de Spalato. Jusqu'à la chute des Etats serbes indépendants, Raguse fit partie du système international balkanique-adriatique. Après la chute de ces Etats, elle seule représenta dans les Balkans la protection de notre nationalité. Elle donna un regain de

grandeur à notre langue non seulement par une florissante littérature, mais aussi par un contact permanent avec le peuple serbo-croate de l'arrière-territoire. Par ses institutions arbitrales, par son commerce, par ses églises, depuis Saraïevo jusqu'à Roustchouk et Varna, elle soutint la Chrétienté slave. Le travail diplomatique et national de Raguse n'est pas le dernier facteur des mouvements révolutionnaires yougoslaves du XIXme siècle.

Venise doit se muer en puissance slave dès qu'elle aborde directement le monde qui gronde aux portes des villes qu'elle tient sous l'empire de sa flotte. Dès qu'elle veut faire concurrence à Raguse, elle part pour la conquête économique des pays slaves avec une nuée de Dalmates qui, par le véhicule de la langue, lui facilitent le contact avec le slavisme balkanique.

Raguse rassemble comme dans un centre focal toutes les traditions communes de notre race. Elle se fait le héraut des espoirs slaves. Ses grands poètes placent sur le même rang, comme un seul et même ennemi, Venise et la Turquie, lorsqu'ils s'envolent vers les libres espaces de l'avenir. Ils rêvent un empire slave. Ils invoquent les grandeurs disparues. Attentifs à tous les bruits qui viennent du large, ils appellent au XVIIme siècle la Pologne pour délivrer la Chrétienté slave. Ils s'inspirent plus tard des poètes polonais et ils attestent par là, la grande spontanéité du mouvement qui de

très loin déjà prépare la race à s'affranchir du maître étranger.

Et la Dalmatie vénitienne? Politiquement, à partir de 1420, elle n'a plus d'histoire. Au XVme siècle, la chute de la Bosnie (1464) arrive à point pour consacrer la domination de la république de St-Marc comme une fonction négative, comme un rempart contre la conquête ottomane. Venise y puise un regain d'autorité, elle élargit la sphère de son influence commerciale, elle en profite pour étendre ses domaines dans l'intérieur du pays. Tandis que la dernière île septentrionale de l'Adriatique, l'île de Veglia, passait en son pouvoir en 1480, à la suite d'une cession de la part d'un grand seigneur croate, le comte Jean Frangipani (Frankopan), le duc bosniaque Etienne Kosatcha lui cède en 1481 le littoral de Makarska et la région narentaine. Avec cette dernière cession le cycle se ferme des premières acquisitions vénitiennes en Dalmatie. C'est ce qu'on appelait dans la Chancellerie vénitienne le Vecchio Acquisto.

Il faut partager la domination vénitienne en Dalmatie en deux périodes bien distinctes: à savoir de 1420 à 1635, période de luttes intenses entre le peuple dalmate et les Turcs, lutte où Venise intervient rarement et se décharge presque entièrement de la défense de l'Adriatique sur la Dalmatie; et de 1635, jusqu'à la disparition politique de Venise (1797). Nous prenons 1635 comme la date du premier reflux de la

conquête ottomane dans la partie occidentale des Balkans.

Dans la seconde moitié du XVme siècle et pendant tout le XVIme siècle, le peuple dalmate soutient un duel sanglant avec les Turcs. Entre temps la Hongrie sombre sous les flots de la conquête ottomane. A la bataille de Mohacs en Hongrie (29 août 1526) l'armée de Soliman écrase l'armée hongroise. Le roi Louis II tombe dans la mêlée. C'en est fait de l'indépendance hongroise. Soliman s'installe à Buda. Les Turcs resteront les maîtres de la Hongrie et d'une partie de la Croatie pendant plus d'un siècle. D'autre part, Venise, menacée dans ses possessions orientales et jusque dans l'Adriatique, conclut des ligues avec le Pape, avec l'Empereur ou avec l'Espagne (1538-1570) qui la sauvent sur mer, mais qui sont incapables d'enrayer les conquêtes continentales de Soliman et de Selim. Dans l'Adriatique, Venise doit soutenir en outre une longue guerre avec les populations serbes qui sont descendues de Bosnie et de Serbie sur le rivage septentrional de l'Adriatique et qui s'appellent les transfuges (Ouskotsi). *Sur le continent dalmate le peuple défend avec succès Knin et Clissa, en 1522. Mais en 1537, Clissa (près Spalato) tombe au pouvoir des Turcs. La Dalmatie est, en grande partie occupée par les maîtres de la Bosnie. Un pacha s'installe aux portes de Spalato. Des mosquées s'élèvent dont on peut encore*

voir les ruines à Clissa et à Dernisch. Les Turcs envahissent le comté de Zara. Toute la Dalmatie jusqu'à la Narenta et plus tard Castelnuovo dans les Bouches de Cattaro, tombent au pouvoir des Sultans. Les territoires dalmates font partie du beglerbegat de Bosnie (1580). Makarska appartient au sandjacat de l'Herzégovine (avec Mostar), Klis et Sign à celui de Klis (avec Livno en Bosnie), Knin et Scardona à celui de la Lika!

D'autre part, les Ouscoques donnent sur mer du fil à retordre à Venise qui, de guerre lasse, s'allie au pacha turc de Klis (Clissa) pour les combattre. Venise a dû soutenir trois grandes guerres avec ces descendants des célèbres marins de la Narenta et d'Almissa: en 1557, en 1596 et en 1615. Les Ouscoques arrivèrent jusqu'en vue de Venise. Et il ne fallut rien moins que l'intervention de la France et de l'Espagne auprès de l'archiduc Ferdinand, le vice-roi des pays héréditaires autrichiens, qui protégeait ces vengeurs slaves au nom des droits croates, pour en finir avec ceux-ci. Ils furent déportés en Croatie. Leur flotte fut brûlée. Le peuple serbo-croate a immortalisé dans les chants nationaux leurs combats et ceux de leur grand chef Danitchitch, qui chassait les galères vénitiennes en chantant les exploits du héros serbe Marko Kralievitch et du Tsar Douchan.

La guerre des Ouscoques fut un avertissement historique et un symptôme.

Un avertissement que la nation serbo-croate était toujours très vivante; un symptôme du malaise chez cette nation déjà opprimée et éparpillée, rejetée de son cadre politique pour servir d'objet de compensation ou de « marche » militaire aux puissances étrangères.

Pendant ce XVIme siècle si agité en Dalmatie, deux phénomènes nationaux témoignent de l'indestructible vitalité du slavisme méridional. De nouvelles et puissantes migrations sous la poussée ottomane infusent au peuple dalmate le riche sang serbo-croate des provinces limitrophes. C'est ainsi que, par exemple, le littoral de Makarska fut en grande partie repeuplé d'immigrés de Bosnie-Herzégovine, qui poussèrent jusqu'en Italie. (Ce sont les Slaves de la préfecture italienne méridionale d'Aquila, alors que nous ne connaissons pas de colonie d'émigrés italiens en Dalmatie). Le comté de Poglizze, fondé au XIe siècle par des nobles de Bosnie, auxquels se joignirent en 1214 plusieurs familles nobles croates chassées par les Mongols avec le Roi Béla IV, ce comté de Poglizze — qui s'était placé sous le protectorat de Venise — fut aussi en partie repeuplé de transfuges bosniaques au XVIe siècle. Ces migrations serbo-croates s'opèrent lentement, pacifiquement, organiquement. Venise — qui ne se souciait guère du caractère national de la Dalmatie — les encourageait. Elle y voyait de nouveaux réservoirs de soldats pour la défense de sa gran-

deur. Les nouvelles populations, identiques à celles qui les accueillaient, prirent place, sans secousses ni opposition, aux foyers dalmates.

Le second phénomène, c'est le soudain épanouissement littéraire slave à Spalato, dans les îles et à Raguse. Nous en parlerons dans ce livre. Nous nous bornerons à cette place à une remarque générale. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de l'Europe d'une aristocratie qui aurait écrit en prose et en vers et qui aurait formé toute une littérature dans la langue d'une minorité vaincue ou intruse. Il faut donc bien se rendre à l'évidence. La littérature serbo-croate en Dalmatie du XVe au XVIIIe siècles est un produit spontané du sol dalmate. Une œuvre de valeur inégale, mais si considérable qu'elle occupe plusieurs volumes in grand-8 dans l'édition des « Vieux écrivains croates » de l'Académie Yougoslave de Zagreb, n'est pas le produit du hasard ou d'une importation artificielle et factice. Elle est bien l'expression profonde d'un sentiment voire même d'un simple besoin physiologique : ces hommes obéissaient à la voix du sang. Les Maroulitch, les Goundoulitch, les Mentchetitch, les Palmotitch, les Gjorgjitch, les Hektorovitch, les Naglieshkovitch, les Drzitch et nous en passons et des grands, tous ayant plusieurs quartiers de noblesse, sous le gouvernement de Venise ou sous celui de Raguse, ils se reconnaissaient par un même signe : la communauté de langue et l'ardent désir d'exprimer

leurs idées et leurs sentiments en slave! Et c'est la chute de Constantinople, et la Renaissance grecque et latine qui s'ensuivit, qui présida à cette floraison littéraire slave en Dalmatie. Le slavisme donc était originaire et il n'avait été étouffé ni par les traditions latines, ni par les vagues vénitiennes. Il arrivait parfois à ces hommes d'écrire en latin, mais en italien jamais (sauf parfois à la fin du XVIIIme siècle). Et ce fait qu'ils écrivaient aussi en latin, n'est qu'une nouvelle preuve que le fond de la culture reçue de l'occident latin, avait été incapable de déraciner chez eux la fonction cérébrale slave qui tenait tête à tous les orages, à tous les régimes.

C'est encore au XVe siècle que l'architecture dalmate arrive à son apogée. Les cathédrales de Sébénico (1450) et de Traù (1420), le Palais des Recteurs de Raguse (1390-1420-1464) rendent témoignage à l'originalité des architectes slaves de la Dalmatie (Maître Radovan, George Mataïevitch, etc,.) Ces architectes puisent leur inspiration dans les monuments romains dalmates. Ils sont les héritiers et les assimilateurs indépendants de l'art roman, avec des envolées slaves. Pareillement, les peintres et les sculpteurs dalmates du XVe siècle, tout en fréquentant les écoles de peinture et de sculpture d'Italie, n'abdiquèrent jamais au génie de leur race, mais transfusèrent dans leurs œuvres

quelques traits caractéristiques de la nature slave.

Ainsi nous arrivons à la dernière période vénitienne en Dalmatie.

Ce n'est qu'au XVIIme siècle — nous l'avons dit — que se cristallise en Dalmatie le régime vénitien végétatif. C'est la plus triste époque de la Dalmatie, sauf celle qui va du Congrès de Vienne à l'ère constitutionnelle (1815-1860). Mais celle-ci est la conséquence de celle-là. L'Empire ottoman commence à déchoir et Venise entreprend une grande campagne pour chasser les Turcs de Dalmatie. Il faut pour cela s'emparer de l'arrière-territoire. Cette mission est dévolue au grand homme de guerre Leonardo Foscolo qui fut énergiquement soutenu par la population dalmate et qui nettoya le pays des hordes ottomanes et des begs et pachas qui le souillaient. En 1635, Venise avait obtenu de la Turquie la possession du littoral dalmate et de l'arrière-territoire jusqu'au versant des Alpes Dinariques. C'est ce qu'on appelle la Linea Nani *(d'après le nom du commissaire vénitien chargé de la délimitation de la frontière). La linea Nani comprenait le Canal de la Morlacca et la mer de Karin, au Nord-Est de Zara, une partie du comté de Zara, et les comtés de Sebenico, de Traù et de Spalato.*

Foscolo délivra en 1647-48, le comté de Poglizze, Knin et Klis (Clissa) où les troupes de Croatie et de Dalmatie se couvrirent de gloire.

En 1683, ce sont encore les troupes de Poglizze qui contribuent puissamment à la délivrance de Narona, de Sign, de Knin (repris par les Turcs) de Popovo, de Vrgorac et de Castelnuovo. Vrana près de Zara — qui était le siège d'un puissant beg turc — fut reprise par la milice du comté de Zara (Kotari) conduite par un prêtre, le curé Soritch, aux ordres de Foscolo.

Finalement, la grande guerre de libération, immortalisée par l'intervention du roi de Pologne Jean Sobieski sous les remparts de Vienne (12 septembre 1683), aboutit au traité de paix de Karlovci (Karlovitz, 26 janvier 1699) qui consacra les victoires de la Ligue et celles du peuple dalmate contre les Turcs. Venise en bénéficie. La nouvelle frontière entre la Dalmatie vénitienne et la Bosnie turque comprend les villes de Knin, Vrlika, Sign, Duare, Vrgorac et Citluk. C'est la Linea Mocenigo *et en style de chancellerie :* il Nuovo Acquisto.

La paix de Pozarevac (Passarovitz, 21 juillet 1718) donne à Venise, en échange de la Morée, que la République a perdu avec l'archipel presque tout entier, le district d'Imoski, la rive gauche du fleuve Cetina et le haut cours du fleuve Kerka. C'est la Linea Grimani *ou le* Nuovissimo Acquisto.

A partir du XVIII[me] *siècle, la Dalmatie, qui fournit 60.000 hommes à la république de St-Marc — des troupes d'élite ! — végète, anémiée, privée de tout contact spirituel avec la nation serbo-croate, échelle des caravanes bosniaques*

et herzégoviniennes, cordon militaire, colonie sans progrès, sans vie. Cependant les grands esprits indépendants n'avaient pas complètement disparu. Les plus nombreux et les plus autorisés Dalmates, Garagnin (Riflessioni economico-politiche. Zara 1806) Hreglianovich (Memorie per la Storia della Dalmazia, Zara, 1809) et Vincenzo Dandolo, fils adoptif de la Dalmatie, dans ses Mémoires ne tarissent pas d'invectives contre le gouvernement de Venise. Ces sentiments, ils les avaient hérités des générations antérieures qui tout en comprenant les bienfaits relatifs d'un gouvernement qui avait tenu en respect le Turc et qui d'autre part avait favorisé le développement d'une aristocratie municipale dans les villes, ne pouvaient toutefois se consoler de la décadence de la Dalmatie, ni de la perte que la nation avait subie par son éclipse et par la transformation d'une glorieuse ligue municipale en une pépinière de soldats et de marins au service d'une puissance étrangère. « La vérité — a dit un historien français — c'est que Venise n'avait jamais éprouvé une grande tendresse pour une colonie qui n'avait pour elle qu'une importance relative. Les Vénitiens occupaient jalousement la Dalmatie, mais seulement pour que d'autres ne puissent pas s'y installer ; si les Turcs ou les Autrichiens avaient pris pied sur l'Adriatique par Zara ou Spalato, s'en était fait du monopole commercial *auquel Venise prétendait encore dans cette mer*

à peu près complètement vénitienne; c'était déjà trop de Trieste et de Raguse. Que le domaine maritime de voisins puissants s'étendît, et Venise voyait ses intérêts commerciaux sérieusement compromis.»

Il ne faut pas se laisser éblouir par les artistiques Lions de Saint-Marc sur les remparts des villes dalmates, ni par l'attitude bienveillante ou, pour mieux dire, somnolente du gouvernement vénitien en Dalmatie. Il ne faut pas non plus nous laisser tromper par les panégyriques post mortem, *ni par les fameuses scènes des drapeaux vénitiens pathétiquement enterrés sous les autels de Zara et de Perasto. Oui, le gouvernement vénitien n'a pas infligé à la Dalmatie le fléau de la féodalité. Oui, il n'a pas permis aux Turcs de s'installer sur le rivage slave éclairé par le sourire latin. Oui, le souvenir des luttes en commun pour la défense de la civilisation et les Te Deum à St-Marc faisaient passer un frisson d'orgueil chez les familles dalmates. Mais ce gouvernement étranger ne fit rien pour la Dalmatie. Ni écoles, ni hôpitaux, ni routes. Sans l'initiative privée des Dalmates, la malheureuse province aurait sombré dans les ténèbres et dans le dénûment. La beauté de Venise et son aspect féérique, sa gloire militaire et l'épanouissement de son art, le mystère et l'ivresse qui planaient sur elle ne pouvaient consoler le peuple dalmate d'une vie brisée. Aussi il resta farouchement slave*

comme le peuple des îles Ioniennes et de la Morée demeura farouchement grec.

Aussi, après avoir défendu une dernière fois la Dominatrice avec une fidélité inébranlable et touchante, sa première manifestation fut, nous le verrons, de demander en 1797, l'union avec les frères dont il avait si longtemps été séparé. Il voulut tout simplement reprendre le fil interrompu de son histoire nationale. Venise n'avait pas laissé de trace dans les cœurs. Le peuple éclairé — après la triste période qui suivit le Congrès de Vienne — invoqua du fond de son être la réouverture du Temple National d'où son âme slave n'avait jamais émigré.



LA DALMATIE
ET L'UNITÉ YOUGOSLAVE



CHAPITRE PREMIER

Caractère slave de la Dalmatie. — Politique anationale de Venise. — Développement de la littérature slave en Dalmatie. — Le patriciat dalmate. — Raguse. — L'Unité Yougoslave préconisée en Dalmatie dès le XVI[e] siècle. — Les artistes dalmates. — Caractère slave de leurs œuvres. — Résistance du slavisme dalmate à l'influence vénitienne. — Le XVIII[e] siècle en Dalmatie. — La langue italienne en Dalmatie. — Synthèse du régime vénitien.

Si jamais au cours des siècles, un sentiment national eut à serpenter le long de la côte orientale de l'Adriatique, comme, aux flancs d'une vaste nécropole, la palpitation d'une flamme alimentée par des vestales inconnues, ce sentiment a revêtu l'esprit slave : il a spontanément jailli du langage qui vainquit l'idiome de la puissante Rome. Le sentiment national slave est antique, autant que sont antiques les vicissitudes médiévales de la côte adriatique, complément nécessaire, défense et boulevard de la péninsule des Thraces et des Illyriens ; mais en même temps organisme fonctionnel pour la providentielle absorption de la civilisation latine ; multiforme canal d'irrigation des terres slaves, avec les eaux profondes et limpides de la pensée romaine.

Mais le sentiment, la subconsciente et envahissante sensation d'une individualité séparée du monde latin et d'une communauté de nature avec la souche slave, réservée à de glorieuses destinées, élément constitutif d'une plus large vision du monde et de ses fins dernières, ce sentiment et cette sensation, autant que le comportaient les misères et les ignorances des siècles, furent, en Dalmatie, slaves uniquement. L'idée unique, s'il y eut une idée, fut l'idée slave. L'unique langage qui enivra les esprits que pourtant l'âme latine avait modelés, ce fut l'idiome slave. Idée vague, idée imparfaite, idée obscurcie par des régimes divers, par des luttes, par des oublis, par des préoccupations, par des misères sans fin, mais idée vivante, spontanée. Quand le peuple dalmate voulut et put sourire, il sourit dans l'idiome de ses aïeux slaves. Les mouvements spontanés du cœur se révèlent dans l'idiome maternel. On rit et on meurt, on aime et on souffre aux accents familiers des veilles maternelles, autour du foyer domestique. Cette preuve vaut des milliers de preuves savantes, tirées des antiques parchemins.

Mazzini l'a deviné, comme ce grand homme devina tant de choses cachées aux yeux des profanes et des politiciens mais révélées aux simples de cœur : « Le mouvement slave — écrivait-il — est, comme le nôtre, sorti spon-

tané des instincts et du juste orgueil des peuples des germes d'avenir enveloppés dans les traditions historiques et dans les chants populaire, des exemples donnés par d'autres nations, de l'éveil d'idées qui cherchaient et qui ne trouvaient pas un libre épanchement, de la conscience éveillée au sentiment d'une mission à remplir, mission inscrite dans le plan divin qui forma l'Europe à de communes destinées progressives. »[1] Ces quelques paroles contiennent toute l'histoire de la Dalmatie. A elle le Destin assigna une grande part dans la réalisation du *plan divin*.

Et qui aurait pu et voulu arracher l'âme slave de la Dalmatie ?[2]

Est-ce Venise ? Non, certainement. La grande République, « la fille aînée de la sagesse humaine », n'a jamais fait de politique nationale en Dalmatie, étant elle-même anationale : véni-

[1] *Politica internazionale, 1871.*

[2] Tommaseo écrit spirituellement : « D'après certains dires, les Dalmates sont une colonie romaine et la race antique aurait disparu entièrement. Comment on le prouve et comment peut disparaître toute une race sinon les races sauvages, je l'ignore. Que dans les villes et tout leur voisinage et, si l'on veut, sur toutes les côtes, malgré les nombreuses invasions d'autres peuples slaves survenues ensuite, il y ait cependant du sang romain, je pourrais sans doute le concéder ; mais la plus grande partie de la nation vit de la vie illyrique ». *(La storia civile nella letteraria. p. 162).*

tienne. Jamais non plus elle n'a voulu imposer ou propager son idiome parmi le peuple dalmate, comme, volontairement ou involontairement, se le figurent certains de nos contemporains. [1]

Jamais Venise n'a considéré la Dalmatie comme son territoire, comme un prolongement spirituel de son âme. Mais toujours elle l'a considérée comme une colonie militaire, un domaine à exploiter, une enceinte douanière et militaire contre les rivaux de l'Occident et contre les insultes de la puissance ottomane.

A la Dalmatie, isolée du monde, unie à Venise par son commerce et par la puissante escadre qui stationnait dans ses eaux, la République jamais n'imposa rien qui ne fût exigé par d'impérieux besoins militaires ; elle ne se donna jamais aucun labeur, elle n'entreprit jamais rien pour transformer le peuple dalmate en quelque chose de différent de l'élément substantiel qu'elle avait en partie hérité de Byzance et en partie du royaume de Croatie et de Hongrie.

Le caractère slave de la Dalmatie, Venise le

[1] « *Il Governo veneto non si occupava affatto nè di scuole, nè di lingua, lasciando in cio la massima libertà.* » Mgr. Fosco, évêque de Sebenico : *Relazione sull'uso della liturgia glagolitica in Dalmazia.* Rapport au Nonce Mgr Galimberti, sur la liturgie slave en Dalmatie, 11 octobre 1887.

reconnut toujours par de simples faits et non par des phrases de rhétorique, si étrangères à son tempérament.

Mais elle ne l'encouragea pas non plus. Elle l'accepta et l'ignora, comme elle ignorait tout ce qui intéressait la vie spirituelle de l'antique royaume de Dalmatie.

Cette fédération de municipes gouvernés par de vénérables statuts d'une immémoriale antiquité, ce peuple de l'arrière-territoire gouverné par des coutumes non moins immémoriales, Venise l'administra seulement à la surface, avec le moindre appareil de fonctionnaires, avec un grand nombre de décrets ducaux, avec un grand étalage de force militaire, plus maritime que terrestre, avec beaucoup d'interdictions commerciales, avec une jalouse surveillance internationale, toujours tenue en éveil par l'odieuse petite liberté de Raguse qui, dans un dur système de frontière militaire, ouvrait à l'esprit dalmate un soupirail vers toutes les brises des montagnes et de la haute mer.

Mais Venise ne sut ni ne voulut attenter à l'idiome national des Dalmates, ni ne voulut s'occuper de ses destinées. Elle garda une superbe indifférence. A la Cour des Médicis, notre langue réclamait l'attention des hommes instruits, dès le XVI[e] siècle ; et Laurent le Magnifique ne dédaignait pas de faire enseigner publiquement à Florence le slave (serbo-croate)

avec le grec et le latin ; et Marino Goundoulitch, le frère du célèbre poète de l'*Osmanide,* enseignait, durant trois années, la langue et la littérature serbo-croate au Grand Duc Ferdinand II, alors que Venise, — maîtresse d'un peuple slave — ne concéda à la Dalmatie ni une imprimerie ni une école publique. Elle ne le voulut point malgré les continuelles propositions de ses Providiteurs Généraux, d'Alvise Mocenigo qui rapportait à son gouvernement (1777) qu'il n'y avait pas en Dalmatie « un collège national pour l'éducation de la jeunesse qui voulût concourir à l'acquisition des lumières et des connaissances » ; et d'Angelo Diedo (1791) qui demandait une rémunération convenable pour les curés, à condition d'enseigner à la jeunesse « la lecture, l'écriture, le calcul et le catéchisme agricole, de développer davantage l'éducation et l'étude. »

Venise ne répondit pas. Hostilité ? Non. Paresse et indifférence. Elle s'abstint d'ordonner ou d'interdire. Elle accepta tout, pourvu que le vaillant peuple dalmate fît, avec sa poitrine, un rempart à sa grandeur. Sans se gêner, elle donnait aux Dalmates le nom de Croates. La cavalerie dalmate eut le nom de *Capelletti croati a cavallo ;* et son chef de *capitanio dei Crovatti a cavallo.* « *Governatore de' Crovatti* » c'était le titre du commandant en chef des milices dalmates au XVII[e] siècle. Il y avait des nobles

dalmates, les comtes Fanfogna, les comtes de Possedaria, les comtes Begna, que Venise, au seizième et au dix-septième siècle, ornait de ces titres-là et non l'I. R. Gouvernement Autrichien !

En 1538, le Comte Vito di Possedaria de Zara offrit ses services au doge André Gritti avec 50 cavaliers. Le doge accepta et il leur alloua la solde « qu'on donne » — dit le décret ducal — aux autres Croates qui se trouvent à notre service... » Venise appelait *Croatie* toute la Dalmatie continentale. On disait par exemple : « *Boccagnazzo, Zemonico in Croazia.* » Or ce sont des bourgades à la distance de peu de kilomètres de Zara !

Jusqu'au dix-huitième siècle, non seulement le haut clergé dalmate, mais les Provéditeurs de S. Marc, pour leur correspondance avec les sujets de la Sérénissime, employèrent la langue serbo-croate et les caractères cyrilliens. Aussi, et par conséquent, des chancelleries de la capitale en Dalmatie, les secrétaires et les commis slaves expédiaient en langue slave les ordres des gouvernants. Et le général Foscolo, le dernier grand homme de guerre vénitien en Dalmatie, le défenseur de la Dalmatie montagnarde contre les Turcs (1647-48) écrivait au comte de Possedaria : « J'écris les lettres incluses à Smiglianitch — (célèbre voïvode dalmate, ennemi juré des Turcs) — que Votre

Seigneurie voudra bien lui lire, le temps faisant défaut pour les traduire en idiome croate ».

A travers toutes les phases d'une histoire dont nous avons esquissé les grands traits, en Dalmatie a brillé, très vive, la flamme slave. Pour peu qu'un Dalmate eût le souffle poétique et voulût donner l'essor aux sentiments de la foi héréditaire, il chantait en slave. Il courait à Venise, où librement s'imprimaient les œuvres slaves des Dalmates, sans que la Seigneurie, ignare ou indifférente, se donnât la peine de mettre une digue au culte de ce peuple pour sa langue nationale. Notons que la noblesse dalmate fournissait l'élément de cette floraison, de cet élan, qui, venant des entrailles du peuple, préparait obscurément les aspirations des âges nouveaux. Dans le champ de la littérature serbo-croate, jusqu'à l'aurore du dix-neuvième siècle, la Dalmatie a fourni plus d'œuvres que tous les autres pays serbo-croates pris ensemble.

Au cours du XIX[e] siècle, la Dalmatie a donné aux sciences, aux arts, aux belles-lettres de la nation serbo-croate les ouvriers les plus originaux, les plus puissants. On ne saurait plus séparer la Dalmatie de la Croatie et de la Serbie dans la vie intellectuelle. Des artistes comme Mestrovitch, Rosanditch, Bukovac, Medovitch, Deskovitch, Vidovitch et Murat, des

poètes et des écrivains comme Voinovitch (Jean), Tresitch, Begovitch, Nazor, Car, Cippico (Jean), Katalinitch, Korolija, Simunovitch, Resetar, etc., etc. — et nous omettons les morts, les Botitch, les Budmani, les Gradi, les Kazali, les Vodopitch, les Petranovitch, les Petritch, les Buzolitch, les Glioubitch, etc., etc. — forment une phalange puissante qui rend témoignage de la vitalité de la pensée slave en Dalmatie. La contribution de cette province à la civilisation yougoslave porte un caractère si définitif et spontané, que ce développement à lui seul suffirait à imprimer à la Dalmatie le caractère irrévocable d'une vie, d'une conscience, d'une mission. Or la floraison présente tient à de profondes racines. L'évolution est manifeste. Le caractère organique patent. Il défie toute controverse sur le caractère slave de la Dalmatie. [1]

Mais revenons aux ancêtres.

Entre le XVe et le XVIIIe siècle, la Dalmatie depuis Cherso et Pago jusqu'à Raguse et Cat-

[1] Quelques Dalmates se sont brillamment essayés dans la littérature italienne. Citons au hasard de la mémoire le Professeur Lubin de Traù qui a commenté Dante à l'Université de Graz et l'historien Brunelli à Zara. Mais ce sont des cas isolés. Cette contribution aux lettres italiennes, toute à l'honneur de l'esprit dalmate, ne dépasse guère les limites d'un emploi spirituel et savant d'une langue étrangère, dont le génie toutefois a éclairé et vivifié la littérature slave de l'Adriatique.

taro, a donné le jour à cent vingt-deux écrivains slaves. De cette légion d'écrivains slaves, la libre Raguse en a fourni soixante-quinze ; Zara n'en a donné que cinq, mais non les moins originaux ; Sebenico, quatre, Spalato, dix-huit ; Curzola et Lesina huit; Lissa, deux; un seul Makarska, mais ce fut l'immortel Père Franciscain André Katchitch ; Traù un, l'auteur du célèbre in-folio : *De Regno Croatiae et Dalmatiae,* Jean Lutchitch, (Lucio) [1].

Je compte seulement les auteurs qui sont lus et étudiés dans nos écoles et dont nos anthologies rapportent les meilleurs morceaux ; éléments vivants et éternels de notre âme nationale.

Dira-t-on littérature imitative ? Oui, certes. Pas toute entière, cependant. Dans la poésie lyrique les poètes dalmates sont, pour la plupart,

[1] Si, dit Tommaseo, on considère l'exiguité du territoire, la misère locale, le manque d'écoles et d'imprimeries ; le fait que les ouvrages illyriques ne rencontraient que peu de lecteurs ; la division des rites latins et grecs, qui réduisait encore davantage le nombre des lecteurs par suite de la dualité d'alphabet et de l'emploi des deux langages dont, à dessein, on exagérait les contrastes ; — alors on constatera que le peu que les Dalmates ont fait pour la littérature slave est en effet très peu, mais que c'est cependant bien plus que n'ont fait pour leur propre littérature les Italiens malgré leurs millions d'hommes et de richesses, d'exemples et de traditions, de livres et de ressources de toute sorte. *Secondo Esilio* II. 131.

d'une exquise originalité. Par contre, dans la poésie épique, dramatique et idyllique, ainsi que dans la prose religieuse, l'imitation qui frise parfois l'inconscient plagiat littéraire, est évidente. Les modèles sont les écrivains italiens, depuis Le Tasse jusqu'à Marini. Et pourquoi pas ? Quelle est donc la littérature qui n'ait pas été imitative, pendant le quinzième siècle et au delà, hors de l'Italie ? Et que penser de la littérature italienne elle-même de la première Renaissance ? Je dirai même que le fait de l'imitation est un argument très puissant à l'appui du caractère slave de la Dalmatie. L'âme nationale avait donc un impérieux besoin de transfuser une littérature étrangère dans l'idiome natal. Sans cette tranfusion et sans cette métamorphose, l'âme poétique n'aurait pas trouvé son repos dans ce sentiment de possession matérielle qui est l'unique, vraie et profonde caractéristique de toute littérature nationale. Et la littérature slave de la Dalmatie est, dans le sens le plus élevé du mot, une littérature nationale.

Tous ou presque tous ces écrivains étaient des patriciens. Autre légende dissipée par ce seul fait : la légende aveuglément acceptée et répétée d'une noblesse et d'une classe cultivée italienne opposées à un peuple slave rustique et inculte. Erreur profonde, qui a engendré d'autres graves erreurs, surtout celle de la pré-

tendue existence en Dalmatie d'un problème de races et de classes. Fausse opinion partagée même par des défenseurs des droits slaves en Dalmatie et qui provient d'une insuffisante connaissance des faits. La vérité, c'est que tous ou presque tous les écrivains de notre langue nationale, au Moyen-Age et dans les Temps Modernes, jusqu'à la Révolution, étaient de très noble race, de Maisons qui, au dix-septième siècle comptaient déjà plusieurs siècles de patriciat. Il n'est donc pas vrai que l'élément noble cultivé formât en Dalmatie une classe de nationalité autre que celle de l'élément rural non cultivé.

La noblesse était slave en très grande partie : Slave le Zaratin Baracovitch (1548-1628), auteur de la *Vila Slovinska*, très gracieux poème dans lequel il refait à sa manière l'histoire de la fondation de Zara et attribue à la fille d'un Ninus babylonien épousée par Neptune, la maternité d'un héros nommé *Slovan*. C'est ainsi que Zara se glorifie d'appartenir à la souche slave. Ce patricien zaratin imprime ses œuvres sous les yeux des inquisiteurs de l'Etat de Venise en 1614. Il déplore en de beaux vers slaves, que, après la brillante époque de Marulitch, les étrangers se soient emparés de sa patrie et rougissent de parler la langue maternelle après avoir trahi la *Vila Slave*. Mais lui — chante le poète — il lui reste fidèle et chantera sa gloire

et celle de la langue slave.[1] Et c'était encore un noble zaratin ce Bernard Karnarutitch (1553-1600) auteur d'un poème intitulé *Vazetje Sigeta Grada. (La prise de la ville de Siget)* dans lequel il exalte l'héroïsme du ban de Croatie, le premier poème héroïque de la littérature serbo-croate ; écrivain très élégant, d'une rare et riche puissance d'expression. Et il était encore de vieille souche patricienne slave, le célèbre Marko Marulitch, de Spalato (1450-1527), père de la grande école poétique slavo-dalmate, élève de l'Université de Padoue, grand amoureux de sa langue maternelle, le plus grand poète et le philosophe le plus renommé de l'époque. C'étaient des patriciens Lucio de Traù, (+ 1679), le brazzanien Ivanissevitch (+ 1665), théologien et poète, chantre du « Parnasse slave » ; le curzolien Kanavelitch (+ 1719) un des plus puissants poètes slaves de l'époque : Mrgnavitch de Sebenico (+ 1639), Annibal Lutchitch de Lesina (+ 1535) et Pierre Hektorovitch (+ 1567), qui eut pour mère une Balbi de Venise, et le frère André Katchitch-Miossitch (1696-1769), rejeton d'une maison investie de droits souverains sur une grande partie du littoral de Makarska. Ce franciscain plein d'un génie prophétique, héraut de la future Yougo-

[1] Baracovitch est mort à Rome, et sur sa tombe, à Saint-Jérôme des Illyriens, on lit : « *Musarum Illyricarum miro cultori* ».

slavie, le premier rassembla les chants serbes au milieu du XVIIIe siècle et mérita ainsi d'être, par Tommaseo, déclaré digne d'une « respectueuse reconnaissance ».

Tous patriciens. Et je passe délibérément sous silence la prodigieuse Raguse, sa puissante et nombreuse aristocratie, latinisante mais slave, profondément slave, plus que celle de Venise n'était italienne, aristocratie aux visées audacieuses et qui prophétisait l'union des races consanguines. République extraordinaire, qui rédigeait ses protocoles en latin et ensuite en italien, mais dont les sénateurs discutaient dans la langue serbe et correspondaient dans cette langue avec les princes serbes, signant en serbe les noms de leurs maisons. Elle rédigeait et elle chiffrait en serbe les instructions secrètes adressées aux ambassadeurs. Intolérante en matière de religion elle tenait à l'écart de ses frontières les Slaves d'outre-mont ; mais elle leur adressait dans leur patrie des encouragements en langue serbe et, en langue serbe, leur rendait la justice. Elle se liguait avec les Dalmates contre Venise et leur reprochait sévèrement de craindre Saint-Marc. Elle admettait les Jésuites et le romanisme de leur langue (ce qui ne fut pas la cause la moins importante de la diffusion de l'italien le long de la côte dalmate) ; mais, du Palais Public, elle assistait à l'apothéose panslaviste de ses poètes patriciens, dans le

doux idiome maternel ; et même d'une façon officielle, témoignait de l'affection pour la souche slave. Elle écrivait à Pierre le Grand de Russie, après la bataille de Poltava : « *Nihil huic Reipublicae antiquius, nihil jucundius tuae Czareae Nationis Idiomatisve slavici splendidissimae gloriae venerationis studia obsequenti cultu deferre* »[1] (10 novembre 1717). Dans une autre occasion, s'adressant au même Tsar, elle se déclarait : *Tam arcte idiomatis vinculo Imperio Tuo coniuncta* »[2] (30 octobre 1709).

Entre la Dalmatie vénitienne et Raguse, il y eut un lien commun poétique national, une sorte de carbonarisme intellectuel de symboles peu nombreux mais éloquents. Il contribua beaucoup à tenir éveillé l'esprit national, depuis Zara jusqu'à Cattaro, pour les jours du grand réveil.[3]

[1] « Rien n'est plus dans les traditions de cette République, rien ne lui est plus agréable que de présenter ses hommages à Votre Majesté Tsarienne, gloire splendide de la nation et de la langue slaves. » Archives de l'Etat de Raguse. Publié par M. Jiretchek dans son ouvrage : *La Russie et Raguse*. Prague 1885 (en tchèque).

[2] Si puissamment par le lien de la langue unie à ton Empire ». Jiretchek, ibid.

[3] « *Slave Raguse* — écrit Tommaseo (Réponse à Schlegel, Février 1853) — république contemporaine de Venise, douée de trois littératures, moins asservies à la barbarie étrangère que ne le fut l'italienne ; Raguse qui donna à l'Italie Baglivi et Boscovitch ; *Slave la Dalma-*

Au ragusain Tchoubranovitch, qui servait sous les murs de Milan comme commandant d'un régiment de cavalerie vénitien en 1520, mais qui se souvenait de la patrie slave et célébrait « le Ban de l'idiome de nous tous résidant sur le Danube » (lisez : le Roi de Hongrie et de Croatie) ; à Gundulitch, plein de feu intérieur et fier que Raguse eût conservé sa liberté, seule, « parmi les terres slaves limitrophes déchirées par la gueule de l'horrible Dragon » (lisez : le Turc) et par les dents du Lion enragé » (lisez Venise) » et, le premier parmi les hommes d'Etat slaves, proclamant l'union des frères malgré les diversités de culte[1] ; — à Giorgi, président de l'Académie de Padoue et qui cependant incitait ses compatriotes à écrire en serbe leurs œuvres scientifiques ; — à ces Ragusains donnèrent appui en Dalmatie les nobles des villes et des îles. Le patricien curzolain Vidali (XVIe siècle), ne tenait pas compte de la diversité des régions. Il eut à écrire au ragusain Nagliescovitch comment Raguse remplit d'elle toute l'Illyrie « couronne et gloire de toutes les villes croates ». Le patricien de Lesina Lutchitch se presse avec émotion contre

tie qui fut pendant des siècles partie de la valeur vénitienne, qui fit de Venise un Etat conquérant jusque dans sa décadence. »

[1] « L'*Osmanide* » Chant V, strophe 118.

le vieux chêne ragusain, comme près d'une forteresse où règne, souverain, le doux langage slave. Le Père Katchitch, de Makarska, reprend et élargit l'idée un peu trop municipale de la Dalmatie slave ; lui le premier discerne la grande idée ; et considérant les Yougoslaves comme des frères, il célèbre les héros dalmates et croates, serbes et bosniaques et même les bulgares. Dans le même emportement amoureux, il les embrasse tous et prophétise l'unité des Balkans.

A Spalato s'accentua ce mouvement, sous la forme d'une propagande démocratique. A la fin du dix-septième siècle, la ville de Dioclétien vit se fonder une Académie illyrienne, qui avait pour programme l'instruction du peuple par la diffusion d'écrits adaptés à son intelligence, dans sa langue maternelle.

« Très noble entreprise. — écrit G. Ferrari-Cupilli.[1] — Elle prouve que ce qui, de nos jours, sous nos yeux, se passe en faveur du même dessein avait déjà un splendide exemple. Ce passé ne fut pas aussi obscur et aussi inerte que s'efforcent de le faire croire les bavards qui flattent le présent ».

Le comte Giov. Pietro Marchi, patricien de

[1] *Annuaire dalmate.* Spalato ; éd. Vitto Morpurgo, 1860, pages 85-103.

Spalato, fut « prince » de cette Académie. Lui-même traduisit en langue serbo-croate les « Pensées Chrétiennes » d'un auteur inconnu. Membres de cette Académie furent Marc Dumaneo[1] archiprêtre de Spalato ; le Docteur Raduleo, le zaratin Tanzlinger Zanotti, etc ; tous adonnés passionnément à la littérature slave et tous promoteurs d'un grand dictionnaire de la langue serbo-croate.

Par la voix puissante de la race, sous un gouvernement étranger mais tolérant, — peut-être en vertu de ces mystérieuses affinités avec le sang slave qui firent du peuple vénitien un je ne sais quoi de distinct et d'énigmatique en Italie — ces idées circulent spontanément en Dalmatie.

Une autre grande société — une société d'agriculture — avait été fondée à Zara au XVIIIe siècle. Elle répandait annuellement 600 exemplaires d'un petit traité d'agriculture à l'usage du peuple des campagnes. Ces livres étaient rédigés en langue serbo-croate (500 exemplaires étaient imprimés en italien). Et c'est encore au XVIIIe siècle que le célèbre évêque de Lesina Stratico envoyait d'incessantes instruc-

[1] Dumanich, de même que Raduleo Radulich, Tommaseo Tomasich. Toutes les désinences en *eo* des noms dalmates de personnes sont, à l'origine, des désinences slaves en *ich*. C'était la mode de latiniser les noms ; *eo* n'est que le latin *eus*.

tions à son clergé pour la propagation du culte catholique en langue serbo-croate. Dans un de ses mandements il s'exprime ainsi : « Je ne saurais vous dire la tendresse qui s'empare de moi au chant des louanges divines et à l'offrande du saint sacrifice de la messe dans la langue que j'ai sucée avec le lait de ma nourrice et que j'ai, hélas, dû perdre et oublier par suite d'un concours de circonstances malheureuses, ayant été obligé de quitter en bas âge ma patrie dalmate. »

Les prêtres du Comté de Poglizze — comprenant une grande partie du territoire de Spalato, d'Almissa et de Sign, donc le centre même de la Dalmatie — furent les apôtres du peuple aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. Dès le XVII[e] siècle ils créèrent un foyer de culture slave au cœur même du pays. Quelques-uns de ces hommes sont restés à juste titre célèbres dans l'histoire dalmate.

Leur activité, loin d'être entravée par le gouvernement vénitien, était considérée comme bienfaisante, comme un ferme appui de la résistance dalmate contre les Turcs, et Venise, dans sa sagesse, ne pouvait que s'en réjouir. Elle n'avait nullement l'intention de priver le peuple de sa nationalité. Nous pourrions multiplier à l'infini les preuves de ce développement indépendant du slavisme dalmate qui dévoilait à nu la nature précaire de la domi-

nation vénitienne. Le gouvernement était superposé sur un fond indestructible de slavisme. Ce gouvernement ne découlait pas de la terre. La civilisation slave ne le regardait pas. Il détenait une souveraineté négative, de défense « coloniale ».

Le caractère génétique de la Dalmatie ne se manifeste pas autrement dans cette pléiade d'originaux et grands artistes qu'elle greffa sur le tronc luxuriant de la Renaissance, avec des caractères indélébiles et très particuliers. Ces caractères attestent la vitalité de la race slave et son heureuse influence sur les restes de la romanité dalmate.

Jean Matajevitch de Sebenico, dit Orsini le Dalmate (1441-1476) le plus original et le plus spécifiquement dalmate de ces artistes — l'auteur de la Loge des Marchands d'Ancône, de la cathédrale de Sebenico et de la restauration du Palais Public de Raguse ; Mathieu Gojkovitch, le restaurateur de l'admirable cathédrale de Traù ; François Laurana dit l'Esclavon (1425-1500), l'auteur des pures et revêches Madones de Noto, de Palerme et de Sciacca, et de deux des plus admirables bustes de femmes de la Renaissance[1] ; Lucien Laurana, le maître de Bramante, l'auteur du Palais des Ducs d'Urbin, la plus haute et la plus pure manifestation ar-

[1] Battista Sforza, au Bargello de Florence et une Princesse d'Aragon, au Musée Frédéric de Berlin.

chitecturale de la seconde Renaissance ; George Tchiulinovitch dit Grégoire l'Esclavon (1450-1511), l'élève bien-aimé du Squarcione, qui ornait ses Madones de prières serbes en caractères cyrilliens ; Jean Duknovitch (1445-1509) noble traurinien, dit le Dalmate, le collaborateur exquis de Mino de Fiesole ; et Nicolas Schiavone dit de l'Arca (1494), élève de Jacopo delle Quercia, l'auteur du tombeau de saint Dominique à Bologne ; et André Medoulitch (1522-1582) dit l'Esclavon, le hardi coloriste, à la manière du Titien, et Jules Glovitch (Clovio) le prince des miniaturistes du seizième siècle, Croate de naissance, originaire de la Macédoine ; et peut-être Carpaccio ; tous ces artistes très originaux, naturellement appelés Esclavons, c'est-à-dire Slaves par les Italiens de leur temps, mirent les marques les plus évidentes de leur origine slave dans toutes leurs œuvres et dans leur technique simple, contenue, archaïque, mais en même temps impétueuse et très personnelle, ainsi que dans les caractères moraux et psychiques qui transparaissent dans leurs créations.

Ce fait est remarqué par les plus récents historiens de l'art, entre lesquels j'aime à citer Guillaume Rolfs. Celui-ci, dans l'introduction de son œuvre sur François Laurana (né à Vrana, dans la campagne environnant Zara), n'a pas omis de noter l'accentuation de l'élément slave

chez les artistes dalmates. Le même élément s'affirme dans le génie très pénétrant, dans la puissance variée de l'adaptation, dans la suavité et la virginale contrainte du tempérament dans la tendance au *caractère*, dans la fidélité à la tradition, comme aussi dans la modestie, dans la recherche presque maladive de l'anonymat, dans l'absence totale de vaine gloriole. Animés de l'esprit de sacrifice, ces grands artistes se condamnèrent volontairement à rester ignorés et à être surpassés en renommée par leurs collaborateurs italiens, maîtres ou élèves.

Chez ces artistes, comme chez les poètes slaves ou latins, leurs contemporains dont nous avons déjà parlé, on aperçoit clairement ce que Taine appelait la dépendance de l'originalité individuelle par rapport à la vie sociale et le dosage des facultés inventives de l'artiste selon les énergies actives de la nation. Superficielle et fâcheuse est donc la tentative de certains écrivains d'art de déprécier et même d'ignorer absolument les influences de race et d'intériorité sous lesquelles ces artistes passèrent leur vie et produisirent leurs œuvres. Cette tentative dénote une insuffisance de puissance d'analyse et un relâchement de l'austérité et de la moralité scientifiques, mises au service des passions politiques du moment.

L'atmosphère qui entourait les artistes dal-

mates était certainement celle de la Renaissance italienne (modérée cependant par les visions internes de la Patrie Esclavonne) c'est-à-dire d'une des plus hautes manifestations de la civilisation dans une grande phase historique. Comment aurait pu s'y soustraire la Dalmatie, limitrophe, alors que ne put s'y soustraire la France, imprégnée pourtant d'esprit gothique et de vitalité artistique profonde et originale? Mais d'un grand fait aussi universel que fut la Renaissance — et aussi de l'autre fait antérieur de la Romanité — déduire la nationalité d'un peuple, c'est un procédé aussi puéril qu'est criminelle la volonté de l'asservir par amour d'une période artistique et de transformer en contrainte morale et en servage politique l'art qui, par essence, est libérateur.

Dans l'histoire de la Dalmatie, l'élément caractéristique et déterminant de l'art dalmate n'est donc pas la Renaissance. C'est la contribution personnelle des artistes dalmates à la floraison de cette période artistique, qui, d'italienne, devint, comme toutes les périodes artistiques, internationale. Et cette contribution est précisément représentée par un élément nouveau, par l'élément slave, qui attestait à merveille la puissance et la persistante fraîcheur de la race. Il attestait aussi, dans ces artistes, l'aptitude à développer d'une manière originale — avec les facultés propres de la race — les

principes internationaux de l'art, attitude qui ne peut se développer complètement que dans une atmosphère de complète indépendance nationale. C'est là une nouvelle preuve de l'individualité marquante de la Dalmatie. Dans ce pays, en effet, s'affirme la présence d'une force nationale, qui, par sa structure intime et par ses manifestations de l'idéal artistique, est distincte de la force nationale qui travaillait la péninsule voisine. Preuve encore de la très ancienne slavisation à laquelle la Dalmatie doit son originalité.

Non, ce n'est pas une invasion de tribus pastorales dans la vieille enceinte des villes romaniques, mais c'est une merveilleuse fusion de toutes les classes, surtout des classes anciennes, puissantes et riches, qui oriente le vaisseau dalmate vers la terre promise de l'unité. Fusion bien antérieure à Dante, fusion qui, malgré l'aspect des monuments et malgré les inscriptions triomphales, fait de la Dalmatie le berceau de la pensée slave. Des maisons slaves, riches, puissantes et très nobles, comme les Possedaria et les Begna de Zara, comme les Fanfogna de Traù, comme les Katchitch du Primorié, célèbres dans les armes et dans la politique, mêlent dès le onzième siècle, leur sang au sang des rejetons latins. Elles supplantent la pensée latine. Et Venise n'en a cure. De même, Rome ne voulut jamais se soucier des obscures gesta-

tions nationales des peuples soumis à son autorité, mais ensuite, désarmée, dut subir leur pouvoir. Cette Dalmatie, slavisée dès les temps les plus reculés, fit à son tour la conquête de l'étranger.

Les Alberti, les Cavagnini, les Zanotti, les Bruère-Desrivaux, ne se sentaient nullement sur le sol latin. Ils se slavisèrent eux aussi, respectueux du pays qu'ils reconnaissaient différent de son architecture officielle, mais non pas différent des temples merveilleux dans lesquels les artistes slaves ont prodigué et, peut-être aussi, ont devancé les miracles de la Renaissance.

Le phénomène s'est perpétué jusqu'à nos jours par les maisons patriciennes des Borelli et des Cambi, plus conscients de leurs devoirs envers la terre où ils recevaient l'hospitalité que ne le furent tant d'autres Slaves par le sang, nés sur le sol dalmate.

Qu'ensuite beaucoup de maisons slaves aient passé dans le camp opposé et qu'elles aient abandonné les traditions slaves de leur race, le fait est incontestable. Mais il ne saurait surprendre l'homme qui réfléchit aux nombreuses et graves difficultés avec lesquelles, en de pareils temps, s'entretenait la flamme de la conscience nationale.

La Dalmatie était un pays isolé, solitaire. Le Turc commandait en maître dans les régions

serbo-croates de l'arrière-territoire d'où ne venait que la peste apportée par les interminables caravanes chargées de peaux et de couvertures de laine. Les régions situées au delà du Mont Vélébit, quoiqu'elles conservassent la tradition d'un libre statut de classes, végétaient, serrées par l'étau d'un stérile féodalisme. Les communications étaient complètement coupées ; et tout aboutissait à Venise. Toute la Dalmatie allait à la dérive, comme une immense galère avec les survivants du premier grand naufrage médiéval que la race yougoslave avait subi. Quoi d'étonnant si l'horizon se resserra et s'obscurcit progressivement sur cette mince bande de terre ; si la pensée s'abaissa et se décolora au contact quotidien des misères et de la bureaucratie vénitienne ; si la rayonnante image qui était apparue derrière la littérature nationale perdit son éclat ; si beaucoup de familles qui, économiquement dépendaient de la Dominatrice et de son héritière sur l'Adriatique, opposèrent la léthargie vénitienne à l'appel des nouveaux hérauts de l'Idée, qui, non plus de la Dalmatie mais, au loin, des plaines croates et serbes franchissait les Alpes Dinariques en portant la bonne nouvelle ?

Le dix-huitième siècle explique suffisamment les apostasies et les luttes de l'oligarchie italianisante contre la haute marée slave. Au dix-

huitième siècle seulement se condensa la *Pax Veneta* comme suprême formule de conservation animale. Au dix-huitième siècle, pour les observateurs superficiels, la côte dalmate s'italianisa. Mais il y eut toujours des échappées de lumière. De temps à autre, elles déchiraient les ténèbres par cette seule et unique pensée de l'Unité Nationale ; et il en fut ainsi, même à l'époque de la plus abjecte servitude.

Tommaseo avait donc bien raison d'affirmer que « la Dalmatie se conserva slave mieux que l'Italie ne se conserva italienne ».[1]

Il voulait dire ceci : — Un pays soumis, pendant une série de siècles, à un régime italien par le sang et par la langue sinon par le sentiment ; privé de tout contact avec ses frères de la même race, avait plus de mérite à garder la fidélité envers la voix du sang que n'en avait l'Italie. L'Italie toute déchirée et asservie qu'elle était par les gouvernements étrangers, puisait à l'ombre de Rome éternelle la conscience de son Moi national.

Quelles tentations eut à subir notre peuple ! Et quels attraits l'auraient détourné de la ser-

[1] Je cite le passage tout entier : « La Dalmatie, tout en aimant un gouvernement et une civilisation italiennes, n'a jamais oublié ses devoirs, ni son individualité. Elle a toujours su conserver sa propre nature, ses coutumes, son costume et sa langue. Elle se conserva slave mieux que l'Italie ne se conserva italienne. » *Secondo Esilio*, II, 135.

vitude spirituelle envers la grande et immortelle Dominatrice ? Je ne les vois pas. Venise pouvait tout sur lui. Les larmes répandues et les coups de fusil des fidèles troupes esclavonnes pour défendre, en 1797, une aristocratie mourante furent, plus que l'expression de l'attachement à un gouvernement bienveillant mais inerte, l'affirmation du génie politique de notre race.[1] C'était le regret qu'un principe d'autorité qui leur était sacré quoique étranger à leurs cœurs, eût trahi son rôle et sa raison d'être.

Pendant plus d'un siècle encore, le peuple dalmate devait subir la domination étrangère. Il lui resta fidèle aussi longtemps qu'il eut le moindre espoir de conquérir par la légalité et par le progrès ce que Venise n'avait pu lui donner : une patrie. Mais s'il fit acte d'hommage envers l'empire vénitien, il ne se laissa jamais éblouir par les splendeurs de la Reine de la Mer. Avec ténacité, il s'attacha à son idiome maternel où reposaient ses espérances les plus intimes et les plus secrètes et auquel Tommaseo lui-même consacra ce que contenait de plus

[1] Alors que le Grand Conseil vénitien, dans sa dernière séance (Mai 1797), sous la présidence du doge Manin, obéit à l'injonction de Bonaparte et abolit la constitution, les troupes dalmates, déployées devant le Palais Ducal, voulurent défendre le gouvernement. Mais celui-ci les en empêcha et les renvoya dans leurs foyers.

tendre son tempérament revêche, entêté, rude. Et il me semble que le symbole le plus éloquent de cette individualité persistante à laquelle, comme nous le verrons, rendirent hommage toutes les classes du petit pays, se voit dans le paysan dalmate qui, « depuis vingt ans et plus qu'il est ici — écrivait Tommaseo à Capponi de Venise — n'a pas encore appris l'italien, mais dont le cœur est prêt à n'importe quelle preuve d'affection ». Ce paysan, le grand homme le garda près de soi, parmi les soucis politiques que lui donnait Celle qui n'était pas sa véritable patrie.

Je ne veux pas nier, ni non plus diminuer l'importance de ce fait, que, le long de la côte dalmate on parlât un dialecte latin, remplacé ensuite par l'italo-vénitien. Oui, on parlait l'italien, et on le parle toujours. Le vieil idiome romanique se parlait sur le littoral dalmate bien avant Venise. Après qu'il eut disparu, et même un peu auparavant, il fut remplacé par le vénitien, au nord de la Narenta, pendant qu'à Raguse, indépendante de Venise, il subsistait encore dans certains actes judiciaires jusqu'au XVIme siècle. Alors, dans les milieux très cultivés, il céda la place au toscan qui, parlé avec élégance, fut toujours, jusqu'au début du XIXme siècle, très mal écrit. Ainsi, un historien dalmate, Sperato Nodilo, critiquant les Chroniques Ragusaines de Resti, a

lieu de dire que les Ragusains ne surent écrire qu'en latin et en serbe. On peut affirmer le même fait au sujet de la Dalmatie centrale et septentrionale. Jusqu'au premier tiers du XIXe siècle, les Dalmates n'écrivirent presque jamais l'italien. Ils le parlaient, tout simplement. Le vénitien se conserva, avant tout comme la langue de l'Etat, pour les nécessités du service, du commerce, de la navigation, des rapports avec la métropole. Ensuite, il subsista comme signe des privilèges de la noblesse. Celle-ci bien différente de l'active noblesse du quinzième et du seizième siècles, se contentait de végéter, à l'exemple de la noblesse vénitienne. Plus que ne fit jamais le patriciat étranger, elle vivait familièrement avec le paysan, par suite de toutes ces caractéristiques slaves dont, malgré l'emploi du langage italien, elle portait la marque très visible. Sans écoles, sans nourriture pour l'esprit, comment la province ne seraitelle pas tombée dans le marasme, dans la stérilité intellectuelle ? Les ancêtres avaient voyagé ; et, au contact des dramatiques vicissitudes de la lutte entre l'Orient et l'Occident, l'esprit national lui-même et aussi le culte de la littérature slave avaient éclairé le peuple par en haut. Quoique élevés en Italie, et pour cette raison même, les nobles et les bourgeois rapportèrent de là un plus vif attachement à la langue natale, comme nous le verrons ensuite

chez les générations padouanes de 1840. Mais le dix-huitième siècle dessécha cette tendre plante ; et la Dalmatie demeura pauvre, inactive et faible, en quelque sorte errante, perdue pour sa race.

Perdue en apparence, sans toutefois devenir la conquête de personne. Quelques faits éloquents donneront à mon assertion le poids de leur autorité.

Résumons cependant la situation telle que la laissait le régime vénitien et telle qu'elle apparaît aux yeux du sociologue objectif et sans préjugés.

« Assurément, Venise ne pouvait pas renouer le fil de nos traditions sans creuser la fosse de sa propre autorité dominatrice ; aussi donna-t-elle à la Dalmatie une direction anti-nationale.

« Cependant, elle excéda beaucoup moins qu'elle n'aurait pu ; et elle se comporta envers nous comme jamais peuple conquérant et étranger ne traita celui qui lui est assujetti. D'un côté, elle laissa aux Dalmates une grande liberté d'action et s'ingéra modérément dans la conduite de leurs affaires. De l'autre, elle les aida d'une manière efficace à combattre le vieil ennemi de leur race et de leur foi. Selon nous, la Dalmatie doit à ces deux faits principaux de ne s'être pas italianisée pendant les quatre siècles de domination exercée par la Reine de l'Adriatique. Telle est aussi la cause du regret et

de la plainte que provoqua chez nous la chute de Venise.

« Mais Venise ne pouvait pas éviter les conséquences des desseins qu'elle avait à notre égard. Si, d'un côté, elle laissait libre cours au sentiment national, dans les guerres séculaires qu'elle menait avec nous contre l'ennemi commun, plus pour son intérêt que pour le nôtre (de quoi nous ne lui faisons aucun grief, puisque nous approuverons toujours le gouvernement qui cherchera son propre avantage dans l'avantage des gouvernés) ; d'un autre côté elle éprouvait l'inévitable besoin de contenir ce sentiment dans des bornes qui l'empêchassent de lui devenir nuisible. De là, dans le régime intérieur du pays et surtout dans la législation et dans l'enseignement, résultait la prédominance de l'élément italien, lequel trouva une solide pierre d'attente dans les communes libres qui florissaient sur nos côtes, souvenir et relique de la civilisation latine submergée sous les alluvions barbares ; de là, aussi, le total abandon des traditions et de la culture nationale, quoique cet abandon fût très inférieur à ce qu'il devint dans la première moitié de ce siècle. La classe cultivée, la noblesse surtout, gouvernait pour ainsi dire exclusivement le pays et elle était italienne ou devait s'italianiser, se modelant sur les usages et obéissant aux coutumes et aux aspirations de ses maîtres, qui la com-

blaient d'honneurs et de privilèges. Ainsi satisfaite, elle négligeait plus ou moins, si elle n'accablait pas d'impôts, le peuple, qui, moralement séparé d'elle, se trouvait nécessairement exclu de toute participation au gouvernement du pays. »[1]

A cette sereine appréciation formulée en 1861 par un homme politique slave nous ajouterons : Venise n'a jamais exercé ni n'a pu exercer en Dalmatie un mandat national (voir les excellentes considérations présentées par G. Prezzolini). Dire le contraire, ce serait se rendre coupable d'une falsification de l'histoire, introduire des fragments de polémique moderne dans la trame des temps passés, confondre des relations et des valeurs historiques essentiellement différentes.

Venise, non en paroles mais en fait, reconnut toujours le caractère slave de la Dalmatie. Indifférente au développement intellectuel de cette province, la République de Saint-Marc ne se soucia que de la posséder solidement, craignant de la voir tomber entre d'autres mains. En effet, par l'organisation, la géographie, les besoins économiques de Venise, surtout depuis que celle-ci avait dû renoncer aux deux tiers de son empire colonial, la Dalmatie lui était devenue nécessaire, non seulement pour gar-

[1] Constantin Voinovich — *Un voto per l'unione,* Spalato, 1861, p. 9-10.

der son apparence de grande puissance, mais aussi pour exister.

C'est seulement, (et nous ne cesserons d'insister sur ce point capital), c'est seulement à partir du XVIII[e] siècle que le bureaucratisme vénitien étendit ses toiles d'araignée sur la province épuisée. Celle-ci, n'ayant plus à remplir négativement son rôle de rempart contre les Turcs, affligée par la peste et par la famine, très dépeuplée, voyant réduite de beaucoup sa classe cultivée qui n'avait plus de fonctions à remplir ; sommeillante et sans but ; travaillée par de grandes difficultés agraires auxquelles s'efforça vainement de porter remède la loi Grimani (1756), si semblable aux lois autrichiennes des confins militaires, la Dalmatie, dis-je, parut se résigner au rôle d'échelle de caravanes, de cordon sanitaire et militaire et de succursale des Casinos des nobles de la Dominatrice.

Le peuple s'écartait d'une classe supérieure toujours plus oligarchique et toujours plus désœuvrée.

N'étant plus parlé qu'en vertu de la force d'inertie, l'idiome italien avait, pour ainsi dire, épuisé sa mission d'agent de la civilisation latine dans un monde un peu chaotique et arythmique tel que le monde slave. Mais il n'avait pas réussi à mouler d'après son propre modèle l'âme d'un peuple. Il n'avait pas créé

une littérature même simplement régionale, — car une telle littérature ne vit que pour servir l'unité des instincts et des traditions et un développement régulier d'idées et de formes propres et, en somme, constitue un tout organique et progressif —. Il n'avait pas non plus facilité le contact vivant et fécond entre la classe cultivée et l'énorme majorité de la nation, qui continua, isolée, à célébrer les héroïques vicissitudes des grandes unités slaves et à prier dans la langue de ses pères.

Néanmoins, en divers endroits de la côte, quelque voix se faisait entendre, par exemple, celle de Katchitch et de Giorgi, témoignant que l'âme slave de la Dalmatie n'était pas éteinte mais seulement engourdie dans le marais où pourrissait un régime désormais inactif et stérile et d'où peut-être une génération future l'aurait, comme une Princesse Lointaine, rappelée à une vie nouvelle.

CHAPITRE II

La chute de Venise. — Les débuts du mouvement dalmate pour l'Union avec la Croatie (1797). — La France en Dalmatie. — L'Illyrisme (1830). — Nicolas Tommaseo. — Son génie. — Tommaseo, héraut de l'idée illyrienne et de l'union de la Dalmatie avec les pays serbo-croates. — Les « Etincelles ». — Le poème « A la Dalmatie ». — Zara et le Congrès slave de Prague (1848). — Causes et effets du mouvement national slave en Dalmatie. — La jeunesse dalmate à Padoue. — Le comte Orsato Pozza. — Activité slave des Dalmates à Padoue et à Venise (1843-49). — Le mouvement de 1848 et la guerre serbo-croate contre la Hongrie. — Attitude de N. Tommaseo. — Discours du Comte de Cavour (20 octobre 1848). — Conséquences de la guerre. —

Venise tomba. « Morte, elle eut, ainsi que tant d'autres défunts toutes les vertus dans l'obligatoire oraison funèbre. Il ne fut plus question de récriminer. Tous ses torts furent oubliés ; et on ne conserva que le souvenir de ses gloires. » [1]

Après les funérailles de l'Aristocratie qui

[1] Pisani, *La Dalmatie de 1797 à 1815*. Paris, 1892. Voir en outre l'appréciation du régime vénitien, par Charles Diehl dans son livre : *Une République Patricienne. Venise*. Paris, Flammarion, 1915.

s'était suicidée, la première pensée d'un groupe de nobles et de citoyens dalmates fut de demander le rétablissement du droit public, violemment interrompu en 1420, consacré par l'instinctif sentiment de communauté de sang et d'idiome avec les pays d'outre-mont participants du même droit. Des hommes éminents, tels que l'archevêque de Spalato, Lelio Cippico, le comte Georges Voinovitch,[1] l'évêque de Makarska, Blascovitch ; de nobles spalatins, Cindro, degli Alberti et Milesi, avec plusieurs patriciens de Sebenico et de Zara, adressèrent une pétition au ban de Croatie (10 Juillet 1797, deux mois après l'abdication tragique de Venise). Ils demandaient la réunion de la Dalmatie à la couronne de Saint-Etienne ; respectivement aux royaumes de Croatie et de Slavonie, qui avaient conclu avec la Hongrie le pacte bien connu de 1102. Vivement combattue par le chancelier autrichien Thugut, l'entreprise succomba ; et on n'en parla plus jusqu'en 1860. Ce n'en avait pas moins été un avertissement précieux, un éloquent symptôme de la disposition des esprits.

Preuve évidente que ni les Alpes Dinariques, ni le Vélebit — et, après, nous le verrons mieux encore — ne furent la muraille de Chine à laquelle, de nos jours, on veut faire croire. Et s'il n'est pas vrai qu'« il n'y a plus de Pyré-

[1] L'arrière-grand-père de l'auteur de ces pages.

nées », il est très certain, en revanche, que les montagnes qui servent de colonne vertébrale à la Dalmatie ne sont pas assez hautes ni assez escarpées pour empêcher les idées de circuler entre la plaine et la mer.

Après un siècle d'expériences douloureuses, l'idée s'est désormais évanouie d'une étape sur la route de l'union intégrale de la nation, par l'union de pays qui ont l'affinité de langue, de foi et de sang, dans le cadre du droit historique de la Couronne de Saint-Etienne, héritière de la Monarchie nationale croate. Cette idée est maintenant noyée dans une mer de sang — preuve posthume qu'elle était bonne, puisqu'elle eut contre elle la féroce hégémonie magyare, la soif allemande de domination et la claire vision des peuples de proie qu'il n'y avait là qu'un acheminement à la réalisation de l'unité yougoslave. Cette idée, dis-je, fut pendant un demi-siècle l'étendard hautement déployé par une indomptable phalange de Slaves dalmates élevés en Italie. Ce fut le « signe de contradiction » entre les fils de la même mère, « l'étoile polaire » qui, après un rude combat s'attacha, par une force spontanée et irrésistible, le vœu presque unanime du peuple dalmate.

Mais l'idée politique fut précédée par l'idée de la plus large fraternité spirituelle, par le « mouvement illyrien » de 1830 à 1842.

La magique parole illyrique chantée par le poète slovène Vodnik et réalisée politiquement en partie par Napoléon, lequel, donc, peut se considérer comme un des pères de notre mouvement national ainsi que du mouvement italien — détermina un premier timide incendie. Cet incendie fut allumé et alimenté par la France. Les huit années de domination française en Dalmatie (1806-14) furent le « tolle grabatum tuum, et ambula » pour cette province et pour toute la nation serbo-croate. En effet, la Dalmatie et la cause de l'Unité yougoslave sont redevables à la France : 1° de la reconnaissance du caractère slave de la Dalmatie (ce qui nous l'avons vu, n'exclut pas la bilinguité). C'est le régime français qui a introduit en Dalmatie l'emploi de la langue serbo-croate dans l'école et dans l'administration. La langue nationale perdit ses positions après le reflux de la conquête française et ce n'est qu'au bout de vingt ans de luttes acharnées avec le parti autonomiste italianisant qu'elle put les reconquérir, les élargir et les fortifier. Depuis l'époque de la floraison littéraire des écoles de Spalato et de Raguse, aux XVe, XVIe et XVIIe siècles, ce fut la première résurrection de la langue slave après le long sommeil vénitien ; 2° de la première démocratisation de la Dalmatie par l'abolition des classes et des privilèges des nobles, par la saisie des biens de main-

morte et par le nouveau souffle de travail et d'entreprise qui passa sur un pays anémié, réduit au paupérisme par une incurie administrative fantastique. C'est donc la France qui a rendu possible le triomphe de l'idée slave démocratique en Dalmatie et la défaite de l'oligarchie italianisante (le mouvement croate contre la germanisation est également dû à la France) ; 3° du groupement administratif illyrique, [1] constituant dans l'histoire comme un quatrième essai quoique partiel d'unification des pays yougoslaves.

C'est donc la France qui ouvrit une première échappée sur les « collines éternelles » aux âmes opprimées des Slaves du Sud.

L'illyrisme fut la première tentative d'union spirituelle entreprise par une nation déracinée de son passé, si richement douée, apte à toutes les manifestations créatrices de vie. Le mouvement eut son origine en Croatie, entre la Drave et la Save. Il fut l'œuvre des Croates, dont le chef, Ludovic Gaj, était né dans l'Ombrie croate (le Zagorje), toute étendue en collines

[1] Décret impérial du 15 avril 1811. Les « provinces illyriennes » étaient six, à savoir : *Carinthie* (Chef-lieu : Villach), *Carniole* (Chef-lieu : Ljubljana, qui est en même temps la capitale administrative de l'Illyrie toute entière), *Istrie* (Chef-lieu : Trieste), *Croatie civile* (Chef-lieu : Karlovac), *Croatie militaire, Dalmatie* (Chef-lieu : Zara), *Raguse et Bouches de Cattaro* (Chef-lieu : Raguse).

verdoyantes, entre des chênes et des vignes, à l'ombre de castels féodaux.

Joseph Mazzini n'a pas dédaigné ces événements. En 1857, alors que, sur les pays croates et serbes et sur la pauvre Dalmatie s'étaient abattues déjà les vengeances du centralisme germanique, Mazzini, dans ses *Lettres Slaves,* appela l'attention des Italiens sur le mémorable réveil, qu'il ne croyait pas éteint, qui en effet ne l'était pas, et qui attendait des temps plus favorables pour éclater et se condenser en action. [1]

Mazzini avait raison d'attribuer tant d'importance au mouvement de 1830, qui fut une véritable révolution.

Par elle, furent déchirées les ténèbres et un court instant éclairé le simulacre de la Nation dans l'attente de ses destinées. Secouant la léthargie de quarante années depuis la chute de Venise, la Dalmatie scruta l'horizon.

A l'époque qui précéda l'illyrisme (entre 1815 et 1830) la plus triste et la plus indigne parmi celles qui éprouvèrent la Dalmatie, Tommaseo [2]

[1] Les pages magnifiques que Mazzini a écrites sur Ludovic Gaj et sur le mouvement illyrien se trouvent dans la lettre à un ami (16 Juin 1857) voir *Pagine di Vita,* Pérouse, 1915 ; *Visioni d'avvenire,* Rome 1915. Edition Nathan. Voir surtout l'Edition Nationale de ses œuvres.

[2] Tommaseo, Nicolas, écrivain, philologue, penseur, homme politique italo-slave, né à Sebenico (Dalmatie)

avait fait voile pour la côte italienne. Son éloignement de la terre qui pourtant lui avait offert à Sebenico la représentation des tragédies d'Alfieri, n'était, après tout, qu'un aveu d'impuissance. La Dalmatie semblait une terre épuisée, sans vie, sans espoirs ; une grande oppression, un grand vide entre l'impossibilité radi-

en 1802, mort à Florence le 1 Mai 1874. Il prit une part éminente au mouvement unitaire italien. Emprisonné à Venise avec Daniel Manin, libéré par la révolution du 17 mars 1848, Tommaseo devint membre du gouvernement provisoire vénitien, ministre de l'instruction publique, ambassadeur de la république vénitienne à Paris. Après la capitulation de Venise, il se réfugia à Corfou, ensuite passa à Turin, où il refusa un emploi officiel que lui offrit Cavour, et il commença son célèbre *Dizionario universale della lingua italiana.* Plus tard, il publia le Dictionnaire des Synonymes. Il se retira en 1861 à Florence, complètement aveugle. Il y finit ses jours en 1874, entouré du respect universel, après avoir refusé un siège de Sénateur à Rome et toute marque honorifique. Homme d'une indépendance absolue, de profonde conviction religieuse, il est un des principaux écrivains italiens du XIXme siècle. Un des fondateurs de la célèbre *Nuova Antologia* de Florence, Tommaseo s'essaya dans tous les genres de littérature. Il a dans son bagage littéraire environ 200 œuvres .Son introduction à la correspondance de Pasquale Paoli, son Etude sur Ste Catherine de Sienne, ses mélanges littéraires et critiques, ses poésies, ses mémoires constituent une source inépuisable d'inspiration où la nouvelle génération italienne a largement puisé.

Son activité slave, en politique et en littérature, est esquissée très rapidement dans ces pages.

cale d'établir une union politique avec l'autre rivage et l'attente de l'aube des cimes environnantes. Cet effondrement de toute une longue période historique avait déterminé ce jeune homme de génie à franchir l'Adriatique. En Italie, il retrouva la patrie qu'il avait perdue. Dans un ardent amour pour la mère adoptive, il retrempa ses aspirations et son caractère indomptablement slave.

Du reste, une telle physionomie ne peut être analysée que par un esprit slave d'origine et analogue au sien par la culture italienne. Toutes les tentatives faites en Italie pour définir l'intime essence de cet homme à part, et quelques efforts que se soient imposés plusieurs écrivains italiens pour déchiffrer l'âme de Tommaseo, toutes ces tentatives ont échoué et devaient échouer. C'est qu'il ne peut être équitablement ni compris, ni apprécié sans une profonde intuition du monde slave auquel, quoi qu'on dise, Tommaseo appartient par toutes les fibres les plus intimes de son esprit. Ni l'heure actuelle, ni la nature de cet écrit ne me permettent d'analyser à fond la physionomie si complexe du grand Dalmate, du « prêtre Jérôme »[1] du XIXe siècle.

L'altruisme moins humanitaire, plus agité et

[1] C'est ainsi que Tommaseo, qui tenait, en effet, du caractère impérieux de saint Jérôme, Dalmate lui aussi, signait parfois ses écrits.

plus passionné que celui de Mazzini, rappelant le *misereor super turbam*, à la manière slave de Tolstoï et de Dostoïevski, le mysticisme et la sensualité, l'ignorance de l'art de la composition, l'éternelle critique de soi-même, l'âpreté tempérée par une bonté infinie, l'inconsciente vanité, l'esprit de contradiction, l'inébranlable foi dans le principe municipal et autonome de la communauté historique et enfin la profondeur de la pensée philosophique chrétienne recouverte d'une légère couche de panthéisme, toutes ces qualités et tous ces défauts révélaient en lui quelquefois le Dalmate, mais le Slave toujours. En vain, il lance des boutades à Cesare Cantù et s'en prend même, malgré son grand amour, à Dante, lui reprochant d'avoir nié la nationalité italienne et d'avoir fixé au Quarnero les limites de l'Italie. En vain prend-il soin de déclarer, de dire et de redire — tantôt doucement, tantôt avec âpreté — comme s'il sentait en soi-même la faiblesse de ses arguments — qu'il est Italien.

Oui, certainement, il l'est, mais en même temps et sans aucun doute, il est Slave. On s'en aperçoit dès que l'on touche en lui une certaine corde que lui-même, bouleversé par la chaude vague italienne, n'a cependant jamais cessé de caresser dans les replis profonds de son cœur virilement, intégralement, surhumainement honnête. Au ton de ses ripostes, dans ses apo-

logies, on sent le doute de ne pouvoir peut-être pas incarner, avec toute l'ampleur désirable, l'esprit qui flottait sur la Lagune, ou sur les collines toscanes et la race qui, confiante et frugale, l'attendait parmi les mottes embaumées et arides de son pays. Il éclate alors en déclarations patriotiques, en formules telles que « notre doux langage », « notre pauvre peuple », en un appel presque idéal et profondément senti à l'avenir de sa patrie d'origine et aux promesses de sa nationalité. Aussi les témoins de bonne foi ne peuvent-ils mettre en doute l'intime essence slave du grand homme, ni le drame qui s'agita en lui jusqu'à sa mort. Dans l'histoire moderne c'est un très singulier et peut-être unique exemple de l'union pour ainsi dire hypostatique de deux mondes, de deux pensées. En même temps, cet exemple demeurera, comme une profonde démonstration des transformations qu'une volonté obstinée peut faire subir à la nature humaine. Mais par cette continuelle angoisse de paraître différent du rêve caressé par lui, Tommaseo nous révèle le défaut de sa triple cuirasse et son incomplète victoire sur l'atavisme.

En fait, Tommaseo a donné à notre peuple beaucoup plus qu'à l'Italie, à laquelle il a tant donné.

Sa dévorante activité slave a une plus grande portée que son activité italienne. Et les lointai-

nes conséquences de son activité slave sont aussi plus durables que ne le furent ses angoisses pour sa chère Venise, ses conseils adressés à l'Italie en matière d'éducation et de politique, ses études fondamentales sur l'idiome italique, la myriade de formules et de pensées éparpillées dans ses œuvres et dont en Italie, continuellement, se nourrissent des esprits considérés à tort comme originaux.

Le témoignage que, par un sentiment d'austère vertu, il rend à la vitalité slave, aux espérances slaves de sa patrie et à la mission de la race serbe, a plus de poids que toutes ses plaidoiries pour sa patrie d'élection. Tommaseo ne fut pas un plus grand penseur que Gioberti ou Rosmini, pas un plus grand écrivain que Mazzini ou Manzoni, pas un plus grand poète que Leopardi ou Foscolo. Sa véritable grandeur consiste à avoir, mieux que personne, réalisé la fusion de deux âmes populaires ; à avoir écrit la préface aux lettres de sainte Catherine de Sienne et les *Iskrice (Etincelles),* le commentaire de Dante et l'analyse des Chants Illyriens ; d'avoir été en correspondance avec Capponi et avec les hommes de la Renaissance slave ; d'avoir, avec Mazzini mais plus que Mazzini, préconisé la venue d'un nouveau monde aux portes de l'Italie et, en termes précis, prophétisé l'union de deux génies nationaux qui diffèrent beaucoup et qui cependant

d'une manière si admirable se complètent l'un l'autre ; union fondée sur cette compréhension et sur ce besoin de se compléter et de se respecter réciproquement. Les Italiens, en Tommaseo, glorifient le grand penseur et le génial écrivain et, plus spécialement, le maître incitateur de formes nouvelles et de nouvelles et imprévues attitudes d'esprit. Mais les Slaves du Sud, entre la Drave et l'Adriatique, voient en lui bien davantage : le plus grand héraut de leurs espérances et le représentant le plus qualifié de leur pensée près des peuples occidentaux, sous les auspices de l'Italie, toujours ignorante du sens profond d'une telle médiation. Un pareil rôle ne pouvait, dans son étendue entière, être rempli que par un homme attaché comme Tommaseo, et par toutes les fibres secrètes de sa personnalité, au sein maternel de la Dalmatie slave.

Il fut un des promoteurs de l'idée illyrienne. Il entretint une correspondance assidue avec les chefs de ce mouvement, avec Gaj, avec Kukuljevitch, avec Babukitch, avec Stanko Vraz. De Venise (31 octobre 1841), il écrivait à Gaj : « Les aimables expressions que Vous employez à mon égard et dont l'ami Popovitch a bien voulu se faire l'interprête, ont éveillé dans mon cœur le vif désir de Vous voir et de m'unir à Vous de toute mon âme. Je saisis avec joie l'occasion de Vous exprimer tout mon respect,

à Vous qui répandez tant d'éclat sur notre nation et qui l'animez d'une flamme nouvelle. Poursuivez, cher Monsieur, le pénible chemin sur lequel déjà Vous avez semé la graine de tant de bonnes choses ; ici nous avons, nous, les pieds et les mains liés ; mais, de loin, nous Vous suivrons du regard, et nos prières accompagneront Vos pas. »[1]

Déjà, la même année, Tommaseo avait écrit le petit volume intitulé *Iskrice (Etincelles)* qui devint en quelque sorte le livre prophétique de notre peuple : un cycle de trente-trois poèmes en prose, tous inspirés par l'amour de sa Dalmatie et de sa nation.

Avant que son ami Kukuljevitch publiât, à Zagreb, le petit livre, Tommaseo, écrivant à Gaj, disait qu'il désirerait imprimer à Venise ces petits discours populaires composés « dans notre doux langage. »[2] Mais la censure autrichienne ne le lui permet pas. Il doit les expédier à Vienne, d'où ils prendront le chemin de Zagreb ; et il en avertira le grand patriote croate.

Transformant en acte les paroles de Mazzini :« un peuple qui garde les souvenirs, l'es-

[1] Je traduis d'après l'original serbo-croate de Tommaseo. Cette lettre a été publiée dans les Actes de l'Académie Yougoslave de Zagreb (1909).

[2] Je traduis de l'original serbo-croate de Tommaseo : « *U slatkom jeziku nasem* ».

pérance et la foi dort le sommeil du lion », Tommaseo, avec des paroles de feu, de douleur, d'espérance attristée mais indomptable, exhorte le peuple dalmate à secouer le sommeil séculaire et à se retremper dans une sainte union avec les provinces sœurs.

« Mon pauvre peuple, tu ne connais pas ton histoire, comme un enfant bâtard, tu ne sais ni le nom ni les actions de tes pères » *(Etincelle XVII)*. « Les peuples qui t'environnent, ma petite Dalmatie, n'ont rien de commun avec toi : ou bien ils sont beaucoup plus grands ou beaucoup plus petits que toi, ou bien la mer ou bien la montagne s'interpose entre vous et, plus que les mers et les monts, les usages et l'histoire les rendent différents de toi-même... Commence une nouvelle période d'amour avec tes sœurs, une vie nouvelle » *(Etincelle XX)*. « Ma Dalmatie, tu es petite parmi tes sœurs yougoslaves ; mais une voix me dit que tu ne seras pas la plus petite ni la plus laide d'entre elles ; et que tes chants retentiront au loin et qu'ils berceront dans la tombe les fils qui moururent pleins d'espérance en toi et pleurant sur le sort des étrangers » *(Etincelle XXII)*. « Prêtres ! on vous confie cette langue maternelle, fine mais pleine, forte et suave ; jeune encore mais d'une robuste et perpétuelle jeunesse. Par elle, vous pénétrerez dans les entrailles de notre peuple et vous éveillerez en lui tous les nobles

sentiments... Je vous recommande l'enfance ; élevez-la dans l'attente des choses nobles, dans l'amour agissant, dans une forte humilité » *(Etincelle XXXI)*. « Depuis longtemps, le Lion avait perdu la riche crinière, les dents et les griffes ; mais ce peu d'ongles qu'il conservait, c'était la vigueur illyrique.... Ensevelis depuis des siècles dans l'ignorance, nous avons encore l'intelligence vive, le franc parler, la pensée aiguë. Race simple et digne, pacifique et véhémente, tu manifestes ton esprit dans les formes corporelles ; tu es élégante et brillante avec vigueur, et tes muscles sont agiles : austère est ton sourcil, mais ton sourire est doux. Peuple, ne rougis pas de ton origine ; n'aie souci que de conserver la pureté de ton sang et de veiller à ce que la contagion des coutumes des villes n'y introduise pas la faiblesse, la douleur et la honte » *(Etincelle XXXII)*.[1]

[1] Les *Etincelles* furent écrites par Tommaseo dans la meilleure langue serbo-croate et forment un texte classique de notre littérature. Lui-même traduisit en italien dix *Etincelles* et les publia à Venise en 1841. Probablement les autres aussi sont traduites en manuscrit, lequel jusqu'à présent n'a pas été retrouvé. La première édition originale serbo-croate est celle de Zagreb, de 1844 ; la plus récente est celle de Zagreb aussi, qui est dûe aux soins de la Société littéraire croate *Matica Hrvatska* et qui date de 1888.

Une première traduction italienne complète des *Etincelles*, avec une introduction historique et critique par

Paroles de feu qui, par elles-mêmes, suffiraient à renverser, comme un château de cartes, l'édifice de mensonges que des cœurs secs et des esprits dévoyés élevèrent en haine de l'Idée Nationale en Dalmatie. L'Idée était présentée au public ignorant comme une importation autrichienne : sans rapports avec la pensée naturelle du peuple dalmate. Mais Mazzini avait dénoncé le mensonge et frappé juste. Il avait écrit : « Les tendances slaves ne sont pas un bouillonnement fugitif provoqué par des causes passagères mais le résultat naturel de longues traditions historiques ». Tout le mouvement illyrien et les manifestations spontanées de la pensée Tommaséenne notées plus haut forment le commentaire éloquent de ces paroles.

Peut-être qu'après avoir écrit les *Iskrice* — produit naturel de la Renaissance slave — Tommaseo sentit le besoin de se mettre en contact plus intime avec les vagues tendances de sa nation. Alors, il montra combien avait de netteté sa seconde nature latine, en exposant avec une éblouissante clarté le programme d'un avenir lointain, dans sa célèbre poésie *A la Dalmatie* (probablement écrite en 1845) :

l'auteur de ces pages a été publiée dans la collection des *Opuscules de la Jeune Europe*, dirigée par Giorgio d'Acandia (Editeur Battiato, Catane 1916).

Tu n'as été ni tout à fait chose d'autrui ni tout à fait toi-même :
Il n'a pas de patrie vivante l'homme qui est né de toi.

O ma patrie, tu ne seras plus un pauvre lambeau de terre entre la mer et la montagne
Ni quelques îles éparses et dénudées ;
Mais la Serbie ressuscitée (main guerrière, esprit de douceur)
Et tous ces champs promis au sourire italique
Et dont la mortelle léthargie ottomane a fait un marécage
Seront un avec toi de vie et de volonté ;
Et dans tes veines répandront une vigueur nouvelle.
Et toi, confiante, tendant à l'Italie la main droite, à l'Hellade la gauche,
Tu les unira en des étreintes et en des danses sacrées.

Car en toi, race serbe, seconde Italie, Dieu rassembla
Les trempes diverses des formes et des affections humaines
Et il harmonisa les élans et la sagesse :
Le langage qu'il te donna, aux juvéniles hardiesses,
Parmi tous ceux qui vibrent en Europe,
Porte la marque plus profonde des âges puissants,
Alors que le monde, enfant devant le doute, était géant en amour.
Supporte mépris et dénuement et espère
O pauvre chère petite.

Une note diplomatique émanant du Cabinet de Saint-James et plombée dans la chancellerie de Metternich n'aurait pas plus clairement exprimé un programme politique.

Le poème de Tommaseo pourrait être ainsi rédigé en prose : — La Dalmatie est un bras

à moitié coupé du corps vivant de la nation serbo-croate. Douloureusement pénétrée, envahie par la vie étrangère qui ne pouvait s'harmoniser avec sa nature intime, elle fut serbe, turque, italienne, française. Néanmoins, elle ne fut pas la chose d'autrui, car ses maîtres bien inutilement s'efforcèrent de la dénationaliser. Elle ne fut pas non plus maîtresse chez elle, étant dominée par tant de régimes étrangers à son sang. L'homme qui est né d'elle n'a cependant pas de patrie. Mais la Dalmatie aura une patrie ; elle verra un plus joyeux avenir. Elle ne sera plus un rivage abandonné, ni un petit groupe d'îles dénudées, mais la Serbie ressuscitée, et tous les pays aujourd'hui courbés sous le joug ottoman — la Bosnie, l'Herzégovine, la Vieille Serbie, la Macédoine, pays nés à la civilisation — dont la plus haute expression est « le sourire italique » — formeront un jour avec la Dalmatie « une vie et une volonté » c'est-à-dire un Etat national.

Les provinces sœurs infuseront une vigueur nouvelle dans ses veines lassées.

Mais la Dalmatie, tout en étant unie à ses sœurs, conservera sa physionomie particulière — (Voilà Tommaseo autonomiste, tel cependant que tous les patriotes slaves de 1917, peuvent s'accorder avec lui). Elle servira de médiatrice intellectuelle et commerciale entre l'Italie — l'Occident — et la Grèce — l'Orient.

Peut-être aussi apaisera-t-elle les haines des Hongrois et des Allemands, animés d'hostilité envers les Slaves et envers la liberté italienne ; mission confiée non seulement à la Dalmatie mais encore à la race serbe toute entière, par les lois historiques, en vertu des éminentes qualités psychiques et de l'idiome « de hardiesses juvéniles » qui résume en soi les traditions des âges les plus vigoureux. —

Comme solution, et pour délivrer la Dalmatie de l'hybride et millénaire histoire composée d'innombrables régimes étrangers, l'illustre patriote ne voit cependant qu'un moyen : l'union fédérative (cantonale) avec une grande Serbie. Les autres pays se seraient à leur tour, fondus dans la grande unité.[1]

[1] En 1851 était partie de Zagreb une proposition ayant pour but de donner à tous les peuples slaves une même langue, qui, évidemment, aurait été la langue russe. Tommaseo, qui ne demeurait indifférent devant aucune manifestation de la vie serbo-croate, combattit courageusement ce projet. De Corfou, il écrivit les significatives paroles que voici : « Je m'adresse aux hommes instruits de Zagreb, qui, depuis quinze ans, ont fait un si grand effort pour raviver la langue nationale. Je m'adresse à eux en les priant de restreindre maintenant le trop large concept et ainsi de le rendre applicable ; qu'ils considèrent comme un seul corps, et elle est déjà très grande, la Slavie du Midi ; qu'à sa langue une déjà, ils donnent une plus puissante unité par l'unité des études ; qu'ils purgent de la scorie germanique non pas tant la langue que le style ; qu'ils le dressent à exprimer leur idée avec l'expéditive

Tel est l'avenir de paix, de grandeur, de progrès que Tommaseo rêvait pour la Dalmatie, ou plutôt qu'il lui annonçait d'avance. Le poète Tommaseo n'a jamais rêvé. C'est le principal défaut de sa poésie ; mais c'est un défaut très précieux pour nous.

Les poésies de Tommaseo sont des documents. Ce sont des morceaux de politique, de psychologie, de religion, qui ensuite se retrouvent dans sa prose. Celle-ci, souvent, n'est que poésie, comme sa poésie, maintes fois, est pure prose rythmée. En sorte que, par ses œuvres, ainsi que par les carreaux d'une mosaïque dispersée, vous pouvez reconstituer en prose tout le programme de son poème : *A la Dalmatie.* Que les lecteurs me permettent d'ajourner la démonstration, d'ailleurs facile, à une circonstance plus favorable.

hardiesse et l'élégante parcimonie qui dans les chansons et dans les langages du peuple rendent l'esprit slave si apparenté au grec et à l'italien ; qu'avant de distendre les désirs jusqu'aux combinaisons les plus lointaines, ils relient entre eux les ordres trop divisés de leur propre société, et qu'ils renversent le mur incommode qui s'élève entre les gens instruits et le peuple, entre les disciples et les maîtres. *Second Exil,* I, 161.

La proposition, à supposer qu'elle eût jamais été prise au sérieux, tomba et l'on n'en parla jamais plus. Mais Zagreb, ainsi que Belgrade, répondit pleinement au chaleureux appel de Tommaseo. Aujourd'hui, depuis la Drave jusqu'à l'Adriatique, le mur a croulé ; et certainement les Alpes Dinariques ne le relèveront pas.

Dans toute la Dalmatie, mais spécialement à Zara, le mouvement illyrien eut une forte répercussion. La commune était slave presque entièrement. Son maire Nakitch avait arboré, comme une cocarde, un programme franchement slave. En 1836, Petranovitch, — avec qui plus tard Tommaseo eut une polémique mordante, parce que le patriote serbe reprochait injustement à l'exilé dalmate d'avoir oublié ses devoirs de patriote slave — Petranovitch fonde à Zara la première revue slave : *Srbski-Dalmatinski Almanah.* A Zara aussi, Kuzmanitch publie une autre revue la *Zora Dalmatinska (l'Aurore Dalmate).* A Zara, en 1849, se fonde la première société politico-littéraire *Slavjanska Lipa (Le Tilleul Slave),* qui compte 200 membres et que le gouvernement autrichien supprime en 1850. De Zara, en mai 1848, part la lettre au congrès slave de Prague. (Ce congrès avait été convoqué en signe de protestation contre l'assemblée germanique de Francfort, celle-même qui inspira le discours célèbre où Cavour dénonça d'une manière prophétique le pangermanisme militant). Devant les premiers desseins d'hégémonie allemande, les Zaratins affirmaient leur inébranlable volonté de vivre réunis à leurs frères slaves sous le régime constitutionnel des souverains autrichiens et non allemands.

Déplorant que le temps leur manquât pour

envoyer à Prague un délégué, les signataires déclaraient que d'ores et déjà, ils adoptaient les décisions de la majorité de l'Assemblée. Ils priaient celle-ci de prendre toutes les mesures les plus efficaces pour assurer à 17 millions de Slaves autrichiens la possibilité de s'affirmer et de se développer dans le milieu de l'Etat commun. [1]

Beaucoup de signataires de l'adresse firent défection plus tard et passèrent dans le camp hostile à la réalisation de l'idée slave. Néanmoins le fait subsiste avec ses causes éloignées et avec ses conséquences. Il constitue une preuve lumineuse de la spontanéité du mouvement slave et des véritables sentiments de la capitale de la Dalmatie dans ce grand pêle-mêle d'idées provoqué par le réveil de la nationalité du pays, sous le fouet des paroles qu'avaient prononcées Tommaseo et les pères du réveil serbo-croate. A Padoue, la jeunesse dalmate entretenait le feu sacré.

Qu'on nous permette de noter ici, avant de la développer, une observation générale rendue nécessaire par une thèse très dangereuse

[1] L'adresse était signée par l'élite de la population zaratine : le comte Jean Pavlovich, le comte François Borelli, le comte Cosimo Begna-Possedaria, le Docteur Filippi, Demetrius Medovich, Noble Domenico Lantana, le Docteur Manzin, le Docteur Cesare de Pellegrini, Sigismond de Grazio, le comte Deda-Mitrovitch, etc., etc.

propagée dans ces temps derniers et qui contribue à maintenir dans une douloureuse incertitude les esprits les plus droits et les plus impartiaux. Un mouvement national est toujours un mouvement organique. C'est la floraison d'un être complexe, qui, lentement, et selon les conditions plus ou moins favorables du milieu intérieur ou extérieur, arrive à la conscience de soi-même et de ses fonctions organiques. On ne saurait affirmer qu'un phénomène isolé, même très important ou tout à fait étranger à l'âme d'un peuple, puisse créer un mouvement national. Ce serait aussi naïf que d'affirmer — comme on le faisait il y a cinquante ans, et comme peut-être on le fait encore dans certaines écoles confessionnelles — que la vente des indulgences pour la construction de Saint-Pierre ait été l'origine de la Réforme, ou que l'ordre donné par Louis XIV aux députés d'évacuer la salle des séances de Versailles ait été la cause de la Révolution. Le mouvement dalmate comme le mouvement croate et le mouvement serbe — qui diffèrent dans le temps mais qui procèdent d'un seul et unique organisme national, ne sont pas des phénomènes isolés dans l'espace. Ce sont des phénomènes parfaitement spontanés et organiques, pour des causes naturelles et multiples. Ils sont liés à tout un vaste mouvement natio-

nal, qui exerça sur le nôtre une profonde influence, pour les mêmes raisons qui l'ont produit. Comme, réciproquement, le réveil plus spécifiquement serbe influa beaucoup sur la renaissance grecque, bulgare et aussi roumaine. Si l'on ne tenait pas compte de cet axiome sociologique, on se condamnerait à une éternelle ignorance sur l'origine et sur le développement d'un facteur européen qui cependant a eu assez d'importance pour hâter l'explosion de l'énorme incendie européen ; ou bien on s'exposerait à être fortement soupçonné de mauvaise foi.

La nation tchèque, la magyare et la polonaise, pour nous borner à l'Orient Européen, ont subi des transformations identiques : domination exercée par l'élément étranger — réveil national — mouvement unitaire. Quiconque, par exemple, ayant connu Prague en 1830 l'aurait revue en 1900, aurait pu, disent les historiens bohêmes, croire avoir vu deux villes de deux pays essentiellement différents. Aujourd'hui, on fait grand état de l'architecture comme indication de nationalité : eh ! bien, la merveilleuse architecture qui met Prague parmi les plus belles cités médiévales du monde n'est pas l'architecture slave.

Pourtant, qui oserait demander aux Tchèques d'abandonner leur individualité nationale par amour des constructeurs de leurs

ponts, de leurs dômes, de leurs palais merveilleux ? Par amour de l'Allemand qui règne en souverain sur la culture et sur la langue du pays, jusqu'à la Renaissance inaugurée par Kollar et par Palacky ?

Maintenant, ce magnifique mouvement national tchèque dont, à une date encore récente, on a écrit en Italie [1] a, qui le croirait ? — puissamment influé sur le mouvement croate et dalmate. Gaj et le mouvement illyrien procèdent, outre des impérieux besoins de l'âme nationale, du contact fécond avec le mouvement tchèque contemporain et avec le mouvement, national aussi mais bientôt anti-libéral, des Magyars. Ainsi, également, dès le XVIIIe siècle, les Polonais influèrent sur notre littérature ; et le poète et prosateur Ignace Giorgi, le poète dalmate le plus rapproché de nos modernes, se montre directement inspiré par le poète polonais Kohanowski, dont on peut lire un éloquent chapitre dans Mickiewicz.

A son tour, le réveil dalmate fut déterminé par le mouvement croato-illyrien et aussi directement par le mouvement tchèque. Sur le fond national aborigène de la langue et des chants populaires qui attestent l'homogénéité du grand courant géographique et ethnique serbo-croa-

[1] G. Stuparitch : *La Nazione Czeca.* Collection : *La Giovine Europa.* Librairie Battiato. Catane. 1914.

te-dalmate, se greffèrent tous les principes de renouvellement civil des pays circonvoisins, spécialement slaves. Voilà les éléments générateurs de notre Renaissance. Qu'on ne méprise donc pas les Tchèques, les Croates, et les Dalmates pour s'être élevés sur le tard à la pleine conscience de leur individualité nationale.

Tard venus dans la lice européenne, ils trouvèrent installées déjà les vieilles cultures, la grecque sur les Balkans orientaux, la latine et son dérivé italique sur les Balkans occidentaux, l'allemande au nord. Ils en subirent fortement l'influence. A tel point qu'on put croire un instant qu'ils feraient naufrage dans ce *mare magnum,* comme en réalité avaient fait naufrage les Slaves de l'Elbe.

Mais la plupart surent résister avec succès ; et tout en s'assimilant beaucoup et même trop de choses de la vieille civilisation, ils finirent cependant par s'en émanciper. Les derniers dans cet effort furent nos frères de Dalmatie qui sur le rivage de l'Adriatique ressentaient plus que les autres l'enchantement de la culture italienne, à laquelle avait entièrement succombé notre Tommaseo. Ce n'est cependant pas la moindre gloire des Italiens d'avoir, lors du *Risorgimento,* compris la nature et l'esprit de cette renaissance, à l'opposé de ce que faisait une poignée de Dalmates. Ceux-ci, com-

me les rejetons villageois qui, habillés à l'européenne, renient le bonnet et le tablier de leur mère — contestent avec obstination un grand fait, plus glorieux pour l'Italie que n'importe quelle conquête territoriale.

Tommaseo avait battu la diane dans les rangs de la jeunesse. Bien avant d'avoir été publiées, ses immortelles *Etincelles* circulaient manuscrites, en tous lieux de la Dalmatie et à Padoue.

Elles disaient : « Jeunes gens qui allez au loin, à l'étranger, pour chercher la science qu'on ne vous procure pas chez vous, faites-vous un devoir d'être l'espérance et la joie, et non pas la douleur et la terreur de votre patrie. Souvenez-vous d'elle toujours ; *conservez son langage viril.* Apprenez l'autre aussi ; mais que l'un et l'autre ne se disputent pas votre cœur. Qu'il n'y ait entre vos pensées ni conflit ni séparation. Ni une administration, ni une âme divisée ne peut vivre. *Soyez Illyriens, et alors l'esprit italien vous parlera plus fortement.* Soyez meilleurs que beaucoup de ceux qui vous regardent comme la balayure des peuples. Défendez, je vous en prie, défendez avant tout l'honneur de votre pays. Soyez de parti pris, inébranlables, francs et sincères en paroles, forts, selon l'occasion, doux, le plus souvent, affectueux, toujours. Etudiez les usages des autres peuples et appréciez-les, sans les

suivre d'une manière aveugle ; sans, non plus, les insulter aveuglement. »[1]

La jeunesse répondit pleinement aux espérances que le grand Dalmate plaçait en elle. Si différents de ceux qui avaient pris leurs grades universitaires avec Tommaseo — voir ses Mémoires poétiques, où il n'y a pas encore trace de slavisme — les jeunes Dalmates de Padoue, épris des grands exemples de cette terre consacrée par Dante et par Giotto, s'attachèrent amoureusement au sein de la Mère slave, « absente mais présente. »

Un des chefs de la jeunesse était le comte Orsato Pozza, patricien de Raguse, âgé de vingt ans, dernier rejeton d'une très vieille famille slave, issue de Cattaro et depuis le XIe siècle, réputée une des plus illustres de la naissante République. Que personne ne se méprenne à l'aspect italien du nom. Originaires de l'hinterland serbe, les Pozza, dans l'ancien temps, s'appelaient Pocitch ou Bocinitch. C'est de ce nom qu'ils signent comme recteurs de la République de Raguse et dans les lettres adressées aux princes serbes (Voir Miklossitch, *Monumenta Serbica)*. Au quatorzième siècle, près des rois et des empereurs serbes, les Pocitch occupent

[1] Cette *Iskrica* a été traduite par Tommaseo lui-même dans le volume *Etincelles*. Elle est la vingt-quatrième dans l'édition de Zagreb. Cf. N. Tommaseo, *Etincelles*. Catane 1916, p. 76.

de hautes fonctions. La forme italienne, avec la traduction latine de *Puteis* date de la Renaissance ; phénomène qui se rencontre dans toute l'Europe, mais spécialement sur la côte adriatique, où était très profond le contact avec le monde latin. Malgré l'italianisation du nom, la maison des Pozza, jusqu'à son extinction (survenue en 1908) représenta le sentiment slave le plus pur et, de tout son pouvoir, se consacra à la plus ardente propagande de ce principe national que les Pozza, avec raison, considéraient comme un élément de vie pour le peuple dalmate.

Le frère aîné, Nicolas et son cousin Raphaël eurent une part éminente à la vie politique de la Dalmatie.

Le premier, homme de sentiments élevés et d'une culture immense, occupa, comme député slave, le siège de premier Vice-Président de la Diète dalmate, à l'époque ou le parti autonome italien disposait de la majorité. Il plaida près de l'empereur François-Joseph la cause de l'union dalmate-croate. Le frère cadet, Orsato, fils spirituel des Gundulitch et des Giorgitch, était né poète ; il fut même le dernier grand poète ragusain. Il vécut beaucoup en Italie ; il fut chambellan de l'Infant duc de Parme (1844-1848) ; gouverneur du prince Milan de Serbie (1869-1872) après l'assassinat de Michel. Ses *Poèmes italiques* (*Talijanke,* 1844) et ses *Son-*

nets furent écrits à Lucques et vivement loués par Tommaseo. A Ravenne, près du tombeau de Dante, il interroge le Poète sur l'avenir des Slaves et le proclame l'inspirateur de notre Risorgimento. A Lucques, aussi, il composa le poème *Karagiurgievka* (1849-1850) où il rend hommage aux glorieuses actions de Georges le Noir et annonce l'Unité Nationale, sous les auspices de la Serbie ; son ami le professeur De Rubertis — originaire des colonies slaves de l'Italie — publia une traduction italienne de ses poésies et se fit en Italie le propagandiste de la poésie et des aspirations serbes.

Le voyage que fit en Italie le père du Risorgimento tchèque, Ivan Kollar, exerça une grande influence sur nos étudiants de Padoue. On peut aisément affirmer que la rencontre de Kollar à Venise (1841) avec le ragusain Pozza et avec le zaratin Félix Schiavone, descendant d'André,[1] représente pour la Dalmatie une date historique. Au contact du grand patriote slave, le jeune ragusain s'enthousiasma. Et de Padoue, dans une lettre annonçant l'envoi de plusieurs de ses poésies serbes, (24 décembre 1841) il disait : « Je ne convoite pas les lauriers poétiques ; mais je crois que l'éducation littéraire du peuple est un puissant moyen

[1] André Médulitch dit le Schiavone, né à Sebenico (1522-1582) fut le plus illustre élève du Titien et un des plus grands coloristes de l'école vénitienne.

de l'amener à l'état glorieux qui le rendra digne de la liberté. Voilà le motif qui me pousse à vous communiquer plusieurs de mes poésies pour qu'elles soient publiées dans votre journal slave. » Et le patricien ragusain signe : « Orsato Pocitch, Slave-Illyrien de Raguse ».

Outre Pozza, Kollar rencontra à Venise, Spiridion Dimitrovitch « Slave-Dalmate » de Cattaro ; Antoine Kaznatchitch, de Raguse ; et Félix Schiavone, de Zara, qui dit à Kollar : « Je connais peu le slave, mais je me réjouis profondément de voir le réveil des Slaves et de leur langue. En lisant avec soin les ouvrages slaves, je m'applique à combler les lacunes que les circonstances ont produites dans mon éducation. Non seulemcnt je me sens d'origine slave, mais je suis fier d'appartenir à l'héroïque famille slavo-dalmate. »

Kollar, dans son *Itinéraire d'Italie,* rappelle que tous les ans une cinquantaine de Slaves (Illyriens, Tchèques, Polonais) fréquentaient l'Université de Padoue. Il encouragea les étudiants à fonder un cabinet de lecture et une bibliothèque slaves. A Padoue, des Slaves de Fiume conçoivent l'idée d'organiser un cabinet slave dans leur ville natale.

Un Fiumain de Padoue, Joseph Zavrsnik compose une grammaire serbo-croate.

A Padoue et à Venise, les étudiants dalmates prennent une part très active aux mouvements littéraires de Zagreb ; ils collaborent au journal *Danica Ilirska,* dont Mazzini et Tom-

maseo ont fait l'éloge. Ils créent en terre italienne un milieu social entièrement slave.

En 1843, pour les jours de Pâques, les Slaves de Venise organisent un grand bal national et se proposent de danser, au nombre de 50 couples, le« « Kolo » national. Jean de Kukuglievitch et le célèbre poète Pierre Preradovitch, avec Dimitrovitch, se rendent à Venise et excitent leurs compatriotes à cultiver la langue et la littérature maternelles. Une Slave triestine, Sophie Rusnov, écrit dans l'album de *Kollar* : « La plume ne sait pas exprimer ma joie d'avoir fait connaissance avec le poète de *Slavy Dcery* et avec le maître de la solidarité slave. »

En 1843, Pozza envoie, de Padoue, des correspondances slaves à la *Danica Ilirska.*

De manuscrits trouvés dans le séminaire patriarcal de Venise, il tire le sujet de compositions patriotiques, toutes consacrées à la glorification de la race slave.

Dans une lettre à Kukuglievitch, il épanche ses sentiments nationaux de Ragusain et de Dalmate. De Padoue, Pozza écrit : « En terre étrangère, le devoir de tout patriote est de faire avec diligence des recherches sur sa nation et de les publier. Dans vos voyages, vous nous avez donné un éclatant exemple. C'est celui que, maintenant, je m'efforce de suivre.

« Moi-même, habitant l'Italie depuis nombre d'années et là m'occupant d'études, j'ai ressenti une inexprimable joie quand je visitais à Venise, les grandioses monuments de cette ville

enchanteresse, ses palais, ses églises, ses académies et ses bibliothèques et quand je rencontrais à chaque pas les reliques de nos aînés : le Quai des Esclavons, l'église glagolitique de Saint-Georges, la rue et le pont des Ragusains, les tableaux d'André Schiavone.

« Sans intérêt pour le public est l'impression que rapporta mon âme, et je ne songe pas à rien écrire là-dessus. Beaucoup plus important est le résultat de mes pérégrinations, c'est-à-dire la découverte d'un manuscrit serbe, dont je vais vous parler. »

Dans une correspondance de Padoue, du 3 août 1843, Pozza écrit : « Nous, Dalmates et Ragusains, éloignés de la patrie, jetés ici comme des colons, désireux de procurer à nos âmes patriotes un peu de consolation et de réconfort, nous attendons avec une indescriptible anxiété des bonnes nouvelles de la mère patrie ; et nos cœurs frémissent, tantôt de joie, tantôt de découragement, selon les messages qui nous parviennent de l'autre rive. Ainsi nous avons appris avec une joie extrême et générale que M. Kusmanitch songe à fonder en Dalmatie un journal slave. Nous nous sommes tous écrié : « Voilà ! Le Slavisme vient d'acquérir un nouveau compagnon ; et notre Marche de frontière s'achemine vers la gloire ! »

Pozza signe la correspondance : « Au nom de la jeunesse yougoslave de l'Université de Padoue. »

Portant le titre « *Plusieurs Dalmates de Pa-*

doue » apparut alors une proclamation dans laquelle les Dalmates conseillaient d'adopter la nouvelle orthographe latine qui avait été proposée par les Croates de Zagreb : « Nous avons eu beaucoup d'ennemis et beaucoup de tristesses. Il nous semble que la mesure est pleine. Ensevelissons les discordes civiles. Seule la concorde peut nous sauver et nous régénérer... C'est pourquoi nous prions le Directeur de la *Zora Dalmatinska* et ses collaborateurs d'adopter l'orthographe croate comme un moyen d'avancer l'unité nationale. Nous remercions affectueusement nos frères de Croatie pour leur incessant labeur en vue d'établir la concorde fraternelle. Nos frères nous attribuent l'honneur d'avoir posé les fondements de l'édifice national ; nous reconnaissons volontiers qu'ils furent, eux, les premiers à construire. Les fondements — sont l'honneur de nos aînés ; l'édifice — l'honneur de nos frères. »

Dans un autre article, de 1844, Pozza écrit : « Nous voulons que notre littérature soit indépendante de toutes les autres ; qu'elle soit vraiment nationale, de telle sorte qu'elle soit éloignée de Walter Scott, de Victor Hugo et de Byron autant que de Virgile, de Milton et du Tasse ; de même que la race slave possède un caractère et des traits spéciaux, nous voulons qu'un caractère et des traits spéciaux distinguent aussi sa littérature. C'est sur cette base que nous entendons élever un temple aux viles slaves. »

Dans la préface de ses poésies « *Tugjinke* » *(Les Etrangères)* publiées en 1849 à Zagreb Pozza note qu'il a composé toute cette collection de poésies en Italie, de 1846 à 1848, dans les salles dorées de l'Infant de Lucques, entre des repas somptueux, entre les courses de chevaux, les sons du clavecin et la mousse scintillante du champagne. « J'espère, écrit-il, que, de même que parmi tous ces éblouissements, je n'ai pas oublié ma nation, de même celle-ci, non plus ne m'oubliera pas. Si la Slavie se souvient de sa grandeur, nous nous reverrons ; sinon, adieu patrie, et pour toujours. » Pozza traduisit en serbe un grand nombre de poésies de Leopardi. Dans la douleur patriotique du poète de Recanati, il reconnaît sa propre douleur. L'apostrophe à l'Italie :

« Quel combat, dans ces champs, livre la jeunesse italienne ? O Dieu, ô Dieu !
« Le fer italien combat pour la gloire d'autrui. »

(A che pugna in quei campi
L'Itala gioventude ? O numi, o numi,
Pugnan per altra terra itali acciari.)

lui rend plus cuisante la douleur qu'il éprouve à voir les troupes croates et serbes combattre en Italie pour une cause étrangère à la cause nationale.[1] Dans plusieurs écrits, il réclame

[1] Orsato Pozza et Antoine Kaznatchitch firent leurs premières armes de journalistes dans la feuille triestine

la fondation d'une chaire slave sur le sol italien « afin que l'Italie apprenne à mieux connaître ses voisins d'au-delà de l'Isonzo et de l'Adriatique ». G. De Rubertis, dans son étude sur Pozza, a noté que la même proposition fut faite par un député du Parlement cisalpin et appuyée par le poète Prati. Effort inutile ! L'auteur de ces pages reprit le projet en 1896 et en 1899, dans un mémoire (rapport) adressé à feu M. Bacelli transmis par feu le député Macola ; mais l'Italie ne voulut pas comprendre ce que la France avait compris depuis 1830. [1]

Voilà, dans ses grands traits — autant que me l'ont permis le caractère de ce travail et les sources dont, par suite de l'isolement de nos pays, je pouvais disposer — la contribu-

La Favilla (L'Etincelle) dirigée par Francesco Dall' Ongaro. En 1842, ils y publièrent six articles, intitulés : I. *L'histoire des Slaves ;* II. *Alphabet des Slaves ;* III. *Histoire et Poésie ;* IV. *Un chant populaire de la Serbie* ; V. *Chants populaires ;* VI. *Le manuscrit Kraljodvorski.* — En 1843 : *Proverbes populaires, ethnographie, statistique de la population slave en 1843.* — A propos du célèbre journal, consulter Angelo Vivante : *L'Irrédentisme Adriatique,* Florence 1912.

[1] En 1848, Tommaseo, ministre de l'Instruction Publique de la république de Venise, décréta l'érection à Venise d'une chaire de langue serbe, la jugeant nécessaire à l'Italie. Le titulaire choisi par lui était Vincenzo Marinelli. Avec ironie, il dira plus tard : « Les langues slaves, qui ont des professeurs en Allemagne et en France, n'en auront pas en Italie d'ici à plusieurs siècles. »

tion de notre jeunesse padouane au mouvement national avant 1860.

La jeunesse dalmate avait fait honneur aux paroles de Tommaseo : « Soyez Illyriens ! »

La guerre de 1848, menée par les Croates et par les Serbes contre la marée magyare envahissante que dirigeait et canalisait le renégat slovaque Kossuth, fut la sanglante synthèse de l'Illyrisme. Loin de nous la pensée de refaire, même dans ses grandes lignes, l'histoire de ce célèbre conflit slavo-touranien, auquel le ban de Croatie donna, en latin, une audacieuse devise : *Regnum regno non praescribit leges.* » Je me bornerai seulement à constater que les mouvements de Zagreb et de Padoue et les appels qui retentissaient sur tout le territoire, de la Drave et du Danube jusqu'à l'Adriatique, rendaient inévitable cette guerre. Le sang est le ciment des nationalités. Le sang coula d'abord à Zagreb, en 1845, lorsque l'agitation du peuple fut étouffée par le ban Haller. Ensuite, dans les champs de la Hongrie et sous les murs de Vienne, après que Jellatchitch eût passé la Drave avec ses Croates, pour dissiper le rêve touranien d'une Hongrie désormais séparée de la civilisation universelle et poussée à l'abîme des haines de races et des hégémonies du type asiatique.

Exaspéré par les débuts de la tyrannie hongroise, angoissé et perdu dans l'universel despotisme européen, le sentiment national des Croates et des Serbes, se resserra autour du

trône des Habsbourg. Il n'y avait plus d'autre ressource. Plus qu'évidente était la nécessité historique. Une dernière fois, l'Empire utilisa pour ses intérêts la thèse médiévale proclamée par Dante. En recourant à l'empereur, on croyait trouver pour les aspirations nationales une protection réelle, un port tranquille. Une fois encore, l'Empire était considéré comme un arbitre impartial, un manteau pareil à ceux des Madones de Sienne et de Florence qui rassemblaient le peuple des deux sexes groupé et priant sous un voile parsemé d'étoiles d'or.

Aujourd'hui encore, cette lutte contre les Magyars est un enseignement de la plus haute importance. Cet enseignement proclame qu'il n'y a pas de libéralisme véritable là où l'on médite la mort d'une nation, l'asservissement d'un peuple, l'attentat contre le principe de nationalité, qui est le pivot de toute existence, le fondement et la raison d'être de toute liberté.

En quoi importait aux Croates, aux Serbes et aux Roumains la lutte « libérale » hongroise contre le despotisme de la Maison d'Autriche si cette libérale Hongrie se proposait cyniquement et commettait en effet un attentat sur l'âme des nations qui lui avaient accordé leur confiance comme des associés et des confédérés, non pas comme des serfs ou comme « matériel humain » de colonisation ? Discernant avec exactitude les forces qui composent la vie et qui assurent le progrès d'un peuple, la Croatie

se mit à la tête d'un mouvement que, sous une autre forme et avec un objectif plus vaste, nous reverrons en 1868 et en 1914. Le cri de ralliement des troupes commandées par Jellatchitch était : d'abord la nationalité, d'abord la langue maternelle, d'abord l'âme du peuple, ensuite la liberté, qui, pour être durable et sincère, ne peut germer que d'un tronc national. Elle doit être conquise de haute lutte et non octroyée. Et que la Croatie se fût engagée sur le bon chemin, nous en avons la preuve positive par les manifestations unanimes des autres parties disjointes de la nation, qui, toutes, se groupèrent autour de la Croatie, contre l'insolence hongroise.

La Slavonie, le Syrmium et les Serbes de Hongrie s'insurgèrent. Toute la Dalmatie frémit d'exaltation guerrière. Et si, poussés par la haine envers l'Autriche, frauduleuse occupante de Raguse en 1814 ; si, enthousiastes des immortels principes de 1789, qu'on s'imaginait proclamés par la Hongrie, quelques membres du patriciat ragusain accoururent dans les rangs de Kossuth, le peuple dalmate, au contraire, salua avec une joie extrême la nomination de Jellatchitch comme ban de la Dalmatie. Beaucoup de volontaires dalmates vinrent se ranger sous les étendards croato-serbes ; et de Zara à Cattaro toute une littérature, prose et poésie, augura le triomphe des armes de l'audacieux *condottiere* croate. Le prince Alexandre Karageorgevitch, père du roi actuel Pierre,

souverain de la Serbie après l'expulsion de Milosch Obrenovitch, envoya ses meilleurs officiers à Jellatchitch. Le prince-évêque Pierre II du Monténégro — l'un des meilleurs poètes de la race serbe, — écrivit à Jellatchitch une lettre enflammée, dans laquelle il lui offrait son bras et ses Monténégrins pour la guerre de libération. Il pressait le ban de prendre le commandement de la Yougoslavie et d'en finir avec les Magyars, pour toujours. Enfin, de la Bosnie, silencieuse et épuisée par les insatiables pachas de Constantinople, arrivaient des encouragements. De jeunes Bosniaques, passant la Save la nuit, se joignaient aux frères croates et serbes, pour la suprême défense de la langue et de la race. Voilà ce que furent 1848 et 1849, synthèse logique du mouvement illyrien, première lueur d'union entre les frères de la commune mère yougoslave; union qu'avait symbolisée la solennelle mise en possession du catholique ban Jellatchitch, à Zagreb, par la main du patriarche serbe-orthodoxe Rajatchitch.

L'Italie désunie et, en grande partie, encore esclave du Sire autrichien, vit cette levée de boucliers de la race slave, comprit et suivit le mouvement illyrien malgré les douleurs de sa tragique gestation. Elle comprit ce que l'Italie actuelle de 1917, unie et ressuscitée, a peine à comprendre. L'Italie actuelle s'étonne même d'un mouvement qui lui apparaît dans les li-

gnes indécises d'une terre mal connue et suspecte ; comme si ce mouvement était une chose nouvelle, artificieuse, sans précédent, une ténébreuse conspiration condamnée à disparaître dans l'abîme des combinaisons extravagantes et baroques, entre un royaume d'Etrurie et un royaume de Westphalie. Mais les Italiens de 1848-49 comprenaient ; et Mamiani écrivait à Minghetti que, si le gouvernement sarde avait envoyé des commissaires en Croatie « pour établir avec ces peuples de bonnes relations de voisinage et d'amitié, Pie IX aurait expédié des lettres de créance au personnage qui se serait mis en route chargé d'une telle mission par Charles-Albert ». [1]

Tommaseo ondoie devant la tempête. Entre son instinct anti-autrichien et libéral et le sentiment de justice qui le pénètre tout entier et l'affection qu'il porte au monde slave tiré de l'obscurité et acheminé vers un meilleur destin, il hésite indécis. Tantôt il prend parti pour les Croates, tantôt pour ceux qui ont écrit sur les boucliers le grand mensonge de la guerre à l'Autriche accompagné de l'oppression des peuples chez eux. « Vraiment — écrit-il en 1850 — les Magyars ont exercé sur les Croates une longue et incorrigible tyrannie. » [2] « Quoi-

[1] *Correspondance de Tommaseo avec Capponi,* II. 665.

[2] *Second Exil* I, p. 66.

que je reconnusse les torts des Hongrois, je souffrais de voir les Slaves se faire, par vengeance (*sic*) les argousins de l'Autriche ; et, déjà, je prédisais que l'Autriche ne leur paierait pas de salaire. »[1] Mais, dans son mémoire adressé en 1854 au Commissaire anglais des îles Ioniennes, Sir Henry Ward, il malmène, avec une perspicacité prophétique, la tartuferie hongroise, identique à celle d'aujourd'hui : « Les Magyars, en 1848, auraient pu se procurer la victoire et beaucoup d'honneur et procurer aux Slaves un avantage important si, déposant le vieil et insolent orgueil et la haine qui les fait haïr par les Slaves, ils leur avaient promis le respect de leur langue et les institutions qui assurent l'égalité civile. Tenons ferme sur ce point : que la Hongrie ne peut, par elle seule, avoir l'importance qu'elle aime à s'attribuer. »[2]

Mais l'esprit très clair du comte de Cavour comprit mieux le mouvement slave de 1848. Cavour n'avait pas été contaminé par les vapeurs du Germanisme, ni par les doctrines qui, à cette époque, commençaient à se répandre de Francfort. Dédaigneux des enseignements de violence et de proie propagés sous le manteau du libéralisme, souriant à sa belle intelligence de libéral et de latin, il prononça le

[1] *Id.* I, p. 64.

[2] *Id.* I, pp. 303-304.

20 octobre 1848, devant le Parlement cisalpin, un discours sur le mouvement slave, et plus spécialement sur la guerre croato-hongroise. Aujourd'hui surtout, ce discours mérite d'être rappelé pour l'impérissable honneur du génie italien, qui encore exempt des scories apportées plus tard par de malsains accouplements, planait, libre et fier, dans le champ des plus hautes spéculations politiques, sans toutefois abondonner jamais le terrain des plus profondes réalités.

Cavour disait : « Il y a sur les terres de l'Empire une race nombreuse, énergique, audacieuse, mais éprouvée depuis plusieurs siècles, la race slave. Elle s'étend des bords du Danube juqu'aux montagnes de la Bohème. Elle veut obtenir son entière émancipation, reconquérir sa nationalité. Cette cause est juste et noble ; elle est soutenue par des légions rudes encore mais audacieuses et énergiques ; elle est donc, dans un lointain avenir, destinée à triompher.

« L'important mouvement slave a suscité le plus grand poète du siècle, Adam Miczkievicz ; et par là nous sommes amenés à placer dans la destinée de ces peuples une confiance entière. L'histoire, en effet, nous enseigne que, lorsque la Providence suscite un de ces sublimes génies tel que Homère, Dante, Shakespeare ou Miczkievicz, c'est une preuve que les peuples parmi lesquels ils surgissent sont appelés à de hautes destinées.

« Quoi qu'il en soit, peu après le triomphe de la cause libérale à Vienne, le mouvement slave commença à se manifester ouvertement dans l'Empire. Jusqu'au mois d'avril, les habitants de la Bohême, la branche la mieux douée de la famille slave, s'efforcèrent de se délivrer de la prédominance germanique, d'établir à Prague un centre auquel pût se rattacher tout le slavisme.

« Cette généreuse entreprise échoua : tous les partis de Vienne s'unirent pour paralyser le mouvement tchèque. La malheureuse ville de Prague voulut recourir à la force ; mais, après une lutte désespérée, elle fut vaincue, bombardée, mitraillée et soumise au joug militaire, qui était encore en vigueur il y a peu de temps.

« Réprimé par la force brutale dans le Nord de l'Empire, le mouvement slave s'est, plus vigoureux, plus menaçant, plus puissant, déployé dans le Midi, dans les provinces danubiennes, habitées par les Slaves-Croates.

« Je n'examinerai pas ici les motifs et les protestations qui provoquèrent la guerre de la Croatie contre la Hongrie. Je ne veux pas descendre dans les détails de la grande lutte qui met ardemment aux prises les Magyars et les Slaves. Je rappellerai seulement à la Chambre que les Magyars, nobles et généreux quand ils défendaient les droits de leur nation contre la prépotence impériale, se sont toujours montrés d'orgueilleux et tyranniques oppresseurs envers

la race slave éparse dans les provinces de la Hongrie.

Valerio : « Ce n'est pas exact. »

Cavour : « Oui, Messieurs, personne ne peut nier qu'en Hongrie l'aristocratie n'appartienne à la race magyare ; que le peuple ne soit de race slave et que, dans ce royaume, l'aristocratie n'ait toujours opprimé le peuple.

« Quoi qu'il en soit, je n'entends pas faire l'apologie des Croates *(Hilarité)* et pas même de leur chef vaillant le ban Jellatchitch.

« *Je me borne à faire remarquer que le drapeau qu'ils ont déployé est le drapeau slave, et nullement, comme certains le supposent, le drapeau de la réaction et du despotisme.*

« Jellatchitch s'est servi du nom de l'empereur ; en quoi il s'est montré politique avisé. Mais cela ne prouve pas que son but principal, sinon unique, ne soit pas la restauration de la nationalité slave. Qu'est-ce en effet que le pouvoir impérial ? Un vain simulacre dont se servent réciproquement les partis qui divisent l'empire. Voyant l'empereur en désaccord avec les Viennois, Jellatchitch s'est prononcé en faveur du pouvoir central, mais nullement en faveur de la reconstitution du gothique édifice politique renversé par la révolution du mois de mars.

« Pour démontrer que le soulèvement de Jellatchitch n'est pas une simple réaction militaire, il suffit de faire observer que lorsqu'il s'appro-

chait de Vienne, les députés slaves, notamment ceux de la Bohême, qui représentent la partie éclairée du Slavisme, abandonnèrent l'Assemblée, avec l'intention de se retirer à Prague ou à Brunn pour établir là un Parlement slave.

« Je crois donc que la lutte qui sévit dans le sein de l'Autriche n'est nullement une lutte politique comme celle de mars, mais bien le prélude d'une teribile guerre de race, la guerre du germanisme contre le slavisme[1] »

— *Surprising, Wonderful* — a écrit une main anglaise en marge d'un autre discours de Cavour, comme nous le dit l'honorable Ruffini[2] et c'est vraiment le seul commentaire de si grandes pensées. L'Italie du Risorgimento a donc la gloire d'avoir compris par intuition les événements qui aujourd'hui mûrissent entre la Mer Baltique et la Mer Egée. Après Machiavel, après Guichardin, après G.-B. Vico, après toute l'innombrable pléiade des grands diplomates vénitiens, Benso di Cavour, en plein XIXe siècle et en plein absolutisme, interprétait encore

[1] Extrait du discours prononcé dans la séance du 20 octobre 1848, à propos de la discussion sur la politique du ministère Pinelli et sur l'opportunité de déclarer la guerre à l'Autriche.

Discours parlementaires du comte C. de Cavour. Recueillis et publiés par ordre de la Chambre des Députés. Turin. Botta successeur, 1863. Vol. I.

[2] *L'insegnamento di Cavour*. Milan. Treves Frères. 1916, p. 36.

une fois l'intuitive et large pensée de la vieille nation latine lorsque celle-ci n'avait pas eu encore son horizon resserré et les ailes coupées par la méthode et par l'idéologie des philosophes et des parvenus allemands.

La guerre de 1848 n'a pas réalisé les espérances que beaucoup de gens avaient placées en elle. Mais l'essence de la guerre, la force motrice, l'idée mère qui, paradoxalement, donnait aux Slaves l'aspect de champions de l'absolutisme, et aux Hongrois oppresseurs celui de paladins de la liberté, cela n'a point péri dans la marée d'absolutisme qui succéda à la grande commotion nationale.

Il faut du discours de Cavour pénétrer à fond l'essence, qui, vraie en 1848, ne peut pas ne pas l'être en 1917. Peut-être, si l'autocratie russe de Nicolas Ier n'avait pas puissamment contribué à réfréner la Révolution, la Monarchie des Habsbourg aurait-elle pu surmonter la crise ; et peut-être le despotisme ne se serait-il pas abattu sur ceux qui combattaient pour une liberté fictive et sur ceux qui luttaient pour le bien suprême de l'homme : la langue maternelle. En tous cas, on ne peut juger la réaction de 1850 d'après les principes d'aujourd'hui ; et, de même, les Croates et leurs frères slaves n'ont pas à s'accuser d'avoir, fût-ce indirectement, favorisé une recrudescence de l'absolutisme. Apprécier les faits historiques d'après les consé-

quences que les auteurs de ces faits n'ont pu prévoir ou que, tout en les prévoyant, ils n'auraient pu empêcher, cette méthode n'est pas digne de l'esprit d'un historien ni du critère d'un homme politique véritable. Ainsi, on pourrait reprocher aux nations d'avoir, après Leipzig et Waterloo, été asservies par le régime de la Sainte-Alliance ! Du reste, il n'est pas vrai que les germes semés par Jellatchitch ne se soient pas retrouvés dans les mouvements constitutionnels croates et dalmates de 1860. Il n'est pas vrai non plus que la catastrophe de Novare n'ait pas procuré de sérieux avantages à la cause de l'Unité italienne.

Tommaseo, qui n'avait pu prendre son parti du concours que les fauteurs de la réaction avaient reçu des Croates, jugea avec plus d'équité ensuite, à la veille de la grande guerre de 1859. Le grand Dalmate prit hardiment la défense des Croates. Dans un mémoire composé à Corfou, que les Italiens d'aujourd'hui devraient méditer, il revendiqua pour la Croatie l'honneur de jouer un rôle notable dans le réveil national yougoslave ; en outre au *droit* hongrois et autrichien il opposait le vénérable *droit national* croate[1].

Un des plus grands prophètes de l'Illyrisme, un Dalmate, se devait à lui-même et devait à son peuple de fournir cette réhabilitation. Et,

[1] Consulter le *Mémoire,* à l'*Appendice* II.

malgré le ton irascible qu'elles ont quelquefois, les polémiques de 1861-1862 ne pourront déraciner ni même simplement ébranler le sentiment atavique qui dictait ces généreuses paroles.

CHAPITRE III

Le régime absolutiste autrichien en Dalmatie. — L'aube constitutionnelle (1860). — Les deux partis en Dalmatie : le parti unioniste et le parti autonomiste. — Oligarchie électorale du parti autonomiste. — Hommages de tous les partis au caractère slave de la Dalmatie. — « *L'Annuario Dalmatico* » et son rôle dans la vie politique de la Dalmatie. — Déclarations du parti autonomiste dalmate sur le caractère slave de la Dalmatie. Le député Bajamonti et son programme. — Ses déclarations sur le caractère slave de la Dalmatie (1864). — Le mouvement national à Zara. — Fondation de l'organe unioniste « *Il Nazionale* » et de l'organe autonomiste « *Il Dalmata* ». — Programme slave de l'organe autonomiste « *Il Dalmata* » (1866). — Déclarations slaves sur la culture italienne en Dalmatie. — La brochure politique « *Un vote pour l'Union* » (1861). — Programme de l'organe du parti slave unioniste « *Il Nazionale* ». — Triomphe électoral du parti unioniste slave. — Adresse à la Couronne (3 septembre 1870). — Le suffrage populaire en Dalmatie. — Infidélité du parti autonomiste à son programme de 1866 et son évolution à rebours. Le parti autonomiste dans l'impasse. —Le parti autonomiste se mue en parti « italien » (1874). —Tactique des deux partis. — Caractère libéral du programme unioniste. — L'appel des Croates aux Dalmates en 1860. — Manœuvres du gouvernement autrichien contre la proposition unioniste des Croates. — Tension entre les deux partis dalmates. — Erreurs politiques. — Apologie de la langue serbo-croate. — Caractère négatif du programme italien. — Persécutions autrichiennes contre le parti slave unioniste en Dalmatie. — Appui prêté par le parti autonomiste au gouvernement autrichien. — Apaisement progressif de la lutte entre les Slaves et le parti italien. — Projets de conciliation sur la base de la reconnaissance du caractère slave de la Dalmatie.

Toutes ces belles espérances d'un *Risorgimento* qui marcherait parallèlement avec l'autre dont les destinées mûrissaient entre les Alpes et la mer s'éteignirent sous le drap funèbre de la bannière jaune et noire. En Italie, du haut des Alpes, on épiait « l'apparition d'un drapeau ami » ; en Dalmatie au contraire, on n'attendait plus rien. Par delà les monts, le même centralisme de fer et l'omnipotence du fonctionnarisme allemand replaçaient les plaques allemandes aux tournants des rues de Zagreb. En Bosnie, un silence de mort. Quant à la Russie, elle était battue en brèche par les puissances occidentales, pour le compte de l'Autriche et de la Prusse. L'unique association slave de Zarą, la *Matica Dalmatinska,* fut supprimée. Pour la seconde fois, l'éclipse de l'idée nationale, entre 1850 et 1860, prépara la féroce revanche des éléments bureaucratiques qui déshonoraient la langue de Mazzini et de Gioberti, au préjudice des principes libéraux du futur parti slave constitutionnel.

La langue italienne, que tous, indistinctement, parlaient et écrivaient devint aussi, dans les nouvelles luttes, le véhicule de la pensée slave. La bureaucratie du type lombardo-vénitien se préparait à défendre ses positions privilégiées en se servant de la langue de la liberté ; et les phalanges slaves, toutes pénétrées de l'évangile révolutionnaire italien, engagèrent l'attaque dans la même langue.

Voilà, en 1860, la situation des deux partis qui se disputaient l'âme dalmate. C'était l'heure où, en Italie, Victor-Emmanuel ceignait la glorieuse couronne ; et où le cynique François-Joseph concédait le Statut à ses peuples, avec la même souveraine indifférence qu'il avait montrée en étouffant les mouvements slaves de 1848, et, comme récompense de l'appui des Slaves, en leur faisant cadeau des Ordonnances de Bach. [1]

[1] En 1860, François-Joseph, sur la proposition du Comte Golouchowski (père de celui qui fut ministre des affaires étrangères et le ferme soutien du statu quo balkanique pour le compte du dualisme magyar-allemand), octroya à l'Empire une Constitution (Patente Impériale du 20 octobre). Désormais le souverain exerçait le pouvoir de concert avec les Diètes et avec un Conseil de l'Empire composé de délégués des Diètes. Sauf la législation concernant les intérêts communs à tous les pays de l'Empire (finances, commerce, guerre et diplomatie), les provinces, par l'organe de leur Diètes, devaient jouir d'une large autonomie locale.

C'était un acheminement vers une organisation fédérale de l'Empire. Malheureusement, la constitution d'octobre fut de courte durée. Le ministre Schmerling, qui succéda à Golouchowski, la remania, sous l'influence de la Prusse, dans un sens centraliste. Il fut l'auteur de la Patente du 26 février 1861 qui, tout en laissant aux Diètes le droit d'envoyer leurs délégués au Conseil de l'Empire (la Dalmatie en devait envoyer 5 et la Croatie 9) restreignit leurs attributions à tout avantage du Parlement central.

Après les victoires sur la France, l'influence germani-

Aucun de mes lecteurs n'exigera que je refasse l'histoire détaillée de la mémorable lutte parlementaire entre le parti dénommé de l'« Autonomie dalmate » (Autonomiste) et le parti dénommé National, qui avait pour programme l'union de la Dalmatie et des provinces sœurs. Ce travail sera fait ailleurs et au moment convenable. Ici, je me bornerai à la très rapide synthèse d'une lutte qui, dans les deux camps opposés, fut ennoblie par le talent et par le

que s'affirma davantage et c'est obéissant aux suggestions de Berlin et de Budapest, appuyées sur la menace d'une seconde guerre à l'Autriche, que le Reichsrath vota la loi du 2 avril 1873, aux termes de laquelle le droit d'envoyer des délégués au Parlement de Vienne fut enlevé aux Diètes et furent introduites les élections directes pour le Conseil de l'Empire.

Cette réforme de la constitution consacra le triomphe du dualisme de 1867 et du principe centraliste. L'introduction du suffrage universel pour le Reichsrath (1907) ne put ébranler le système centraliste et même il l'aggrava par une savante loi électorale, rédigée au profit de l'hégémonie des Allemands, et par la mobilisation des masses rurales aux ordres d'un puissant clergé et d'une phalange compacte de fonctionnaires imbus de l'esprit centraliste de Joseph II.

Les Diètes furent ravalées au rang de Conseils provinciaux. Leur histoire toutefois est infiniment plus intéressante que celle du Reichsrath. C'est qu'en effet dans les Diètes des pays autrichiens s'élabore la vie intérieure des nationalités de la Monarchie et c'est en elles que gronde la menace des futures émancipations.

caractère de beaucoup de Dalmates éminents et aussi, quelquefois, par l'emploi de méthodes empruntées à l'arsenal de l'ennemi commun.

D'un côté, le municipalisme, la paisible existence d'une Dalmatie mollement étendue dans un vénétianisme anachronique et coulant ses jours à la remorque du grand navire autrichien « en conformité avec le traité de Campo-Formio ». Dans le camp opposé, l'Unionisme, dont le drapeau semblait arborer la devise de Mazzini : « La négation ne fonde rien » et qui appelait la renaissance de la Dalmatie avec tous ses droits séculaires, en un ensemble national plus vaste, plus en harmonie avec ses aspirations et avec son intérêt.

D'un côté, près des Idéalistes de l'autonomie dalmate, se rangèrent tous les sbires du fonctionnarisme autrichien, à qui l'autonomie dalmate, autrement dit le définitif régime civil d'une province autrichienne séparée de ses sœurs, convenait parfaitement, ainsi qu'à une oligarchie de stipendiés sans dignité. Dans l'autre camp, le parti du progrès et du nationalisme, où se mêlaient bourgeois et aristocrates, cléricaux et libéraux, disputant le chemin à l'hydre bureaucratique au nom du Principe National, pour revendiquer le droit des grandes masses populaires de respirer plus largement et de régler leur propre sort.

Entre ces deux principes : Etat omnipotent

et principe national ; *statu quo* et Révolution, le destin voulut que Nicolas Tommaseo rompît plusieurs lances pour son idéal municipal — autonome — fédéral. Sans le désirer, le grand Dalmate fournit au parti de la bureaucratie des armes pour combattre le parti national. En réalité bien qu'on ne le vît pas dans les rangs du parti de l'Union, il était avec ce parti, de toute son âme et de tout son esprit anti-sectaire.

Cruelle ironie de l'histoire ! L'auteur des *Iskrice* invoqué par ceux qui restaient en chemin pour combattre avec âpreté la langue même dans laquelle les *Iskrice* étaient écrites, langue placée par le grand Dalmate sur le sommet de la montagne comme un phare et aussi comme une intangible divinité !

Mais une consolation posthume ressort de cette lutte, qui se termina par le triomphe de la volonté nationale exprimé dans une longue série de victoires électorales écrasantes.

Triomphe limité, au point de vue de l'application pratique, par l'ennemi autrichien qui s'acheminait au suicide d'aujourd'hui ; mais triomphe réel. En effet, à la veille du conflit mondial, la Dalmatie, sauf quelques groupes isolés et très rares, était désormais et pour toujours, entrée d'esprit dans le sein de la plus grande unité slave. La consolation que nous venons de signaler consiste en ceci : par l'effet

de la loi naturelle formulée plus haut, il y eut dans toute la Dalmatie, depuis le commencement de la grande lutte, non pas entre Italiens et Slaves, mais entre Autonomistes et Unionistes, un plébiscite unanime en faveur du caractère slave de la Province. La lutte engagée alors ne se dessine pas comme la résistance d'un élément italien et absolument aborigène contre une poussée de foules sans nationalité, inconscientes de leur caractère slave, aveugles instruments des frauduleux artifices de Vienne. Dire cela, c'est avancer une assertion démentie par les faits. On ne peut la soutenir qu'en falsifiant délibérément l'histoire.

En réalité, le peuple dalmate, c'est-à-dire la grande majorité agricole du pays, ne fut pas même consulté au début de la lutte.

Les 15.672 dalmates qui, dans la statistique de 1860 (compilée en pleine orgie bureaucratique autrichienne italianisante) figuraient comme « parlant habituellement l'italien » étaient représentés, à la Diète dalmate de 1861, par *vingt-six députés*. En revanche, les 400.000 « au parlage slave », selon l'expression cynique d'un exilé dalmate, n'avaient que *quinze députés* pour les représenter. On vit donc ce miracle : les vingt-six députés représentant une infime minorité du peuple dalmate rivalisaient avec les quinze représentants de l'énorme majorité slave à qui affirmerait le plus énergique-

ment le caractère slave de la Dalmatie. Ce fut, jusqu'en 1876, le dogme du parti alors autonomiste, aujourd'hui italien.

L'*Annuaire Dalmate* rédigé par N. Tommaseo, par Giuseppe Ferrari-Cupilli et par bien d'autres éminents représentants des deux partis de la classe dalmate cultivée, disait en 1861 : « En Dalmatie il n'y a et il ne peut y avoir d'autre nationalité que la slave ou, plus exactement, la croato-serbe. A tort certains Dalmates se croient Italiens. Ils ne sont Italiens que de culture... A l'Italie nous sommes redevables non pas de tout, mais de beaucoup.

« La civilisation est un bien si précieux qu'on n'y renonce qu'en renonçant à la vie. Demander aux Dalmates cultivés de renoncer à ce trésor de civilisation italienne amassé au cours de tant de siècles, et de le jeter au fond de leur mer serait une folie, sinon un crime.

« Même il faut, toujours davantage, augmenter ce trésor ; mais l'employer d'une autre manière que jadis... En conservant toujours sa personnelle originalité, on peut bien absorber de la civilisation ce qui est nécessaire au développement et au perfectionnement de l'individualité nationale. La Carniole, la Croatie et aussi la Serbie actuelle ont pour destinée d'incorporer à notre personnalité certains éléments germaniques ; et lui en assimiler de latins, voilà le rôle de la Dalmatie. Donc, elle doit être slave en tout et pour tout.

« Les Grecs n'ont pas greffé sur le peuple latin des éléments de leur civilisation en se romanisant ; et les Romains eux-mêmes tirant des Grecs ces éléments-là, se sont conservés toujours Romains. Ainsi, par le fait seul qu'ils sont et se maintiennent Slaves en âme et en esprit, les Dalmates pourront satisfaire à la très noble mission que la nature leur réserva... Naturellement, le puissant attrait d'une civilisation avancée a ébloui leurs yeux, a fasciné les esprits vierges, séduit les cœurs d'un grand nombre de Dalmates et les a fait palpiter d'une irrésistible sympathie ; mais ce n'est pas une raison pour croire que ces Dalmates, oublieux de leurs frères moins favorisés et moins cultivés, veuillent les trahir.

« L'idée d'italianiser la Dalmatie, même si jadis elle a eu tant de partisans, ne saurait en avoir un seul au temps où nous sommes. Pareille idée ne serait plus une folie, mais un crime. »

Ces paroles si claires furent suivies d'autres, plus claires encore. Un hymne universel s'éleva en l'honneur du caractère national slave de la Province appelée enfin, après mille ans d'histoire, à déposer, en face de l'Europe civile, sur sa foi nationale et sur son état civil. Même les opposants à toute modification du *statu quo* ne furent ni les moins énergiques ni les moins explicites. Tous proclamèrent que, dans la future réorganisation de la Monarchie des Habsbourg,

la question politique sur la destinée de la Dalmatie ne pouvait ni ne devait, en aucune manière, impliquer une question préjudicielle sur le caractère ethnique du pays ; caractère qui devait rester en dehors et au-dessus de tout débat.

Dans son discours d'ouverture de la session de 1863 (12 janvier) le président de la Diète, le chevalier Petrovitch[1] fit la déclaration suisuivante : « La langue slavo-dalmate, Messieurs, qui s'appelle ainsi, en vertu d'un vote de la Chambre et qui est presque identique à la langue littéraire des Serbes et des Croates, a un avenir trop certain pour qu'on ait besoin de la répandre par des moyens violents. Rien ne contribuera mieux à son épanouissement final que la propagande des livres utiles reproduisant dans cette langue les idées de la civilisation européenne.

« En Dalmatie, la langue italienne est un hôte bienfaisant, qui ne mérite pas d'être renvoyé comme un parasite importun. »

[1] L'Empereur nommait les présidents des Diètes des royaumes et pays représentés au Conseil de l'Empire. Il les prenait dans le sein de la majorité ; et les vices-présidents dans les rangs de la minorité. Jusqu'en 1870, comme nous le verrons, la majorité de la Diète dalmate était « autonomiste ». Le chevalier Petrovitch était un avocat de Zara, serbe-orthodoxe italianisant, très estimé, dans tous les groupes de la Chambre, pour son impartialité.

Mais le même président avait été plus explicite encore dans la session de 1861, (la première de l'ère constitutionnelle) lorsque la Diète avait ressenti une agitation extrême en entendant le député Pavlinovitch, qui osait parler slave. Le président dut intervenir et, en ces termes, rappela à l'ordre la majorité : « Messieurs les Députés, ce serait une folie de contester que, des Alpes Dinariques jusqu'à la plus lointaine de nos îles, le pays et ses habitants soient slaves. »[1] Nous ne nous arrêterons pas aux déclarations que fit le comte Francesco Borelli devant le Parlement de Vienne et qui, tout en refusant d'adopter le programme du parti national, demanda l'union de la Dalmatie avec les Provinces sœurs de la Bosnie et de l'Herzégovine, alors accablées sous le joug turc.[2]

[1] C'est un devoir de pure justice de noter que l'agitation qui s'était produite dans la majorité n'était point partagée par les députés libéraux comme MM. Filippi et Bajamonti. Elle partait des bancs où siégaient les fonctionnaires autrichiens élus avec un programme autonomiste contre lesquels Bajamonti eut à soutenir une lutte aussi honorable pour lui que malheureusement stérile, après sa défection du camp libéral, en 1866.

[2] Avant lui, Tommaseo avait préconisé l'union de la Dalmatie avec la Bosnie-Herzégovine, comme avec son *hinterland* naturel, comme « intégration nationale et économique de la côte dalmate ». Ainsi que tous les Serbo-Croates, il estimait que cette union aurait formé une étape vers la réalisation de l'Unité intégrale.

Nous ne nous arrêterons pas non plus à une autre déclaration faite par l'honorable Serragli, dans la séance du 28 mars 1863. Il proposait de qualifier du nom de « notre langue » la langue serbo-croate, par opposition à la langue italienne. Non plus aux déclarations du Gouverneur Mamula, allié et protecteur du parti autonomiste et qui, dans le discours d'ouverture du 26 septembre 1864, disait catégo-

Du reste, en Italie, tous les esprits équilibrés ont toujours considéré comme inséparables la destinée de la Dalmatie et celle de la Bosnie. Nous citerons, par exemple, l'honorable Sonnino — le ministre actuel des affaires étrangères en Italie. Dans la *Rassegna Settimanale,* qu'il dirigeait à Florence, celui-ci désignant l'opposition magyaro- allemande à la conquête de la Bosnie-Herzégovine, faisait observer, en 1878, (Vol. 6 p. 86) que le Gouvernement de Vienne ayant refusé l'annexion de la Bosnie-Herzégovine avait sacrifié « l'intérêt de ses provinces dalmates dont le commerce languit par suite de leur séparation d'avec le pays qui devrait être pour leur commerce la source naturelle d'approvisionnement ».

Malheureusement, cette annexion l'Autriche l'a beaucoup plus tard effectuée *in odium Slavorum,* avec l'intention de gouverner séparément les pays yougoslaves, les excitant les uns contre les autres, exploitant les tares séculaires de chacun d'eux. Au contraire, les Slaves du Sud, en demandant l'annexion des anciennes provinces turques, espéraient avancer leur propre unité et se délivrer de la tutelle allemande-magyare. Ce tragique dissentiment a rendu plus aigu le conflit serbo-autrichien. Il n'est pas la dernière cause de la guerre actuelle.

riquement : « La Dalmatie est terre slave ; en douter est folie ». Nous n'avons pas non plus à insister sur la déclaration significative faite par Mgr. Maupas, archevêque de Zara, qui, dans la séance de la Diète dalmate du 17 Juillet 1887, disait : « L'honorable député connaît bien la Province et sait que dans n'importe quelle église, spécialement à la campagne, mais aussi dans les villes, le peuple chante en langue slave. Dans n'importe quelle fonction religieuse, hors de la liturgie sacrée où cette langue n'a jamais été admise, tous les chants sont slaves ; même dans les cérémonies liturgiques, le peuple répond en se servant de sa langue usuelle ». En revanche, nous nous arrêterons à deux autres témoignages irréfragables, qu'aucun artifice de rhétorique ni aucun sophisme non seulement ne pourra abattre mais dont il ne pourra même pas affaiblir la signification spontanée et profonde.

De nos jours on a invoqué le témoignage de Bajamonti, le célèbre maire, souverain quasi-absolu de Spalato, de 1860 à 1880, un des hommes les plus éminents de la Dalmatie, au siècle dernier. On nous permettra d'invoquer, nous aussi, la déposition de M. Bajamonti, en faveur de notre rapide synthèse. Aujourd'hui, tant d'années après sa chute et après sa mort et malgré de graves erreurs et d'inénarrables faiblesses, Bajamonti possède toujours le respectueux attachement de toutes les âmes no-

bles, sensibles à la voix de la justice et de la liberté. Ce que nous allons dire de lui ne sera pas imputé comme une flatterie posthume au fils de son adversaire le plus obstiné et le plus chevaleresque et dont, plus d'une fois, la maison fut le point de mire des pierres et des balles lancées par la racaille spalatine, que fanatisaient d'obscurs suborneurs et que Bajamonti, maire, ne sut, nous ne disons point ne voulut pas, réfréner.

Homme complexe et singulier, Bajamonti se détache dramatiquement sur le fond de l'histoire dalmate et spalatine. Doué de rares aptitudes, séduisant, généreux, éloquent, très instruit, entreprenant jusqu'à la témérité, accessible à tous les courants modernes, sensible à toutes les indications de l'esprit public, Bajamonti fut une haute figure dont le parti autonome italien ne peut faire son *representative man*. Dans la première phase de son aventureuse carrière, il personnifia la pure notion du libéralisme et de la tolérance et, en outre, de l'idée de l'autonomisme indépendant du fonctionnarisme autrichien — idée qui, moyennant l'actif concours des principaux chefs slaves, aurait pu se développer dans le large nationalisme que préconisait Tommaseo ; dans un parfait accord de la culture italienne et slave, du droit populaire et du respect d'une vénérable tradition.

Bajamonti s'en rendait compte, mais eux

aussi, les ennemis de l'entente italo-slave. Ces derniers dirigés par le triste et néfaste Lapenna, fonctionnaire Impérial et Royal, le combattirent avec fureur et finirent par l'assujettir à l'idée inféconde de l'autonomisme italo-autrichien.

Bajamonti fut le régénérateur de Spalato, l'homme qui, depuis le temps de Dioclétien, a fait le plus pour l'illustre cité. Il avait dans l'avenir de Spalato une foi fervente. Il fit construire le premier palais moderne ; introduisit l'éclairage au gaz ; fonda l'« Association Dalmate » pour l'érection d'édifices monumentaux ; améliora le port et construisit les digues de Spalato ; éventra beaucoup de quartiers malsains et ouvrit des rues nouvelles ; éleva un magnifique théâtre (incendié en 1886) qui pouvait rivaliser avec *La Fenice*, de Venise. Il réédifia des églises. Il conçut et, vers la fin de son administration, réalisa la grandiose idée de restaurer l'acqueduc de Dioclétien ; œuvre qui fonda sa grande popularité parmi les classes élevées de la ville et inspira à la foule une admiration fanatique. Le peuple de Spalato, de race slave (croate) très pure et absolument incapable de parler l'italien, lui donna le nom de *père* (Ciacia) ;[1] et ce devint une mode de l'avoir aux fonts baptismaux, comme parrain des petits garçons et de faire de lui un tuteur

[1] De l'argot spalatin.

et un curateur pour les intérêts des familles.

Un tel homme aurait dû, naturellement, marcher avec le jeune et vigoureux parti national slave, puisqu'il y avait entre eux communauté de principes libéraux et d'invincible aversion à l'égard du fonctionnarisme autrichien.

Sans doute, l'union se réalisa, mais elle dura bien peu de temps. Et ce fut un grand malheur pour la Dalmatie, qui eut beaucoup à souffrir de la scission entre le parti libéral et Bajamonti. Nombreux étaient les motifs de divorce. Mentionnons les frauduleuses menées du parti autonomiste gouvernemental, qui, profitant des erreurs économiques de Bajamonti, l'enveloppa dans ses replis ; — l'incompatibilité d'esprit et de tempérament entre Bajamonti et plusieurs chefs nationaux ; — surtout, la prédominance exercée par le cléricalisme de l'abbé député Pavlinovitch et l'affirmation trop unilatérale et trop radicale du croatisme pur contre les tendances unionistes serbo-croates de la fraction libérale du parti slave, tendances qui avaient pour point d'appui une sage décentralisation. Mais, ainsi que nous l'avons dit, le divorce ne fut consommé que plus tard. La dramatique carrière de Bajamonti commença sous la forme d'une lutte violente entre le maire de Spalato, soutenu par les Nationalistes, et la majorité des Autonomistes, ardemment autrichiens, anti-slaves et centralistes.

Dans l'historique séance du 5 avril 1864, Ba-

jamonti fit les plus explicites déclarations sur le caractère slave de sa patrie. On discutait l'éternelle question de la langue. L'honorable Klaitch, reconnu comme chef de la minorité nationale slave, engagea la discussion : — « Appelons-nous, dit-il, du nom qui nous plaît le mieux: nous ne cesserons jamais d'être ce que nous sommes — un peuple, une famille. Que nous nous appelions « Autonomistes », « Annexionnistes », « Nationalistes » — nous sommes tous Dalmates et par conséquent Slaves. La lutte qui nous divise n'est pas une lutte de race, ni de culture, ni de nationalité mais simplement de langage. Non seulement nous ne sommes pas les ennemis de la langue ni de la culture italiennes, mais nous nous reconnaissons redevables envers cette langue et envers cette culture pour une grande partie de notre éducation. C'est précisément parce que nous avons reçu la formation italienne que nous ne devons pas renier notre origine ni devenir les ennemis de notre nation. Avant tout, la civilisation italienne est civilisation nationale. La Dalmatie, réalisant la complète nationalisation de son peuple, se montrera digne de sa noble éducatrice. Notre patrie est petite ; mais par sa situation, par ses traditions, par les éléments de sa culture, elle est appelée à exercer une grande influence sur le progrès intellectuel des peuples Slaves voisins, nos frères. C'est notre tâche de la diriger vers l'avenir que la

Providence lui réserve, les luttes fratricides ayant pris fin, et l'union de tous servant à une œuvre commune ».

Bajamonti répondit : « En combattant l'union de la Dalmatie avec la Croatie, nous n'agissons pas contre notre langue ni contre notre nationalité. Notre programme est celui-ci : « Slaves, demain ; Croates, jamais ! » Pour nous, l'annexion et la nationalité sont deux questions distinctes. Sur la première, nous ne nous entendrons jamais, du moins jusqu'à ce que la question d'Orient prenne plus d'importance. Sur la seconde, nous voulons et nous devons nous entendre. Du reste, en ce qui concerne l'annexion, la solution n'est pas entre nos mains. Si le suprême intérêt de l'Etat exige qu'on fasse de nous des Croates, nous deviendrons Croates ; si, par contre, il convient au Gouvernement de nous laisser être ce que nous sommes, Slavo-Dalmates, nous resterons tels... Notre tâche actuelle, je le maintiens, consiste à unir toutes les forces libérales de cette Chambre, à former dans le pays un parti libéral qui fasse passer avant toutes les autres la question de la liberté et combatte énergiquement la délétère puissance du parti gouvernemental. Le rôle du parti libéral sera, aussi, de montrer que nous, libéraux, nous ne sommes pas les ennemis du Gouvernement de Sa Majesté, dont les vrais ennemis, au contraire, sont ces fonctionnaires publics qui, souillant

toutes les nobles institutions et toutes les intentions généreuses de l'autorité qui les place, eux, au gouvernement de la chose publique, conspirent contre notre bien-être, pour élever sur ses ruines, leur fortune personnelle » *(Applaudissements)*. Le mémorable discours de Bajamonti se termina par ces déclarations : « L'heure est venue de parler le front haut et de dire : — sauf l'annexion, nous avons le même programme que les annexionnistes » *(Vifs applaudissements)*. M. Klaitch riposta : « A nos yeux, l'annexion a toujours été, avant tout, une question de nationalité, puisque dans la première nous avons vu un efficace moyen de garantir et de fortifier la seconde. Toujours nous avons considéré comme secondaire la question politique et nous la considérons comme telle aujourd'hui encore... Si donc l'honorable Bajamonti, en se déclarant député slave, affirme que, sauf l'annexion, nous avons un programme commun, je salue avec joie ces paroles, et je ne vois plus entre nous de divergences d'opinion. Son programme est le nôtre. Sans méfiance, sans soupçons, travaillons unanimement à l'amélioration de la destinée de notre peuple et préparons-le à de plus hauts desseins. » *(Applaudissements prolongés)*. [1]

A M. Filippi qui demandait : « Comment la Croatie pourrait-elle être utile à notre nationa-

[1] Compte-rendu de la session de la Diète en 1864.

lité ? », M. Pavlinovitch répondit en substance :

« Si M. Filippi savait que notre nationalité y est garantie ; qu'au delà du Velebit[1] notre langue est la langue officielle pour les écoles et pour la justice, il comprendrait ce dont aujourd'hui il se montre ignorant. »

Cette discussion élevée, qui présageait à la Dalmatie un paisible et harmonieux développement dans le sillon que lui avaient tracé l'instinct du sang et la vérité historique, provoqua à Vienne une irritation violente. Les Dalmates osaient parler de concorde et de slavisme ! On devait rabattre leur orgueil. Un incident survenu entre le commissaire du gouvernement et un des chefs de la fraction autonome-slave-libérale, M. Ghiglianovitch, eut comme conséquence, deux jours après (7 avril) un Ukase Impérial, qui dissolvait la Diète. Ainsi firent naufrage les débats sur les propositions relatives à la langue, sur le budget de 1865, sur la proposition de séparer en Dalmatie le gouvernement civil et le gouvernement militaire, etc... Pour justifier l'acte qui dissolvait l'assemblée, l'organe officiel de l'Empire accusa celle-ci de s'être livrée à des « discussions passionnées » et à de « violentes attaques contre le Gouvernement. »

[1] Chaîne de montagnes, appartenant au système des Alpes Dinariques, entre la Croatie proprement dite et la Dalmatie.

Le même jour se fondait à Zara l'*Union libérale*, à laquelle donnèrent leur adhésion des nationalistes et des autonomistes, c'est-à-dire tout le parti unioniste et l'aile libérale du parti autonomiste (appelé maintenant italien). Pour accentuer sa solidarité avec le parti slave pur, Bajamonti s'inscrivait parmi les membres fondateurs de la société littéraire serbo-croate, la *Matica Dalmatinska*, fondée à Zara en 1861.

Jusqu'en 1866, l'organe du parti que nous appellerons purement slave, *Le National*, publié en langue italienne, à Zara depuis 1862, illustré par la lutte élevée et courageuse que soutint son premier directeur, Sperato Nodilo,[1] était en même temps l'organe de la fraction libérale du parti de l'Autonomie. Mais, en 1866, ce parti jugea opportun d'avoir son propre journal ;et ainsi survint *Il Dalmata*, lequel représente encore le parti maintenant appelé italien ; tandis que *Il Nazionale*, devenu *Narodni List* (rédigé aujourd'hui en langue serbe exclusivement) représente les intérêts de la plus forte fraction du parti serbo-croate, c'est-à-dire de la majorité de la Diète dalmate.[2]

L'année où, par l'entrée des troupes italiennes dans Venise, se réalisa le rêve du grand

[1] Eminent historien, né à Spalato en 1830. De 1874 jusqu'à sa mort (1912) il occupa la chaire d'Histoire Universelle à l'Université de Zagreb.

[2] Sur 41 députés, 35 sont Serbo-Croates, contre 6 dénommés Italiens.

exilé dalmate, *Il Dalmata* crut devoir rendre hommage aux sentiments nationaux de la Dalmatie, en publiant dans son premier numéro (10 mars 1866) un programme anti-unioniste au point de vue politique, mais purement slave au point de vue national.

« Slaves, non seulement de race, mais aussi de cœur et de sentiments — disait le programme du grand organe actuel de l'italianité en Dalmatie — nous sommes les premiers à proclamer la légitime consanguinité des liens qui nous rattachent à nos autres compatriotes. Ces compatriotes sont plus de soixante millions, et quoiqu'ils ne s'appellent point Dalmates, ils sont tous nos frères cependant, tous fils de la grande mère commune. Orgueilleux de la féconde vigueur de la souche dont nous sortons, nous sommes les premiers à soutenir que l'arbre généalogique de notre nation n'étend pas ses racines seulement des bords de l'Adriatique au pied du Velebit. Ces racines passent sous les stériles montagnes qui entourent la Dalmatie et filent loin au-delà, vers le Nord et vers l'Orient.

« Nous le répétons : personne plus que nous n'aime le principe de nationalité ; et si l'intérêt patriotique ne déconseille pas notre union avec les Croates, nous serons les plus pressés de la demander ... »

Au mois de mai de l'année qui précéda la fondation du journal *Il Dalmata*, on avait célé-

bré en Dalmatie le sixième centenaire de la naissance de Dante ; pendant que les Associations littéraires dalmates et croates se faisaient représenter à Florence par le comte Pozza. En hommage au divin Poète l'orateur officiel de Spalato, l'abbé Devitch, ne craignait pas de formuler cette déclaration : « Oui, nous Dalmates, bien qu'enfants d'une autre nation, nous savons apprécier les mérites du père de cette littérature où nous avons puisé les principes de notre civilisation et envers laquelle nous éprouvons la plus vive reconnaissance. De grâce ! puissent ces principes rendre moins difficiles les efforts que, de nos jours, nous faisons pour progresser dans la civilisation avec nos moyens, avec notre langue. »

Développer la nationalité slave au moyen de la civilisation italienne, dans cette définition s'étaient condensés tous les programmes dalmates, à l'exclusion de n'importe quelle thèse politique.

En 1874, dans le journal *l'Avvenire* de Spalato, Arturo Colautti fit allusion à une nationalité italienne en Dalmatie, distincte de la nationalité slave. (Ce même Colautti, en 1872, comme directeur du *Dalmata,* avait aussi conservé la forme bilingue du journal autonomiste.) Les cercles autonomistes de Zara se soulevèrent et jugèrent devoir prendre position, après qu'en 1871 Siméon Ferrari-Cupilli et Henri Matcovitch eussent reproduit sur la pre-

mière page de l'organe autonomiste le mémorable programme slave de 1866.

En 1885, Colautti avait déjà franchi l'Adriatique ; et le chef du parti autonomiste, M. Lapenna, écrivait, à la veille des élections législatives : « On a dit que ce parti était italien et on l'a dénigré en Dalmatie, comme hostile au développement de la langue et de la culture slaves... En Dalmatie, distinguer un parti national ou politique italien en opposition avec le parti national slave c'est une erreur très grave, ou c'est une mystification. »

Tel et si grand était chez les vieux le respect envers l'âme du peuple dalmate que les pervers représentent actuellement comme un ramassis sans nom, et sans foi, au « parlage slave » et ignorant de sa propre nationalité !

Il va sans dire que, faisant écho aux déclarations des Dalmates de langue italienne, sur le caractère slave de la Province, les Dalmates de langue slave rendaient un sincère hommage à la culture italienne, bienfaitrice et non pas tyrannique maîtresse du Slavisme. Déjà nous avons cité les paroles élevées prononcées par M. Klaitch. Rappelons encore la déclaration du plus radical des hommes politiques slaves, M. Pavlinovitch. Dans la séance du 30 mars 1864, il disait : « Personne, je crois, ne peut nier que ma langue ne me soit très chère ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il me vienne à l'esprit de me montrer l'ennemi

de la langue italienne. Je l'aime plus que toutes les autres, après ma langue à moi, comme l'aiment tous mes compatriotes. »

Mais l'hommage le plus chaleureux fut celui que M. de Voinovitch (le comte Constantin) exprima dans l'opuscule intitulé *Un Vote pour l'Union,* publié à Spalato en 1861 et auquel Tommaseo fit l'honneur d'une réponse très détaillée.[1]

Le jeune député qui, jusqu'au jour où il devint professeur de Droit Civil à l'Université de Zagreb (1874) allait exercer une si grande influence sur la vie politique et sociale de la Dalmatie, consacra à l'Italie et à sa mission en Dalmatie des pages éloquentes.[2] Il écrivait: « Vouloir que le slavisme pur prédomine sur nos rivages comme à Mostar et à Sarajevo, c'est vouloir l'impossible, c'est faire violence à la nature, c'est prétendre biffer d'un trait de plume l'histoire de quatre siècles. Qu'on le veuille ou non, la Dalmatie subira l'influence

[1] Voir *La Questione Dalmatica, riguardata ne' suoi nuovi aspetti. Osservazioni all' opuscolo di Costantino Voinovich.* Dans le volume : *Il Serio nel Faceto.* Florence, Le Monnier, 1868. Pages 348-428.

[2] Il était lié d'amitié avec le patriote italien Carlo Tenca et collabora en 1858 à son célèbre journal milanais: « Il Crepuscolo ». Il fut le premier homme politique qui fit connaître la Dalmatie en Italie. Ses lettres sur la Dalmatie dans le « Crepuscolo » firent époque et furent louées par les hommes du Risorgimento.

économique et civile de l'Italie, et surtout quand celle-ci redeviendra une grande nation industrielle, commerçante et maritime, et quand l'Eldorado de l'Orient s'ouvrira aux voraces convoitises de l'Occident. Néanmoins, la sagesse politique conseille d'utiliser cette influence non pas au détriment mais à l'avantage du pays qui est destiné à devenir l'interprète et le médiateur entre la Yougoslavie et l'Italie.[1] Mais cela n'empêchera pas que la Dalmatie ne reste slave, ni même qu'elle ne doive grandement servir l'Italie et elle-même en ne cessant de l'être.[2] Bien plus, il sera nécessaire que là où fleurissent l'élément italien et la culture italienne, on respecte et on protège l'un et

[1] On doit remarquer que tout cela fut écrit en 1861 et que toute la question se pose dans les mêmes limites précises, aujourd'hui en 1917.

[2] On retrouve la même pensée chez Tommaseo. « La Providence — écrivait-il en 1851 de son exil de Corfou — a peut-être voué cet étroit et malheureux pays de Dalmatie au rôle de médiateur intellectuel entre nations sœurs, entre le siècle ancien et le siècle nouveau. Mais pour être digne de cette mission, il faut que les Dalmates comprennent leur avenir, qu'ils s'y préparent de loin. Il faut que — sans renoncer à la langue italienne, ni aux sentiments d'affection pour l'Italie — ils se dédient à la connaissance, à la possession, à la diffusion de leur langue maternelle. Puissent-ils, tout en se sentant Slaves, ne pas renier l'Italie à laquelle tant d'idées, et de douleurs la rattachent ! » *Secondo Esilio,* I, 156.

l'autre, en les coordonnant toujours au développement et au progrès de la civilisation natale. Cette mission de l'Italie envers la Dalmatie est dans la nature des choses, et elle est indiquée à deux époques importantes de son histoire : du temps des Romains et sous la domination vénitienne. Rome au temps d'Octavien-Auguste, par l'omnipotence des armes et de la sagesse civile, en avait fait, comme nous l'avons dit déjà, le pont entre le Latium et l'Orient. Venise, avait su trouver et conserver la route qui conduit à Constantinople ; dans les deux cas, le moyen employé pour atteindre un résultat si important fut la *conquête*.

« La crise orientale et l'accroissement de puissance de l'Italie renoueront de nouveau celle-ci à l'Orient ; et la Dalmatie, de nouveau, en ressentira les effets et, pour la troisième fois, reprendra sa mission civilisatrice. Mais comme le veut le nouvel esprit du temps, la *conquête* sera bannie ; et on la remplacera par l'influence pacifique du *commerce* et de la *civilisation*. Telles doivent être dans l'avenir, beaucoup plus qu'à présent, les relations de la Dalmatie et de l'Italie. L'homme qui comprend autrement le problème n'est pas digne de porter le nom de Dalmate et il serait répudié par la partie la plus noble et la plus généreuse de cette même nation qu'il prétendrait servir. Tommaseo, récemment, en traitant la question qui nous occupe, a fait beaucoup de bien au pays,

quand, tout amoureux qu'il soit de l'Italie, étant un de ses plus glorieux enfants, il a déclaré que la Dalmatie ne pourrait sans perdre sa dignité et, disons-le aussi, sans sacrifier sa destinée, devenir italienne. Celui qui conteste à la Dalmatie la nationalité slave se trompe s'il espère recueillir de la sympathie et des applaudissements sur les bords de l'Arno et de la Dora. La grande et généreuse Italie, l'Italie d'Alighieri, d'Alfieri, de Foscolo et de Niccolini, de Manzoni et de Massimo d'Azeglio, jugera que ce qui est sacré sur les bords du Sebeto l'est également sur les bords du Tizio.[1] Elle, qui s'y entend un peu, reconnaîtrait ceux qui ont deux poids et deux mesures quand il s'agit de déterminer nos droits et les droits d'autrui, non pas entre les élèves de la *Civilisation italienne,* mais entre ceux de la *Civilisation catholique.*[2] Celui qui, en étudiant l'histoire et la littérature italienne, n'a pas appris à aimer sa propre nation, il n'a rien appris celui-là ; et il est indigne de l'Italie et de la Slavie. »

Après avoir esquissé la nouvelle mission civile de l'Italie parmi les Slaves de la Dalmatie

[1] Le Sebeto, fleuve italien — Le Tizio (Titius) actuellement *Kerka* rivière qui coule au nord-ouest de Sebenico, ville natale de Tommaseo.

[2] Allusion à la revue *La Civiltà cattolica (La civilisation catholique)* qui représentait alors l'esprit politique réactionnaire.

et de tout le Midi, M. de Voïnovitch continuait ainsi : « De là, cette conséquence : il serait aussi fatal à la Dalmatie de faire à la culture italienne, pour la supprimer, une guerre ingrate et réprouvée que de donner à cette culture un rôle favorisé et prépondérant, en en faisant un obstacle ou plutôt un élément hostile au développement national du pays. Bien plus, nous le répétons, cette dernière tentative provoquerait inévitablement une réaction mortelle contre l'italianisme chez nous. Nous avons démontré [1] que la culture italienne, par la force tyrannique des événements, s'est engagée, depuis quatre siècles et demi, sur cette pente fatale. Elle a envahi les écoles, l'administration, la justice, les églises, les théâtres, en un mot notre vie civile et sociale toute entière. Elle a détourné la Dalmatie de sa vocation nationale en faisant de l'enseignement civilisateur, si maigre et si pauvre qu'il fût, un monopole à l'usage de ceux qui parlent l'italien. Cet état de choses doit cesser peu à peu, si l'on ne veut pas provoquer, dans un très bref délai, contre l'italianisme, une réaction non moins violente que celle qui a prévalu en Italie contre le gallicisme, vers la fin du dix-huitième siècle et qui trouva son expression la plus excessive et la plus terrible dans le *Misogallo* d'Alfieri. Nous n'en voyons que trop les signes précur-

[1] Dans la première partie de cet écrit.

seurs. Aussi nous supplions tous les vrais amis de l'Italie, cette *Alma Parens* de tous les peuples civilisés, de faire que jamais son nom ne retentisse un jour comme une menace à notre nationalité, mais qu'il soit béni et respecté par la Slavie, comme il le fut par les nations de race latine dont il a aidé la renaissance civile et littéraire... L'amour des Dalmates pour l'Italie et pour la culture italique n'aura d'autres limites que celles qu'un Grec ancien prescrivait à l'amitié : *usque ad altaria,* jusqu'à l'autel de notre conscience et de notre devoir. »

Et M. de Voïnovitch définissait de la sorte les futurs rapports italo-slaves en Dalmatie : « La culture et la langue italiennes en Dalmatie doivent donc être protégées comme un précieux intérêt et un droit sacré. Mais elles doivent être circonscrites dans les limites fixées par la vocation slave du pays. L'union de la Dalmatie et de la Croatie donnera à l'élément indigène une impulsion forte et décidée. Cette union imposera nécessairement les mêmes limites à la culture italienne et la rendra plus fructueuse pour les progrès civils de la Dalmatie. » [1]

Exprimées en Dalmatie et méditées à Padoue, toutes ces idées pleines d'actualité furent ensuite condensées dans le programme de l'organe officiel du parti slave, *Le National* (1er mars 1862), dont nous tenons à reproduire

[1] *Un Voto per l'Unione,* pages 45-50.

les sincères et nettes déclarations : « Dans le lien indissoluble formé sans solution de territoire par la communauté d'origines et par la langue, qui sont les signes caractéristiques de la nationalité, notre monde slave constitue l'immense majorité du peuple dalmate. Si on lui accorde la pleine jouissance des droits constitutionnels d'association, de liberté de parole et de liberté de la presse, quelle force dès lors pourra contrarier le développement de l'élément slave du pays ?... Nous respecterons la minorité des 15 à 20.000 âmes qui parlent italien ; leurs droits nous seront sacrés, comme ils nous seraient sacrés même si la minorité était moindre encore. Car nous respectons profondément la liberté et nous avons foi en elle. Nous demandons seulement qu'il n'y ait plus pour personne aucune espèce de privilège. Nobles par leurs très pures origines indo-européennes, qui sont celles de tous les grands peuples civilisés ; forts de l'appui que leur donnent leurs nombreux frères d'outre-monts ; parlant un des idiomes européens les plus parfaits morphologiquement, les Slaves de la Dalmatie ont un droit indiscutable au libre développement de leur nationalité. Un peuple de 400.000 âmes peut-il permettre que son beau langage demeure pour toujours un exilé ? Nous, qui sommes reconnaissants à la civilisation italienne, notre éducatrice, et, plus qu'on ne le croit, affectueusement dévoués à notre seconde mère,

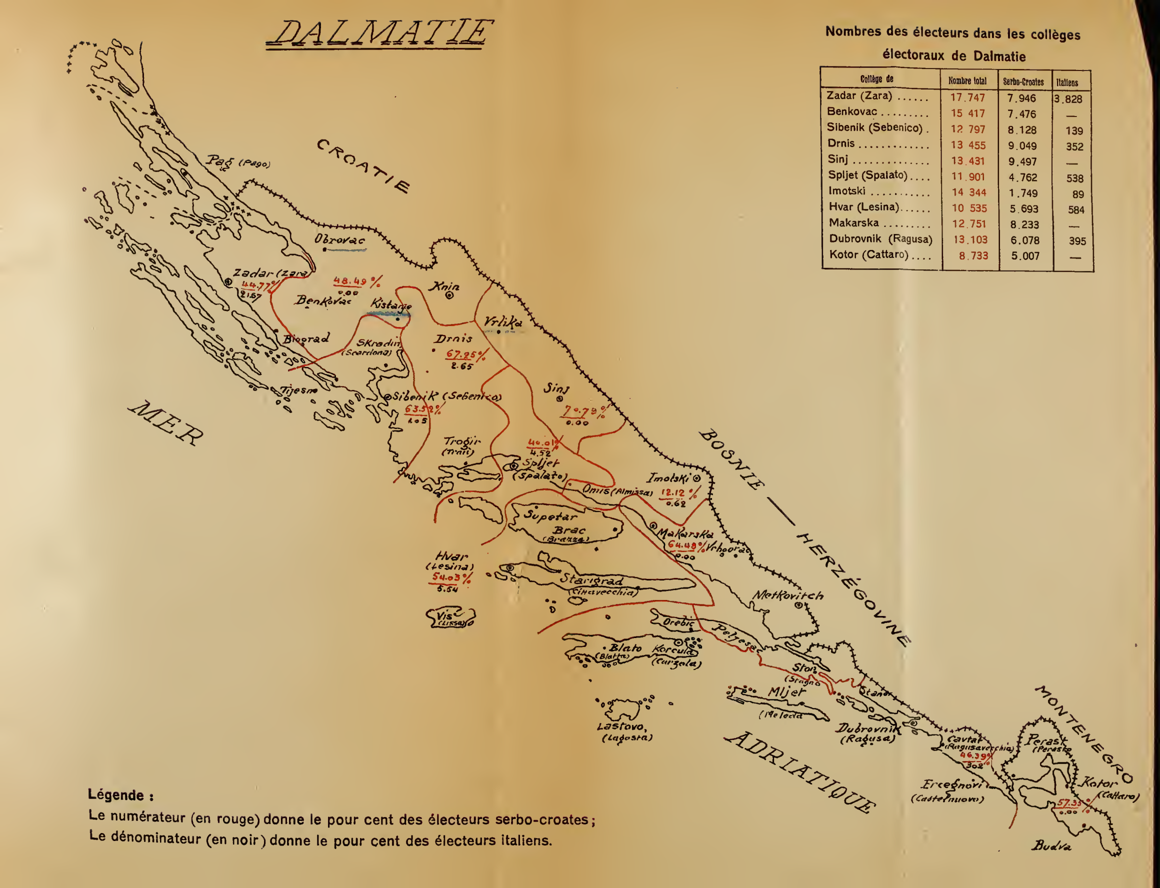
c'est sous cette condition que nous tendrons la main à nos adversaires, pour hâter le progrès civil de notre peuple, dont nous sommes tous les enfants. »

Je dois maintenant répondre à deux questions capitales ; sans quoi cette étude resterait incomplète.

Comment le parti autonomiste a-t-il traduit en acte ses protestations d'attachement passionné et s'est-il, de slave, métamorphosé en italien ? Que voulait dire Bajamonti par la célèbre formule : « Slaves demain ; Croates jamais » ? et comment est né et s'est élargi le désaccord avec le parti autonomiste italien, à propos de l'unité nationale ?

Tout d'abord, je constate que le peuple dalmate s'est lui-même chargé de répondre à ces deux questions. Il l'a fait sans subterfuges, clairement, avec des caractères indélébiles et en éventant tous les complots tramés contre son âme. Donc, la cause est entendue. *Lis judicata est.*

Depuis quarante-cinq ans, l'écrasante majorité des représentants du peuple dalmate est slave (serbo-croate), slave de langue, de sentiments, d'aspirations. Un irrésistible courant a emporté les hommes et les choses, à travers les violences, les insuffisances, les erreurs, les défaillances, les palinodies, les opportunismes souvent imposés par l'inexorable nécessité de sauvegarder le plus précieux de tous les biens,



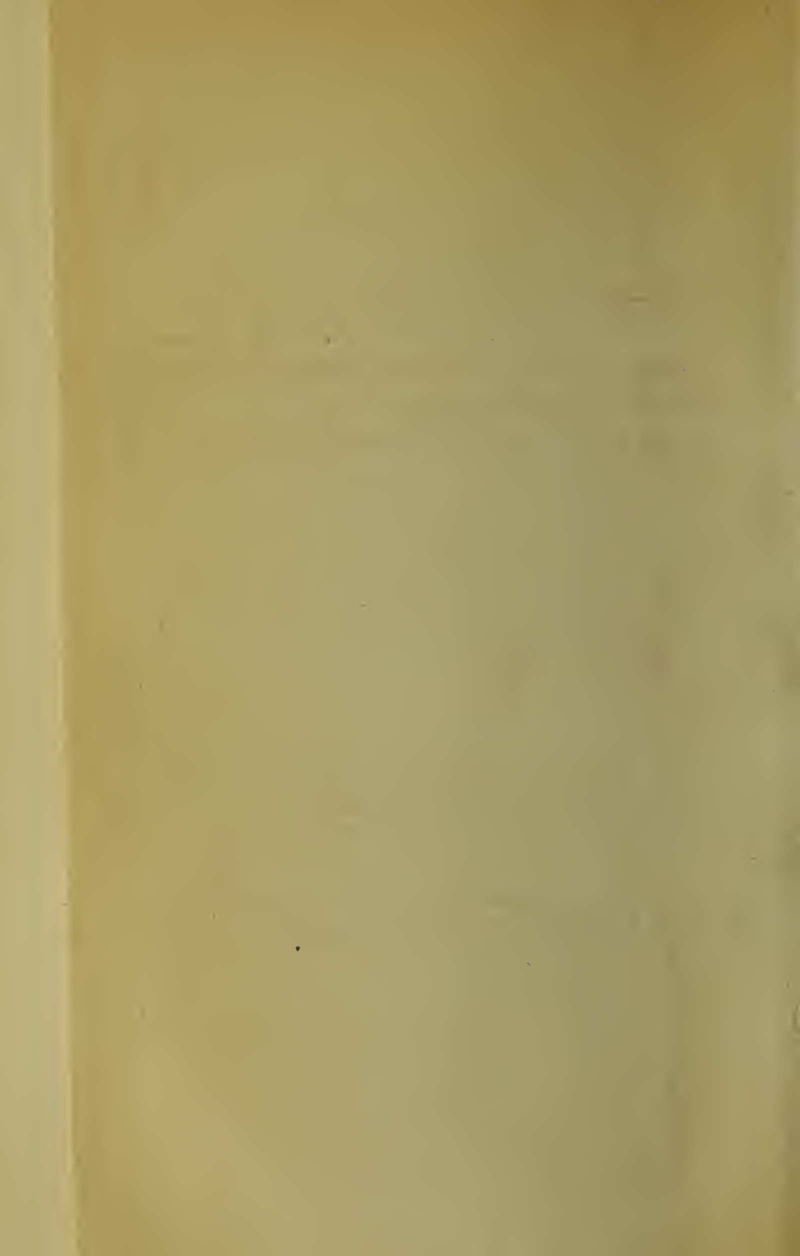
Nombres des électeurs dans les collèges électoraux de Dalmatie

Collège de	Nombre total	Serbo-Croates	Italiens
Zadar (Zara)	17.747	7.946	3.828
Benkovac	15 417	7.476	—
Sibenik (Sebenico) .	12 797	8.128	139
Drnis	13 455	9.049	352
Sinj	13.431	9.497	—
Spljet (Spalato)....	11.901	4.762	538
Imotski	14 344	1.749	89
Hvar (Lesina)......	10 535	5.693	584
Makarska	12.751	8.233	—
Dubrovnik (Ragusa)	13.103	6.078	395
Kotor (Cattaro)....	8.733	5.007	—

Légende :

Le numérateur (en rouge) donne le pour cent des électeurs serbo-croates;

Le dénominateur (en noir) donne le pour cent des électeurs italiens.



la propre personnalité nationale, de le soustraire aux embûches de l'Etat le plus perfide parmi tous ceux qui ont conduit les destinées des peuples.

De 1870 à 1912, pendant l'espace de huit législatures, la volonté populaire s'est solennellement manifestée en envoyant à la Diète du Royaume trente-cinq députés slaves, sur quarante et un, dont se compose l'assemblée.

Afin de faire comprendre la haute signification du fait contre lequel désormais se briserait toute tentative, frauduleuse ou violente, je rappellerai qu'en Dalmatie, pour les élections à la Diète du Royaume, l'archaïque système électoral des classes est toujours en vigueur. Formées des contribuables les plus imposés, des communes rurales ou des villes, ou des Chambres de Commerce, ces classes composent des corps électoraux privilégiés, lesquels, resserrés dans des cercles étroits d'intérêt et de coteries, sont, à l'évident préjudice du véritable sentiment populaire, considérés comme les représentants attitrés de la grande masse de la nation. C'est ainsi seulement que s'explique la présence de six députés italiens dans la Diète de Dalmatie. La preuve de notre assertion nous est fournie par les élections au Parlement central de Vienne, où la Dalmatie envoie onze députés, élus sur la base du suffrage universel. Or, de ces onze collèges électoraux, pas un seul

n'appartient au parti italien. Tous sans exception appartiennent à la nationalité slave (serbo-croate) du pays. [1]

Interprètes de la presque totalité du peuple dalmate, ses représentants ont (3 septembre 1870) voté une adresse à la Couronne, où ils ont, en forme solennelle, demandé l'union de la Dalmatie avec les provinces sœurs de Croatie et de Slavonie, comme une première étape vers l'unité nationale. Et depuis 1870, en d'innombrables occasions, malgré les pièges de la minorité autonomiste et la vive opposition du gouvernement autrichien, les représentants du peuple dalmate ont, devant la Couronne, affirmé le désir des Dalmates de s'associer définitivement aux autres régions yougoslaves de l'Empire.

Le caractère synthétique de cet écrit ne me permet pas d'évoquer toutes les phases du duel entre l'anachronique pensée de l'autonomie italianisante dalmate et la pensée des temps nouveaux, c'est-à-dire de la revendication du caractère slave de la Dalmatie et de son union avec les régions sœurs. Cependant, arrivé, à ce point, à la crise suprême qui décida du triomphe définitif du slavisme dalmate, donc yougoslave, je crois nécessaire de fixer en traits généraux, le moment historique où s'accomplit le passage

[1] Voir l'appendice III.

du régime oligarchique à la première timide expérience de la souveraineté nationale.

Pendant les premiers mois de 1870 apparut un profond dissentiment au sein du cabinet autrichien. Une fraction, composée d'Allemands fanatiques (Plener, Hasner, Giskra, Herbst et Brestel) préconisait l'application du régime dualiste inauguré en 1867, autrement dit un centralisme à double face : allemand en Cisleithanie, magyar en Transleithanie. Cette fraction du cabinet avait pour partisans, à la vie, à la mort, les autonomistes italiens de la Dalmatie commandés par le député Lapenna. La fraction opposée (Taaffe, Berger et Potocki) désirait au contraire l'entente avec les peuples slaves et proposait la dissolution du Reichsrath et des Diètes Provinciales pour examiner la situation avec le concours de nouveaux représentants nationaux. Après une longue hésitation, l'Empereur se déclara pour la majorité du cabinet et chargea Hasner de former un ministère nouveau. Mais l'agitation fédéraliste allait en augmentant. Effrayé, Beust (ministre des affaires étrangères) conseillait une politique d'entente, à l'encontre de Giskra, qui prêchait : « Nur nichts slavisch. » Les Diètes refusèrent d'envoyer leurs délégués au Reichsrath. Les Tchèques et les Moraves s'abstinrent. De 203 députés, le Parlement se réduisit à 129. Finalement, Hasner donna sa démission ; et

Potocki, avec Taaffe, ministre de l'intérieur, prit le pouvoir, salué avec joie par le parti fédéraliste. Le nouveau Cabinet procéda à la dissolution des Diètes (22 mai 1870). Le *National* exprima la confiance de la nation dans les élections exemptes de pression administrative, et qui, enfin, mettront un terme à la tyrannie d'un parti qui, depuis sept ans, prétendait représenter la Dalmatie. La *Neue Freie Presse* se chargea de défendre le parti autonomiste et accueillit dans ses colonnes des correspondances envoyées de Zara par Lapenna. Là, le parti slave était catégoriquement accusé de félonie et d'irredentisme. Le nouveau gouverneur, baron Roditch, était invité à choisir entre les insurgés Serbes des Bouches de Cattaro[1], alliés aux agitateurs slaves de Prague, de Zagreb, de Belgrade et de Moscou ; — et le parti autonomiste représentant l'intelligence dalmate, le respect de la constitution, et le dernier point d'appui que le gouvernement autrichien eût en Dalmatie.

Les élections eurent lieu les 4, 7 et 9 juillet. Taaffe avait solennellement promis qu'elles se feraient dans une liberté absolue, sans la moindre ingérence des organes administratifs. Les autonomistes lui répondirent en organisant un véritable Etat dans l'Etat, une rébellion du personnel administratif contre le Gouverne-

[1] Nous parlons plus loin de cette insurrection.

ment. Les sous-préfets Franz, Eluschegg, Laneve, Fortis, Barbieri, partisans fanatiques de l'ancien Cabinet centraliste, voulurent exercer une tyrannique pression sur les électeurs et firent tout pour assurer le triomphe des candidats italianisants. Le *National* ne demandait au gouvernement que « l'impartialité et la justice ». Quelques heures avant le scrutin, il exhortait ainsi les électeurs : « A la veille du combat de Trafalgar, Nelson transmit à la flotte des signaux qui disaient : L'Angleterre attend que demain chacun fasse son devoir ! Le lendemain, tous les marins firent leur devoir, et la flotte ennemie fut anéantie. Nous adressons aujourd'hui aux électeurs le même message : la patrie espère que chacun fera son devoir. »

En effet, malgré des actes innombrables de pression administrative et malgré le terrorisme exercé par le parti dominant, le triomphe des nationalistes slaves fut immense. Les communes rurales élirent 17 candidats slaves contre 3 autonomistes-italianisants ; les villes et les Chambres de Commerce (Sebenico, Raguse, Cattaro et les Chambres de Commerce de Zara et de Raguse) 5 candidats slaves contre 6 autonomistes (Zara, où fut élu le Président Petrovich, un serbe-orthodoxe italianisant ; Spalato, où fut réélu Bajamonti, Makarska, Lesina, Curzola et Chambre de Commerce de Spalato). Dans le collège des plus fort imposés furent élus 3 Slaves (Cattaro et Raguse) et 7 autono-

17

5

3

25

mistes (Zara et Spalato). Au total, 25 Slaves contre 16 autonomistes. Le résultat des élections fut salué par une explosion de joie non seulement dans la Province, mais dans tous les pays yougoslaves. A Zagreb se manifesta un enthousiasme indescriptible. « La victoire électorale du parti national en Dalmatie — écrivait le principal organe du parti national croate — est l'événement le plus heureux et le plus important qui soit survenu parmi nous depuis 1848. Dans tous nos pays règnent les ténèbres : en Croatie, en Bosnie, en Serbie, et dans l'antique Voïvodine serbe. Maintenant pointe en Dalmatie une étoile amie qui nous illumine tous et qui nous apporte l'augure d'un avenir plus joyeux. »

Mais le gouvernement de Vienne restait, comme toujours, fidèle à sa politique de fraude, qu'il s'appelle Taaffe, ou Schmerling, ou Clam-Martinitz. Aux côtés du nouveau gouverneur, le général Roditch, il plaçait un des plus détestés parmi les fonctionnaires du régime centraliste, le conseiller Alesani, chargé de contrôler le gouverneur et la majorité nouvelle. Le premier président fut pris dans la majorité slave de la Diète. C'était un Serbe-orthodoxe, M. Ljubisa, qui avait énergiquement combattu pour la cause, dès 1861. La langue serbo-croate fut immédiatement introduite dans la rédaction des actes officiels de la Diète, non pas comme langue exclusive mais au même titre que la langue

italienne. Mais cette dernière concession à une minorité infime ne put suffire à consoler le parti autonomiste, qui, désorienté et humilié, s'abstint de prendre part aux séances. Huit députés autonomistes, dont Bajamonti, Filippi et Radmilli, renoncèrent à leur mandat.

Au lendemain du triomphe du parti national slave, le *National* écrivait : « Dans les communes rurales, sauf quatre ou cinq îles, la pensée nationale a réuni tous les cœurs en un seul faisceau. Ni la force ni la ruse ne pourraient nous enlever ces circonscriptions. Si nos adversaires osaient nous le contester, ils devraient tout d'abord mettre la Dalmatie en état de siège et amener des milliers de soldats dans chaque district. »[1]

Le premier acte solennel de la nouvelle majorité fut une démonstration unitaire. La majorité n'eut aucun égard pour les déclarations énergiques du commissaire impérial, qui affirmait que la question de droit public concernant la Dalmatie avait déjà été résolue, sur la base du compromis austro-hongrois de 1867. Dans l'historique séance du 3 septembre, la ma-

[1] Ces paroles furent écrites au moment où la Dalmatie sortait à peine du sommeil séculaire et lorsque la bureaucratie italianisante, commandait encore en maîtresse dans une foule de collèges. Depuis, la volonté nationale a continué de s'affirmer avec une énergie croissante. Elle a tout emporté avec elle. Sans crainte et catégoriquement, on peut dire : *Populus locutus est.*

jorité vota à l'unanimité une adresse à la Couronne, où elle exprimait, au nom de la Diète, le désir de la Dalmatie de s'unir à la Croatie. C'était la transformation en un vote collectif du fameux écrit *Un Vote pour l'Union.*

L'adresse de 1870 constitue le programme du parti national dalmate. Quel est ce programme ? Que demandaient les vingt-cinq représentants de la presque totalité du peuple dalmate ? Ils demandaient, comme en 1797, la réunion de tous les pays de même sang, de même langue et d'identiques aspirations en un seul tout : principe de nationalité. Réalisation de cette réunion moyennant une simple mesure de droit public, en vertu d'anciens pactes qui ne dépassaient pas le cadre de l'empire : principe historique.

La pensée fondamentale de cette adresse de 1870 avait donc un double caractère.

La Dalmatie fait partie intégrante, voire même essentielle de l'ensemble serbo-croate qui, au Moyen-Age, se cristallisa en royaume entre la Save, la Drave et l'Adriatique. L'appartenance de la Dalmatie à cet ensemble national se rattache à l'histoire de la Hongrie, au couronnement de Coloman, roi de Hongrie et de Croatie, comme roi de Dalmatie en 1102.

L'histoire (politiquement) dalmato-croate, et (nationalement) croato-serbe, fut à plusieurs reprises interrompue par la domination vénitienne. Mais, non seulement elle ne fut pas ané-

antie, mais encore elle ne fut pas oubliée du peuple.

En 1527, à Cetin, en Dalmatie, à l'assemblée des Etats-Généraux croates où Ferdinand Ier fut librement élu roi de Croatie, prirent part plusieurs représentants de la Dalmatie. André, Evêque de Knin, figura à l'assemblée comme Baron du royaume.

En 1712, lorsque les Etats-Généraux des pays autrichiens et hongrois acceptèrent la Pragmatique-Sanction (modification de la loi salique qui excluait les femmes du trône impérial, modification en vertu de laquelle Marie-Thérèse succéda à l'Empereur Charles VI) la Dalmatie ne fut pas représentée. Mais en 1797, à la chute de la République de Venise, tous les municipes et toutes les communes rurales de la Dalmatie décidèrent, d'un commun accord, de proclamer roi de la Dalmatie François II roi de Hongrie et de Croatie. Ce qui fut confirmé par manifeste royal du 3 juillet 1797. Si, sous les règnes de François II (François I d'Autriche) et de Ferdinand V (Ferdinand I d'Autriche) on jugea impossible de réaliser l'union désirée et proclamée, par contre, François-Joseph Ier, par diplôme du 26 février 1861, au moment d'accorder la constitution, décrétait (article III) que le statut provincial de la Dalmatie porterait un caractère *provisoire,* jusqu'à ce que l'union de la Dalmatie avec les royaumes de Croatie et de Slavonie fût devenue une réalité. La Dalmatie

fut invitée à collaborer conjointement avec la représentation nationale croate, pour entreprendre avec elle les démarches nécessaires en vue du renouvellement de l'ancien pacte politique et national.

« Malheureusement, poursuivait l'adresse, toutes les magnanimes intentions de Votre Majesté et de ses prédécesseurs n'eurent pas d'effet, quoique le peuple dalmate fût pénétré du sentiment de cette appartenance, *en vertu d'un droit public qui se concilie pleinement avec le droit naturel de nationalité.*

« Donc, les députés du royaume de Dalmatie sollicitent de Votre Majesté des mesures qui mettent les représentants de deux pays (Dalmatie et Croatie) en état d'ouvrir les négociations nécessaires pour le rétablissement de leur union. » [1]

[1] Suivait le « Cahier des Doléances » de la Dalmatie : I. Administration anti-nationale ; — II. Justice pénale corrompue ; — III. Instruction publique négligée ; — IV. On demandait l'introduction de la langue serbo-croate dans les écoles, dans les tribunaux, dans l'administration, afin que « le peuple que nous représentons ne soit plus un étranger dans sa maison » ; — V. La loi militaire est partialement appliquée ; — VI. On déplorait l'insurrection des Bouches de Cattaro ; mais on invoquait le respect des anciens usages et costumes nationaux dans les Bouches, à Raguse et dans toute la Dalmatie ; — VII. L'agriculture, l'industrie et la marine marchande réclamaient des mesures d'urgence ; — VIII. Le système douanier doit

La Couronne répondit à l'adresse de la majorité slave par de vagues et inconcluantes promesses ; et l'union tomba dans le vide. Non pourtant sans exalter les esprits dans tous les pays yougoslaves, y compris la Serbie et le Monténégro. Car, tous, unionistes et irrédentistes slaves, comprenaient que la demande d'union dalmato-croate contenait en germe la plus ample union yougoslave préconisée chez les Croates par Gaj et Strossmayer ; chez les Serbes, par Michel Obrenovitch, par Ristitch et Pierre II Petrovitch. Oui, tous le comprenaient. Les unions partielles étaient les prodromes, voire même les étapes nécessaires de l'union générale. Mais l'Autriche et même la Hongrie — qui se seraient très bien passées de cet insistant rappel au couronnement de Coloman — le comprenaient aussi très bien. De telle sorte que ni l'une ni l'autre ne voulut jamais s'exposer au plus timide essai de négociations dalmato-croates. (Beaucoup plus tard, l'occupation de la Bosnie, mesure éminemment dy-

être réformé ; — IX. Manque absolu de chemins de fer. On en réclame la construction.

Que l'on compare ce document avec le Mémorandum de Daniel Manin du 5 janvier 1848, et l'on verra que le grand patriote demandait à l'Autriche pour la Vénétie à peu près ce que les patriotes slaves demandaient en 1870 pour la Dalmatie. Cf. Tivaroni. *L'Italia durante il dominio austriaco.* Tome Ier. *L'Italia settentrionale.* Turin. Roux 1892, pages 515 à 516.

nastique, sera combattue par les Magyars et par les Allemands ; et l'annexion de 1908 se fera *in odium* de l'union non seulement yougoslave mais aussi de l'union dalmato-croate.)

Une longue série de refus obstinés fut la réponse de l'Autriche au vote du peuple dalmate, maintes fois appuyé par l'Assemblée nationale de Zagreb, dès 1806.[1]

Evidemment, la demande d'union comportait un grave danger pour la Monarchie. La preuve en est dans le fait que nous venons de rappeler, et aussi dans le fait corrélatif, que la Diète de Dalmatie, toutes les fois qu'elle voulut renouveler le vote de l'union (et elle l'essaya plusieurs fois de 1870 jusqu'à nos jours) en fut régulièrement empêchée d'ordre impérial, par la clôture de la session et même par la dissolution.

Quant à la demande extra-parlementaire de cette union, dans la presse et dans les réunions publiques, elle fut souvent réprimée par la saisie des journaux et même par des arrestations.

C'est ainsi que l'Histoire répond aux détracteurs du peuple dalmate qui voudraient le faire

[1] La Diète de Croatie dont le titre officiel est *Diète des Royaumes de Dalmatie, Croatie et Slavonie* vota des adresses à la Couronne pour l'union de la Dalmatie avec la Croatie, dans les années suivantes : 1806, 1832, 1839, 1845, 1848, 1861, 1868, 1878. A partir de cette dernière année, le vote fut automatiquement renouvelé dans chaque période législative, jusqu'à la guerre de 1914.

passer devant l'opinion publique européenne pour un aveugle instrument des suggestions autrichiennes ! [1]

Et aux gens qui, de bonne foi, induits en erreur par une propagande immorale, mettraient en doute l'honnêteté des élections populaires, source de ce vote national, et, en même temps, aux inconsolables qui accusent de corruption le suffrage populaire dalmate, Cavour a répondu d'avance par ces paroles du mois de juin 1860 : « Pour établir une nationalité, a-t-il déclaré alors, il ne suffit pas que le pays dont on parle ait vu naître dans son sein de grands citoyens que leurs sentiments attachent naturellement à la nationalité en cause ; mais il faut qu'à cette nationalité appartienne la masse de la population. » Faisant allusion au plébiscite de Nice, Cavour ajoutait : « Malgré la séduction,

[1] Angelo Vivante, dans un chapitre très suggestif, sur la lutte nationale italo-slave à Trieste et dans la Vénétie Julienne dit admirablement : « Ce serait sortir de la réalité et se créer une Autriche factice que de lui attribuer, comme la rhétorique nationaliste le fait souvent, un programme systématique d'extirpation des Italiens de la région julienne. Abstraction faite de tout jugement sur la possibilité de ce plan, il suffit de songer que sa conséquence, c'est-à-dire la formation d'une région adriatique slave de Monfalcone à Spizza, heurterait profondément des idéologies et des intérêts allemands, qui sont encore très puissants dans l'Etat autrichien ; et de songer aussi aux répercussions dans le domaine de la politique étrangère. » Op. cit., page 143.

la pression et les autres moyens d'influence, le résultat (des élections) correspond toujours, d'une manière suffisamment approximative, à l'état de l'opinion publique... J'admets très bien que des actes d'influence et de corruption auront pu déterminer certains votes ; mais le vote des masses, le vote de ces 26 ou 27 mille habitants qui se prononcèrent pour la France, ne croyez pas, Messieurs, qu'il ait été le résultat de la corruption et de la pression. S'il en était ainsi, il faudrait avouer que le peuple Niçois est profondément corrompu, puiqu'il s'est laissé si facilement intimider et corrompre. »[1]

Or, tout homme qui connaît le peuple dalmate pour avoir, comme avocat, ou médecin ou prêtre, vécu avec cette race forte et philosouhique et qui n'a pas l'esprit ou le cœur corrompu, devra reconnaître la vivacité d'intelligence, l'admirable force de bon sens, la conscience d'un peuple qui, malgré la grande proportion de ses illettrés[2], (ce que je vais dire n'est pas un éloge

[1] *Discours parlementaires.* Edition officielle. Vol. XI.

[2] D'après le recensement de 1910, il y avait en Dalmatie 62,8 pour cent d'illettrés ; proportion qui en 1917 aura beaucoup diminué, si on considère qu'en dix ans seulement le pourcentage s'est abaissé de 73,3 à 62,8. Si on compare ces chiffres avec la statistique italienne, on constatera que les provinces de Basilicata et des Calabres ont un plus grand nombre d'illettrés (63,3 et 69,6) ; tandis que les Abruzzes, avec 57,6 ; les Pouilles, avec 59,4 : la Sicile, avec 58 % ; la Sardaigne, avec 58,0, et la Campa-

du système d'instruction universelle et obligatoire, dant les effets ont été grandement exagérés par les doctrinaires et les idéologues) donne tous les jours la preuve d'un sens plus profond de la vie, d'une plus grande richesse de sentiment et d'expression, d'une connaissance plus étendue des devoirs de l'individu et de la famille, d'un sens moral infiniment plus élevé que beaucoup d'autres masses populaires et comptant un très faible pourcentage d'illettrés.

On objecte que les masses de « parler slave » n'ont pas de conscience nationale. Il est facile de répondre en opposant l'absence complète de conscience nationale chez de très nombreux calomniateurs de l'âme dalmate, qui, descendants d'aïeux illettrés, ont goûté ensuite la bienfaisante influence de l'alphabetisme et qui en ont profité pour renier la nationalité et la foi de leurs pères. Puis, j'invoquerai le témoignage de Giuseppe Mazzini et de Cesare Corenti, qui, en 1847, avec mélancolie avouaient n'avoir, en quinze ans, réussi à propager la passion politique que parmi la jeunesse des écoles, sans jamais atteindre le peuple[1]. Et même si on

nie, avec 53,7 dépassent de très peu la Dalmatie. (Recensement de 1911). Notons, en outre, que la Toscane, le berceau de Dante, de Michel-Ange et de Galilée, figure encore avec un pourcentage de 37,4 ((48,2 en 1901).

[1] Cesare Correnti, cité par Salvemini dans son *Mazzini* p. 182. Collection *La Giovine Europa*. Librairie Battiato, Catane.

pouvait réussir à l'endoctriner, chose d'ailleurs impossible, le peuple jamais ne commencerait une révolution. Mais il suivra les hommes de la classe moyenne, quand ceux-ci voudront bien l'avoir avec eux.[1] Et soixante-dix ans plus tard, un membre du cabinet italien actuel, M. Ivanoe Bonomi, n'hésitait pas à dire qu'aujourd'hui encore « ceux qui ignorent ce processus historique s'étonnent quand, dans les riches bourgades de la plaine padouane, ils entendent des paysans socialistes manifester la plus complète indifférence pour les destinées de la patrie[2] ».

Donc, il serait absurde et injuste d'exiger du peuple dalmate ce qu'on ne pouvait équitablement réclamer du peuple italien : de commencer un mouvement et de montrer qu'il s'était, par ses propres forces, élevé à l'entière conscience de soi-même. Mais, néanmoins, nous pouvons hardiment affirmer qu'aucun peuple n'aurait, autant que le peuple dalmate, si vite

[1] Mazzini ; cité id. p. 184.

[2] Lire son article suggestif : « Le socialisme italien et la guerre », dans le numéro du 20 juin 1916 de la *Nuova Rassegna*. Là encore, il est dit : « En 1848, les libéraux italiens se plaignaient de l'hostilité des paysans, lesquels composaient la formidable réserve de la contre-révolution. Les mémoires de Garibaldi constatent plusieurs fois qu'il a toujours rencontré ses partisans dans les villes ; jamais dans les campagnes... La révolution était accomplie par la ville, et subie par la campagne. »

progressé dans la connaissance de sa personnalité ethnique. Du reste, on doit dire la même chose de tout le peuple serbo-croate, du Danube à l'Adriatique. Ce phénomène se comprendrait difficilement si nous n'avions la certitude que le sentiment national avait de profondes racines dans sa nature et que, depuis des siècles, ce sentiment existait là, inactif, attendant une classe cultivée et intelligente qui lui fît porter tous ses fruits.

Les multitudes, ignorantes ou bien apathiques, doivent aussi, avec le temps, ressentir le bienfait de la civilisation. Si jusqu'à présent elles ne l'avaient pas expérimenté, elles l'expérimenteront plus tard, sans aucun doute. Ce serait une œuvre impie que de les tenir attachées pour toujours à la glèbe intellectuelle, ou de les assujettir à une propagande qui n'aurait pas son principe dans leurs origines. La conscience *existe,* je le répète, manifestée par des preuves multiples, qui sautent aux yeux de tout observateur impartial. Mais si, par hasard, elle n'existait pas, qui, au XX[e] siècle, aurait le droit de modeler un peuple, sinon des hommes de la race même dans laquelle s'unissent « le bon sens et la vigueur » et qui puisent dans les forces immanentes de la nation elle-même le droit et le devoir de l'éclairer et de la diriger ? A eux, aux guides du peuple s'appliquent les admirables paroles de Mazzini : « Interprètes autorisés de la pensée commune, ils pré-

voient et facilitent les changements sociaux, en sorte que, parfois, ils semblent créer les événements, *tandis qu'ils ne font que les mûrir* et abattre peu à peu les obstacles ».

Et tel fut le rôle du parti national slave en Dalmatie, depuis 1860 jusqu'à présent.

J'ai voulu démontrer l'inanité des efforts tendant à faire dévier le cours naturel des choses, tel qu'il s'est clairement et spontanément manifesté dans les plus profonds replis de l'âme dalmate. J'ai voulu aussi démontrer l'inanité d'une campagne démentie par les faits, par les pressentiments de l'âme nationale. Mais je ne me sentirais pas justifié aux yeux de mes lecteurs si je négligeais deux questions capitales. Elles pourraient laisser en suspens l'opinion des hommes de bonne foi qui me feront l'honneur de lire ces pages.

Le parti autonomiste n'est pas demeuré fidèle au programme de 1866. Incité à contribuer au développement de la langue nationale et à son installation — même restreinte — dans la vie publique de la Dalmatie, il refusa carrément sa coopération et, de toutes ses forces. combattit la langue de cette race à laquelle il avouait cependant appartenir. Plusieurs fois, la contradiction fut relevée par le *National*. Ainsi, en 1867, ce journal écrivait : « Les autonomistes affirment qu'ils sont en effet opposés à l'annexion, mais qu'ils refusent d'appuyer l'italianisation de la Province. Cepen-

dant, ils ne peuvent le prouver par des faits. Les autonomistes ont-ils jamais appuyé la proposition d'introduire la langue serbo-croate dans les écoles ? Ont-ils jamais donné à un établissement slave un peu de l'argent qu'ils ont cependant amassé en Dalmatie ? Mais quand, au contraire, il s'agissait de rédiger *aussi* en langue croate les procès-verbaux de la Diète, ils ont refusé. Ils ont protesté contre toutes les ordonnances ministérielles qui introduisaient la langue serbo-croate dans les écoles populaires... »[1]

[1] Parmi les innombrables manifestations hostiles faites par le parti autonomiste au caractère slave de la Province — caractère slave que cependant ce parti avait reconnu — nous citerons le vote rendu dans la séance de la Diète du 23 septembre 1868. Dans cette séance, la minorité slave demanda que les Autorités, répondant aux actes administratifs et judiciaires, se servissent de la langue de la partie qui avait présenté les actes en question. Cette demande, si modeste, nous dirons même presque humiliante pour les représentants de la quasi totalité de la population, fut repoussée par le vote de tous les autonomistes, sauf le député Jacques Ghiglianovitch. Les deux prélats membres de droit à la Diète Dalmate — l'archevêque catholique de Zara et l'évêque orthodoxe de Cattaro — incités par Lapenna, sur l'ordre du Gouvernement Impérial, votèrent aussi contre la proposition. Le lendemain, le *Nazionale* traçait ces paroles enflammées : « Dans l'histoire de notre peuple, la date du 23 septembre restera marquée en caractères de deuil. Les générations futures refuseront de croire que la majorité d'une assemblée nationale ait passé à l'ordre du jour sur le corps de

Renfermé dans les plus stériles dénégations, n'ayant pas compris Tommaseo, qui, aux demandes d'union avec les provinces sœurs don-

toute une nation. Une plus grande injure ne pouvait lui être infligée... Mais le jour viendra où, nous souvenant du 23 septembre, nous, la nation indigène de ce pays, maîtresse de ses destinées, nous passerons sur les têtes de quelques étrangers et de quelques apostats de nos villes, à l'ordre du jour et pour toujours. »

Relativement à la question scolaire, il ne sera pas sans intérêt de noter que la statistique officielle autrichienne de 1865 — année de l'absolue prédominance du parti autonomiste en Dalmatie, avec le puissant appui du gouvernement impérial — les chiffres des élèves des écoles secondaires (Gymnases) de Zara, Spalato, Sign, et Raguse, se répartissaient au point de vue de la nationalité, de la manière suivante : *Zara :* Croates et Serbes, 85 : Italiens : 151 ; *Spalato :* Croates et Serbes, 175 ; Italiens : aucun ; *Sign :* Croates et Serbes : 44 ; Italiens : aucun ; *Raguse :* Croates et Serbes : 124 ; Italiens : aucun. Le chiffre de 151 italiens dans le Gymnase de Zara provenait de deux facteurs totalement étrangers au principe de nationalité. Il provenait d'abord de la présence à Zara, siège de toute l'administration centrale, de très nombreux fonctionnaires en partie indigènes, mais encore généralement (jusqu'en 1866) pris dans la réserve bureaucratique de Venise. Ces fonctionnaires naturellement déclaraient leurs fils comme italiens, soit parce qu'ils l'étaient en effet, soit pour obtenir les bonnes grâces du très puissant gouvernement centraliste de Vienne. Le second facteur est la présence à Zara de plusieurs familles commerçantes italiennes immigrées du Royaume et qui contribuaient à répandre en Italie de fausses informations sur le caractère ethnique de Zara et de la Dalmatie.

na il est vrai une réponse négative, mais conditionnelle et provisoire, le parti autonomiste refusa de séparer, comme Bajamonti lui-même l'avait voulu, le caractère politique et le caractère ethnico-national de la question. Il n'accepta point la partie politique et combattit énergiquement la partie nationale du programme. Il se condamnait donc à succomber par l'effet d'une contradiction irrémédiable. Il affirmait avec énergie le caractère franchement slave de la Dalmatie ; mais il n'eut pas en même temps la grandeur morale d'accepter les logiques et rigoureuses conséquences qui résultaient de cette affirmation, en admettant la nécessité — même conditionnée par les lois autonomes — de l'union de la Dalmatie et des provinces sœurs. Donc, il ne fut pas sincère. Et il fut assez faible pour se soumettre aux suggestions des hommes qui avaient érigé en système de gouvernement la maxime : *Divide et impera !* Ainsi, il en vint à combattre la langue proclamée par lui-même maîtresse incontestée d'un pays qu'il prétendait cependant aimer et ne pas vouloir gêner dans l'accomplissement de son destin. Après la déplorable mort politique de Bajamonti, personne ne se trouva pour tirer le parti de cette voie sans issue. Ce parti s'était consolidé sous une forme purement négative. Il combattait de front l'évidence des choses et de ses propres traditions, langue et programme politique. L'amour qu'il portait à

la civilisation italienne — et que d'ailleurs ses adversaires partageaient avec lui, — il n'avait pas su le tempérer par le souci de l'évolution de la question d'Orient, évolution qu'avait prévue Bajamonti. Ainsi se forma une violente réaction contre la culture italienne. C'était la triste mais inexorable conséquence de la téméraire assertion qu'il y avait une race supérieure et une race inférieure. Et pourtant le parti avait courageusement contesté cette assertion lorsqu'elle commençait à se produire.

La formule « Slaves, demain ; Croates, jamais » (du reste, prudemment atténuée par Bajamonti lui-même et rattachée à la solution de la question d'Orient) cette formule, tout en contenant une précieuse et irrévocable confession de slavisme, était négative et contradictoire.

Elle faisait pendant avec la déclaration du comte Borelli : que la Dalmatie devait s'associer aux provinces serbes de la Turquie — nous étions en 1862 ! — et non à celles qui se trouvaient déjà englobées dans l'assemblage de la Monarchie des Habsbourg. On déployait le lointain mirage d'un organisme slave, encore irréalisable, pour détourner l'attention du peuple de la solution possible et prochaine. La contradiction fut dénoncée par le parti national. Le comte de Voïnovitch[1] écrivait : « Nous fai-

[1] *Un voto per l'unione* p. 38-39.

sons appel au simple sens commun. Que diraient de nous les étrangers s'ils savaient que notre demande d'union est en Dalmatie une affaire de solution incertaine ; et que notre *séparation* d'avec un peuple frère, qui se trouve à nos portes et qui veut se joindre à nous, est considérée comme une *préparation* à l'union avec des peuples de la même race qui gémit encore sous la verge de fer des pachas turcs? Si l'on discutait sur le mode de notre union avec la Croatie et avec la Slavonie, nous le comprendrions et nous y consentirions. Mais comment pourrait-on faire de l'union elle-même une chose subordonnée, et si c'était possible, comment pourrait-on mettre en question l'union elle-même et, de toutes ses forces la combattre, tout en proposant à la Dalmatie le but suprême dont nous avons parlé ici même, nous n'arrivons pas à le comprendre. Car il répugne aux lois élémentaires de la saine raison de poursuivre un but, et en même temps, de s'acharner à rejeter les moyens que, non pas seulement la sagesse politique mais encore le vulgaire bon sens indique comme propres à y conduire ». Aussi, M. de Voïnovitch posait-il ce dilemme : « Ou bien on croit que la Dalmatie est slave et même portion choisie et privilégiée de la Slavie ; et alors son union avec la Croatie et avec la Slavonie, union qui répond à une parfaite constitutionnalité et aux vrais intérêts nationaux, ne peut que nous fortifier réciproquement à l'intérieur et nous y assurer l'in-

fluence sur la question d'Orient et sur l'affranchissement de nos pauvres frères opprimés depuis tant de siècles malgré les efforts de la diplomatie européenne, sous le joug si pesant des Turcs. Cette influence, la Providence nous l'a donnée et la main cruelle de l'étranger ne pourra plus nous la ravir, pourvu que Dieu et la destinée nous soient propices. — Ou bien, on ne reconnaît pas la Dalmatie pour une province slave et on lui réserve un autre avenir; et alors, avec un publiciste français qui traitait une toute autre question, nous dirions: en pareil cas, les unionistes et les anti-unionistes parlent deux langues qui ne se ressemblent pas et leurs principes sont si opposés entre eux que, dans l'application ils s'annuleraient réciproquement. Ce qui est vérité et justice pour les uns, devient, pour les autres, mensonge et iniquité. En pareil cas, les discussions ne peuvent que mieux faire ressortir l'impossibilité d'une transaction et la victoire d'un et de deux partis sur l'autre. Nous avons la conviction, —répétons-le avec lui — que le parti du progrès et de la liberté, et nous ajoutons de la nationalité, n'est pas celui qui devra succomber. »

Et dans ce perpétuel conflit entre les prémisses adoptées et les conclusions repoussées, les hommes du parti italien-autonome, retranchés dans la citadelle un peu démantelée de Zara, se mirent hors de tout contact avec les masses populaires. La vie nationale, avec ses

multiples manifestations, continua de se développer sous leurs regards, sans leur participation ; comme une danse dont ils n'auraient pas entendu la musique.

Le divorce avec le peuple dalmate ne fut définitivement consommé qu'en 1874. C'est alors que la Dalmatie vit naître chez elle une « nationalité italienne ». Battu aux élections complémentaires de la Diète Dalmate, ayant perdu tout espoir de recouvrer, grâce à l'appui du Gouvernement Impérial et Royal, la majorité parlementaire, le parti autonomiste se métamorphosa en parti « italien ». Il voulait profiter des avantages concédés par l'article 19 de la loi fondamentale de l'Etat où était reconnu à toutes les langues de l'Empire le droit de se développer librement. Cruelle ironie de l'histoire ! l'homme qui le premier, en Dalmatie, notifia officiellement la thèse de la *nationalité* italienne ne fut pas un Italien.

Ce fut le docteur Keller, né en Dalmatie, de parents allemands, domicilié à Trieste comme avocat, délégué au Conseil de l'Empire par la circonscription des plus imposés de la ville de Zara.

Dans la séance du 10 Décembre 1874, combattant, lui, Allemand, la proposition de slaviser les écoles moyennes en Dalmatie, il prétendit parler « au nom de la nation italienne en Dalmatie, ». Il se plaçait en opposition ouverte

avec le chef même de son parti, Lapenna, qui, nous l'avons vu, avait toujours repoussé l'appellation d'« italien » dont on affublait le parti autonomiste. De même, il contredisait Bajamonti, qui, en 1876 — après sa défection! — déclarait, devant la Diète, ne vouloir être « ni Italien, ni Slave, mais Dalmate ».

L'audacieux défi fut relevé par Klaitch : « La langue italienne, dit-il, existe en Dalmatie, et le fait n'a rien d'étonnant ; mais une nationalité italienne, dans le sens précis du mot, cela n'y existe pas ».

Une protestation générale du pays, presque une émeute, accueillit la déclaration du député Keller. La commune de Knin donna le signal, en rédigeant une déclaration solennelle collective qui affirmait le caractère slave de la Province et à laquelle adhéra la presque totalité des communes.

Le parti de l'autonomie s'était suicidé. Tommaseo l'avait à Florence, précédé dans la tombe. La Providence lui avait miséricordieusement épargné de voir l'écroulement de la pensée qui avait dominé toute son existence.

Est-ce à dire que le parti national ait été exempt de toute faute? Non, certes. Tout en faisant la part des circonstances, on peut admettre que son erreur fut de trop compter sur les forces morales et sur la formation politique d'une province épuisée et tombée en léthargie.

Certes, le moment historique se prêtait fort bien à la réalisation des rêves les plus hardis. Entre la Charte d'octobre (1860), par laquelle l'Autriche semblait inaugurer loyalement une ère constitutionnelle et la défaite de Sadowa (1866), qui lui enleva le siège présidentiel de la Confédération Germanique, la fortune de la Maison d'Autriche l'avait conduite au seuil d'une nouvelle phase de son orageuse carrière. C'est à propos de cette fortune que Mazarin disait : « Toutes les fois que la Maison d'Autriche a été aux abois, elle a tiré un miracle de sa poche ». Si l'Autriche eût été quelque peu consciente de sa situation d'arbitre entre l'Occident et l'Orient, elle aurait pu rassembler en un seul faisceau les forces exubérantes des nations si désireuses de se développer harmonieusement et sans de trop grands frais à l'ombre d'un pouvoir impartial. Une confédération ainsi constituée aurait peut-être pour toujours stabilisé l'équilibre européen et, à son profit — c'est-à-dire, dans ce cas, au profit commun de l'Europe — résolu la question d'Orient. Moment psychologique qui ne devait jamais revenir. Les Habsbourg n'ont voulu se souvenir que de leur origine allemande et de l'étymologie de leur manoir héréditaire : *Habichtsburg* — le château de l'épervier. Ils préfèrent la mission de propager le germanisme conquérant ; et, après 1866, ils s'avancèrent de *gaîté de cœur* vers

l'immense catastrophe, qui, à l'heure actuelle, est sur le point de les renverser.

Mais tout en admettant que le moment fût favorable à l'unification de races parentes, on ne peut méconnaître que le parti national dalmate, enivré par le spectacle du Risorgimento italien, exagéra le côté politique de sa haute et généreuse mission, à l'évident préjudice de l'intérêt national.

Or, au contraire, l'état réel de la Dalmatie exigeait que l'on prît le plus grand soin d'entretenir et de raviver la vacillante flamme du sentiment national, en observant un parfait accord avec le parti libéral autonomiste. Quant aux postulats du droit historique, obscurci depuis tant de siècles de domination étrangère, on aurait dû, pour les discuter, attendre une période plus propice.

Dans la séance du 21 mars 1865, un député autonomiste, M. Galvani, s'écria : « Les hommes du parti national se laissent diriger par deux étoiles polaires, l'une au-delà, l'autre en en-deçà du Vélébit ». M. de Voïnovitch répliqua : « L'unique étoile polaire sur laquelle nous tenons nos regards fixés, c'est le développement et la réalisation de la nationalité slave de la Dalmatie, par la liberté, dans les limites de la Constitution ». Judicieuses paroles corroborées par le droit historique, tel que le définissait le même orateur. « Les droits historiques

ne sont rien et ils sont tout : rien, s'ils reposent sur la violence ; tout, s'ils s'harmonisent avec la nature et s'ils forment l'explication de la vie nationale dans le droit public et privé ». La définition tant de fois citée au milieu des débats de la Diète Dalmate ne saurait vieillir ; elle n'a pas une seule ride. Mais tout dépendait de la manière dont elle serait appliquée à un corps affaibli depuis tant de siècles par le divorce entre le droit historique et le droit national et par plus de cent ans d'engourdissement social et spirituel. Il fallait du tact et de la mesure. Les hommes nouveaux auraient dû méditer la profonde analyse faite par Mazzini : « Confondre l'excès d'un principe avec le principe lui-même, c'est une folie, commune souvent, et dans la même proportion, à celui qui nie et à celui qui affirme. Les uns soupçonnent qu'une première conséquence les entraînera jusqu'où ils ne veulent pas aller ; aussi, ils s'obstinent dans une négation complète ; ou, pour mieux combattre le principe, ils le violentent et en tirent une conséquence extrême ; ensuite ils se persuadent que le principe et cette dernière conséquence sont tout un. (Tel fut précisément le cas des libéraux-autonomistes, quand ils s'écrièrent : « Nous ne voulons pas être Croates »; ce que personne ne leur avait jamais demandé). Les autres, peut-être ennuyés d'être obligés de conquérir lentement et au prix de contestations

infinies chaque ligne d'un système vrai en substance, se hâtent de réclamer tout court l'admission du corollaire final, puisque, s'ils y parvenaient, ils emporteraient toutes les propositions intermédiaires. (Et ce fut le cas du parti national, trop enclin à employer la pression morale pour imposer *d'emblée* à une opinion publique insuffisamment préparée l'union de la Dalmatie avec la Croatie). De la sorte, concluait Mazzini, les scrupules des premiers et l'impatience des seconds compliquent encore plus les problèmes et obstruent les voies de la paix ». [1]

Cependant, elles avaient bien été ouvertes les voies de la paix, en 1860. Une conférence s'était assemblée à Zagreb, en vertu d'une Lettre-Autographe-Impériale. Dans cette Lettre, l'empereur, comme roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, de Slavonie, se déclarait « disposé à adhérer aux désirs parvenus à sa connaissance, touchant, disait-il, l'union de mes royaumes de Croatie, Slavonie et Dalmatie ». Il informait le ban de Croatie qu'il avait « pris les dispositions nécessaires afin d'examiner à fond et régler cette question d'une manière satisfaisante pour tous les partis en cause, en invitant les députés de Mon Royaume de Dalmatie à la discuter dans la conférence convoquée

[1] *Il Dramma Storico. Oeuvres choisies.* Milan, 1915, p. 63-64.

par le ban ». Et la conférence avait (le 19 décembre) adressé aux Dalmates une proclamation. Je tiens à la citer en entier. C'était une éloquente synthèse de toutes les raisons qui militent en faveur de l'union de deux provinces appartenant à la même nation ; et elle s'inspirait des mêmes principes qui présidèrent à l'œuvre de l'unité italienne.

Cet acte mémorable était ainsi rédigé : « Compatriotes Dalmates ! Vous savez bien qu'en deça et au delà du Vélébit votre Peuple et notre Peuple ne font qu'un ; vous savez que, jadis et pendant nombre de siècles glorieux pour nous, nous avons vécu ensemble sous le même souverain, sous les mêmes lois, avec les mêmes coutumes. Unis, nous avons repoussé les violences des Turcs, en défendant d'autres peuples et d'autres pays européens contre l'invasion de la tyrannie asiatique et païenne. Vous savez également, comme nous le savons aussi nous-mêmes, d'où est venue la division au sein de notre peuple, lequel n'a qu'une seule et même langue, un seul et même sang, qui est pareil, dans ses coutumes, dans son passé, dans ses désirs et dans ses espérances. Vous savez qui a déchiré notre pays commun, qui n'était divisé ni par la mer ni par les fleuves, ni par des frontières de royaumes étrangers, mais que la Divine Providence avait vraiment uni et lié au moyen des Alpes et des monts, où naissent les marins destinés à naviguer sur vos mers et

les soldats enrégimentés contre nos ennemis communs.

« Nous n'avons pas été divisés par notre inimitié réciproque ni par des querelles, puisqu'il n'y eut jamais la guerre entre nous, ni entre nos aïeux ; nous n'avons pas été divisés par des besoins ou des avantages particuliers, puisque, de même que nous avons besoin de votre mer et de vos marins, vous avez besoin de nos forêts et de nos champs, de nos agriculteurs et de nos soldats.

« Une main étrangère et un intérêt étranger ont accompli la séparation parmi nous ; un chef étranger, la tendance et la ruse étrangères ont divisé les fils de la même mère, ont rompu l'unité du territoire et ont miné entièrement la félicité nationale, laquelle ne peut fleurir et s'épanouir que dans l'unité et dans la concorde nationales.

« Frères dalmates, Compatriotes ! Après de longs siècles, voici pour nos nations voisines, qui ont tout en commun, l'occasion de réaliser l'union la plus complète.

« Vous étiez jadis puissants par le commerce maritime, puissants par l'esprit et par l'intelligence ; la Dalmatie compte, dans la politique, dans le sacerdoce, dans la littérature, dans l'art, dans la guerre, dans la navigation, des hommes célèbres qui sont l'orgueil et la parure de notre terre commune. Mais le temps vous a affaiblis,

et vous avez sensiblement perdu de votre vigueur.

« Donc vous avez, sous tous les rapports, besoin de secours et d'appui. Mais, qui peut, sans calculer son propre avantage, vous offrir cet appui et ce concours plus cordialement que votre frère ? Nous sommes prêts à vous assister de toutes nos forces ; et nous plaçons dans votre caractère la confiance que, en proportion de vos forces, vous aussi vous nous accorderiez.

« Votre pays, la Dalmatie, écroulée mais belle, est la mère de notre nation, le berceau de notre gloire, la fille de notre plus glorieux esprit national ; cela nous ne l'oublierons jamais.

« Loin de nous n'importe quel souci intéressé, relativement à l'union nouvelle. Nous ne voulons pas entamer votre liberté, vos usages, votre autonomie. Chacun aime son propre bien, et pas même un frère ne doit l'entamer s'il veut maintenir vivant l'amour fraternel.

« Loin de nous la pensée de vous induire à accepter nos usages ou nos lois ; à prendre parmi nous des fonctionnaires ou des maîtres. De même, nous n'avons nul dessein de vous placer jamais sous l'autorité de l'administration militaire à laquelle, en deça du Vélébit, est soumise une partie de notre nation.

« Nous n'avons qu'un seul et unique désir : voir la Dalmatie recouvrer à son tour sa cons-

titution antique et ses antiques libertés, pareilles aux nôtres ; traiter, d'accord avec vous, nos affaires réciproques ; mettre des forces égales au service de nos désirs et de toutes les entreprises qui sont également avantageuses à notre pays. C'est-à-dire que, par l'union des forces, nous voulons fortifier notre nation, afin qu'elle puisse recueillir, à tous égards, les plus grands avantages possibles.

« Et vous aussi, frères de langue italienne, qui appelez la Dalmatie votre patrie, ne nous considérez pas, nous Croates, comme vos ennemis. Nous n'avons pas la moindre intention d'empiéter sur votre langue, sur vos usages, sur vos droits, sur vos institutions. Nos droits nous sont sacrés, et c'est pourquoi les vôtres doivent l'être à nos yeux.

« Nous vous considérons comme des intermédiaires favorisés entre notre nation slave et l'artistique Italie, envers laquelle notre littoral et celui de la Dalmatie ont tant d'obligations.

« Alors que, sur les confins de la Turquie, notre peuple sacrifiait toutes ses forces dans des combats sanglants, vous aidiez continuellement à introduire parmi nos cités maritimes les trésors artistiques amassés durant la paix par des pays plus heureux ; abondamment vous répandiez chez nous la bonne semence. Nous vous en sommes reconnaissants, car le Slave n'a pas l'habitude d'être ingrat.

« Comme vous, nous estimons très haut la langue poétique d'un Dante, d'un Pétrarque, d'un Tasse et d'un Arioste ; mais, selon l'exemple de l'Italie, nous nous faisons un devoir sacré d'élever aussi notre langue harmonieuse au degré de valeur et de culture où se trouve votre langue aimable et riche.

« Rentrez donc, ô Frères Dalmates, dans des liens qui nous rapprochent plus étroitement. Quelles que soient votre langue et votre religion, n'ayez pas de haine pour ceux que nous invitons à échanger, comme des hommes libres, une parole avec nous et avec notre peuple, pour l'avantage commun. Songez que la concorde, l'affection et la franchise ont souvent sauvé les peuples et les royaumes, tandis que la désunion et la rancune ont toujours amené la ruine. »

En même temps, l'évêque Strossmayer — l'âme de tous les grands mouvements politiques parmi la nation serbo-croate — adressait au patricien ragusain Marino Giorgi (4 janvier 1861) une lettre, où il insistait sur le caractère éminemment international de l'union en perspective. « Cette union, disait-il, nous assurerait l'influence dans la question d'Orient, pour l'affranchissement de nos pauvres frères qui, depuis tant de siècles et malgré les efforts de la diplomatie européenne, gémissent sous le joug pesant des Turcs. La Providence nous a réservé le rôle de libérateurs. La cruelle main

de l'étranger ne nous l'enlèvera pas, pourvu que Dieu et la destinée nous favorisent. »

Oui, mais Schmerling veillait ! Le plus puissant, le plus centraliste, le plus allemand des ministres autrichiens aurait-il jamais pu permettre l'application d'un programme qui allait désormais assurer la majorité au slavisme et au fédéralisme en Autriche ? Les influences fédéralistes, les conceptions dictées par l'état aigu de la question d'Orient ; dans la nation hongroise, un sentiment confus que le seul moyen de salut était de revenir à la politique large et fédérale de la maison d'Anjou et des Arpad eux-mêmes, qui jamais ne connurent la stupide et inflexible centralisation voulue par leurs successeurs dégénérés ; tout avait conspiré pour diriger la monarchie vers le fédéralisme. Cependant, le dernier mot resta à Schmerling et à sa phalange de fonctionnaires magnifiquement rétribués, élevés dans la plus servile adoration de l'Etat. Schmerling manœuvra si habilement qu'il fit apparaître comme une émanation directe de la volonté populaire le refus des Dalmates d'engager des pourparlers avec les Croates au sujet de l'union. Les communes dalmates avaient été invitées à se prononcer sur le programme croate. C'était s'il y en eut jamais, un hommage éloquent et désintéressé rendu à la très ancienne autonomie de la Dalmatie. Il remettait en lumière les origines du droit qu'a-

vait le pays de régler lui-même son statut public. Mais, comme nous l'avons dit, la Dalmatie était mal préparée à faire ce grand pas. Les communes méridionales acceptèrent avec enthousiasme la proposition d'envoyer des délégués à Zagreb. Par contre, Spalato et Zara, où la bureaucratie s'était puissamment retranchée, se mirent en opposition avec Raguse et les Bouches de Cattaro. Mais les communes de la Dalmatie centrale et septentrionale se trouvant aussi , en grande partie, dans la main des autonomistes et des italianisants, n'auraient pas osé affronter directement le courant unitaire qui commençait à se dessiner dans le pays ; toutefois, éludant le fond de la question, elles remirent la décision définitive à la volonté de la Diète. La Diète était sur le point d'être convoquée : effectivement, dans la séance du 18 avril 1861, elle repoussa le projet concernant la conférence qui devait se tenir à Zagreb.

L'impression produite par ce vote, à Zagreb et dans tous les centres de la vie serbo-croate entre la Drave et l'Adriatique, fut désastreuse. Symboliquement, l'union dalmato-croate s'était déjà manifestée dans la capitale de la Croatie. Le 13 avril 1860, date de l'ouverture de la Diète — presque Constituante — de Croatie, dans cette salle qui naguère avait retenti des cris de : « Guerre aux Magyars ! » deux illustres Dalmates siégeaient comem députés croates : le comte Nicolas de Pozza pour la ville histori-

que de Krizevtsi ; et le poète de Spalato Lucas Botitch pour le collège deDiakovo, siège épiscopal de Mgr Strossmayer. Deux autres Dalmates, le comte Orsato Pozza et Etienne Ivitchevitch assistaient le président de la Diète comme membres d'honneur et d'autres hommes politiques dalmates (Militch, Pavlinovitch, Tripkovitch, Klaitch) assistaient dans l'hémicycle à la séance, comme « hôtes du peuple croate ».

A la présence des députés dalmates, la Diète vota, par acclamation, une adresse à la Couronne (1er mai) dans laquelle les représentants de la nation demandaient la réunion à la Croatie-Slavonie de la Dalmatie, de Raguse, des Bouches de Cattaro et des îles du Quarnero, en un seul organisme politico-national. Quelques jours plus tard (8 mai) l'adresse fut présentée à l'Empereur. François-Joseph garda le silence sur la Dalmatie. En effet, il n'aurait pas pu infliger un démenti à son œuvre. Car le vote de la Diète dalmate n'était, en réalité, qu'une émanation directe de sa politique.

Cette décision de la Diète était un simple décret autrichien centraliste, renforcé des réminiscences autonomistes si naïvement exploitées ensuite par Tommaseo. Celui-ci, loin de sa patrie et privé d'informations exactes, ne s'apercevait pas que sa polémique servait seulement à resouder l'assemblage antilibéral, centraliste et férocement antislave que, durant toute sa vie, il eût lui-même à combattre ! Et quelle

Diète ! Elue d'après un système électoral (prétendu démocratique !) qui à 400.000 habitants donnait seulement vingt députés, et à 20.000 habitants vingt et un députés ; elle contenait une majorité ainsi composée sous la pression exercée par Schmerling : — douze fonctionnaires publics [1] ; — cinq membres du clergé ; cinq anciens maires élus d'après le vieux règlement électoral qui les tenait immédiatement subordonnés à l'autorité politique ; — trois propriétaires, deux avocats et un notaire.

La Dalmatie se trouvait donc dans un état évident de domestication morale. Vieux éléments venitianesques, éléments nouveaux mais en réalité encore plus réactionnaires ; bureaucrates Jaunes et Noirs ; un peu de sentimentalisme communal ; un peu de romantisme aléardien et vittorelien [2] ; tout cela barrait le chemin aux phalanges nationales, qui, après la première bataille perdue, comme après la première grande victoire de 1870, aurait dû insister moins sur le côté purement politique de l'Unité et re-

[1] 1 I. R. Conseiller Aulique ; — 3 préfets ; — 1 I. R. Conseiller de la Lieutenance de Dalmatie ; — 1 secrétaire présidentiel de la Lieutenance ; — 1 juge ; — 1 président de Cour d'Appel ; — 1 I. R. secrétaire ministériel en retraite ; — 1 capitaine en retraite ; — 1 sous-inspecteur des contributions ; — 1 I. R. professeur de lycée.

[2] Aleardi et Vittorelli, deux poètes italiens de la première époque du Risorgimento, très lus en Dalmatie.

chercher davantage l'alliance des éléments libéraux italianisants qui, eux aussi, sentaient l'impossibilité de prolonger une tactique simplement meurtrière pour les intérêts vitaux de la Dalmatie.

Le malheur voulut que la direction du parti national échappât des mains habiles du député Klaitch, étoffe d'homme d'Etat, intelligence pondérée et libérale, accessible à tous les courants de l'époque et à toutes les transactions nécessaires. La direction fut saisie par une fraction cléricale ayant pour chef le député abbé Pavlinovitch, éminent patriote, mais esprit dogmatique et intolérant comme le sont toujours les hommes les plus estimables de l'Eglise dans le maniement des affaires publiques.

La fraction cléricale, nous le verrons, exagéra la campagne pour l'union avec la Croatie, portant ainsi un évident préjudice à l'entente qu'elle avait conclue avec les autonomistes et avec l'aile serbe du parti national. Elle montra de l'âpreté et de l'intolérance à l'égard de tous ceux qui n'admettaient pas pleinement l'opportunité de l'union ou qui, du moins, ne voulaient pas qu'elle eût un caractère unilatéral et qu'elle constituât une absorption complète, avec corrélative renonciation aux droits municipaux séculaires de la Dalmatie. De la sorte, l'esprit qui, entre 1860 et 1870, avait dirigé la merveilleuse campagne nationale et qui animait le manifeste

de la Conférence de Zagreb cessa de planer sur les délibérations des Pères de la Renaissance nationale. De la sorte, encore, s'aigrit le contraste entre l'autonomie modérée — cependant innée à la nature des Slaves — et le néocentralisme croate, étranger au programme du parti national pur et, après les événements de 1912-1917, désormais sans valeur pour le grand avantage du Yougoslavisme.

Ajoutons que cette erreur de tactique s'est aggravée d'une excessive réaction contre la langue italienne, surtout dans le domaine scolaire. Comme nous l'avons vu, cette réaction avait pour cause la perfidie de ceux qui, tout en se montrant Slaves en paroles, de fait faisaient, de mille manières, obstacle au développement de la langue et de la nationalité slaves de la Dalmatie, dans toutes les manifestations de la vie publique. Un peuple marchant à la conquête de sa personnalité éclipsée par d'innombrables régimes étrangers a le droit incontestable d'intensifier l'étude et l'application pratique de la langue nationale. En effet, Tommaseo et d'autres avec lui, avaient précisément invoqué les lacunes terminologiques de la langue serbo-croate, pour justifier « pprovisoirement » la domination absolue d'une langue complètement développée, d'une langue civile telle que l'italien. Il s'agissait donc d'une double affirmation : démontrer avant tout, que la langue serbo-

croate (dont Tommaseo, dans ses œuvres, a chanté la gloire)[1] était parfaitement propre sinon aux plus hautes dissertations de philosophie kantienne, du moins à la pleine satisfaction des besoins civils et littéraires d'un peuple entré tardivement dans la lice européenne ; — en même temps, démontrer les droits imprescriptibles de la langue, comme signe le plus visible et le plus frappant du caractère ethnique d'une nation. Le fait que toute la classe cultivée parle l'italien et vante, à juste titre, la culture qu'elle a reçue ne saurait justifier la prétention d'imposer au pays une physionomie ethnique qui n'est pas la sienne. Ce serait confondre les termes de civilisation et de nationalité. D'ailleurs, la civilisation slave a fait trop de progrès

[1] On pourrait composer un petit volume avec les très belles pages d'éloge et de profonde admiration consacrées par Tommaseo à la langue serbo-croate, que lui-même écrivait avec tant de vigueur, pour l'éternelle confusion des interprètes infidèles de sa pensée. Je cite au hasard les paroles suivantes : « La langue la plus pure, la plus sonore et la plus harmonieuse serait la langue serbe. On la parle en Serbie, en Bosnie, en Herzégovine, en Dalmatie ; moins correctement en Croatie et ailleurs, dans l'Empire autrichien, et, enfin, parmi les Slaves de Hongrie... Si la langue serbe est plus pleine, il y a une raison ; c'est que, les Slaves, provenant de l'Asie, n'auraient pas pu pénétrer si loin s'ils n'avaient été les premiers ; de même que la race serbe, avec la forte beauté de ses traits, prouve la noblesse de ses origines... » *(Secondo Esilio I*, 153-4)

pour qu'on puisse dire d'elle ce qui pouvait encore se dire de ses pères. Enfin qu'est-ce que l'Italie et l'Europe penseraient du peuple dalmate s'il avait docilement continué de cultiver l'italien au préjudice de sa langue maternelle ?

Toutes les fautes, inévitables dans les crises politiques — et ce serait grande naïveté ou grande perversité d'en tirer argument pour déprécier l'œuvre désintéressée et glorieuse de la renaissance nationale d'une race — ne pourront jamais justifier ni la politique toute négative du parti autonomiste (maintenant italien) de la Dalmatie, ni sa persistante hostilité envers la langue du pays et envers le développement national du peuple dalmate. Le *statu quo* n'est pas une idée, mais tout au plus un expédient, dans tous les cas un programme destiné à être bientôt dépassé par la vie.

C'est pourquoi la faible trame de la vie italienne en Dalmatie est destinée à s'user paisiblement dans la crypte des souvenirs historiques, comme ce dernier vieillard qui disparut en parlant le vieil idiome romanique incompris de tout le monde. Les éléments politiques où le parti italien a ses origines, les forces inertes qui président à sa vie sont si minces et forment un contraste si criant avec le sang, avec la vie morale et sociale de la terre qui l'abrite, toujours patiente mais indifférente, que ce ne serait pas la peine de s'y arrêter.

Mais nous sommes obligés de le faire, par suite de la galvanisation d'un passé sans retour, fruit d'une artificielle propagande partie du rivage opposé de l'Adriatique, sans chaleur et sans conviction, malheureusement armée de toutes pièces de l'ancien épouvantail des confins stratégiques, des inévitables hégémonies, de tout cet arsenal auquel le monde doit les hécatombes de l'énorme conflagration actuelle. Aussi, force nous est de tourner encore une fois nos regards vers un phénomène qui, dans d'autres grands pays, aurait depuis longtemps été pleinement liquidé, et condamné à l'oubli. Retenons trois faits capitaux, inséparables de l'existence du parti qui, opiniâtrement, méconnaît les droits de la nation dont la longanimité lui a permis de mener une précaire existence.

1° L'irrédentisme italien fut et demeure une plante totalement inconnue en Dalmatie. L'idée d'une cession de la Dalmatie à l'Italie n'est pas venue un seul instant à la pensée du « parti autonomiste », pas même dans les plus récents conciliabules de la jeunesse. En cela, la Dalmatie se sépare nettement de Trieste, de Trente, de quelques villes isolées dans la péninsule istrienne. La *Gazette de Fiume,* le seul organe italien qui, depuis 1860, comme la *Voix de la Dalmatie,* traitât avec une grande liberté de langage les problèmes de l'équilibre politique en Dalmatie, journal ardemment hostile à l'union

de la Dalmatie et de la Croatie, exprimait, le 7 janvier 1861, la pensée de tous les Dalmates de langue italienne. Voici ces paroles significatives : « ...Une très grande erreur, enfin, ce serait d'accorder confiance aux insinuations fausses destinées à faire croire que la Dalmatie, par l'intermédiaire de son élément italien, couverait en elle la tendance à l'union éventuelle avec l'Italie. Nous croyons les Dalmates trop avisés pour leur attribuer la disposition de condescendre à devenir une espèce de colonie et, sans aucune nécessité, à faire de l'Italie leur mère adoptive.

« Puis, aux hommes politiques qui voient déjà la Dalmatie engloutie par l'avalanche italienne, nous dirons que la mer Adriatique suffira pour en amortir toute la violence... Si le canal de la Manche, le Rhin et le Danube suffisent à séparer ce qui doit l'être, le large bras de l'Adriatique ne suffira pas moins bien à limiter les aspirations italiennes.

« Le sort de la Dalmatie est absolument indépendant de celui de l'Italie. La Dalmatie prospérera, dans un avenir éloigné, sans doute, mais non pas pour cela moins assuré, quand les peuples de la Bosnie et de l'Herzégovine seront entrés dans la civilisation de la commune famille européenne ; quand la Dalmatie sera devenue, pour ces peuples, la base naturelle sur la mer. Tous les intérêts de la Dalmatie gra-

vitent sur la péninsule des Balkans et non sur celle des Apennins ».

Des déclarations les plus nettes faites par les chefs du parti autonomiste, depuis Bajamonti et Lapenna jusqu'aux plus récents coryphées de l'italianité zaratine, résulte la claire vision, la conviction enracinée, que les destins de la Dalmatie ne peuvent être séparés des destins de son hinterland slave. A l'expression de cette conviction ont fait chorus en Italie Niccolo Tommaseo, Camillo Cavour, Giuseppe Mazzini, Cesare Correnti, Terenzio Mamiani, Bettino Ricasoli, Gino Capponi, Giuseppe Garibaldi et plus ou moins ouvertement les esprits les mieux équilibrés de l'Italie contemporaine. Qu'on ne nous accuse pas d'affirmations tendancieuses. Les déclarations des chefs de l'autonomie italo-dalmate reproduites dans ce volume sont plus que suffisantes pour nous garantir contre tout soupçon de partialité en faveur de la nation serbo-croate. Nos affirmations sur la non-existence d'un irrédentisme dalmate sont corroborées par les explicites déclarations du chef du jeune parti italo-dalmate, l'avocat Louis Ziliotto, maire de Zara. Celui-ci, en 1896, dans une séance de la Diète Dalmate, a prononcé ces paroles solennelles : « Comment, nous qui sommes séparés de l'Italie par toute l'Adriatique, nous, qui sommes quelques milliers d'individus dispersés sur un territoire discontinu, parmi un peuple qui

compte non pas des centaines de mille, mais des millions de Slaves, comment pourrions-nous penser à une union avec l'Italie ? »[1]

Donc exciter le peuple italien, du haut de la tribune de Montecitorio, par l'épouvantail d'un « irrédentisme italien en Dalmatie » comme un député nationaliste l'a fait récemment, équivaut à déconsidérer et à exposer au ridicule le concept sacré de la rédemption des peuples.

2° Ainsi que nous l'avons vu, le parti autonomiste se déclarait slave et déclarait que la Dalmatie était slave. Mais il était autrichien avant tout ; et, sauf pendant l'entracte libéral, il s'appuya sans cesse sur le Gouvernement. Celui-ci non seulement jusqu'en 1870, mais ensuite jusqu'à nos jours, le protégea avec énergie, tout en étant parfois, devant la marée slave grandissante et irrésistible, obligé de céder aux légitimes exigences présentées par le parti national, qui représentait l'écrasante majorité du pays.

Une haineuse campagne s'engagea, d'accord

[1] M. Prezzolini, dont le livre sur la Dalmatie nous a procuré cette citation, extraite à son tour, des *Petites Notes dalmates* du Vice-Président de la Dante-Alighieri, comte Donato Samminiatelli *(Nuova Antologia* 1 juin 1897) fait ici la remarque suivante : « Par là, on voit avec évidence que M. Ziliotto reconnaissait l'union du peuple slave de Dalmatie avec celui de son hinterland ; sinon, il n'aurait point parlé de *millions de Slaves* ». Prezzolini. *Op. cit.* p. 44, No 2.

avec le parti autonomiste docile à ses suggestions ; d'accord avec un parti qui (nous le verrons) était, dans la Diète du Royaume, représenté par un essaim de fonctionnaires politiques I. R. (tout puissants entre 1860 et 1874) et qui était poussé à ne pas laisser échapper de ses mains le pouvoir oligarchique. C'était un système de délations, d'accusations de haute trahison, de procès politiques, de fraudes électorales. Il fut appliqué avec une telle violence et tant de froide cruauté que, dans la Dalmatie slave, le moindre succès slave pouvait se comparer aux sacrifices inénarrables que doivent aujourd'hui s'imposer les armées alliées pour enlever à la domination allemande quelques mètres de tranchées. De même qu'en Italie, et ailleurs aussi en Europe, on croit, à tort, que le mouvement yougoslave n'a pas de profondes racines ; de même à tort, on croit que les procès et les vexations politiques contre l'idée nationale slave sont d'hier et que, dans l'histoire du peuple serbo-croate, les procès de Zagreb, de Vienne, de Banjaluka n'ont pas eu de précédents. Bien différente est la triste vérité. Précisément, la Dalmatie est celle des provinces slaves qui a eu le plus à souffrir des persécutions politiques, toutes organisées et menées par la bureaucratie italianisante. Pour affermir leur domination, ces bureaucrates faisaient croire, à Vienne, que le parti natio-

nal slave était l'avant-garde du mouvement panslaviste et panserbe et conspirait à détacher de la monarchie les pays yougoslaves. Célèbres dans l'histoire de la Dalmatie sont les procès de Zavtat *(Ragusa Vecchia;* Vieux-Raguse) — mars 1861 — de Zara, contre la rédaction du *National* — octobre 1867 — les persécutions dirigées contre les chefs du parti national, et tout d'abord contre Klaitch ; les mesures vexatoires contre la *Narodna Citaonica* de Zara, coupable de connivence avec Garibaldi pour délivrer les Slaves du joug turc ; les sanglantes élections de Spalato, de Sign, de Knin ; les attentats commis par la racaille zaratine soudoyée, acclamant, en 1876, les Turcs contre les Russes ; et les invectives du *Dalmata* contre la Serbie et contre le Monténégro ; etc., etc...

Le procès du Vieux-Raguse eut une profonde répercussion dans tout l'Empire. Ce procès avait été monté de toutes pièces par le préteur de Ragusa-Vecchia, Agazzi, parce qu'un groupe d'électeurs avaient écrit sur leur programme : « Union de la Dalmatie avec la Croatie ». Il y avait neuf accusés, — deux propriétaires, deux prêtres et cinq cultivateurs. Le défenseur de tous était M. Costi, avocat vénitien ; car les autorités avaient sévèrement interdit aux avocats dalmates de prendre la défense des inculpés. Au sujet de ce procès, la Diète croate adressa à Vienne une protestation, qu'allèrent déposer

plusieurs de ses délégués, parmi lesquels se trouvait Mgr Strossmayer. Après 15 mois de prison préventive, les accusés, qu'avait courageusement défendus M. Costi, furent acquittés, pour « absence de délit », et par suite d'un ordre que l'indignation slave avait arraché au Cabinet de Vienne. Dans la *Voce Dalmatica,* l'avocat Costi décrivit avec dégoût les phases de cette ignoble comédie que, « seule, la calomnie, prouvée d'ailleurs par les pièces judiciaires, pouvait élever à la dignité de crime, en ouvrant la voie à un volumineux procès et, pendant plus d'une année, en sacrifiant dans les souffrances de la prison préventive un groupe d'infortunés, innocents, d'après mon intime conviction ».

Les autorités politiques de Dalmatie considéraient donc comme des traîtres envers l'Etat et comme des perturbateurs de la tranquillité publique les partisans de l'Union, de cette Union que, en 1860, la Couronne elle-même avait déclarée désirable ! En 1867, on incarcéra la rédaction du *National,* pour avoir publié un article où se lisaient ces paroles : « Située sur la côte qui doit un jour devenir l'échelle du commerce danubien, la Dalmatie fait partie du Trirègne » (Dalmatie, Croatie et Slavonie). Accusés d'excitation à la haine contre le régime de connexion politique entre la Dalmatie et la Cisleithanie, régime actuel et « définitivement établi », les rédacteurs, MM. Tontchitch, Danilo et

Matitch, furent condamnés à sept mois de prison.

Le parti autonomiste gouvernemental, intime allié de Vienne, provoquait ces divers procès. Pour ne pas risquer de laisser l'influence lui échapper et pour conserver à une infime minorité le moyen d'exercer un pouvoir discrétionnaire sur un peuple entier, il avait besoin d'agiter le spectre du slavisme devant les maîtres de Vienne. Et c'est ainsi que le parti slave fut « protégé par l'Autriche ! »

Mais le point culminant de cette triste campagne fut atteint en 1869. Les montagnards des Bouches de Cattaro (appelés Krivosciani) s'insurgèrent contre le gouvernement autrichien. Celui-ci, contrairement à ce qu'il avait promis en 1814, non seulement au peuple des Bouches de Cattaro et de Raguse mais encore à l'empereur Alexandre I de Russie lui-même, voulut y introduire le service militaire obligatoire, déclaré loi de l'Empire en 1868. Les Krivosciens demandaient : 1° que les conscrits appelés par la nouvelle loi du 5 décembre 1868 fussent exemptés de l'obligation de servir hors du territoire des Bouches de Cattaro ; 2° qu'après un an de caserne, ils pussent naviguer à l'extérieur ; et que, 3°, ils pussent endosser le costume national et non l'uniforme militaire autrichien.

L'excès de zèle des autorités politiques et mi-

litaires, excès bien autrichien, provoqua la révolte du peuple. Dans les montagnes de Krivoscie (entre Risano et Grahovo) les troupes autrichiennes, envoyées pour apaiser la révolte, furent battues à plusieurs reprises.

L'insurrection — dont l'épilogue se produisit seulement en 1882, alors que l'Autriche triomphante d'une seconde révolte, établit, au prix d'énormes sacrifices, tout un système de fortifications entre le Monténégro, l'Herzégovine et les Bouches de Cattaro — l'insurrection, dis-je, fut apaisée grâce à l'intervention de deux députés dalmates[1] près de l'archiduc Rainer, lieutenant-général de l'Empire pendant le séjour que François-Joseph faisait en Egypte lors de l'inauguration du canal de Suez. Ces députés obtinrent le rappel du gouverneur, le général Wagner, soldat détesté, dont l'attitude intransigeante contribuait à exaspérer la population. Au nom du gouvernement impérial, dans le village krivoscien de Knezlaz, le nouveau gouverneur de la Dalmatie, général Roditch, conclut avec les insurgés une paix humiliante. (15 janvier 1870). L'Autriche ajourna le projet d'établir le recrutement, accorda une amnistie générale et déclara approuver l'usage du costume national.

On n'a pas encore écrit l'histoire secrète de cette fameuse insurrection, oubliée aujourd'hui

[1] MM. Voïnovitch (Georges) et Ljubisa.

et qui était cependant le symptôme du mal d'Orient et le prodrome des mouvements unitaires serbes. Mais deux points essentiels sont à retenir : l'insurrection, qu'elle ait été ou non provoquée par des Serbes irrédentistes, fut certainement saluée avec joie par la Serbie, et plus spécialement par le Monténégro, dont le prince, tout en se déclarant vassal du puissant Empire voisin, stimulait secrétement les insurgés. Ainsi, la révolte eut indubitablement un caractère tranché slave et anti-autrichien. D'autre part, non seulement le parti national dalmate ne trempa ni directement ni indirectement dans l'entreprise insurrectionnelle, mais il en éprouva beaucoup d'ennui et même chargea deux de ses membres influents d'apaiser les insurgés[1].

[1] Il ne sera pas inutile de faire remarquer que, pendant la seconde insurrection des Bouches de Cattaro (1881-82), l'Autriche ayant, pour combattre les insurgés, envoyé des troupes dalmates, M. Klaitch, chef du parti national croate en Dalmatie et député au Parlement autrichien, eut le noble courage d'interpeller, devant les Délégations autrichiennes, le ministre commun de la guerre. Il demanda « comment celui-ci pouvait justifier l'envoi de troupes serbo-croates dans une lutte contre leurs frères ». L'effet produit par cette énergique interrogation fut énorme dans tout l'Empire. M. Klaitch ne dut qu'à son caractère inviolable de député de n'être pas poursuivi pour crime de haute trahison. Tous ces faits figurèrent et figurent toujours dans les dossiers viennois, et ils ont préparé la sanglante répression actuelle du mouvement unitaire serbe et yougoslave, que l'Autriche a

C'était bien naturel qu'il y fût contraire, depuis que la plus élémentaire prudence lui conseillait — si même il avait jamais eu l'idée de créer des embarras à l'Autriche — de ne pas irriter le gouvernement autrichien et de ne pas l'obliger à prendre une attitude hostile au mouvement d'émancipation slave de la Province. La prudence aussi lui suggérait de préparer un terrain sur lequel, dans l'attente des futures élections, le gouvernement pourrait adopter une attitude correcte et libérale.

Aucune de ces considérations, claires jusqu'à

voulu empêcher en mobilisant de nouveau frères contre frères !

Pendant cette seconde insurrection, Sir Arthur Evans, l'illustre archéologue anglais, zélé défenseur de la cause yougoslave et alors résidant à Raguse, fut emprisonné par les autorités autrichiennes. Une péremptoire réclamation de Gladstone le fit relâcher, mais le gouvernement autrichien l'expulsa de Raguse et des pays de l'Empire. En 1882, Sir Arthur Evans faisait fonction de correspondant du *Manchester Guardian*. Il avait été dénoncé au gouvernement autrichien comme un des fauteurs de l'insurrection et — dès lors ! — ennemi acharné de l'Autriche, vis-à-vis de qui, vraiment, en fait de haine il n'était dépassé que par son beau-père, l'historien Edward Freeman et par Gladstone lui-même. Consulter sur la question yougoslave la conférence de M. Evans : *Les Slaves de l'Adriatique et la Route continentale de Constantinople,* faite à la société Royale de Géographie de Londres. Traduction française par P. de Lanux. Londres 1916.

paraître absolument enfantines, ne put détourner le parti italien autonomiste de la tentation d'exploiter le mouvement insurrectionnel pour ses projets de domination et pour consolider sa propre position près du gouvernement autrichien, en vue d'une nouvelle consultation populaire.

Et, de fait, dans la séance du 19 octobre 1869, M. Lapenna, chef du parti autonomiste-italien, lut la déclaration suivante : « La Province traverse des moments très difficiles. La Dalmatie méridionale est en flammes. Dans cette Diète, où l'on propose des votes de défiance envers l'I. R. Gouvernement et où l'on présente des pétitions pour l'application de l'article XIX, bouillonne aussi l'insurrection des âmes.[1]

[1] L'article XIX de la Loi fondamentale du Statut du 21 Décembre 1867 consacrait l'égalité des droits, pour toutes les nationalités de l'Empire. L'article avait été inséré pour atténuer le désastreux effet du Dualisme et pour tromper les nationalités par des procédés légaux. Le parti italien aurait dû, dans son propre intérêt bien compris, assurer la concorde nationale en réclamant la rigoureuse application de l'article XIX. Mais, conscient de représenter une infime minorité du pays, il refusa obstinément de contribuer à l'application pratique de ce principe d'équité et de justice, exprimé pourtant d'une manière vague et non concluante. La déclaration citée plus haut fait allusion au dépôt fait devant la Diète, par M. Pavlinovitch, de 210 pétitions portant 4000 signatures et dans lesquelles était réclamée la rigoureuse applica-

Ceux qui ont avec moi signé la présente déclaration ne veulent pas sonder les intentions des promoteurs de ces propositions ; toutefois il est évident que dans un moment si critique, elles ne s'accordent ni avec le sentiment de civisme ni avec le patriotisme. La majorité peut bien les repousser, mais elle n'a pas les moyens d'en empêcher la discussion, ni de prévenir les agitations capables de faire naître de grands troubles dans le pays. C'est pourquoi, en vue de décliner toute responsabilité, la majorité prie Sa Majesté de proroger la session de la Diète. En attendant, elle quitte la salle des séances, convaincue qu'elle accomplit un acte de patriotisme, un acte de dévouement et de fidélité envers l'Auguste Souverain. »

Aussitôt faite la lecture de ce document — un des plus remarquables exemples de sycophantisme que rappelle l'histoire parlementaire autrichienne — la majorité autonomiste se retira de la salle.

Le même jour, par un manifeste daté de Zara, la minorité slave protesta fièrement contre les calomnies et les insinuations contenues dans la déclaration de la majorité, déclaration tendant à insinuer qu'il y avait un rap-

tion de l'article XIX de la Constitution. Les pétitions ne furent jamais discutées. On les envoya à la Commission des Pétitions — en majorité *italienne* — qui les enterra pour toujours.

port de causalité entre l'insurrection des Bouches de Cattaro et l'activité strictement parlementaire du parti national. Le président convoqua l'assemblée pour le 28 octobre. Seule, la minorité fit acte de présence. Faute du *quorum,* la Diète fut prorogée par rescrit impérial. La même année comme nous l'avons vu, eurent lieu de nouvelles élections. Le parti italien ne tira nul profit des avances qu'au prix de la vie et de l'honneur de ses collègues, il avait faites au Gouvernement. Le verdict populaire balaya la majorité fictive et pour toujours.

3° Nous avons vu comment, plus tard, le parti autonomiste et slave se transforma en parti italien. D'une nationalité italienne en Dalmatie on ne parle, et très timidement, que depuis 1874. Un petit parti dispersé, assurément pas plus de 5000 individus, — que suivent dans les élections des gens dépendant économiquement d'une petite oligarchie de propriétaires et qui disparaîtrait pour toujours au souffle ardent du suffrage universel [1] — se maintient dans certaines villes de la côte dalmate, flottant à travers le vide, sans racines dans le pays, sans aliment moral ou social, par le simple esprit de coterie, par l'effet d'un snobisme intellectuel.

[1] Prezzolini : « Le suffrage universel suffirait pour effacer l'italianité, non seulement des communes rurales, mais aussi des communes urbaines. Si les Italiens ont longtemps gouverné, c'est grâce à un système électoral censitaire, anti-démocratique. »

Excepté quelques centaines de descendants de familles italiennes immigrées en Dalmatie — (quelques-unes au XIV[e] siècle, et parmi lesquelles plusieurs, et non les moins nobles, ont reçu la nationalité du pays qui leur donnait un abri) — excepté cet élément italien, dans les veines duquel, d'ailleurs, circule beaucoup de sang slave, les italo-dalmates sont Slaves en grande majorité, de sang slave très pur. Confondant l'idée de civilisation et de nationalité, élevés hors de la Dalmatie, dans des milieux italiens, ils ont vite méprisé l'austère, un peu agreste et beaucoup moins brillante culture slave de leurs pères. Ils se sont déclarés Italiens, parce que être Italien et se rattacher à Dante, à Pétrarque et s'attribuer un certain rapport génétique avec les globules rouges du sang de Mazzini et de Garibaldi, cela était distingué. Cela vous donnait l'air d'appartenir à une *race supérieure*, en violent contraste avec les principes démocratiques paternels, mais en complète harmonie avec la doctrine de Gobineau, adoptée et amplifiée par les pangermanistes, comme un instrument de règne et de proie. A Prague et à Zagreb, on avait vu un moment quelque chose d'analogue, quand, pour mépriser ou simplement pour rabaisser la langue tchèque ou la langue serbo-croate, la classe cultivée affectait de parler l'allemand. Parmi les pères des *snobs* qui à présent, en Italie, se fatiguent à corrompre le traditionnel bon

sens italien, beaucoup, conduits par des motifs personnels ou par ce phénomène de snobisme avaient, avant de faire défection du camp slave, contribué à la fondation de sociétés slaves littéraires et politiques même sur le sol de Zara.[1]

Après les unanimes affirmations de slavisme faites par les pères des paladins actuels de *l'italianité* dalmate, l'opinion publique européenne ne se laissera pas, espérons-le, égarer par la campagne des fils italianisants. Les chiffres, mille fois cités, commentés, exaltés dans les livres[2] dans les discours, dans les bilans des

[1] Nous avons déjà plusieurs fois insisté sur le caractère tout autre que « très italien » de Zara et sur le rôle glorieux de cette ville dans le mouvement national slave de Dalmatie. A l'Appendice IV, nos lecteurs trouveront, au sujet de la vie politique de Zara, depuis 1848 jusqu'à nos jours, une chronique qui, si incomplète qu'elle soit nécessairement, sera cependant, nous l'espérons, très utile, pour dissiper la légende de la « citadelle italienne » en Dalmatie.

[2] Voir surtout les pages insidieuses de Virginio Gayda (*L'Autriche de François-Joseph* et *L'Italie au-delà des frontières*. Turin 1914). Ce fin et intelligent observateur a su puiser directement près des députés slaves de Dalmatie et de Croatie, à Vienne et à Zagreb, des faits précieux concernant le développement national slave des pays situés entre la Drave et l'Adriatique. Il a éclairé cette documentation par des gerbes lumineuses ; mais, en même temps, il l'a obscurcie par un sentimentalisme contradictoire. Ainsi, ces livres laissent les lecteurs, dépourvus des données fondamentales du problème slave,

sociétés italiennes de propagande, ne doivent pas conduire l'opinion européenne à admettre l'existence en Dalmatie d'un noyau compact de Dalmates italiens réduits à la défensive, mais cependant contrebalançant le courant slave du pays.

Derrière ce rideau de troupes de couverture, ces lignes de chiffres, ces dizaines de milliers de couronnes versées au profit de la *Lega nazionale,* derrière ces écoles, ces cabinets de lecture, perchés jusque dans les régions montagneuses de la Dalmatie, derrière ces bals et ce voile il n'y a rien. Il n'y a qu'un snobisme impénitent, soutenu et alimenté par l'état-major irrédentiste italien. Il n'y a que l'hypertrophie d'une pensée exilée de son milieu naturel, une propagande qui ne sert à rien, ne conduit à rien, sinon à compromettre pour des buts politiques obscurs se rattachant au triplicisme et à la politique du Congrès de Berlin, le nom pur et vénéré de l'Italie auprès de toutes les nations slaves et auprès de toutes les démocraties.

Pour savoir quelle limites peut atteindre la création artificielle d'un *noyau national,* on ne trouverait certainement pas, dans l'histoire contemporaine, un exemple plus typique.

dans une sorte de pénombre morale, propre à provoquer des conclusions hâtives et à maintenir l'esprit des hommes politiques dans une fâcheuse incertitude.

Sur la base fragile d'un très petit nombre de familles d'origine italienne, immigrées à une date très récente, et sur la base du jeune groupe autonomiste-italien, composé principalement, — comme nous l'avons dit — de fils de pères slaves (les Ghiglianovitch, les Medovitch, les Nakitch, les Bozitch, les Smerkinitch, etc.) s'est formé un édifice trompeur qui se tient debout, uniquement parce qu'il y a un Empire amorphe et anational, ouvert et même favorable aux essais les plus bizarres, aux créations les plus mensongères.

Voilà la vérité.

Les prétendus électeurs italiens en Dalmatie se recrutent généralement parmi les colons, les débiteurs, les clients *slaves,* obligés faute de ressources, de voter pour leurs maîtres (lesquels, d'ailleurs, en leur présence, se déclarent *slaves,* comme leurs pères !) Les associations, les cabinets de lecture et les autres cercles, sont, pour la plus grande partie, formés de plusieurs éléments indifférents, adeptes inconscients du snobisme dont nous avons parlé, de nombreux fonctionnaires attachés aux vieilles traditions autonomistes et qui espèrent voir renaître la curée de 1866 ; par beaucoup d'immigrés regnicoles — ouvriers, petits industriels, etc. Finalement l'école ! Cette grande institution, qu'on fait resplendir aux yeux du peuple italien comme le phare demeuré debout après le naufrage

de l'italianité dalmate est, au contraire, une preuve paradoxale du slavisme de la Dalmatie. En effet, les élèves *italiens* se recrutent, pour la plus grande partie — c'est triste de l'avouer — parmi les enfants *croates et serbes* pauvres, dont les familles sont alléchées par les dons en nature (vêtements, objets domestiques, etc.) et par des subsides pécuniaires. Ces familles consentent à envoyer leurs enfants dans les écoles de la *Ligue Nationale italienne* et de la *Dante Alighieri*, pour obtenir des avantages matériels et afin de faire apprendre à leurs enfants « une langue de plus ». Cependant, hors de ces écoles, les élèves parlent entre eux exclusivement le serbo-croate. Par contre — détail caractéristique et suggestif, — beaucoup de familles vraiment italiennes d'origine et de sentiment (il y en a une petite centaine en Dalmatie) envoient leurs enfants aux écoles populaires serbo-croates se montrant ainsi conscientes des réalités, de la gravité de la situation et de l'inutilité de leur geste dantesque [1].

M. Barzilaï avait bien raison de semoncer affectueusement les irrédentistes adriatiques en

[1] Dans la session de la Diète de 1903, M. Trumbitch député de Spalato, produisit une liste des noms des élèves fréquentant la Ligue Nationale, à Spalato. De cette liste, il résulte que les élèves s'appelaient Duplancitch, Trumbitch, Razmilovitch, etc., etc. ; tous fils de pauvres familles slaves des faubourgs de Spalato.

les priant de ne pas oublier les services de l'Association *Dante Alighieri.* « Celle-ci, écrivait le député-ministre irrédentiste, a pendant de longues années donné aux malheureuses terres italiennes dont l'Autriche, par toutes sortes de pièges, combattait la liberté, la langue, les coutumes, l'âme, celle-ci a donné un appui matériel et moral afin de leur permettre de sauver leur nom et leur caractère, leur foi dans leur immuable destinée, qui est la nôtre ». En effet, sans les larges subsides matériels de la *Dante Alighieri,* les écoles de la *Ligue Nationale* n'auraient pu surgir dans les villes slaves de la Dalmatie. Et par exemple, on n'aurait pas vu un bal donné par la *Ligue Nationale,* à Zara, ville de 14.000 habitants, ville de fonctionnaires, produire une recette de 15.000 couronnes. On n'aurait pas vu non plus en 1912, le groupe de la *Ligue Nationale* recueillir dans la seule ville de Zara 56.810 couronnes !

Tous ces phénomènes exotiques disparaîtront comme par enchantement et sans emploi de la violence, le jour où la nation serbo-croate s'appartiendra à elle-même et où la Dalmatie rentrera dans le sein de la commune mère slave. L'influence bienfaisante de la culture italienne continuera certainement de s'exercer si l'Italie le veut, — si cette culture s'abstient de circonvenir l'âme slave du pays. Le dernier produit du système autrichien, la propagande arti-

ficielle, tombera dans l'oubli, au grand profit de la bonne renommée du peuple italien et de sa mission civilisatrice dans l'Orient européen. De la sorte, après la liquidation de la faillite de cet édifice élevé sur la frauduleuse confusion de la culture et de la nationalité, la démocratie yougoslave pourra inaugurer une politique large et généreuse.

Le peuple slave en Dalmatie ne serait certainement pas disposé à user d'égards privilégiés envers cette poignée d'Italiens, s'il ne comprenait pas la distinction fondamentale entre *civilisation* et *nationalité*. La distinction que méconnaissent en Dalmatie certains esprits dévoyés y a toujours été (nous l'avons prouvé) comprise et maintenue par toutes les générations slaves de la glorieuse Province. Ce n'est donc pas pour les droits que posséderait la civilisation italienne, mais bien pour la haute valeur qu'elle a et pour les nombreux avantages qu'en a recueillis le développement national du peuple dalmate que le peuple souverain de la Dalmatie, voudra conserver, dans de justes limites, l'usage de la langue et l'étude de l'histoire et de la littérature italiennes. Certainement cette langue et cette étude périraient toutes deux si une factieuse et faible minorité reprenait la voie douloureuse de l'ancien régime, imposait sa volonté à un peuple vigoureux, conscient et fier de sa destinée.

On a invoqué l'argument de la *volonté individuelle et collective* des Italianisants dalmates pour justifier les plus fantastiques exigences d'une infime minorité. Mais dès qu'elle s'exprime par la voix de l'énorme majorité de la population, cette même volonté perd aux yeux des ennemis du slavisme toute signification. On la somme de transiger avec les conditions primordiales de son existence. On ravale cette majorité au rang d'une race inférieure, « taillable et corvéable à merci. »

Nous ne sommes nullement embarrassés pour réfuter cette nouvelle doctrine. Si elle avait la moindre chance de prévaloir chez les nations civilisées, elle autoriserait les pires persécutions, la plus odieuse tyrannie.

Nous avons établi dans ces pages un fait primordial, à savoir que les Italiens, en tant qu'élément ethnique indigène, n'existaient pas en Dalmatie ; qu'on ne saurait donc parler d'une « nationalité » italienne dans cette province. Cependant nous repectons la volonté de ceux qui se disent Italiens ou Allemands en pays slave, lors même qu'une pareille déclaration dût impliquer un désaveu formel infligé par les enfants à leurs pères, le reniement de la foi nationale des ancêtres. Oui, certes, nous accordons pleine et entière liberté à 18.000 voire même à 60.000 Dalmates de se déclarer Italiens si tel est leur bon plaisir. Mais nous ne saurions leur accorder le droit — et en cela nous nous sentons

d'accord avec la doctrine du plus pur libéralisme et de la démocratie intégrale — le droit, disions-nous, de se prévaloir de l'option d'une nationalité étrangère pour attenter à l'existence nationale du pays ; pour imposer la volonté de 18 ou 60.000 personnes à la volonté de 600.000 personnes ; voire même pour conspirer au détriment de leur patrie par une propagande à l'étranger en vue d'une annexion de leur pays à telle autre nation dont ils aiment à se réclamer. Le plus large libéralisme — s'il ne veut pas le suicide de la nation — ne saurait leur concéder que des droits et des devoirs égaux à ceux dont jouit l'écrasante majorité de leurs concitoyens (y compris le droit d'ériger des écoles italiennes dans les limites du respect dû au caractère national du pays). Leur reconnaître des droits supérieurs équivaudrait à annuler les lois qui régissent la société moderne et à remonter le cours des âges. Les ennemis du peuple serbo-croate de Dalmatie savent à merveille tout cela. Aussi bien, ils ont tendu un piège à l'Europe et aux Italiens du Royaume. Pour se tirer d'une situation aussi absurde que ridicule, ils ont inventé de toute pièce la légende d'une « expropriation forcée » des Italiens par les Slaves. Les « 60.000 » Dalmates italiens ne réclameraient donc que la restitution *in integrum* de leur statut national.

Mais à supposer qu'il en fût ainsi — et nous avons vu ce qu'il en est de cette ridicule légende

— si toute expropriation, qui logiquement a dû embrasser une période de plusieurs siècles, devait constituer le point de départ d'une réexpropriation, la société serait fatalement vouée à un état de guerre perpétuel. Et voilà encore où perce la thèse germanique, vainement répudiée par les partis modérés en Italie. L'Allemagne a étayé tout son programme de conquête et surtout l'annexion de l'Alsace-Lorraine précisément sur ce mépris de la volonté de tout un peuple, sur le mépris de la volonté des Alsaciens et des Lorrains et sur la réintégration du statut moyenâgeux de ces deux provinces et de leur volonté plus ou moins consciemment manifestée au XIVme ou au XVme siècle.

Nous avons, d'ailleurs, vu que cette « expropriation » n'est que le produit posthume de la rancune et de la déconvenue du parti autonomiste dalmate qui ne peut se consoler de n'être plus le maître de la population dalmate et le gardien fidèle du centralisme bureaucratique allemand contre le magnifique mouvement, purement *italien*, par ses inspirations et par ses derniers résultats, qui emporte la Dalmatie vers les destinées que la nature et la volonté de son peuple lui ont assignées.

Mais repronons le fil des événements en Dalmatie.

Dans les premières années du XXe siècle, les luttes perdirent de leur initiale violence et les

passions s'apaisèrent. Une génération nouvelle mit en oubli les luttes ardentes qui, à Zara surtout, ont sévi entre 1880 et 1900. Elle ne voulut se souvenir que de l'âge d'or, où, entre 1860 et 1866, les Pères du Risorgimento formulaient avec une noble éloquence, non seulement les droits de la nation, mais aussi leur respectueuse gratitude envers une culture qui peut et qui doit continuer son rôle salutaire d'incitatrice et de fidèle compagne de la pensée yougoslave.

Mais comment aurait-on pu douter de la possibilité d'une entente entre la minorité italianisante et la majorité slave ?Aucun élément étranger ne se glissait parmi les fils de la même nation. Divisés non point par un abîme ethnique ou politique, mais par un simple malentendu désormais sans signification devant la rapide maturité de la conscience nationale yougoslave, les frères dalmates se trouvaient sur un terrain déblayé. En Dalmatie, pas d'irrédentisme italien ; cette plante, nous l'avons vu, n'a jamais pu prendre racine sur le sol dalmate, voilà le fait primordial, le fait dominant. Ce fait décisif, —appuyé par d'innombrables témoignages — traçait la voie à l'entente. Donc, toutes les concessions — compatibles avec l'absolue souveraineté nationale slave — pouvaient et devaient être faites pour rendre hommage à la culture italienne aimée et même vénérée dans les pays dalmates.

Parmi les nombreux exemples de ces dispo-

sitions libérales de la majorité slave, j'ai plaisir à citer le suivant. Pendant la session de la Diète qui précéda la guerre européenne, la majorité slave (36 contre 6 italiens, élus au suffrage restreint) voulut demander au gouvernement impérial de reconnaître en Autriche les diplômes de doctorat obtenus par des Dalmates dans les universités italiennes. Cette proposition était connexe à une proposition faite depuis longtemps, de reconnaître les diplômes obtenus par des Dalmates à l'université croate de Zagreb, laquelle, en vertu du système dualiste de la Monarchie, était considérée comme université étrangère ! Obstinément, et jusqu'à l'époque la plus récente, le Gouvernement refusa de reconnaître les diplômes obtenus par ces *Cisleithans* à l'université croate. Pourtant, la Croatie apartenait au même souverain et à la même monarchie ; et pourtant l'université de Zagreb, fondée en 1874, portait le nom d'« Université François-Joseph » ! Le refus du Gouvernement était, une fois de plus, la preuve évidente de la crainte qu'éprouvait le gouvernement autrichien de voir s'établir une entente plus intime entre les membres de la même nation, et c'était un nouveau, un éloquent démenti à tous ceux qui avaient propagé en Italie la légende de la nation yougoslave protégée par l'Autriche !

En demandant l'équivalence des diplômes italiens et des diplômes croates en Autriche, la

majorité de la Diète risquait de voir le naufrage de la proposition relative à ces derniers. En effet, il est bien plus facile d'obtenir d'un gouvernement — et surtout d'un gouvernement autrichien ! — une concession d'ordre intérieur qu'une concession d'ordre international ; chose très délicate, en outre, quand il s'agit de l'Italie. Mais la majorité, notons ce point, n'avait pas besoin des six voix italiennes pour faire passer la proposition concernant l'université de Zagreb. Aussi voulut-elle faire appel à toute la Diète, sans distinction de partis, pour former un seul front contre l'invasion tudesque, en reconnaissant par un sentiment de généreuse idéalité, à la *culture italienne* en Dalmatie, le droit d'indigénat.

Un instant, le parti italien sembla comprendre la noblesse du geste slave, mais, par malheur, ce ne fut qu'un instant. Comiquement inconsolable d'avoir perdu le pouvoir oligarchique et discrétionnaire sur six cent mille Dalmates-Slaves, ce parti revint à sa négative politique de coquetterie avec les Allemands d'Autriche. Il continua d'utiliser la *Neue Freie Presse* pour remplir le monde de ses lamentations au sujet d'une oppression imaginaire.

Cependant le parti parlementaire slave ne se laissa pas détourner de l'idée d'une conciliation.

En 1905, se faisant l'interprète de tout le peuple dalmate, M. Smodlaka, chef du jeune mais

vigoureux parti démocratique en Dalmatie, proposa la paix aux Italo-Dalmates. Il leur disait : « Ce pays est un pays slave ; et nous sommes tous obligés de combattre pour ses droits nationaux et politiques ». (Déclaration presque identique à celle de Bajamonti). « Une fois admis ce principe, l'entente sera facile avec les Italiens pour la conservation de la langue italienne dans de justes limites ».

Conformément à ces nobles paroles, un premier grand résultat avait été atteint en 1910 par l'accord relatif à l'usage de la langue italienne dans les centres du littoral dalmate. L'accord fut signé par plusieurs chefs italiens qui, aujourd'hui, renouvelant les prouesses de leurs prédécesseurs de 1868-69, combattent dans les rangs de ceux qui refusent au peuple dalmate le droit de disposer librement de ses destinées.

Les enseignements fournis par 1903, année de conciliation entre Serbes et Croates et de détente entre le parti italien et la coalition serbo-croate ; par 1908, année où la rapine autrichienne provoqua dans la Bosnie-Herzégovine un immense réveil de l'idée serbe ; par 1912, année de la résurrection balkanique saluée en Dalmatie comme un gage de victoire unitaire ; ces enseignements sont si nombreux et de telle nature que les luttes dont nous traçons ici la synthèse devraient maintenant appartenir au passé.

Mais il y a des choses qui n'appartiennent

pas à l'histoire — ou qui, pour mieux dire, lui appartiennent éternellement comme une féconde actualité renouée par le passé au présent et à l'avenir. Ces choses, sereines et fortes comme la vie et comme la jeunesse, n'ont point disparu et ne peuvent disparaître, étant tissées avec la trame de la vie dalmate. Ce sont : l'Idée, le Sentiment, la Conscience Nationale, la pensée de l'indissolubilité et de la sainteté des liens qui attachent la Dalmatie à la pensée slave, à la cause de l'Unité et de l'Indépendance serbo-croate.

Cette idée dominante, attestée au cours des siècles par des éclairs qui déchiraient les ténèbres, et consacrée par le vote populaire durant une longue suite de sessions législatives, occupera sous un aspect différent, les dernières pages de cette étude.

CHAPITRE IV

La politique serbo-croate dans la Monarchie des Habsbourg. — Scission dans le parti national slave : cléricaux et libéraux. — Déclarations unanimes sur l'unité nationale des Serbes et des Croates. — Attitude du député Bajamonti. — Ses déclarations serbo-balkaniques. — Dissensions politiques entres Serbes et Croates. — La Croatie et la Serbie dans le passé. — Collaboration historique des Serbes et des Croates. — Les Croates et les Serbes à la bataille de Kossovo (1384). — Union serbo-croate en 1848. — L'évêque Strossmayer. — La liturgie slave en Dalmatie. — Hommages serbo-croates au poète ragusain Goundoulitch, prophète de l'unité nationale (1892). — Les chants nationaux en Dalmatie. — Migrations et croisements. — Influence décisive de la Serbie sur le mouvement yougoslave sous le prince Michel Obrenovitch (1866). — Adhésion morale de la Dalmatie. — Le programme unitaire serbo-croate formulé dans la « *Nuova Antologia* » de Florence par le Comte Orsato Pozza (1866). — Attitude indifférente et hostile de la Nouvelle Italie vis-à-vis du mouvement yougoslave. — Les morts qui parlent.

Etant donné l'état de la Monarchie des Habsbourg depuis 1860 jusqu'à 1914, le peuple dalmate, représenté à la Diète du Royaume et au Parlement par une majorité écrasante, avait le choix entre deux méthodes. Ou bien conclure avec le pouvoir réel de la Monarchie des compromis établis sur de solides bases de droit public ; ou bien adopter le radicalisme intransi-

geant, avec l'abstention parlementaire qui en est la conséquence et telle que, pendant peu de temps, l'a pratiquée le grand parti national tchèque dirigé par Ladislas Rieger. La majorité préféra la première méthode, plus modérée et qui convenait mieux pour atteindre le but suprême de tous les Slaves de l'Empire : contraindre la Monarchie à se persuader de la nécessité de transformer le néfaste dualisme allemand-magyar en un fédéralisme sain et bienfaisant. Mais, dans la pensée des hommes du parti national, tout programme tendant à rapprocher dans un seul tout politique des pays de même sang, partant la même langue et vivant entre les frontières de l'Etat, tout programme de ce genre était considéré comme un minimum, comme une étape sur le chemin d'une plus large unité nationale. Cette tactique évolutive rencontra une farouche hostilité dans le parti clérical de Dalmatie et de Croatie, parti qui voulait que le programme de l'union avec la Croatie devînt une solution définitive. Sous la direction du député Pavlinovitch, en Dalmatie, et du député Startchevitch en Croatie, tout ce qui était possible fut fait pour éliminer du grand parti national la puissante fraction serbe-orthodoxe. On voulait faire miroiter aux yeux des Croates l'illusion d'un royaume autonome sous la souveraineté des Habsbourg, d'une espèce de Pologne yougoslave, laquelle, centralisant tous les éléments catholiques de la na-

tion, aurait opposé une phalange compacte à l'orthodoxie, représentée par le monde serbe balkanique indépendant. Cette solution, si elle s'était réalisée dans le célèbre projet de trialisme habsbourgeois, n'aurait certainement pas étouffé le mouvement unitaire. La tentative était trop ingénue pour diviser l'âme d'un peuple et pour le séparer violemment de la souche plus vigoureuse et plus démocratique de la race. Mais elle aurait ralenti le mouvement et, peut-être pour longtemps, l'aurait fait dévier vers l'idéal allemand-magyar, vers un système de marches slaves, boulevards élevés contre la Russie, sous les auspices de Berlin.

Heureusement, l'Autriche d'après Sadowa se montra l'opiniâtre adversaire de toute solution du problème serbo-croate dans le sens autonomiste. Elle y pressentait peut-être l'inévitable épilogue d'une expérience qui, en dernière analyse, aurait renforcé l'orgueil ethnique de la race. C'est pourquoi le dualisme magyar continua d'accomplir systématiquement sa tâche : enrayer tout effort d'union entre les enfants de la même race. Les velléités attribuées à l'archiduc héritier du trône autrichien : — centraliser le mouvement yougoslave sous les plis du drapeau jaune et noir — ces velléités furent brisées par un revolver serbe. Avec la guerre serbe-autrichienne de 1914, le fatal problème passa des chancelleries, des clubs parlementaires et des

salles des tribunaux, sur les champs ensanglanté de l'Europe en armes.

Dès que les hommes politiques serbes s'étaient aperçus du péril que l'occupation de la Bosnie-Herzégovine (1878) faisait courir à l'idée de l'union, ils avaient repoussé hautement le nouveau programme croate, si différent du programme commun adopté en 1861.

Annexée à l'Autriche-Hongrie, la Bosnie-Herzégovine aurait, grâce à l'effrénée propagande cléricale catholique, fait reculer la Serbie au delà de la Drina, peut-être pour toujours. La Serbie aurait continué à *vivoter*, tout en s'anémiant dans les luttes de clocher et en imprégnant de plus en plus d'orientalisme sa mentalité et l'esprit de son administration. Ou bien, elle aurait suivi les autres pays serbo-croates dans le vasselage austro-hongrois ; et alors, elle serait, avec eux, devenue un vaste champ d'expérimentation pour le *Drang nach Osten*. Dans les rangs croates du parti national, quelques esprits fortement imbus de la pure idée slave se révoltèrent eux aussi contre ce programme.

Dès l'année même qui vit le Congrès de Berlin et l'occupation des provinces serbes, M. Klaitch écrivait de Raguse (20 janvier 1878) à M. Bianchini : « Nous ne nous opposerons pas à l'occupation, puisque nous ne pouvons l'empêcher si elle a réellement été décrétée entre les Puissances. Mais nous devons, en face de cet événement, prendre une attitude passive, en

attendant de voir ce qui en résultera. Si l'occupation s'accomplit dans un sens national, c'est-à-dire dans le but de délivrer et d'unir les populations de là-bas avec les nôtres, nous l'approuverons, tout en refusant d'y applaudir, même dans ce cas. Mais si l'occupation de la Bosnie doit simplement porter l'estampille autrichienne et être une entreprise autrichienne, alors nous élèverons la voix, c'est-à-dire nous regretterons la disparition du régime turc ».

Le parti croate n'était pas unanime à partager les idées élevées du chef de la majorité slave en Dalmatie.

Les Croates cléricaux applaudirent à l'occupation de la Bosnie-Herzégovine et à l'annexion qui alors paraissait imminente. Ils y voyaient l'acte final d'une évolution purement croate, destinée à dresser une barrière clérico-nationale contre le serbisme orthodoxe balkanique. Les hérédités continuaient d'être aux prises, tandis que, encore inconsciente, germait dans les âmes de ses adversaires eux-mêmes, l'idée d'union des temps nouveaux préconisée par beaucoup d'éminentes personnalités de Croatie, de Dalmatie et de Serbie.

Le grand historien croate François Ratchki avait écrit : « Les Croates disent franchement aux Serbes : Ce ne sont pas des rêves de suprématie qui nous agitent. On ne peut parler de suprématie entre les portions du même peuple. Si vous vous sentez capables d'accomplir l'œu-

vre nécessaire, faites-la vous aussi ; et tous nous vous suivrons. Voici devant vous la Drina : Que Dieu bénisse les drapeaux qui la franchiront avec vous ! »

Et le second président de l'Académie yougoslave de Zagreb, fondée par l'évêque Strossmayer, Thaddée Smiciklas, ne craignait pas de dire : « Les Serbes et les Croates sont un seul peuple. Devant ce principe suprême s'inclinent tous les fils de notre nation. L'idée nationale doit trouver dans l'unité politique son expression la plus haute. »

Le programme intégral de cette unité, que les projets d'une Croatie séparée mettaient en péril, fut vigoureusement soutenu par un parti serbe catholique à Raguse et à Spalato. La thèse de « la nationalité indépendante de toute confession religieuse » était le programme fondamental de ce parti qui en 1902 savoura le triomphe en quelque sorte international de ses principes par l'adhésion du Saint-Siège au yougoslavisme dans l'affaire de Saint-Jérôme. [1]

[1] Identifier le Croatisme avec le Catholicisme et le Serbisme avec l'Orthodoxie, ç'a été et c'est toujours la manœuvre fondamentale du plan stratégique Divide et Impera appliqué par l'Autriche à notre race. En 1901, le Saint-Siège fut invité à se ranger du côté des apôtres politiques de la séparation du peuple serbo-croate en catholiques et orthodoxes, en Occidentaux et Orientaux. Sur l'avis de quelques évêques croates, conduits à l'assaut par le fougueux archevêque austrophile de Saraïe-

Les organes serbes : *Srpski List* (Le journal serbe) de Zara et *Dubrovnik* de Raguse menèrent une campagne à fond contre le programme séparatiste, en opposant aux arguments d'un étroit régionalisme les larges visions du passé, communes aux deux parties de la même nation. C'était l'éternelle lutte des tendances cen-

vo, Mgr. Stadler, le Pape Léon XIII par le bref « *Slavorum Gentem* » transforma le collège *illyrique* de St-Jérôme à Rome (fondé au XVe siècle pour les pélerins de Dalmatie, de Croatie, de Bosnie et du diocèse serbe d'Antivari) en collège *croate*. L'émoi fut grand parmi les Serbes. Le Monténégro lié par un Concordat au Saint-Siège, intervint diplomatiquement. Le conflit s'élargit en une lutte entre l'Autriche propagandiste du germanisme dont une Croatie séparée du peuple serbe et englobant des régions de nom serbe aurait été l'avant-garde dans les Balkans, et la Serbie et le Monténégro, à cette époque serbe unitaire de sentiment (appuyés par la France et par la Russie) déterminés à faire reconnaître par le Saint-Siège le caractère illyrique c'est-à-dire serbo-croate (yougoslave) du Collège de St-Jérôme.

Les Etats serbes eurent gain de cause. Le Saint-Siège fut amené à rétablir le caractère serbo-croate au Collège et à reconnaître l'existence des *Serbes Catholiques*, donc indirectement l'unité nationale serbo-croate. (Convention du 7 Mars 1902, signée pour le Monténégro par l'auteur de ces pages et pour le Saint-Siège par le Cardinal Rampolla).

Ce succès de la diplomatie serbe contre la diplomatie autrichienne ne fut pas la dernière cause de l'*exclusive* que l'Autriche, au conclave de 1903, opposa au Cardinal Rampolla.

tripètes contre les tendances centrifuges. La lutte de l'unionisme contre l'autonomisme, transplantée chez les combattants unionistes de la veille. Or la vérité, c'est que les deux partis politiques au fond voulaient la même chose. L'hypertrophie du moi régional conduisait infailliblement à la constatation de l'identité du sang, de la langue, des aspirations des deux parties d'un seul tout. La lutte se réduisait à un conflit entre deux tactiques, auquel le duel latent et implacable entre le *Drang nach Osten* et la politique nationale et émancipatrice de la Serbie donnait les apparences trompeuses d'une incompatibilité organique de deux mondes. On vit bien le néant de ce conflit le jour où les Croates et les Serbes se reconnurent frères et firent face, comme en 1848, à l'ennemi commun. Le jour où l'on s'aperçut que la conception d'un grand Royaume Croate ou d'un grand Royaume Serbe ne représentait que les deux faces du même problème, qu'un seul et unique danger pour la pénétration allemande, ce jour là l'idée yougoslave était née pour une seconde fois et définitivement.

En 1903, les Serbes et les Croates se réconcilièrent. Les premiers acceptèrent le programme de l'union avec la Croatie ; les seconds proclamèrent solennellement l'identité de la nation et de ses aspirations. La politique des étapes triomphait de nouveau en Dalmatie et en Croatie, soutenue par une entente plus intime entre

les deux branches de la même nation. L'Autriche désorientée (les Allemands et les Magyars se sentant menacés dans leur hégémonie) déclara à la nouvelle entente une guerre sans quartier. La proclamation de l'union intime entre Serbes et Croates — laquelle à partir de 1903, infligea de continuelles défaites électorales aux gouvernements de Pesth et de Vienne — ne fut saluée avec plus d'enthousiasme ni réalisée avec plus de loyauté nulle part ailleurs qu'en Dalmatie. Il n'en pouvait être autrement.

C'est vers la petite Serbie, quoique vassale encore de l'empire turc mais gouvernée avec patriotisme par le prince Michel Obrenovitch, que se tournait continuellement l'attention des Dalmates et de leurs frères.

Je me rappelle très bien les conciliabules serbophiles de nos pères, au temps de ma première jeunesse ; le culte des chants de Kossovo gonflés de promesses de revanche et d'union ; les portraits des souverains serbes depuis le grand Joupan Nemagna jusqu'à Michel Obrenovitch, conservés jalousement dans les habitations de Spalato, de Sebenico et de Zara ; les articles incitateurs du *National ;* le retentissement, le long de la côte dalmate, du discours prononcé à Lesina par M. Pavlinovitch (10 mars 1868), lequel n'était pas encore converti à la thèse de la Pologne yougoslave. « Les Serbes, — avait dit l'orateur populaire — sont frères des Croates. Malgré quelques différences

qu'on ne peut dissimuler, ils forment, au fond, une seule nation. Le droit croate a formé le royaume Triunitaire (Dalmatie-Croatie-Slavonie) qui est un puissant levier de progrès. Sans arrière-pensées, les Croates font participer à leur droit leurs parents serbes. En défendant le droit croate contre les autres nationalités non-slaves, nous serons, nous Croates et Serbes, le plus solide rempart de la principauté de Serbie.

« Mais la Serbie restera l'inextinguible foyer de l'activité qui ne s'arrêtera pas avant d'avoir atteint son but final, et la guerre contre le Turc n'est pas la plus dangereuse ni la dernière phase de notre activité ».

A la date de 1868 et dans l'autrichienne Dalmatie on ne pouvait prophétiser avec plus de clarté les événements de 1914.

M. Klaitch réveilla l'écho de ces paroles dix ans après, quand bouillonnait la lutte entre Serbes et Croates, au sujet du programme politique. Dans la séance du 20 janvier 1877, il s'écria : « Pour moi, il n'y a pas deux nationalités : la serbe et la croate, mais deux familles de la même nation, laquelle attend un même et glorieux avenir, sous la sainte bannière de la liberté. *(Applaudissements)*. Celui qui voudrait, dans le sein de la patrie, créer deux nationalités ayant des aspirations différentes les rendrait toutes deux esclaves de la ruse et de la violence étrangères. »[1] *(Applaudissements frénétiques)*.

[1] Quand on revisa le programme de la majorité de la

Le caractère spontané de semblables symptômes est, en outre, attesté par la politique de Bajamonti lui-même.

Le génial maire de Spalato, avec l'extrême sensibilité qui le distinguait et qui, jusqu'à sa défection du camp libéral, fit de lui le fidèle écho des aspirations populaires, soutint la nécessité d'une ligne ferrée directe entre Spalato et Belgrade et se fit l'ardent défenseur de cette jonction. C'est pourquoi, dans l'histoire slavo-balkanique, Bajamonti restera un des premiers auteurs, sinon le premier, du projet Danube-Adriatique contre lequel, pendant longtemps, la diplomatie austro-hongroise dirigea ses flèches. Personnellement, Bajamonti demanda à Vienne, à Belgrade, à Constantinople, l'autorisation de commencer les travaux préparatoires. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le gouvernement serbe donna tout de suite son adhésion. La Turquie demanda le temps de réfléchir. L'Autriche notifia un refus péremptoire, motivé — disait le texte de la réponse négative — « par de graves objections politiques et

Diète (8 Juin 1875) l'article premier du programme fut fixé en ces termes : « Le club travaillera à la réalisation du *principe national* et maintiendra le droit public croate, par lequel il essaiera de réaliser l'union de la Dalmatie avec la Croatie et la Slavonie. Sous la garantie de ce droit public les Croates et les Serbes de la Dalmatie, formant une seule nation, jouiront de droits égaux. On ne reconnaît pas d'autre nation en Dalmatie. »

stratégiques ». Bajamonti fit peindre sur le rideau du Théâtre Communal une allégorie représentant « La Dalmatie, qui, inspirée par le regard d'une belle femme aux riches atours, aux lignes harmonieuses, aux gestes gracieux, personnifiant la civilisation, tendait la main à une jeune vierge étendue sur le sol, les vêtements déchirés mais de formes vigoureuses, aux yeux intelligents, étincelants de joie. La Dalmatie unissait la main droite de la matrone à la main droite de la jeune vierge. » *(L'Orient serbe)*. — Et voilà la poésie de Tommaseo ! — La fontaine monumentale érigée sur le quai de Spalato devait supporter la statue d'un beau jeune homme adossé à un faisceau consulaire signifiant la concorde des partis ; le visage tendu vers « la sympathique Serbie, destinée à un prochain et brillant avenir, la main droite désignant le magnifique plateau qui constitue la souriante et vigoureuse péninsule des Balkans, le regard assuré et avec la douceur de la plus ardente affection qui semble dire : « Ma chère cité, c'est là ton avenir ! » — Et voici encore la poésie de Tommaseo ! — Rassemble tes forces, écarte les divisions ; multiplie tes moyens d'action et prends place entre tes frères ; la maîtrise de l'activité et de la civilisation, telle est ta part dans l'œuvre commune. »[1] Si ces

[1] Voir les publications faites sur le théâtre de Spalato et sur la fontaine monumentale, par les soins du Docteur Antoine Bajamonti, Spalato 1870.

déclarations bien expressives furent ensuite démenties par l'attitude que prit le parti autonomiste et par Bajamonti vers la fin de sa carrière politique, elles demeurent cependant une irréfutable preuve de la véritable orientation des esprits en Dalmatie. On y voit la spontanéité et la priorité des manifestations communes à tous les partis. Contre elles, le gouvernement mobilisa tout son appareil bureaucratique. Après avoir persécuté le parti national slave, plusieurs fois accusé de haute trahison, il ne trouva de tranquillité que lorsqu'il eut fait rentrer dans les rangs de sa fidèle majorité l'enfant prodigue de Spalato, coupable de rêves *panslavistes* et d'intrigues libérales nouées avec le parti slave abhorré.[1]

[1] En novembre 1880, à la suite d'une bagarre entre civils et militaires, le cabinet Taaffe prononça la dissolution du Conseil Municipal de Spalato. Il n'en était que grandement temps. Débordé de tous côtés, anxieux de ressaisir son autorité chancelante en exagérant le néo-italianisme du parti autonomiste, ce qui le perdait définitivement aux yeux de ses propres électeurs municipaux, luttant avec des difficultés financières toujours croissantes, Bajamonti n'était plus qu'un vivant anachronisme, une épave politique. Il s'était de plus en plus inféodé au parti qui, à Vienne, sapait le régime favorable aux Slaves et s'évertuait pour ramener la Monarchie aux beaux jours du centralisme schmerlinguien. Allemands d'Autriche et Italiens de Dalmatie marchaient la main dans la main. (Ce phénomène, d'ailleurs, n'est pas isolé. A Gorice, ce

Le désaccord si déplorable qui, pendant vingt-cinq années (1878-1903), a divisé les Serbes et les Croates est désormais dissipé par l'irrésistible force des événements. Mais c'est lui qui a fait naître la fausse opinion qu'il y avait

n'est que grâce à l'alliance avec les Allemands que les Italiens ont pu conquérir la majorité au Conseil Municipal). Le maire de Spalato ne se soutenait plus que par une politique municipale de pots-de-vin et par des supercheries électorales fantastiques. Son prestige s'était évanoui. Le bas peuple, qui ne comprenait pas un mot d'italien, le lâchait, après l'avoir idolâtré. On ne s'expliquait guère plus cette anomalie d'une grande commune entièrement slave régie par une oligarchie qui, tout en se déclarant slave pour briguer les votes populaires, perpétuait un régime vénitianisant. Les nouvelles élections se firent en juillet 1882. De 36 conseillers municipaux, 30 croates furent élus contre 6 autonomistes. Depuis lors, la Commune de Spalato est entièrement slave, comme, d'ailleurs, toutes les communes dalmates, sauf Zara. (On verra plus loin, Appendice IV, pourquoi et comment).

Loin d'avoir voulu ce changement, le gouvernement autrichien — malgré la politique anti-Taafienne de M. Bajamonti — ne s'y était décidé qu'à son corps défendant, poussé par la marée du slavisme. Vienne se souciait médiocrement d'avoir la jeune et vigoureuse Slavie, réclamant à cor et à cri l'union de la Dalmatie avec la Croatie et la Bosnie, installée à la place d'un parti vieillot, anémié, aulique, prêt à toutes les concessions, docile à tous les ordres du gouvernement central, pourvu, qu'en retour le gouvernement lui délivrât carte blanche pour

deux nationalités différentes, slaves l'une et l'autre, toutefois distinctes, à peu près comme la polonaise et la russe, poursuivant des idéals opposés, vivant chacune sa vie propre, et accouplées seulement dans l'esprit de quelques

continuer à gérer les affaires de la province en opposition à la volonté de l'écrasante majorité du pays.

A ces raisons de politique intérieure, il faut ajouter des considérations de politique extérieure.

Avant cette guerre, l'Autriche n'a jamais regardé l'Italie comme une puissance bien redoutable. La question du Vatican, la partie liée entre Rome et Berlin, et, après 1880, la Triplice, la politique anti-française de Crispi, l'impréparation militaire chronique de l'Italie, la morgue de l'aristocratie viennoise, et la mentalité de la bureaucratie autrichienne expliquent suffisamment ce sentiment de sécurité, augmenté d'un léger dédain de la vieille monarchie vis-à-vis du jeune royaume. Au surplus, l'Italie donnait prise à cette appréciation des cercles viennois par son attitude empressée et complaisante, par les efforts qu'elle faisait pour faire oublier ses origines démocratiques et révolutionnaires en fréquentant assidûment les salons aristocratiques et réactionnaires de la Capitale danubienne. (Et ce n'est pas la dernière cause du mépris qu'on affiche en Italie pour les Slaves, mépris hérité de cette longue cohabitation avec les Autrichiens et les Magyars et qui était inconnu à la génération du Risorgimento).

Les cris des irrédentistes italiens qui, bien malgré Bajamonti, identifiaient la cause autonomiste dalmate avec la leur, laissaient Vienne froide. (Ce n'est que beaucoup

rares fanatiques, serviteurs plus ou moins conscients de l'éternelle discorde russe-autrichienne. Rien de plus faux que cette théorie, propagée par les sources impures qui jaillissent de Vienne et de Budapest et où les enfants de

plus tard, lorsqu'on décida à Vienne la marche sur Salonique et sur Scutari, que l'Autriche crut devoir amadouer l'Italie par une compensation platonique : l'inviolabilité de la Commune italianisante de Zara avec ses conseillers municipaux « italiens » Nakitch, Medovitch, Bozitch, Ghiglianovitch, etc.)

Infiniment plus réel était le danger du côté de la Russie, danger permanent et immédiat. Le courant slave, grossi des adhésions qui parvenaient de la grande protectrice slave du Nord, menaçait toujours de tout emporter. L'Empire des Tsars était un épouvantail. Rien que par l'existence passive de cet empire gigantesque, dont on ignorait les secrètes faiblesses, les Slaves d'Autriche étaient dangereux. A tout le moins, grâce à l'agitation des Tchèques, un mouvement fédéraliste était à redouter. Les Italiens de Dalmatie, cramponnés au parti constitutionnel allemand *(die verfassungstreue Partei)* de Plener et Herbst, s'y seraient toujours opposés. Ils auraient fidèlement soutenu même un cabinet Taaffe pour conjurer le spectre du fédéralisme. Les Italiens n'avaient rien à gagner dans une Autriche fédérale, dans laquelle le grand homme d'Etat tchèque Palacky ne leur assignait que le Trentin. L'intérêt donc de Vienne était de protéger les autonomistes italianisants de Dalmatie contre les Slaves, comme elle l'avait fait entre 1860 et 1874. Mais le mouvement slave avait grandi et Vienne dut s'exécuter.

la généreuse Italie puisent sans cesse leurs informations sur le monde slave.

Je tiens à le dire encore une fois : le dissentiment serbo-croate était exclusivement de nature politique. Le divorce dans la destinée historique ; le fait pour les deux familles d'appartenir à deux Eglises, Eglise d'Orient et Eglise d'Occident, (du moins en général, puisqu'il y a des Croates orthodoxes et des Serbes catholiques) ; les circonstances historiques qui ont placé la nation serbo-croate au confluent de deux mondes ; ce qui explique comment le Germanisme s'est, dans sa marche vers l'Orient, acharné à passer sur le corps de notre peuple affaibli ; ces deux faits capitaux qui, entre deux nations très différentes, quoique slaves, comme la polonaise et la russe, ont élevé une barrière presque infranchissable ; ils ont, en réalité, beaucoup moins influencé l'unité de l'âme nationale serbo-croate que les divergences, infiniment moins profondes des familles germaniques [1].

[1] Les plus subtils arguments séparatistes sont aujourd'hui employés pour démontrer qu'un abîme sépare les Serbes et les Croates. Cependant, d'innombrables exemples fournis par l'histoire de l'Allemagne et par celle de l'Italie prouvent combien est pénible la marche d'un peuple qui accomplit son unification. Je rappelle aux lecteurs un détail très suggestif tiré des *Notes Autobiographiques* de Mazzini : « En 1826 et en 1827, Guerrazzi avait écrit *Les Blancs et les Noirs* et *La Bataille de Be-*

L'essentielle unité de la nation qui, du nom de ses deux branches, s'appelle la nation serbo-croate, fut toujours, pendant les luttes les plus rudes, affirmée par tous les fidèles de la langue qui, sauf de petites variations, est parlée depuis la Drave et depuis le Danube jusqu'au dernier ilôt dalmate et qui règne forte, pleine, harmonieuse et une. Les Serbes et les Croates et les deux pays qui ont reçu spécialement leurs noms ne forment qu'une petite portion du patrimoine national et sont, comme la Bavière et la Prusse, la Saxe et le Hanovre, parties d'une seule nation. Sans doute, au Moyen-Age, les deux races ont formé deux Etats distincts ; mais alors beaucoup d'autres Etats de même sang et de même langue se constituèrent et prirent place sur la scène de l'histoire. Or, on voit encore deux Etats serbes, non séparés par la confession religieuse et cependant jusqu'à présent désunis, faute d'avoir atteint la maturité politique ou l'occasion historique qui, tout à coup renverse toutes les

nevent. A Gênes, cependant, on ignorait ces œuvres, si grande, sur le même territoire, était la séparation de province à province. » Que l'on réfléchisse aux énormes distances qui, par manque de communications directes, existaient et existent toujours entre la Serbie et la Dalmatie, et entre cette dernière et la Croatie ; aux cordons de police tendus entre les différents pays slaves. Alors, on pourra compter les pas gigantesques faits, depuis 1830, dans la voie de l'unité littéraire serbo-croate.

barrières et conduit rapidement à l'unité deux entités politiques. Aussi, ne saurait-on à cause d'une séparation politique produite par les malheurs des temps, contester aux pays serbo-croates l'unité ethnique et la communauté d'aspirations. Ceux-là seuls le peuvent qui jusqu'à présent ont fondé ou qui veulent, dans l'avenir, fonder sur cette séparation l'exercice d'un pouvoir usurpé et oppresseur.

La Croatie a possédé sa dynastie nationale au temps des luttes entre la Papauté et l'Empire. Vers la fin du onzième siècle, elle conclut des traités avec les rois de Hongrie, lesquels devinrent aussi ses souverains. Au contraire, le développement de la monarchie serbe coïncide avec la construction des grandes cathédrales gothiques en Italie et avec l'épanouissement des Communes italiennes. Elle est contemporaine de Dante et de Pétrarque ; et ses plus grands souverains sont contemporains des grands doges du quatorzième siècle. L'Alighieri en fait mention là où il reproche aux rois de Serbie d'avoir « altéré le coin de Venise » (*Paradis* XIX 140). L'Etat serbe n'était donc pas ignoré, ni non plus la résistance qu'il opposait au prestige et au commerce vénitiens. Au divin poète la Croatie apparaît dans la douce attitude du pèlerin prosterné devant saint Pierre et contemplant en extase le voile mystique :

Tel celui qui peut-être de la Croatie
vient pour voir notre Véronique et, à cause de son antique
renommée, ne peut s'en rassasier ;
mais dit dans sa pensée, tant qu'on la lui montre :
Mon Seigneur Jésus-Christ, Dieu véritable,
voilà donc quel était votre aspect ?[1]

La partie serbe de la nation parvint un moment au faîte du pouvoir impérial. Venise, alors puissante, et Rome aussi lui firent la cour. Tantôt, la monarchie serbe débordait en Bosnie et en Croatie, jusqu'aux plaines slavones et aux fertiles collines du Sirmium ; tantôt, elle déployait son autorité en Dalmatie, annexait Cattaro et faisait alliance avec Raguse, qui, deux fois, vit dans ses murs l'Empereur Etienne IV, le Douchan des chants nationaux.

Mais une sorte de Duché de Bourgogne — la Bosnie — contesta à la Serbie la primauté politique dans notre race. Les bans de Bosnie eux aussi, ceignirent le diadème royal et prirent le titre de *Rex Croatiae, Dalmatiae et Serviae*. Ils étendirent leur domination jusqu'aux portes de

[1] *Qual è colui che forse di Croazia*
Viene a veder la Veronica nostra,
Che per l'antica fama non si sazia ;

Ma dice nel pensier, fin che si mostra :
Signor mio Gesù Cristo, Dio verace,
Or fu si fatta la sembianza vostra ?
Paradiso, XXXI. 103-109.

Spalato, devançant les très nombreuses familles bosniaques et herzégoviniennes qui, au quatorzième et au quinzième siècle, chassées par le Turc, peuplèrent une partie considérable de la Dalmatie.

La Croatie, féodalisée par les rois de Hongrie, déchirée par des luttes dynastiques auxquelles la masse du peuple, dans ses champs, demeura étrangère, semblait perdue pour les grandes ambitions nationales. Pas cependant au point de ne pouvoir aider les Serbes dans la plaine de Kossovo (1389), où, à côté de l'aristocratie et du peuple serbe, périt glorieusement, avec son chef, la fleur de la noblesse croate.

Et qu'on ne s'imagine pas que la bataille de Kossovo ait été la seule affirmation historique de l'unité nationale serbo-croate. Les Serbes et les Croates prirent part en commun à toutes les grandes et innombrables manifestations, à toutes les crises décisives du *Moi* national. J'ai dans ces pages, insisté sur la guerre de *1848*, si profondément comprise par Cavour ! Je rappellerai les manifestations serbo-croates entre 1860 et 1868, période de collective et féconde activité politique pour les pays de la Drave et de la Save et pour ceux de l'Adriatique. Sur le fond du tableau formé par les congrès, les Diètes, les fêtes qui, avant le fatal Sedan, préludaient à une tranquille et définitive solution du problème yougoslave, se dessine la grande figure unificatrice de l'évêque Strossmayer. Hé-

raut du yougoslavisme, qui lui doit sa première consécration officielle, prophète de l'union serbo-croate, le mécène princier et génial orateur dota la capitale croate d'une Académie des Sciences et des Arts, parée par lui du titre d'Académie Yougoslave (1866), d'une Université (1874) et d'une Pinacothèque (1882). Avec un délicat sentiment artistique et en vue de maintenir ardente la flamme de la civilisation latine dans les pays slaves du sud, il voulut ainsi faire présent à la nation d'une collection de panneaux et de toiles appartenant à toutes les écoles de la peinture italienne, depuis Giotto jusqu'au Titien [1]. Je mentionnerai la lutte pour l'héritage sacré des apôtres slaves, Cyrille et Métode. Furieusement combattue par le gouvernement autrichien, la liturgie slave en Dalmatie, où l'épiscopat tout entier est slave [2] dans les diocèses de

[1] Mgr. Strossmayer voulut même, pour l'importante somme de 120.000 frs. contribuer à l'Association Dalmate de Bajamonti !

[2] Le fait que les sept évêques de la Dalmatie (l'archevêque de Zara et les évêques de Sebenico, de Spalato, de Makarska (auxiliaire), des îles (dont le siège est à Lesina) de Raguse et de Cattaro) sont tous *Slaves* est une preuve évidente que le Saint-Siège considère la Dalmatie comme un pays purement slave. En effet, si le Saint-Siège eut été convaincu qu'au moins un des sept diocèses avait le caractère, je ne dis pas principalement italien mais simplement mixte, il n'aurait certaine-

Spalato et de Zara continue cependant (preuve de l'indestructible vitalité du slavisme parmi ces populations) à être spécialement en honneur près du jeune clergé dalmate, qui reconnaît la langue paléoslovène comme un symbole et un présage de la fusion des deux Eglises et des deux parties vivantes de la Nation. A Rome, dans la basilique de Saint-Clément, la chapelle des Saints Cyrille et Métode est le muet témoin d'innombrables cérémonies slaves, d'actes de piété et de patriotisme des pèlerins dalmates, croates, slovènes, istriens, agenouillés devant l'icône du Christ bénissant d'une main et, de l'autre, tenant ouvert le livre mystique où un artiste italien a tracé des versets slaves en caractères slaves [1].

Je rappellerai les fêtes de Raguse en 1892. C'était l'époque du plus grand dissentiment politique entre Serbes et Croates ; et cependant un hommage enthousiaste et unanime célébra le troisième centenaire du poète Jean Gundulitch.

ment pas hésité à nommer, au moins un évêque italien, sur sept. Mais il n'existe pas non plus une seule paroisse italienne !

Si, entre 1860 et 1880, on vit en Dalmatie certains évêques italianisants (comme l'archevêque de Zara, Mgr. de Maupas et l'évêque de Sebenico, Mgr. Fosco) force leur fut, malgré leurs désirs, de reconnaître le caractère slave de la Dalmatie.

[1] On trouvera à l'Appendice V un résumé de la question de la Liturgie slave en Dalmatie.

En cette occasion solennelle la Dalmatie donna, sur le territoire de Raguse, rendez-vous aux représentants de toutes les contrées serbes et croates, de Cettigné à Zagreb, de Fiume à Belgrade. Pour honorer la mémoire du poète national, le roi Alexandre de Serbie envoya une couronne de fleurs cueillies dans la plaine de Kossovo ; le souverain du Monténégro se fit représenter ; toutes les sociétés de chant et de gymnastique vinrent apporter leur concours. Malgré les luttes politiques, dont on eut l'écho même pendant les fêtes, ce fut vraiment le plébiscite de l'Unité nationale. La manifestation eut un tel caractère de spontanéité et d'universalité que l'Autriche en prit ombrage et, pour combattre l'effet produit par le parfum des fleurs de Kossovo, eut l'ineffable idée d'expédier en toute hâte à Raguse le Gouverneur de la Dalmatie portant une couronne de rubans jaunes et noirs, offerte au poète de l'Unité Yougoslave !

Je rappellerai les procès de Zagreb et de Vienne, les congrès, les expositions yougoslaves de Belgrade (1904), de Zagreb (1907), de Laybach (1909), le couronnement de Pierre Ier, du petit-fils de ce grand Karageorge qui le premier poussa les légions serbes, dans une pensée d'émancipation, jusqu'aux portes de la Dalmatie, de Pierre acclamé par une foule de pélerins accourus du fond de la Dalmatie et de la Croatie pour voir enfin le cortège d'un roi national

dans les rues d'une ville nationale, finalement les explosions d'enthousiasme populaire pour les victoires des armes serbes à Kumanovo et à Prilip. Echo lointain, mais toujours vibrant, du même idéalisme, de l'enthousiasme pour la délivrance des frères serbes qui s'éveilla en 1875, lorsque le comité serbo-croate patronné par le député Galli correspondait avec Garibaldi.

De la grande catastrophe de Kossovo, de la plaine fatale où maintenant pour la quatrième fois, se décident les destinées de la nation serbo-croate — prit jadis son essor le chant *illyrien*, qui durant la longue nuit ottomane, devait être le signe de ralliement des deux races, l'indestructible symbole de l'unité nationale et de la foi dans la résurrection.

Que de séparations créées entre les Serbes et les Croates ! Barrière de sang tracée par le fer ottoman ; barrières de police établies par cet autre Empire qui dépassa en perfidie l'Empire turc, puisqu'il fut le persécuteur systématique de l'âme populaire à laquelle, jamais, le Turc n'avait porté atteinte ; cordons militaires, régimes agraires ; Eglises différentes ; civilisations superposées ; incessant travail de dissolution morale et de dénationalisation ! Et cependant, les Serbo-Croates offrirent toujours au philosophe, à l'historien et à l'homme d'Etat un perpétuel sujet de méditation et de haute admira-

tion, tellement ils montrèrent de ténacité à conserver vivantes la pensée d'union et la foi dans leurs destinées.

Par un miracle d'atavisme, les chants populaires, les cycles de Kossovo, de Douchan et de Marco Kraglievich, le regret de la grandeur perdue et l'espérance de reconquérir un jour les foyers que les phalanges serbes et croates avaient dû abandonner et céder à l'étranger, tout cela se développa spontanément et même, avec la plus étonnante variété, se multiplia sur toute la surface du territoire habité par les deux races. La chanson franchit les fameuses et impraticables Alpes Dinariques. Portée par d'innombrables rapsodes aveugles, elle passa à gué fleuves, et torrents. Elle s'installa dans les villes ouvertes et dans les villes fortifiées, descendit de Novigrad et d'Obrovaz à Zara et dans les campagnes voisines, envahit Spalato et ses environs, occupa les plus inextricables défilés des montagnes et les rives les plus escarpées. Invisibles, les chansons multiformes fascinèrent d'innombrables générations, qui, après le contact quotidien avec le noble dénationalisé, avec le seigneur féodal et avec l'aga turc, regagnaient leurs champs, leurs églises, leurs carrefours ; reprenaient leurs danses et leurs assemblées de village ; stoïquement résignées, recluses mais vibrantes à la voix de rapsodes aveugles et collaborant avec eux à de nouvelles

chansons de geste et embellissant d'additions imprévues le rêve impérial.[1]

Incessantes dans le cours des siècles furent les migrations de ce peuple persécuté et jusqu'à nos jours obligé de lutter pour maintenir son droit à l'existence et son droit à la possession d'une patrie. Les Serbo-Croates peuvent dire de leur nation ce que Joseph de Maistre disait, au début du siècle passé : « Nous ne sommes broyés que pour être mêlés ». Parler du peuple de Dalmatie et de Croatie d'après les clichés officiels d'il y a soixante-dix ans — qui sont au fond ceux du romantisme — parler de race esclave et de race maîtresse, de race superposée et non

[1] Les plus jolies variantes des chants nationaux serbes sont originaires de Dalmatie. Dans sa belle traduction des « Chants illyriens », Tommaseo en a reproduit plusieurs.

Vouk Stefanovitch Karadjitch (1782-1864) dont le recueil monumental des chants nationaux serbes a fait époque et qui a été le grand artisan de la démocratisation de la langue serbo-croate (orthographie phonétique, adoption du dialecte herzégovinien comme langue littéraire, etc.) a plusieurs fois visité la Dalmatie. En 1862, il fut l'hôte de mon père à Spalato. Dans cette ville, il recueillit de nouveaux chants, il incita le cénacle national dans la ville italianisée à persévérer dans la lutte pour l'émancipation slave de la Dalmatie.

Celui qui est à juste titre appelé le Père de la littérature moderne serbe, ne fut non plus épargné par les détracteurs de l'âme yougoslave. Pour avoir simplifié l'al-

assimilée, de race dominante et de race dominée ; — clichés exploités par les épigones des grands impérialistes — ce langage dénote l'absence de toute préparation au maniement des problèmes complexes qui forment la trame de toute la politique moderne.

Entre la Bosnie, l'Herzégovine, la vieille Serbie, la Macédoine, les régions au nord de la Save et les régions adriatiques, un incessant mouvement de flux et de reflux suivit la conquête ottomane et accomplit l'œuvre de migration du VII[e] et du VIII[e] siècle. C'est pourquoi, à l'extrémité de la Croatie, vous trouvez une population immigrée de l'extrémité de l'Herzégovine ; la Slavonie et le Sirmium repeuplés par

phabet cyrillien, en supprimant quelques lettres archaïques et désuètes (elles existent encore dans l'alphabet cyrillien russe) les conservateurs russes et les membres du Saint-Synode dénoncèrent Vouk comme « Agent autrichien ! » La réforme de Karadjitch refroidit considérablement les vieux-Russes pour la cause serbe et après 1876, ce furent les Bulgares — attachés au vieil alphabet cyrillien — qui bénéficièrent de cette campagne contre la phonétique serbe !

D'autre part, le gouvernement autrichien multiplia les vexations contre le grand écrivain serbe, domicilié à Vienne. En 1822, il lui refusa l'autorisation de publier la seconde édition des Chants nationaux, et en 1842, il lui infligea un blâme sévère pour avoir publié à Leipsig, la traduction serbe du Nouveau Testament !

des Serbes macédoniens de Petch et de Ochrida ; toute la Dalmatie et ses îles inondées par des populations bosniaques, herzégoviennes, et vieux serbiennes, qui, on le sait, s'avancèrent au quinzième siècle, jusque sur la péninsule italique. La Serbie elle-même, que le journalisme moderne représente faussement comme un pays entièrement dépourvu de vieilles attaches de consanguinité avec la Dalmatie et avec la Bosnie, a été un des grands creusets de notre race [1].

Toute l'épopée révolutionnaire de 1806 et de 1815 eut pour auteurs principaux — et le premier entre tous, le grand Karageorge — des fugitifs herzégoviens, bosniaques, dalmates même. Ainsi donc, ni la confession religieuse,

[1] Les lecteurs trouveront à la fin du volume (No 3) une carte des dernières grandes migrations du peuple serbo-croate, dressée par l'éminent géographe et sociologue serbe, M. Cvijic, de l'Université de Belgrade, actuellement chargé de cours à la Sorbonne. Nous devons à son amabilité la permission de reproduire cette carte qui fut publiée d'abord par le Monde Slave dans son numéro du 1er Juillet.

Le grand courant de migration dinarique, le plus puissant de tous, partant des pays ruches (la Bosnie, l'Herzégovine, l'Ancienne Serbie) se dirigea sur la Serbie moravienne, sur la Croatie et finalement sur la Dalmatie. Dans ce dernier pays, cette branche du courant de migration dinarique utilisa les routes transversales et les cols et les

ni les caractères de l'alphabet, ni les traits du visage ou la teinte des cheveux, ni enfin les noms porphyrogénétiques des familles, rien de tout cela ne peut être impunément invoqué pour une solution des problèmes politiques de notre race sauf pour la seule solution naturelle : l'Unité. Tout s'est fusionné, croisé, amalgamé ; et seules les palissades élevées devant l'âme du peuple par des puissances étrangères se dressent maintenant contre le torrent irrésistible. L'Autriche s'en rend bien compte, puisqu'elle n'hésite pas à jouer son existence pour partager notre nation en peuplades dispersées et méprisées.

portes métanastasiques de Prolog (au nord-est de Spalato) de la Narenta, de Krstaz et d'autres encore.

Elle atteignit les îles de l'Adriatique et l'Istrie. Presque toute la population des Bouches de Cattaro provient des émigrants de l'ancien Monténégro et de l'Herzégovine.

Favorisés par les Vénitiens qui avaient besoin de ces réfugiés pour protéger leurs frontières dalmates contre les Turcs, ces émigrants renforcèrent considérablement la population serbo-croate de Dalmatie.

Plus tard, les Serbo-Croates, assimilèrent les derniers groupes de population slave superficiellement italianisée et une centaine de familles vénitiennes établies en Dalmatie à la suite des fonctionnaires de la Sérénissime.

La carte de M. Cvijic est, en même temps, une preuve éclatante du caractère exclusivement balkanique de la Dalmatie.

Malgré la souplesse des partis et les recherches pour trouver une formule où puissent se concilier le rigide impérialisme et le droit à la vie nationale, la pensée la plus chère à cette nation fut toujours affirmée avec courage, précisément par la Dalmatie. Il semblerait que la terre slave voulût, de la sorte, montrer ses attaches avec le génie latin unitaire, avide de clarté et d'organisation.

Ces sentiments unitaires se condensèrent, en 1866, sous la plume du comte Pozza, dont l'ardente passion slave, nous l'avons vu, se manifestait déjà quand il était jeune étudiant à Padoue.

Avant de subir, sous les deux derniers Obrenovitch, une éclipse longue et douloureuse, la Serbie s'était, en 1866, placée à la tête du mouvement politique yougoslave, comme maintenant, en 1914. Le Prince Michel dont, à Spalato et à Zara, dans tous les cabinets de lecture slaves, est conservée l'effigie sur son lit de mort, avec l'inscription : « *Tvoja misao poginuti nece* » (Ta pensée vivra éternellement) — ce Prince avait rencontré de précieux collaborateurs en Croatie et en Dalmatie, surtout l'évêque Strossmayer et le parti national croate, dont les chefs étaient les députés Mrazovitch, Ratchki et Miskatovitch.

Déjà, dans le peuple mûrissait la conviction que l'avenir de la race ne saurait plus être com-

promis et qu'aucune autre solution ne pourrait être prise en considération si ce n'est le groupement de toutes les forces nationales autour de la Serbie. Toutes les autres tentatives de remplacer ce facteur politique par d'autres (Croatie, Monténégro, etc.) étaient vouées à un échec certain. Malgré le profond occidentalisme des Dalmates et des Croates, la Serbie ultra-démocratique et orientale exerçait une fascination réelle sur tous les patriotes entre la Drave et l'Adriatique.[1]

Cette fascination touchait à son apogée en 1866. Elle était dûe à deux causes fondamentales : à la liberté démocratique, aussi éloignée du bureaucratisme autrichien qu'elle l'est, par définition, de l'arbitraire russe singé par les souverains monténégrins et, encore que bien souvent déchiré par des luttes intestines, au su-

[1] Nous rappellerons ici que la Dalmatie a donné trois ministres de la Couronne à la Serbie (M. Jovanovitch, de Cattaro, ministre de l'Intérieur dans le cabinet actuel de M. Pachitch, M. Djaja, de Raguse, catholique, ancien ministre de l'Intérieur et ministre plénipotentiaire et feu le général Franassovitch, de Curzola, catholique, ministre des affaires étrangères sous le Roi Alexandre) outre de nombreux officiers, professeurs, consuls etc. Un autre Dalmate, de Zavtat, catholique, feu M. Bogissitch a été ministre de la Justice au Monténégro. Son Code Civil rédigé pour ce petit Etat serbe est un essai très remarquable de codification du droit coutumier serbe.

blime altruisme du petit pays. Aux moments les plus douloureux de son histoire, toujours, il repoussa les offres étrangères les plus séduisantes et les plus avantageuses et aux démons autrichien et turc qui lui disaient : « je te donnerai toutes ces choses, si, tombant à mes pieds, tu m'adores » toujours il opposa un refus hautain. La Serbie ne tomba et n'adora pas.

Qu'une force irrésistible d'attraction résidât en elle, nous en avons la preuve dans ses grands paysans devant lesquels s'est toujours inclinée l'aristocratie du sang et de la pensée issue de notre race et exposée à toutes les séductions de la civilisation. Nous en avons la preuve dans cet extraordinaire Karageorge, figure titanique qui, des flancs d'un pays asservi, rejeté dans ses forêts séculaires, privé de tout contact avec une civilisation, qu'il avait pourtant connu et défendu, sut dérober — comme Prométée — l'étincelle qui embrasa toute la Péninsule du Danube à l'Adriatique et à l'Egée et signifia l'arrêt d'une mort lente mais sûre aux deux monarchies tyranniques, au bourreau de la chair et au bourreau de l'esprit. Nous en avons la preuve dans ce Milosch, l'organisateur du Piémont yougoslave, qui, en 1842, écrivait aux intellectuels de Zagreb : « Je remercie les chevaleresques Croates de leurs efforts dans le vaste domaine de la culture slave, de leur zèle pour l'affermissement et le développement de

notre nationalité. » Et aussi dans ce Michel qui, profitant des crises redoutables chez les voisins autrichien et turc, salué par la confiance unanime de la nation, de Zagreb à Cattaro, un autre Jellatchitch, mais plus personnel et plus indépendant, non asservi aux tares de la dévotion dynastique et de la caste, osa, lui vassal du Sultan, demander l'adhésion de la Croatie et de la Dalmatie à un plan d'Unité nationale, auquel le jeune Nicolas de Monténégro, non encore circonvenu par des agents machiavéliques, se déclarait prêt à sacrifier son petit trône.

En cette année 1866, on pouvait croire que la destinée, après bien des siècles de souffrances et d'humiliations, commençait à nous sourire. En Dalmatie, le réveil national marchait a grands pas. Les questions nationales étaient débattues entre le parti slave, conscient de la sainteté de sa cause, et le parti autonomiste, dont les chefs libéraux étaient déjà passés, avec armes et bagages, dans le camp gouvernemental-réactionnaire, sous l'étiquette italienne. Déjà la Monarchie s'avançait vers le conflit qui devait l'expulser de l'Allemagne et lui offrir une chance inespérée de se réconcilier avec le monde slave.

En ce moment d'attente historique, le comte Pozza publia, à Florence, dans la *Nuova Antologia* (numéro de janvier) un article-programme sous le titre suggestif : « La Serbie et l'Empire d'Orient ».

Avant de terminer, qu'il me soit permis de détacher de cet écrit quelques passages significatifs ! On y verra, esquissé avec une lucidité admirable, le programme de 1914. La prophétie de M. Pozza s'accordait avec la pensée qui dirigeait secrètement tous les patriotes slaves, même lorsque ceux-ci paraissaient lui échapper davantage. La prophétie pouvait faire sourire les personnes qui ignoraient la marche lente mais sûre de la grande idée slave. Quelques esprits ne s'y trompaient pas ; des privilégiés, par exemple Tommaseo, qui se rencontrait souvent avec Pozza pendant leur séjour sur les bords de l'Arno ; et Mazzini, qui, à Lugano, lisait les œuvres de Mickiewicz, de Cyprien Robert et d'autres encore, ainsi que les articles de Pozza et les études de Tommaseo, grâce à quoi il put composer ses fatidiques « *Lettres Slaves* ».

Le gentilhomme dalmate écrivait : « La merveilleuse solution de la cause italienne, œuvre du bon sens plutôt que de la force, constitue aujourd'hui le plus grand triomphe du principe de nationalité contre les sophismes du droit historique, des confins naturels, de l'équilibre politique, qui pèsent sur l'esprit des hommes d'Etat. En devenant tout d'un coup le meilleur soutien de ce principe, la cause italienne a donné, dans le reste de l'Europe, une forte impulsion à la liberté. Elle a mis à l'ordre du jour

plusieurs des problèmes qui jusqu'alors étaient à l'arrière-plan et parmi lesquels celui qui de beaucoup le plus important, s'appelle aujourd'hui la *Question d'Orient.*

« Aux yeux des hommes politiques, cette question apparaît comme un épouvantail. Elle se complique de tant de noms et de tant de problèmes spéciaux : le crétois ,le grec, le moldo-valaque, le monténégrin, le serbe, le croate, le hongrois, l'albanais, l'herzégovinien, le bulgare et d'autres encore. Et pourtant, elle se simplifiera beaucoup si, pour l'élucider, on recourt au principe qui désormais a triomphé en Italie : je veux dire au principe de nationalité.

« On verrait alors en Orient se développer avec les énormes proportions d'une affaire suprême et radicale celle qui, jusqu'à présent, a le moins fait parler d'elle : *la question serbe.* Elle ne consiste pas dans le fait que le Turc céderait au Prince de Serbie quelques forteresses ou quelques privilèges ou aussi un peu de territoire.[1] La cause serbe comporte des conséquences bien plus graves. Elle s'étend bien au-delà des limites de la Principauté ac-

[1] En 1866, les forteresses de Belgrade, de Sabaz, de Smederevo, de Soko et de Uzice avaient encore une garnison turque ; et leur évacuation fut considérée comme un grand succès remporté personnellement par le Prince Michel.

tuelle. Elle embrasse la cause yougoslave, qu'elle commande ; et elle se confond avec elle. Son triomphe entraînerait celui du principe de nationalité en Orient, c'est-à-dire la destruction des deux empires : l'autrichien et le turc, qui sont les détenteurs de son territoire ; et il amènerait la réorganisation de l'Orient sur une base naturelle : donc, avec la prépondérance slave...

« Ce programme d'un grand royaume yougo-slave, centre d'une confédération d'Etats plus petits, roumain, magyar, albanais et grec, c'est l'idéal de tous les Slaves qui comprennent (qu'on le veuille ou non) qu'ils sont les nécessaires héritiers de deux empires agonisants. Ils savent que, une fois détruites les conventionnelles agglomérations du territoire autrichien et turc, ils demeurent, eux, nécessairement, le corps le plus compact que la nature ait placé en Orient. Ce programme, caressé dans le silence et dévoilé seulement çà et là, sous une forme ou sous une autre, est combattu d'instinct par les Autrichiens et par les Turcs.

« Mais il rencontre aussi d'autres adversaires dans les hommes qui au conventionnalisme de ceux-ci voudraient substituer le leur ; tels sont les Grecs et les Magyars. Et il rencontre encore d'autres difficultés : elles lui viennent des hommes mêmes qui, par esprit d'hégémonie, s'en disputent la direction : tels sont les Serbes et les Croates. Certainement, dans aucun cabi-

15

net européen on ne formule ce programme, quoiqu'il soit, en toute évidence, le seul que puisse dicter la connaissance ethnologique de l'Orient actuel.... Même, proposer de l'appliquer immédiatement ce serait se faire traiter de fou.

« Seuls les Italiens, que les gens positifs traitèrent si souvent de fous et qui néanmoins, Dieu en soit loué, sont parvenus à faire de cette Italie, alors expression géographique, le Royaume qui, mieux que tous les autres en Europe, incarne l'absolu principe de nationalité ; eux seuls pourraient compâtir à la folie des Yougoslaves et leur permettre l'ambition de sortir de l'état d'expression ethnographique et d'arriver à l'état d'organisme politique. D'ailleurs, la destruction de l'Empire turc, tout au moins, est chose désormais inévitable et peut-être prochaine. Ce pourrait être un malheur pour l'Italie, si l'Autriche, sa vieille et perpétuelle ennemie, mettait l'événement à profit et si, renforcée des provinces slaves de la Turquie, elle revenait, de l'autre rive de l'Adriatique, menacer son avenir. Donc, pour l'Italie, le plus grand intérêt est de lui barrer le chemin, coûte que coûte, et, par tous les moyens qu'admet la prudence, de favoriser l'exécution du programme yougoslave. »

Après avoir ainsi, avec une clarté qui ne laisse rien à désirer, formulé le problème du monde yougoslave, l'auteur emploie quatorze

14

chapitres à passer en revue le développement historique et politique de toutes les parties dont se compose la race yougoslave, sans exclure même les Bulgares. Selon lui, tout converge à la centralisation des forces nationales — sauf cependant les Bulgares — autour de la Serbie. La Croatie elle-même « la planche de salut de la dynastie autrichienne dans le naufrage » suivra le destin de l'Etat serbe. Devançant d'un demi-siècle les déclarations faites à M. Delcassé et à Sir Edward Grey par l'émigration croate, M. Pozza écrit : « Si le dialecte suffit à manifester un peuple, les Slaves de la Croatie et de la Slavonie appartiennent à la branche serbique dans la Slavonie et dans les confins militaires ; et à la branche carnique dans la Croatie civile. Mais les Croates, depuis qu'ils ont formulé leurs vues sur l'avenir, ont adopté la langue serbe pour langue officielle, la littérature serbe pour leur littérature, la terre serbe pour leur terre propre, en les désignant seulement par le nom croate. Cette substitution de noms ne change rien à la réalité des faits. Ainsi, la cause du royaume croate est toujours la cause serbe ». [1]

[1] « Le Royaume de Croatie, ou pour l'appeler de son nom diplomatique, le Royaume de Dalmatie, Slavonie et Croatie, qui à ses beaux jours, se centralisait dans la Dalmatie, laquelle, quoique aujourd'hui elle ne lui appartienne plus, est cependant le seul pays où vivent les Croates exempts de tout mélange, sur le territoire de Zara, de Sebenico, de Spalato et dans les îles de l'Adriatique. » Pozza, dans l'article cité (Chap. XV).

En terminant, le comte Pozza s'exprimait ainsi : « C'est devenu une nécessité très urgente de protéger la civilisation et la liberté de l'Europe ; et, pour cela, de constituer en Orient un Etat considérable qui par sa force, par son extension, par ses chances d'accroissement futur, puisse se garantir lui-même et nous garantir tous contre une invasion russe, contre une invasion autrichienne, et contre une soudaine et violente solution de la question orientale.

« Cet Etat, si l'on veut qu'il vive, ne peut être qu'un Etat slave, un Etat capable d'enlever à la Russie la force morale qu'elle possède en qualité de seul représentant et presque de tutrice des Slaves dans les conseils européens ; capable d'enlever à l'Autriche la force morale que lui donnent les Slaves et particulièrement les Slaves du Sud, qui espèrent y trouver un solide appui et leur centre propre ; et cet Etat, désormais nécessaire à la sûreté de l'Europe, ne peut en fin de compte être qu'un Royaume de Serbie.

« L'Italie doit y songer ».

Donc, la Dalmatie, par la voix de Gundulitch de Kacitch et de Pucitch, au XVIIe, au XVIIIe et au XIXe siècles, clairement et énergiquement a préconisé le programme national qui se réalise aujourd'hui au milieu d'inénarrables catastrophes. La diversité du milieu et des choses qui se sentent et qui ne se réduisent pas en chiffres

et en faits, cette diversité sépare du monde latin la Dalmatie et la rattache étroitement à la pensée slave ainsi qu'aux destinées de la péninsule balkanique. « L'Italie doit y songer », avait dit l'homme politique dalmate. L'Italie y a-t-elle songé ? Je n'oserais pas l'affirmer. Durant l'éclipse produite par la Triple-Alliance, les diplomates et les publicistes italiens ont-ils tenu l'Italie au courant du développement des races non favorisées et n'ayant pas l'instinct de la tyrannie ? On a lieu d'en douter. Malgré les fréquents avertissements de Mazzini et de Tommaseo, le monde serbo-croate, en général yougoslave, n'a pas été considéré comme digne d'être étudié. Au contraire, une aveugle confiance accueillait les rancunes de quelques exilés ; et, sans comprendre la nature complexe des événements politiques sur le bord oriental de l'Adriatique, on acceptait, comme paroles d'Evangile, les récriminations d'un groupe politique isolé de la vivante partie de la nation.

En 1874, les universités de Bologne et de Padoue envoyèrent des délégués à Zagreb, pour l'inauguration de la première université croate. En termes éloquents et flatteurs, les recteurs des deux universités italiennes saluèrent le peuple croate et serbe. Ils lui apportèrent l'oubli des guerres dont le poids douloureux avait surtout pesé sur les Croates. En Italie, l'écho de ces manifestations s'éteignit sous la glaciale indifférence d'un public maintenu igno-

rant du développement d'une nation slave avec laquelle la destinée historique lui commandait de collaborer. Les pages écrites par le prophète génois durent attendre le grondement du canon balkanique pour être exhumées, lues par un petit nombre, considérées par de très rares personnes comme quelque chose de plus que l'épanchement de l'habituel idéalisme mazzinien. Vainement Prati, Tommaseo et quelques autres clairvoyants Italiens avaient réclamé la fondation d'une chaire d'histoire et de littérature yougoslaves, sur le modèle de celle de la Sorbonne, pour l'étude d'un monde beaucoup mieux connu des générations vénitiennes du quinzième siècle que des zélateurs du XXe siècle, qui pourtant se flattent de reprendre les traditions vénitiennes.[1] Toutes ces nobles intentions échouèrent misérablement contre l'indifférence universelle. Dans le mouvement yougoslave, développé depuis les Bouches de Cattaro jusqu'à la Drave et au Danube, on ne voulut rien distinguer, sinon ce qu'y voyait la police autrichienne : c'est-à-dire une série de tentatives faites par quelques cerveaux exaltés, instruments conscients ou inconscients de la terrible Russie. On ne voulut voir que des conspi-

[1] L'université de Londres vient d'appeler le professeur Masaryk à occuper la chaire de slavistique et un jeune Croate, M. Toutsitch, est devenu à la même université professeur de langue et de littérature serbo-croate.

rations contre l'Italie là où se trouvait seulement ce qui venait de l'Italie elle-même : le culte des principes qui l'avait ressuscitée.

Mais les Morts ont parlé, réveillés par le fracas de la grande lutte pour la liberté et pour l'indépendance des peuples. De leurs écrits oubliés on a évoqué la force qui surmonte et la force qui fait renaître. Mais une nation ne se renouvelle pas en errant dans les sentiers battus où déjà tout a été dit, essayé, jugé, dans des voies qui conduisent fatalement à d'épouvantables expiations, dont nous sommes tous acteurs et témoins. L'œuvre des siècles, a dit Mazzini, ne peut se faire à reculons. Elle s'accomplit sur les routes lumineuses tracées par les grands Morts que nous sentons maintenant plus près de nous qu'ils ne le furent jamais de leurs contemporains. De la réponse que l'Italie donnera aux paroles des Morts, à la voix de ses martyrs et de ses prophètes, dépendra peut-être, moins encore que l'avenir des Yougoslaves, l'autorité, le prestige de l'Italie elle-même dans les conseils de l'Europe rajeunie.

CONCLUSION

Notre tâche est terminée.

Dans ces pages nous avons voulu démontrer et nous nous flattons d'avoir, par des documents irréfragables, démontré que, pour la Dalmatie, il n'y a pas de problème national ou que s'il y en a un, il se réduit au conflit d'une culture et d'une nationalité. Nous avons démontré que ce conflit est depuis longtemps dépassé par l'indiscutable triomphe de la nationalité sur une culture certainement bienfaisante mais tout à fait étrangère au sentiment national du peuple dalmate.

Nous avons, d'après les documents contemporains, prouvé que la Dalmatie, terre purement slave, fut reconnue et solennellement proclamée telle par les pères et les aïeux des Italo-Dalmates d'aujourd'hui, rares survivants du complet naufrage d'un parti étranger au génie populaire, poignée d'hommes qui maintenant essaie d'exploiter une situation internationale pour contraindre le peuple dalmate à prendre une attitude politique nationale qui n'est pas la sienne.

En outre, nous avons démontré que l'Au-

triche, bien loin de favoriser une fantastique invasion slave qui n'a jamais eu lieu a, de toutes ses forces, avec l'active collaboration du parti autonomiste, maintenant italien, combattu le mouvement national slave de la Dalmatie ; et qu'elle a employé tous les moyens pour ralentir le mouvement organique d'une pensée et d'une affirmation qui, dès le début, lui furent profonfondément hostiles, quoique, en apparence, subordonnées à la mission historique de l'Empire.

Nous avons prouvé qu'à la veille de la guerre mondiale, le conflit entre une minorité infime et une écrasante majorité était sur le point de se résoudre naturellement et logiquement par le définitif triomphe du slavisme, c'est-à-dire par la capitulation d'un petit groupe d'intellectuels isolés du corps vivant de la nation. Et nous avons vu que pas un seul Dalmate, vivant de la vie intime, réelle, active, de la Dalmatie, n'a en aucune circonstance prémédité de séparer son pays de l'ensemble national auquel celui-ci appartient ; ni même n'a sérieusement essayé d'empêcher la Dalmatie de rentrer dans le sillon qui lui fut tracé par la volonté collective de la nation à laquelle elle appartient.

Ignorant les termes précis du problème, nos amis n'ont peut-être pas moins que nos ennemis contribué à l'obscurcir de toutes façons. Ils ont, en effet, avec nos ennemis, proclamé la *slavisation* de la Dalmatie. Par là, ils ont répandu la croyance que, dans l'espèce, il s'agissait

d'une substitution, en partie pacifique, en partie violente, d'un peuple à un autre dans l'état de possession du pays et d'un idéal à un autre.

Cet autre peuple, cet autre idéal, nous venons de démontrer qu'ils n'ont jamais existé. Ils constituaient simplement la forme transitoire du rayonnement d'une autre culture, des flancs de laquelle ne pouvait naître une nation.

Nous avons voulu placer sous les yeux de tous les hommes de bonne foi ce *plébiscite de toutes les heures* dont parle avec éloquence Ernest Renan. Un tel plébiscite n'est pas un acte unique inscrit dans un procès-verbal mais une lente suite d'affirmations, ou tacites ou solennelles, d'une conscience, d'un sentiment, d'une spéciale attitude de la vie, formant l'essence d'une nationalité.

A la lumière des faits s'est dissipée la légende d'une Dalmatie qui n'aurait pas de conscience nationale, ou dont la conscience nationale ne serait point slave. Légende remise récemment encore en circulation — si tenaces sont les mensonges historiques ! — par l'organe le plus autorisé de l'opinion publique en Italie. Celui-ci n'a pas craint de reprocher aux Yougoslaves d'avoir, depuis longtemps, pris un ton d'hostilité, qui, a-t-il dit « n'est pas propre à nous faire oublier le demi-siècle de pires violences par lesquelles avec la complicité du gouvernement autrichien ils se sont appliqués à dénaturer le caractère de la Dalmatie, en es-

sayant d'étouffer l'antique, glorieuse, indomptable résistance italienne ».[1]

[1] *Il Corriere della Sera,* 7 octobre 1916.

Mais, au mois d'avril de la présente année, des déclarations autrement graves furent faites par un homme politique responsable, membre du cabinet italien actuel, M. Léonard Bianchi. Celui-ci, dans un discours prononcé à Alexandrie (Piémont) lors de l'inauguration de la Fédération provinciale *Pro Infantia* (25 Avril) ainsi que dans un article inséré par le journal romain *Il Messaggero* (28 Avril) a exposé, sur la Dalmatie et les pays slaves avoisinants, une thèse ultra radicale, en dénaturant complètement l'histoire. Pour M. Bianchi, la Dalmatie est une terre italienne violemment slavisée par l'Autriche. Le discours et l'article représentant le comble de ce que l'on peut dire pour exciter un peuple à une conquête en apparence justifiée par un ensemble de faits, les uns inexistants, les autres radicalement dénaturés. Ils constituent en outre, une excitation à la haine et à une guerre d'extermination contre les Slaves. En effet, l'application logique de la thèse de M. Bianchi — expulsion à la fois violente et sournoise du peuple italien de la Dalmatie et des pays environnants — aboutirait, *post bellum,* à une violente persécution de l'élément slave et au rétablissement par voie de représailles, d'une représentation parlementaire dalmate étrangère à la nation. (Il a lui-même admis que « *l'italianité de la Dalmatie est presque éteinte* ». Comment la faire renaître ? Par l'immigration italienne — lisez : colonisation — et par la persécution des Slaves ! C'est clair !)

Il est inutile d'insister sur les dangers d'une pareille campagne pour la paix future de l'Italie et de l'Europe.

Dans ces pages, M. Bianchi, ministre d'Etat du Royaume d'Italie, verra combien la réalité historique diffère

Ces paroles, après qu'on a entendu les déclarations d'un Bajamonti et d'un Lapenna, résonnent comme une triste ironie de l'histoire. Elles devraient être adressées à ceux qui, depuis longtemps, mais surtout depuis l'explosion de la guerre mondiale, ont, par tous les moyens — et avec succès, comme en témoigne l'inconsidérée déclaration du grand organe de la bour-

de ses imprudentes affirmations. Il verra comment la Dalmatie slave a pu, jusqu'en 1870, tolérer une majorité de députés qu'il appelle italiens, mais qui, en réalité, comme nous l'avons vu, s'est déclarée slave tout en faisant une guerre atroce au slavisme Dalmate. M. Bianchi se figure-t-il ce que dirait l'Histoire si, par exemple, dans le Parlement cisalpin, la majorité eut été composée de députés... français ?

Mais que dira le peuple italien excité à la croisade contre les Slaves, lorsqu'il se trouvera face à face avec la dure réalité ?

Heureusement, de nobles et sages paroles de M. Labriola, député au Parlement et président du parti socialiste réformiste, ont été publiées dans le même *Messaggero (Revisioni necessarie,* 28 Avril). L'éminent député socialiste constate que la première condition pour rassurer le peuple serbe sur les intentions italiennes, c'est de reconnaître l'existence de la population serbo-croate de la Dalmatie. Ces paroles nous consolent des dangereuses improvisations de M. Bianchi. C'est toujours la même lutte esquissée dans ces pages : L'Italie ondoyant entre la lumière de la liberté démocratique et les ténèbres de l'impérialisme pan-germaniste. Espérons que la lumière triomphera.

geoisie italienne — tenté d'égarer l'opinion publique italienne, de l'induire systématiquement en erreur, sans se préoccuper des fatales conséquences de leur triste campagne pour cette Italie elle-même qu'ils déclarent aimer. Mais si cette campagne excuse l'ignorance dont les paroles citées plus haut sont un exemple mémorable, elle ne l'excuse pas tout à fait. Car nous avons rapidement fait voir à nos lecteurs comment l'Italie moderne, bien différente de celle du *Risorgimento*, a renoncé délibérément à tout contact avec le monde slave et a accepté passivement toutes les informations intéressées et même les plus fantastiques sur l'évolution d'un monde qui est à ses portes et auquel cependant est réservée une si grande part dans la future et pacifique expansion du génie italien. Ignorance invincible, qui fait que la Dalmatie est maintenant traitée comme un bien que l'on puisse transférer de main en main. Sous le prestige de Rome et de Venise, dont on abuse pour justifier d'inavouables conquêtes, s'est propagée la thèse audacieuse de l'italianité de la Dalmatie. Et les rares voix dissidentes qui mettaient en garde l'opinion publique italienne et qui l'invitaient à l'impartial examen des faits se voyaient quotidiennement bafouées et condamnées au silence.

Mais les faits exposés dans ce modeste écrit détruisent la légende, et pour toujours.

Les rhéteurs, les sentimentalistes, les impé-

rialistes trouveront amères ces révélations. Mais la morale européenne et la sainte cause pour laquelle combattent les Alliés y gagneront en profondeur, en austérité, en sainteté.

Ces pages d'histoire vécue, d'histoire récente, d'histoire exempte *d'idéologie* et de *sentimentalisme* — nous aurions pu, à chaque ligne, les munir de citations beaucoup plus nombreuses et plus développées. Le blocus de notre pays nous en a empêché ; et, de même, notre vive et constante préoccupation de ne pas fatiguer l'esprit des hommes d'Etat en des heures qui dévorent l'existence. Néanmoins, nous le répétons, nous espérons provoquer une impression de soulagement parmi l'énorme majorité du peuple italien et parmi ses vrais représentants.

A la veille d'événements décisifs et de suprêmes verdicts, la bonne foi du peuple italien, après avoir été surprise, rentrera dans ses droits imprescriptibles. Elle fera prompte justice des gens qui, pendant de longues années, l'ont bercée d'illusions dangereuses. L'exacte vision de la réalité devra, purement et simplement, s'imposer au sens commun, à la rectitude morale du peuple italien. En effet, pour sa bonne renommée parmi les nations, il ne voudra pas revendiquer d'autres régions ni d'autres populations que celles qui ont fourni leurs indiscutables preuves d'italianité et qui ont manifesté qu'elles ambitionnent l'honneur d'appartenir au

glorieux royaume italique. Les faits qui documentent et qui éclairent ces pages donneront au peuple italien la force nécessaire pour renoncer, — s'il les avait admises — aux aspirations artificielles et dangereuses, sans qu'aucun amoindrissement en résulte pour sa dignité de grande nation. La virile reconnaissance de la vérité honore mieux un peuple que la recherche des satisfactions d'amour-propre, bientôt suivies par des liquidations tristes et coûteuses, de brusques et sanglants réveils.

Maintenant que l'heure s'approche de fixer, d'une manière définitive, le statut politique de pays arrachés à une tutelle dégradante, ces pages devront être consultées. Si elles ne l'étaient pas, le peuple dalmate et les populations qui forment avec lui une seule âme sauraient bien, par des actes clairs et concluants, se charger de justifier les vérités que nous venons d'exposer.

Personne n'aura plus le droit d'argumenter subrepticement sur une situation incertaine, sur une *psychologie de confins*, qui peut indifféremment s'adapter aux solutions les plus variées. De même, on n'osera plus considérer des pays de nationalité tranchée et consciente comme un instrument de compensation et d'équilibre, selon la recette de n'importe quel traité de Campo-Formio.

Tout autant que nos adversaires, nous nous jugeons capables de travailler à la propagation de la vérité et de la justice, et de servir le pro-

grès dans le monde. Qui donc leur a donné le droit de promulguer une impérieuse loi de fer, d'après laquelle on devrait s'abandonner au plus offrant et dernier enchérisseur? Mais si, par inadmissible hypothèse, la violence devait prévaloir et si le droit devait capituler, les morts que nous avons fait comparaître à la barre de l'histoire s'uniraient aux vivants. Ils ne permettraient pas que le monde *ignorât* l'œuvre d'écrasement ni que l'extinction d'un peuple s'accomplît d'une manière tacite, par contrebande. Le monde entier apprendra qu'il ne s'agit donc pas d'une revendication nationale, puisque le pays convoité n'a jamais été italien ; mais qu'il s'agit, au contraire, d'une pure et simple annexion. Il n'y aura ni silence, ni acquiescement. Avant d'être égorgée, la victime criera.

Nous sommes de ceux qui refusent de croire à l'existence d'accords précis conclus en 1915 entre les Alliés et d'après lesquels la Dalmatie aurait été vivisectionnée et cédée à un gouvernement étranger, d'une autre nationalité. Et nous avons de bonnes raisons pour ne pas ajouter foi à l'existence de tels accords. En effet, ils comporteraient une renonciation de l'Italie au fondement et à la raison d'être de son unité nationale et aussi à des avantages prochains dont nous parlerons plus tard. En cette même année 1915, le gouvernement italien, tout en revendiquant pour Trieste un statut autonome et tout en réclamant une rectification de la frontière

orientale au nom du prinicpe de nationalité, ne songea même pas à réclamer la Dalmatie ; et pas même les dictricts que les Impérialistes et les Irrédentistes qualifient *d'italianissimes !* Même la cession demandée à l'Autriche des îles Curzolari[1] (Lissa, Lesina, Curzola, Lagosta, Cazza, Meleda et Pelagosa) fut simplement motivée par des raisons de sûreté militaire dans l'Adriatique et non point par des considérations ethnographiques, dont le Gouvernement italien connaissait parfaitement la non-existence.[2] Quant aux Alliés en signant de telles conventions, ils auraient infligé un cruel démenti à tout leur programme de libération des peuples. Si cependant de tels accords existaient, les Alliés, plus que du projet prémédité de violer le droit national auraient fourni la preuve d'une coupable ignorance. — Ce serait en effet le cas d'instruire le procès des ambassadeurs des Puissances alliées, qui pendant longtemps se sont succédés près de la Cour de Vienne et ont,

[1] Appellation erronée. Ces îles dalmates ne furent jamais considérées comme un groupe séparé. Elles ne furent jamais appelées *Curzolari.* Ce nom appartient à un autre groupe d'îles situées à l'entrée du golfe de Patras (Lépante), où eut lieu la bataille navale de Lépante, baptisée aussi bataille *delle Curzolari.*

[2] Voir le *Livre Vert* italien. No 64. Dépêche de M. Sonnino à l'Ambassadeur italien à Vienne, 8 avril 1915.

évidemment, ignoré la nature complexe de la Monarchie des Habsbourg. — Les informations dont on disposait alors représentaient la Dalmatie comme une région habitée par une population mixte, sans caractère national tranché, sans continuité territoriale avec les autres régions balkaniques et danubiennes. Celles-ci pourtant, et tout le monde aurait dû le savoir, ont été pour elle un immense réservoir de force et de vitalité ; et la Dalmatie, à son tour, a exercé sur leur développement moral, intellectuel et politique une profonde influence.

L'acte dont on parle — s'il avait été conclu — serait un de ces tristes épisodes de l'impréparation de l'Europe, une nouvelle preuve de la fatale ignorance locale et générale des problèmes nationaux, ignorance qui existe dans certains milieux européens, impréparation qui est, pour la coalition européenne, une cause de faiblesse devant les sophismes des Empires Centraux.

Mais l'exposé du véritable état des choses contenu dans les pages précédentes dissipera, il est permis de l'espérer, les ténèbres qui, pour le malheur des temps, enveloppaient la glorieuse province, mère de la pensée nationale des Slaves du Sud. Des accords conclus à l'encontre du principe national en vertu duquel les nations civilisées possèdent au plus haut degré le droit de disposer de leurs destinées, c'est-à-dire en opposition avec l'état réel des choses, ces

accords doivent désormais être considérés comme nuls et inexistants.

Le fait que la nation intéressée n'est pas intervenue, pas même par l'intermédiaire du Royaume de Serbie qui est l'interprète des revendications nationales, et l'erreur *in re* et *in persona* par laquelle les Puissances alliées auraient disposé de territoires et de populations considérés à tort comme le bien d'une des parties contractantes, ce sont là des motifs plus que suffisants pour justifier la demande de révision de pareils accords.

Mais nous connaissons les objections propagées près des Puissances libératrices pour déprécier nos revendications nationales principalement en ce qui concerne la Dalmatie. Bien loin de redouter la discussion, nous la demandons résolument. On dit que les revendications slaves tendant à mettre en commun les destinées de la Dalmatie et celle des pays slaves du Sud de même sang, ne sont qu'une « perfide manœuvre autrichienne. »[1] Ici entre en jeu la triste campagne de calomnies et de diffamations qui, près de la partie saine du peuple italien et du monde libéral européen, a tant discrédité certains partis et certains hommes politiques. Du haut d'une tribune parlementaire, un homme d'Etat n'a pas craint d'associer son nom

[1] *Giornale d'Italia,* 16 octobre 1916.

sans tache aux diffamations sorties des conventicules d'un parti extrême, afin de déprécier, en la déshonorant près des Puissances alliées, la lutte pour l'indépendance des Slaves du Sud. Ce n'était pas l'attitude des Italiens du *Risorgimento*, ni des Puissances dont ils demandaient l'appui. Celles-ci n'auraient certainement pas songé à les accuser de faire le jeu de l'Empire autrichien en voulant modifier au profit de l'unité nationale l'arche sacro-sainte des traités de 1815.

On objecte encore que la Dalmatie et la Croatie sont opposées à l'union avec leurs frères serbes, considérés par les deux provinces croato-serbes comme un monde à part, sans liens moraux, économiques, sociaux avec les régions adriatiques et même menacés dans leur individualité par une association d'éléments qui gravitent vers les deux mondes germanique et latin.

De cette dernière objection, qui est tout un programme et une tactique de politique extérieure, nous ferons justice plus tard. Ce qui nous presse surtout c'est de démasquer nos détracteurs devant l'Europe libérale, s'il ne nous est pas donné de les réduire au silence.

Que les épigones des Impérialistes germains représentent la Dalmatie comme une terre italienne, ou qu'ils la considèrent comme une Marche de confins sans propre conscience nationale, la campagne par laquelle on tente de

discréditer l'idée de l'Unité Yougoslave doit rigoureusement se résoudre en une accusation d'austrophilisme. Dans le premier cas, ils essaient d'associer la Dalmatie au groupe des revendications nationales italiennes et même, en face de la prudente passivité de la Serbie, ils invoquent le titre d'alliés combattant pour leur propre idéal contre ceux qui à cet idéal opposent la négation du caractère slave de la Dalmatie. Dans le second cas, la Dalmatie, ne possédant selon eux ni conscience slave, ni patriotisme, ni libre développement de sa personnalité ethnique et politique, devient, par cela seul, un territoire de compensation, appendice d'une monarchie ennemie qu'on veut détruire ou démembrer. De la sorte toute tentative de la Dalmatie ou de n'importe lequel des pays slaves du Sud avidement convoités par eux, toute tentative de s'émanciper des velléités conquérantes des libérateurs est qualifié acte de défection et même de véritable hostilité à la cause de la coalition européenne.

Nous ne voulons pas ici rechercher comment les épigones se seraient comportés vis-à-vis de l'Autriche si celle-ci avait, jusqu'à la guerre mondiale, continué de protéger les intérêts d'une infime oligarchie italianisante, malgré la puissante et écrasante majorité du pays, slave presque tout entier.

Nous ne rechercherons pas non plus com-

ment un parti qui, durant la dizaine d'années où il posséda le pouvoir en Dalmatie, se montra autrichien et réactionnaire féroce, oublieux de tout principe de libéralisme et de justice, ose maintenant accuser d'austrophilie les Serbo-Croates. On sait pourtant que toutes les autres puissantes races de la Monarchie — Tchèques, Polonais, Ruthènes, Roumains, par la nécessité primordiale de leur existence et par la nature de la connexion politique qui, depuis des siècles, s'était greffée sur leur existence physique et morale et qui était entourée d'un épais tissu d'intérêts et de séductions, ces races ont, tant qu'elles l'ont pu, toujours pratiqué un sage mais douloureux opportunisme. C'est ainsi, du reste, que procèdent et ont procédé les Italiens eux-mêmes dans les régions qui sont incontestablement italiennes.

Nous nous bornerons à la constatation suivante. Si une telle assertion calomnieuse ne pouvait se soutenir — pendant cette guerre — en face des victimes et des martyrs que la Monarchie a fait à l'intérieur et au dehors, elle sera défaite plus que jamais, maintenant que l'Europe aura le moyen de se former une conviction contraire. Cette conviction sera celle-ci : la priorité du mouvement national slave, férocement combattu dès l'origine et aussi plus tard toujours suspecté, la grandeur de l'histoire parlementaire d'un pays qui, lié par un pacte

à l'ensemble de la Monarchie, a su imposer sa politique nationale à un gouvernement allemand, a su, pendant des séries d'années consolider ses propres conquêtes, affirmer sa solidarité avec les autres membres épars d'un ensemble national et, toujours et de toute manière, a manifesté son attachement à la cause de l'unité yougoslave et du slavisme.

Accuser un tel peuple et ses représentants parce qu'il se révolte contre des solutions qui comporteraient l'anéantissement de son *Moi* national, l'accuser de faire le jeu de l'adversaire, c'est un trait de perversité politique et sociale.

La Dalmatie est, indubitablement, partie intégrante de la monarchie austro-hongroise, comme en font partie Trieste et Trente. Trente et Trieste aspirent à une nouvelle existence, en intime communion avec ceux qui sont leurs frères par le sang, et par leurs aspirations : de même, la Dalmatie, tout en appartenant à la monarchie ennemie, repousse et repoussera n'importe quel retour au *statu quo* qui au lieu de supprimer un état de choses dont elle eut énormément à souffrir, impliquerait le passage d'une sujétion à une autre, sujétion qui ne porterait pas le caractère de l'homogénéité avec son âme nationale.

Voilà la base primordiale et fondamentale du programme politique non seulement de la Dalmatie, mais encore de chacune des trois races

yougoslaves incarcérées dans la monarchie austro-hongroise. D'ailleurs cette monarchie a théoriquement — sinon toujours en pratique reconnu l'individualité historique des régions occupées par elles et leur droit à un régime national.

Le peuple de Dalmatie et de Croatie veut obtenir l'unité ; et, d'aucune façon, il n'accepte aucune domination étrangère qui, théoriquement et pratiquement et pour toujours annulerait le droit public et national des pays qu'il habite. Cette volonté doit être supérieure à toutes les compositions artificielles, à tous les protocoles secrets.

Nous avons, dans les grandes lignes, démontré, et maintenant nous réaffirmons l'existence d'un droit public de la Dalmatie, intérieur et extérieur.

La Dalmatie, d'après le point de vue du droit public intérieur, appartient, par les actes d'une adhésion séculaire, à l'ensemble serbo-croate qui se rattache à la Couronne de Saint-Etienne, que la félonie de la race magyare a transformée de régime fédéraliste en régime centraliste et tyrannique.

Sous le point de vue international, ce royaume-province fut, par les puissances coalisées contre Napoléon, livré à l'empereur d'Autriche en vertu du traité de Vienne, le même traité qui déclarait aussi province autrichienne

une grande partie de l'Italie. Et ici, s'impose une remarque : d'après les traités de Campo-Formio et ensuite de Vienne la Dalmatie passa sous le joug autrichien avec l'apparence d'une province conquise ; elle en tira très vite parti pour forcer la Couronne d'Autriche à reconnaître comme base fondamentale de sa vie publique non pas le traité de Vienne mais les pactes par lesquels elle s'était volontairement réunie aux autres pays serbo-croates de la Couronne de Hongrie. En sorte que l'Autriche elle-même dut donner au titre de province autrichienne de la Dalmatie un caractère provisoire et le déclarer tel.

Au contraire, le parti autonomiste dalmate, plus tard italien, se déclara obstinément (par pur intérêt de caste, ainsi que nous l'avons vu) l'adversaire de l'union libérale et démocratique de la Dalmatie avec les régions sœurs et s'en tint aux Traités de Campo-Formio et de Vienne, comme unique base du droit public de la Dalmatie.

L'Italie — qui n'avait pas eu de connexion antérieure avec l'Autriche — dénoua les liens internationaux de 1815 qui l'assujettissaient à l'Empire. La Dalmatie et les régions sœurs s'en émanciperont à leur tour, avec l'aide des Puissances alliées. Mais la Dalmatie — pour ne mentionner que la province à laquelle nous avons spécialement consacré ces pages — doit

s'imposer un double travail d'émancipation. Au point de vue européen, elle a contre elle les traités de 1815, et, au point de vue intérieur, elle lutte contre les Hongrois-Allemands, qui l'entourent de pièges et qui opposent leurs besoins d'existence, de domination et d'exploitation aux besoins d'existence des provinces slaves du Sud. Et c'est dans ce double travail entrepris à l'extérieur par ses fils, sous les drapeaux victorieux de la grande Alliance, que la Serbie est entrée en scène. Mais son intervention n'eut pas du tout le sens que lui attribua un frauduleux impérialisme. Cette intervention ne résultait pas d'un « accord entre l'Italie et la Serbie » quoiqu'on l'ait obstinément affirmé en partant du principe antidémocratique et antilibéral de la répartition de territoires considérés comme coloniaux et servant de compensation.

Jusqu'en 1860, le Piémont concentrait autour de lui et coordonnait toutes les aspirations nationales du peuple italien. Mais jamais, il n'allégua aucun droit sur les autres régions de la Péninsule. La Serbie, en 1917, se trouve dans un cas identique. L'Italie s'est fondée sur la volonté nationale de chacune des parties de la Péninsule. Le Piémont renonçait à son individualité historique et diplomatique. Nous savons parfaitement que beaucoup de patriotes du Risorgimento craignaient de voir confisquer les libertés italiennes à l'avantage du Piémont. Ce-

lui-ci accepta le plébiscite des régions italiques non pour son territoire d'Etat mais pour sa dynastie nationale. Il entendait former un statut national nouveau, *ab imis fundamentis,* un fait nouveau, un nouveau peuple, une vie qui n'était pas celle d'hier, comme disait magnifiquement Mazzini. De même, la Serbie ne peut émettre et n'émet aucune prétention ni ne s'attribue aucun *droit* sur les diverses régions historiques habitées par les Serbes, par les Croates, par les Slovènes. Ces pays et spécialement la Dalmatie et la Croatie, ont une histoire moderne et parlementaire distincte de l'histoire moderne et parlementaire de la Serbie ; quoique également animées du puissant souffle unitaire yougoslave. Au contraire, ce sont ces régions — dont le Piémont yougoslave est simplement le mandataire moral en Europe, le bras, l'exposant, le drapeau, — qui viendront à la dynastie nationale de la Serbie, tout en sauvegardant leur autonomie locale qui est aussi bien dans la nature de la démocratie slave que dans les traditions des régions dont l'étonnante et féconde variété concourt à rendre plus productive encore et plus originale leur unité.

Ce sont elles qui invoqueront et qui invoquent la Serbie par les comités de l'émigration et par des assemblées tenues dans la vaste prison autrichienne, (avec la circonspection que

rend nécessaire le régime de la potence). « Strasbourg n'est pas à nous, il est avec nous » disait Fustel de Coulanges à Mommsen. Voilà, en deux mots, exprimé le droit national de la Serbie. Ce n'est pas la Serbie qui veut s'imposer, ni conclure avec une puissance particulière un marché auquel personne ne l'autoriserait. S'il y avait jamais un contrat entre la Serbie et les pays du même sang[1] — et, dans les pages précédentes, nous avons vu combien ont de force les liens des diverses parties d'une nation — ce contrat devrait être soumis à l'approbation collective de la coalition européenne. Mais il ne pourrait faire l'objet d'un accord serbo-ita-

[1] La déclaration serbo-yougoslave de Corfou, du 20 juillet 1917, a été publiée lorsque ce volume était déjà sous presse. Cet acte mémorable, auquel a apposé sa signature le premier ministre de Serbie, M. Pachitch, contient la formule claire et, dans ses traits généraux, définitive du programme unitaire yougoslave. A la vérité, son exécution immédiate dépend du triomphe des Alliés, mais fatalement il doit un jour se réaliser, quel que soit le développement futur de l'Europe.

Rappelons que la proclamation — à laquelle ont collaboré les délégués de Croatie, de Dalmatie, de Bosnie-Herzégovine, d'Istrie et de Slovénie (membres du Comité yougoslaves) — est datée de l'île grecque d'où, il y a soixante ans, en son second exil, le Dalmate Tommaseo préconisa l'Unité yougoslave et adressa aux Croates et aux Serbes de fraternels encouragements et de précieux conseils.

lien, lequel, par cela seul, impliquerait que nous reconnaissons à l'Italie un *jus eminens* et la co-existence rivale de deux principes nationaux.

Donc, toute renonciation venant de la Serbie au sujet de ces pays serait sans valeur et nulle, comme fut sans valeur et nulle en 1909, sa renonciation concernant la Bosnie-Herzégovine ; comme fut sans valeur et nulle en 1849, la renonciation de Victor-Emmanuel II « pour lui et pour ses successeurs » à la Lombardie et à la Vénétie.

Tel est le droit que la Dalmatie, avec ses sœurs yougoslaves, affirme et, si on l'interroge, affirmera en présence de l'Europe. La violation de ce droit justifierait automatiquement la justification de la guerre agressive déchaînée par les empires du centre. En sorte que la déclaration des droits des peuples insérée dans tous les actes officiels de la coalition européenne aurait été une fraude, comme fut une fraude et un mensonge la promesse d'affranchissement des peuples qu'en 1814 les Puissances alliées firent miroiter pour vaincre Napoléon.

Pour plus de clarté, examinons une autre face de la question.

L'Autriche, certainement, aurait pu, avant la guerre, et pourrait après une guerre malheureuse pour elle, céder à l'Italie une partie de son territoire dalmate (et aussi triestin, istrien,

trentin, etc.) ; par exemple les îles appelées Curzolari — nom inconnu aux marins dalmates — réclamées par M. Sonnino au baron Burian. Mais cette cession devrait nécessairement être soumise à la ratification du Parlement hungaro-croate, puisque, le jour de son couronnement, le roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie et de Slavonie jure de respecter l'intégrité du territoire de la Couronne de Saint-Etienne, dans laquelle est aussi comprise la Dalmatie.

Supposons que le Parlement ratifiât cette cession, le peuple dalmate aurait le droit de s'y opposer. Il usa de ce droit en 1805-1806 quand, par le traité de Presbourg, François I d'Autriche céda la Dalmatie à Napoléon. Invité à jurer fidélité à l'empereur Napoléon, le peuple dalmate s'y refusa. Il motiva son refus en disant que l'Empereur n'avait pas d'autre droit que de renoncer à la souveraineté et non pas de disposer de la Dalmatie ni de lui imposer un statut politique qui ne serait pas fondé sur la volonté du peuple. C'est pourquoi, la Dalmatie, qui avait souscrit des pactes et des arrangements avec la République de Venise et ensuite avec l'empereur d'Autriche et roi de Hongrie, entendait reprendre sa liberté et régler à elle seule ses destinées. Les communes des Bouches de Cattaro mirent immédiatement en pratique la même résolution et acceptèrent la souveraineté mixte russo-monténégrine sur la base d'une convention spéciale. Si les autres com-

munes dalmates n'eurent pas la possibilité de se ranger aux côtés des défenseurs de la liberté de la Dalmatie, c'est que les troupes françaises avaient procédé à une occupation très rapide, pour devancer les Russes. La Dalmatie ne se résigna au nouvel état de choses qu'à la suite du traité de Tilsitt (1807), après que la Russie, défaite à Friedland, s'était retirée de l'Adriatique.

Pour mieux définir la situation de la Dalmatie dans le conflit actuel, nous avons supposé le cas d'une guerre localisée entre l'Autriche et l'Italie. Mais, en réalité, il s'agit de bien autre chose. Les libertés de toute l'Europe sont en jeu. La guerre actuelle est une guerre générale d'affranchissement. Et ce gigantesque mouvement, de forme guerrière mais franchement révolutionnaire d'essence, ne peut évoluer que dans les limites tracées par la note-programme des Alliés du 10 janvier 1917. Nous en reparlerons plus loin.

Mais, disent en chœur les ennemis de notre émancipation politique, la Dalmatie et la Croatie sont opposées à l'union partielle et à l'union générale. Nous répondons : comment nos adversaires pensent-ils que se soient formées les unités nationales ? Ont-ils oublié l'histoire de l'unité italienne — qui est en somme l'histoire de toutes les unités — au point de ne pas se souvenir de la procédure révolutionnaire qui seule vint à bout des résistances régionales, et

même plus que régionales, *étatiques*, par exemple du royaume des Deux-Siciles ? Avons-nous besoin d'en refaire l'histoire, de reconstituer la génèse et l'évolution des mouvements centrifuges dans la péninsule italienne, sans parler de ceux qui les précèdèrent en d'autres pays : et de ceux dont fut le théâtre l'Allemagne elle-même ? Comment ! les autres entités politiques durent par la diplomatie ou même souvent par les armes, imposer aux peuples la claire notion d'intérêts communs et primordiaux. Ils durent faire taire les voix discordantes, justifier sans preuves les avantages de l'union ; arracher par la violence, et souvent par la ruse plus que par la persuasion, des préjugés enracinés depuis des siècles. Ils durent déraciner l'amour de la vie tranquille, la crainte de trop sacrifier à l'espérance d'avantages lointains et d'héritiers idéals ; utiliser pour des buts vagues et à longue échéance ces courants inconscients qui se forment chez tous les peuples vers un groupement politique, mais qui sont ensuite repoussés par l'esprit de conservation et de tradition. Or, au contraire, on exige de nous l'adhésion immédiate, générale, inconditionnée, le plébiscite irrésistible, et cela jusque sous la mitraille de nos oppresseurs.

Toute diversité de conception sur l'utilité et la possibilité d'une unité nationale ; l'existence de partis qui, naturellement, se rattachent au passé et aux formes connues de la vie en com-

mun ; toutes les nuances de la pensée et de la civilisation sont, par nos adversaires, fouillées, épiées, exploitées, puis réduites en argumentations logiquement enchaînées pour démontrer l'inexistence d'une pensée unitaire chez les Slaves du Sud.

Et cependant, nous pouvons, avec une fière conscience, affirmer — ces pages ont touché le sujet sans l'épuiser — que dans des circonstances si désastreuses, aucun peuple soumis à des épreuves si dures, opprimé par des régimes si variés, placé entre deux grands empires, avec une telle diversité de confessions, voire même de religions, de calendriers et d'alphabets, d'infiltrations de cultures étrangères, n'a subi plus victorieusement le jugement du feu et n'a exprimé d'une manière plus claire et plus entraînante sa douloureuse nostalgie de l'unité.

La même preuve, à cette heure tragique, est encore donnée par les milliers de combattants croates, slovènes et serbes, rassemblés dans les rangs des Alliés, martyrs que viennent de sacrer deux espèces de morts : la gloire du champ de bataille et la potence deux fois plus glorieuse. En Russie, trente bataillons de volontaires yougoslaves attestent la force du sentiment séculaire, triomphant de la compression non moins séculaire exercée par des conceptions politiques tantôt hostiles, tantôt indifférentes, mais toujours étrangères à l'âme slave. Sur le territoire d'Odessa, trois divisions de Yougoslaves, dont

la deuxième comprend dix mille Croates de Croatie, d'Istrie et de Dalmatie, attestent devant le monde notre volonté de nous unifier ou de mourir. Dans la bataille de la Dobrudja, en face de la panique roumaine et de la tragique trahison du tsarisme russe, une seule division, la division yougoslave, contint un certain temps la sauvage impétuosité des Bulgares et des Allemands. Parmi les héros de la terrible bataille, trois Dalmates se distinguèrent particulièrement, trois Dalmates de Spalato. Un d'eux Louis Lovritch, officier, aveuglé par des gaz asphyxiants, cité à l'ordre du jour de l'armée serbe, dit à la Princesse de Serbie qui l'assistait tendrement : « Je ne regrette pas d'avoir perdu les yeux. Je les ai sacrifiés à la cause de l'unité de ma nation ».

En Italie, des milliers et des milliers de soldats yougoslaves attendent avec impatience d'être expédiés au front et de savourer la volupté de l'holocauste suprême. Et à l'heure où, autant que le comporte la terrible situation de notre pays, nos jeunes gens attestaient par l'effusion de leur sang la volonté de se racheter, les paroles suivantes retentissaient dans la Diète de Croatie : « Nous nous disputions et nous dispersions nos forces à des futilités, oublieux de la seule chose que nous devions protéger, contre l'oubli : notre vie commune. Néanmoins, l'étranger nous considérait comme un seul peuple. Pour le définir, nous ne trouvions, dans leurs

dictionnaires, qu'un seul mot : serbo-croate. Je ne puis affirmer que ceci : pour notre peuple croate et serbe, il n'existe qu'un seul idéal national *(applaudissements frénétiques)*. L'histoire et les exigences nationales imposent aux Serbes le devoir de marcher conjointement avec les Croates. La conscience de notre peuple et l'incomparable beauté de notre langue nationale sont plus que suffisantes pour éliminer toutes les erreurs commises. »[1]

Mais qui ne voit que cette sollicitude pour notre bonheur et ces doutes au sujet de notre unanimité cachent des préoccupations tout autres. Il s'agit plutôt d'un nouveau programme d'assujettissement total et définitif — hélas ! oui, définitif — de notre nation. Coûte que coûte, on veut abattre et renverser le rempart principal et providentiel du slavisme et de la liberté sur le seuil de l'Orient.

En effet, dans certains milieux, sous l'influence plus ou moins visible du Coran germanique, on médite un nouveau plan d'émiettement des Slaves du Sud. Cet émiettement et cet anéantissement tiennent du mysticisme et de la brutalité, du renoncement à toute *vaine sentimentalité* et *des lois et des conséquences fatales de notre nouveau Risorgimento*.

[1] Discours du député serbe Duscian Popovitch, prononcé dans la séance de la Diète croate du 5 Mars 1917.

Ce programme le voici : Confondre le droit de conquête avec le droit national ; débaptiser le peuple slave en le ramenant à ses premières origines chaotiques ; retrancher plus particulièrement de la nation serbo-croate tous ses éléments de culture qui se sont façonnés sous l'influence des grandes civilisations occidentales. Puis, après lui avoir arraché les provinces qui subirent le travail séculaire d'anciennes civilisations, la déprécier comme agent d'éducation, la confiner en Orient, et, *sur son dos,* continuer l'éternel exercice d'équilibre et d'influence qui a si bien réussi à déchaîner le tragique conflit actuel ; — tel est l'inavouable programme qu'un parti voudrait suggérer au peuple italien et, par contrebande, arracher l'adhésion de l'Europe à sa réalisation.

Une Puissance Autrichienne de second ordre ; une Hongrie munie d'un petit littoral croate ; une Slovénie partagée entre l'Italie et l'Autriche ; une Croatie autonome, incitée à s'appuyer sur l'Allemagne, sur l'Italie et sur l'Autriche, pour faire contre-poids à la Serbie, comme une forte Bulgarie à l'Est ; un Monténégro constitué en satrapie indépendante, augmentée d'une portion de la Bosnie-Herzégovine, soumise à l'influence italienne ; une Serbie légèrement agrandie en Bosnie et en Macédoine et munie d'un *débouché* sur l'Adriatique ; enfin une Dalmatie annexée à l'Italie et pourvue de débouchés

commerciaux à l'usage des Etats balkaniques, voilà le programme qui s'élabore dans l'ombre. Les Slaves du Sud, une fois absorbés ou réduits à l'impuissance, au rang de simples courtiers salariés de la pénétration germano-latine, le mouvement unitaire représenté à l'Europe comme une simple manœuvre de l'ennemi, et voilà que, avec le consentement de l'Europe renaîtrait, selon les pieux désirs des néo-pangermanistes latins, la politique de Beaconsfield et de Bismarck. C'est la politique anti-slave, qui, malheureusement, trouva le plus ferme appui dans le gouvernement d'une grande Puissance libérale, préparant ainsi depuis 1878 l'oppression allemande et les horreurs de la nouvelle course à l'équilibre européen.

Parallèlement à ce nouveau plan de partage territorial et d'absorption des Slaves du Sud se dessine — d'ailleurs assez gauchement — une action d'encouragement des Slaves du Nord, une immense vague de tendresse pour les Tchèques, les Polonais et les Russes.

Cette action aurait pour but final la scission de la cause slave. Les nations slaves du Nord — raisonne-t-on — flattées et encouragées dans leurs aspirations nationales se décideraient à ne plus soutenir la cause de l'unité et de l'indépendance des Yougoslaves. Erreur psychologique — analogue aux erreurs psychologiques des Allemands dans leurs rapports avec ces

même peuples et avec les nations libérales de l'Occident. Erreur qui bien vite se retournerait contre les meneurs de cette nouvelle campagne. Oui, certes. Les manifestations littéraires, les adhésions de la presse, voire même les interventions diplomatiques en faveur des revendications des Tchèques et des Polonais seront consciencieusement exploitées par ces peuples au profit de leurs causes nationales. Mais après cela ils se retourneront contre ces mêmes amis, mués en oppresseurs du Slavisme. S'imagine-t-on les nouvelles démocraties slaves ayant brisé le cadre des méthodes politiques d'avant la lettre et subissant l'influence irrésistible de la révolution russe, se les imagine-t-on favorisant l'installation d'une nouvelle succursale des maisons impérialistes? La substitution d'Etats du même sang et de même cérébralité, d'Etats au développement économique desquels ils ont tant contribué, par des Etats d'une cérébralité différente et avec des programmes foncièrement étrangers aux fins de la démocratie slave?

Groupement au Nord, dissociation au Sud, c'est toujours la même tendance, la guerre au Slavisme, sa scission, son affaiblissement au profit du militarisme et de l'impérialisme. Au profit de ceux qui ont fourni la preuve de leur brutalité et de leur soif de domination contre ceux qui en ont été les premières et les plus malheureuses victimes. En pleine orgie du Germa-

nisme on détourne l'attention de l'Europe des champs ensanglantés des Flandres, de France et de Pologne et on l'invite à prendre des précautions contre « le danger slave ! » Autant dire qu'il faut se préparer à de nouvelles guerres et à reprendre la course aux armements avec pour objectif un nouvel ennemi !

Non, cette politique nous l'avons dit n'est pas encore morte.

Le nouvel attentat va se dessinant avec des formes trop accusées pour ne pas provoquer de notre part un avertissement suprême, un cri d'angoisse. Malgré les tragiques expériences des dernières années, la vieille politique retrouve crédit en certains milieux, par des voies indirectes et sous un aspect plus conforme aux tendances modernes, donc doublement dangereux et funeste : installer sur les Balkans une grande puissance non-slave et, par sa seule présence, empêcher la régulière et tranquille évolution de cette partie du monde slave qui, entre le Danube et l'Adriatique, barre la route aux invasions teutonnes. Or, le premier acte de revanche des forces ténébreuses que l'Europe a maintenant à combattre c'est précisément la *contestation du caractère slave de la côte orientale de l'Adriatique.*

Contester l'évidence par une argumentation hypocrite ; après tant de siècles, installer de nouveaux concepts nationaux et politiques sur une portion du monde slave, équivaut à remon-

ter le cours de l'histoire, à reprendre, pour le compte d'un autre peuple, la politique réactionnaire des interventions et des partages. C'est, après la paix mettre en opposition deux systèmes et deux mondes, laisser ouvert un soupirail et même la porte ouverte à deux battants aux complications futures les plus graves qui ont des noms bien connus : insurrections, interventions, mobilisations, conflits armés.

Et si à de telles manœuvres nous opposons la loyale application du principe de la volonté nationale mille fois énoncé par les Puissances Alliées, est-ce que les esprits équilibrés peuvent conclure que nous prêchons une creuse idéologie ? Non, certainement. Nous réclamons la seule mesure efficace pour donner à la paix européenne des bases solides. Si ce moyen contient une bonne dose d'idéalité, qu'importe ? Le repousserons-nous comme suspect parce qu'il est un reflet des plus belles aspirations de la société humaine ; parce qu'il nous différencie des adorateurs du *Faustrecht* ? Ce serait une bizarre manière d'éduquer les générations futures, d'aplanir la voie au bien suprême de la paix, de rendre le calme et la sécurité aux peuples qu'on a saigné par un énorme gaspillage de sang, d'argent et d'énergie. Les néo-adorateurs de la *vitalité* et de l'*énergie* peuvent bien railler le principe de nationalité : il n'en restera pas moins l'unique titre de gloire de la démocratie européenne. « L'idéalisme — a dit M. Vi-

viani à la Chambre française au cours d'une séance mémorable — n'est pas seulement ce qu'il y a de plus noble, mais aussi ce qu'il y a de plus utile » (14 juin 1917). Dans la terrible tourmente de nos jours, le principe idéal de la liberté des peuples demeure le seul rempart contre les entreprises du militarisme féodal ; le seul instrument de tout progrès véritable, harmonieusement et librement accepté, un dans ses tendances et multiple dans ses manifestations.

Munie de la preuve qu'elle avait le droit de nous demander, l'Europe, à son tour, ne voudra pas laisser protester la signature qu'elle a apposée sur les valeurs que les meilleurs de ses hommes d'Etat ont mises en circulation depuis le commencement de la guerre mondiale. Avec un rare bonheur d'expression, dû précisément à la force naturelle et irrésistible du principe de nationalité, Winston Churchill, dès le mois de septembre 1914, déclarait : « Nous voulons que cette guerre remanie la carte de l'Europe selon le principe de nationalité, selon le vrai désir des peuples qui habitent les territoires contestés. Après tant de sang versé » (et on n'en était encore qu'à la bataille de la Marne) « nous voulons une paix qui délivre les races et qui restaure l'intégrité des nations ». Et Sir Edward Grey (septembre1914) : « Nous voulons que les nations de l'Europe soient libres de vivre leur vie indépendante et de poursuivre, cha-

cune sous sa propre forme de gouvernement, son développement national, que ce soit un grand ou un petit Etat, en toute liberté. Nous réclamons pour chaque nation le droit à une vie indépendante, souveraine, à l'existence nationale, non pas dans une ombre de suprématie ou d'hégémonie prussienne mais dans la lumière d'une égale liberté ». Et le Président de la Chambre française (1915) : « Il s'agit de savoir si tout l'effort de la conscience pendant des siècles aboutira à son esclavage, si des millions d'hommes pourront être pris, livrés, parqués de l'autre côté d'une frontière et condamnés à se battre, pour leurs conquérants et leurs maîtres, contre leur patrie, contre leur famille et contre leurs frères... Le monde veut vivre enfin, l'Europe veut respirer, les peuples entendent disposer librement d'eux-mêmes. Et le premier ministre de France, M. Briand, (5 juillet 1916) : « Les Alliés, tirés violemment d'une paix, pour laquelle, malgré ses injustices, ils avaient imposé silence à leurs revendications les plus sacrées, contemplent l'éblouissante promesse des affranchissements humains, le respect absolu des volontés et des aspirations nationales et écrivent avec leur sang la charte libératrice du monde. » Et M. Sonnino, ministre des affaires étrangères d'Italie (18 décembre 1916) : « Par paix durable, nous entendons un arrangement dont la durée ne dépende pas de la solidité avec laquelle ont été rivées les chaî-

nes qui assujettissent un peuple à un autre; mais d'un juste équilibre entre les Etats, du respect du principe de nationalité, des règles du droit des gens et des principes de l'humanité et de la civilisation. » Et les Alliés au Président Wilson (10 janvier 1917) : « Les buts de guerre des Alliés impliquent... la réorganisation de l'Europe, garantie par un régime stable et fondé aussi bien sur le respect des nationalités et sur le droit à la pleine sécurité et à la liberté de développement économique que possèdent tous les peuples, petits et grands, que sur des conventions territoriales et des règlements internationaux propres à garantir les frontières terrestres et maritimes contre des attaques injustifiées. » Par souci d'être bref, nous omettons d'autres déclarations non moins significatives. Toutes, ensuite, avec plus de précision encore et dans le style clair et exact des affaires, furent condensées par le président Wilson. Son message au Sénat (22 janvier 1917) disait : « Aucune paix ne peut durer ou ne devrait durer qui ne reconnaisse et n'accepte le principe que les gouvernements reçoivent tous leurs pouvoirs du consentement des peuples gouvernés et qu'il n'existe nulle part aucun droit qui permette de transférer les peuples de potentat à potentat, comme s'ils étaient une propriété. » Paroles qui avaient si peu le caractère de l'idéologie et qui étaient si pleines de conséquences qu'elles choquèrent les suscepti-

bilités et provoquèrent les acerbes commentaires des impérialistes italiens. Ceux-ci, d'un seul coup, étaient démasqués par le Président américain et mis en demeure, ou bien de dévoiler leurs secrets desseins ou de fournir la preuve, non plus idéologique et philosophique mais palpitante de réalité, des droits nationaux dont ils se réclamaient.

Ces énergiques déclarations s'accordent exactement avec l'idée nette et précise de la nationalité telle qu'elle fut, pour tous les siècles formulée par la France. Rien d'essentiel ne peut être ajouté aux étincelantes définitions de Renan, de Fustel de Coulanges, d'Albert Sorel. Rien de plus lumineux et en même temps de plus positif que la lettre de Fustel de Coulanges à Mommsen (27 octobre 1870) en pleine occupation du territoire français : « Le principe de nationalité autorise simplement une province ou une population à ne pas obéir malgré elle à un maître étranger... Le principe de nationalité ne permettait pas au Piémont de conquérir par la force Milan et Venise ; mais il permettait à Milan et à Venise de s'affranchir de l'Autriche et de se joindre volontairement au Piémont.

« Ce principe peut bien donner à l'Alsace un droit, mais il ne vous donne aucun sur elle...

« Il constitue un droit pour les faibles ; il n'est pas un prétexte pour les ambitieux. Le principe

de nationalité n'est pas, sous un nom nouveau, le vieux droit du plus fort...

« Ce qui distingue les nations, ce n'est ni la race, ni la langue. Les hommes sentent dans leur cœur qu'ils sont un même peuple, lorsqu'ils ont une communauté d'idées, d'intérêts, d'affections, de souvenirs et d'espérances. Voilà ce qui fait la patrie... La patrie, c'est ce qu'on aime....

« Notre principe à nous est qu'une population ne peut être gouvernée que par les institutions qu'elle accepte librement ; et qu'elle ne doit aussi faire partie d'un Etat que par sa volonté et son consentement libre. Voilà le principe moderne...

« Strasbourg n'est pas *à* nous, il est *avec* nous ».

Mais Ernest Renan, dans sa célèbre conférence à la Sorbonne (11 mars 1882) sur ce sujet : *Qu'est-ce qu'une nation* ? nous a donné la plus claire définition du principe de nationalité. Nous voudrions qu'à l'heure des débats sur la paix future tous les hommes d'Etat eussent dans leur portefeuille un exemplaire du merveilleux exposé de Renan sur l'essence d'une nation. Ni la race, ni la langue, ni la religion, ni la géographie, ni la communauté des intérêts (et certes la future Yougoslavie contient au plus haut degré tous ces éléments) ne constituent une nation, quoique cependant elles soient les plus précieux éléments de sa structu-

re. « Une nation est une grande solidarité constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. Elle suppose un passé ; elle se résume pourtant dans le présent en un fait tangible : *le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. L'existence d'une nation est* (pardonnez-moi cette métaphore) *un plébiscite de tous les jours, comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de vie.* Une nation n'a pas plus qu'un roi le droit de dire à une province : — Tu m'appartiens, je te prends — Une province, pour nous, ce sont ses habitants ; si quelqu'un en cette affaire a droit d'être consulté, c'est l'habitant. Une nation n'a jamais un véritable intérêt à s'annexer ou à retenir un pays malgré lui. Le vœu des nations est, en définitive, le seul criterium légitime, celui auquel il faut toujours en revenir... L'homme n'est esclave ni de sa race, ni de sa langue, ni de sa religion, ni du cours des fleuves, ni de la direction des chaînes de montagnes. Une grande agrégation d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale qui s'appelle une nation. Tant que cette conscience morale prouve sa force par les sacrifices qu'exige l'abdication de l'individu au profit d'une communauté, elle est légitime, elle a le droit d'exister. Si les doutes s'élèvent sur ses frontières, consultez les populations dispu-

tées. Elles ont bien le droit d'avoir un avis dans la question. »

Telle est la doctrine, répudiée par les empires centraux, mais inscrite sur les étendards de l'Alliance qui combat pour le droit et pour la justice. Après cela, inutile de s'abandonner à des jeux d'esprit, ou d'essayer de pousser jusqu'à l'absurde les idées mères de la civilisation actuelle, pour les livrer aux facéties et au ridicule. Ce soin peu honorable et peu spirituel nous le laisserons aux rédactions des petits journaux nationalistes. C'est l'affaire de tous ceux qui aiment à se singulariser, à se donner pour une classe émancipée et mûrie et à traîner dans la boue les croyances généralement admises, croyances que n'ont pu ébranler les bouleversements les plus terribles. Il ne s'agit pas de demander une Université pour les Kalmoucks, ni une Académie des Beaux-Arts pour les Lapons ou pour les Iroquois. Il s'agit, au contraire, de reconnaître un grand fait qui doit frapper tout observateur impartial, même dans le camp de nos ennemis. Un important député allemand d'Autriche, n'a-t-il pas, à une date récente, admis que « les Serbes et les Croates aspirent puissamment à leur union politique ? » Le fait qui s'impose, c'est l'existence d'un peuple de 12 millions d'âmes qui, dans les plus tragiques circonstances de l'histoire, s'est manifesté comme un esprit civilisé et civilisateur, possédant tous les éléments d'une nation libre, unie à l'inté-

rieur et indépendante au dehors. Et à cette seule nation on refuserait le bénéfice de l'application intégrale du droit de nationalité ? Et ce fait (l'existence d'une compacte nation serbo-croate-slovène) n'a-t-il pas été proclamé par les puissances alliées et enregistré dans la mémorable note du 10 janvier 1917 ? Certainement, ce ne seront pas des défauts de précision ni des termes ambigus qui pourront égarer l'opinion publique européenne, ni supprimer les aspirations d'un peuple.

Après que les deux empires de proie, la Prusse et l'Autriche, eurent piétiné le petit et glorieux Danemark, elles eurent la pudeur d'insérer dans le traité de Prague — fruit de Sadowa — un article (l'article 5) qui, tout en anéantissant la vie nationale danoise dans le Sleswig, contenait la stipulation suivante : « Les populations des districts du Nord du Sleswig seront de nouveau réunies au Danemark si elles en expriment le désir par un vote librement émis. »

Un demi-siècle plus tard, le peuple attend, non pas des empires centraux, mais des Alliés, l'accomplissement de la promesse de Prague.

En 1917, les victorieuses troupes anglaises occupent Bagdad ; et leur commandant en chef, dans sa proclamation, déclare ce qui suit : « Le gouvernement anglais n'entend point imposer aux populations du Vilayet des institutions étrangères ; il entend, au contraire, réaliser les aspirations de vos philosophes ; et il forme des

vœux pour que le peuple de Bagdad prospère à l'ombre d'institutions en harmonie avec les lois sacrées et l'idéal de la race ».

Les Yougoslaves et leur branche dalmate devraient-ils donc subir un traitement inférieur à celui que les Prussiens et les Autrichiens promettaient aux Sleswigois ? Et les compatriotes de saint Jérôme, de Tommaseo et de Goundoulitch seraient-ils inférieurs aux Arabes de la Mésopotamie ? La proclamation de Sir Stanley Maude ne trouverait-elle donc pas son application au delà des rives du Tigre ; et un peuple adriatique, chrétien et démocrate, n'en devrait-il donc pas bénéficier ?

Mais, dans le cas actuel, il ne s'agit pas seulement d'une application du principe de nationalité. Ce respect de la volonté nationale se complique et se fortifie de l'impérieuse nécessité d'en finir pour toujours avec les idées de partage de la presqu'île balkanique, dont le rivage oriental de l'Adriatique est un élément essentiel et indivisible.

L'intérêt de l'Europe à une solution radicale du problème du slavisme sud-oriental sur la base du respect de la volonté nationale peut aisément se résumer en quelques points fondamentaux et à l'abri de toute contestation. L'Europe anti-germanique ne peut vouloir laisser s'établir de nouvelles causes de conflit dans ce même triangle illyrique où un système d'oppression pour des buts de politique impéria-

liste fut une des causes génératrices du conflit actuel. Depuis Napoléon, (qui en 1813, quoiqu'il fût à la veille de la catastrophe finale, refusa de céder la Dalmatie à l'Autriche) la possession de la Dalmatie, donc de la côte orientale de l'Adriatique, a été considérée comme une menace et comme un moyen de conquêtes ultérieures. La Dalmatie, ou bien fera partie intégrante d'un Etat homogène et pacifique, ou bien sera un *couloir* de pénétration conquérante. Sa nature géographique exclut une troisième solution. En outre, le danger permanent de perdre l'acquisition de la Dalmatie entraînerait fatalement le besoin de la conserver par tous les moyens dont une grande Puissance peut disposer. Donc, aussi par de nouveaux accords avec le germanisme, qu'on voulait écarter.

Dans la péninsule tracique, les affaires seront pour tous sans comparaison, plus faciles avec des pays formés par le démembrement de l'Autriche qu'elles ne le seraient avec une grande Puissance débordant de ses limites naturelles. Cette grande Puissance, accrochée aux flancs du système balkanique serait condamnée à la vieille politique des interventions et des pressions politico-économiques, à la lutte avec des problèmes déconcertants ; à la lutte avec une mentalité qui lui échapperait toujours, avec le rythme incessant des revendications nationales dont la troublante rumeur retentirait à ses portes, aux douanes, dans les ports des confins, dans les

villes, dans les villages. L'Europe a besoin de marchés libres et de peuples heureux, non de nouvelles geôles. L'unique sujet qui aurait pu obscurcir l'horizon et faire hésiter l'Europe sur le chemin des concessions aux races slaves a désormais disparu avec l'écroulement du tsarisme. La totale et définitive abolition de cet anachronique système de gouvernement, l'arrivée au pouvoir d'une forte mais pacifique démocratie sociale marquent la fin de toute politique d'intervention, d'expansion, des surenchères balkaniques et orientales. Cette démocratie ne permettra pas de nouveaux assujettissements de races slaves ; il y en a eu bien assez. En outre, à toutes les nations libérales et démocratiques elle garantira le libre passage des Détroits.[1]

[1] La démocratie révolutionnaire russe — si les déclarations de ses chefs ont un caractère définitif — aurait renoncé à la possession de Constantinople, comme une première application logique du principe : paix sans annexion. Cette renonciation impliquerait, par conséquent, la reconnaissance d'un droit anational turc sur Constantinople et, par extension, la reconaissance de l'inviolabilité et de l'intégrité de l'Empire Ottoman, réduit en Europe au vilayet d'Andrinople et à Constantinople, à la suite du traité de Londres de 1913. Autant ne plus reconnaître ce traité et déclarer illégale l'annexion de la Macédoine, de la Vieille Serbie, de la Trace, territoires ci-devant incontestablement turcs au point de vue politique.

Mais si la renonciation à Constantinople peut convenir aux Russes, la solution de la question de Constanti-

Elle s'appliquera à défendre et à fortifier les jeunes Etats ; elle augmentera les moyens de résis-

nople sur la base du Statu Quo ne saurait nullement convenir à l'Europe. Sans s'en douter, la Révolution russe fait sienne la thèse aristocratique et réactionnaire turque contre la thèse profondément démocratique du retour de la terre à ses anciens possesseurs. L'intégrité de l'Empire Ottoman — ou pour mieux dire l'intégrité de la peau de chagrin turque — est un dogme réactionnaire de l'ancien régime. Par contre, l'expulsion des Turcs de Constantinople ne serait que le dernier mot d'un autre dogme infiniment plus auguste et plus démocratique à savoir le droit imprescriptible de la Chrétienté sur tout les territoires occupés en Europe par les Turcs. De même que l'intégrité de l'Empire Ottoman a été un principe fondamental de la vieille diplomatie réactionnaire, ennemie des droits des peuples, (— en réclamant Constantinople le Tsarisme n'a fait pour une fois que traduire le sentiment séculaire de la démocratie russe —) de même l'expulsion des Turcs de l'Europe a été le triomphe du principe démocratique sur une caste militaire et aristocratique et par-dessus le marché asiatique ! Le traité de Londres — comme tous les autres traités qui ont présidé au démembrement de la Turquie — a été la revanche de la Chrétienté orientale expulsée manu militari par une puissance asiatique. N'ayant jamais su faire subir à leurs possessions européennes les transformations nécessaires pour le passage d'un campement militaire, et religieux à un Etat régulier, civilisé et européen, les Turcs n'ont pu jamais jouir de droits égaux à ceux des autres nations du continent européen, si ce n'est par le fait déplorable et tout à fait négatif des rivalités politiques des Puissances chrétiennes.

Le droit chrétien et européen exige impérieusement

tance contre les aventureuses entreprises de la Germanie, à supposer que celle-ci continue d'être impériale, impérialiste, impénitente.

La mentalité du temps de la guerre de Crimée n'a plus de raison d'être devant le contraste miltonien que forment la fureur conquérante du teutonisme et le triomphe de la démocratie russe, laborieuse et pacifique. Voilà encore un très puissant motif pour ne pas essayer de combattre le libre développement des petites entités slaves, affamées de liberté, de justice et de paix.

Mais bien plus encore qu'à l'Europe, c'est à

l'expulsion des Turcs. Si la démocratie russe ne veut pas se charger de Constantinople et des Détroits, ceci ne regarde qu'elle. Mais alors c'est l'Europe libérale tout entière qui doit se charger du règlement de la question du Bosphore par une prise de possession collective de Constantinople et des Détroits et par un contrôle collectif dont — outre l'Angleterre, la France, l'Italie et la Russie — feraient aussi partie les Etats-Unis d'Amérique et les trois Etats balkaniques libéraux, à savoir la Serbie (ou le futur Royaume serbo-croato-slovène) la Grèce et la Roumanie. — Nous accorderions volontiers une place dans la Commission européenne aussi au représentant du glorieux Etat polonais, en souvenir de sa lutte séculaire avec les Turcs et des titres immortels qu'il s'est acquis sous les remports de Lvov et de Vienne à la reconnaissance de la Chrétienté.

L'Europe régénérée et délivrée du cauchemar germano-touranien, ne saurait plus permettre l'existence d'un organisme ennemi et absolument irréformable, d'un élément pathogène, qui provoquerait à brève échéance de nouveaux malaises en Europe.

l'Italie, l'auguste mère de la pensée humaine et du droit, que s'adresseront les dernières pages de cet écrit.

Nous comprenons parfaitement que nous n'avons pas le droit de tracer à l'Italie un programme de politique extérieure. Mais, en ce qui concerne ses rapports avec les peuples slaves du sud, nous nous reconnaissons le droit et le devoir de parler aux hommes politiques de la nouvelle Italie un langage franc et viril. Ce langage, modeste écho de la pensée de 12 millions de Slaves, s'adresse aux hommes judicieux d'un très noble pays, non pas au groupe des intransigeants, qui sont d'ailleurs incapables de couvrir la grande voix du traditionnel bon sens italien. Vraiment, c'est chose facile d'errer à travers le champ des folles aventures et des programmes qui n'engagent personne ; c'est beaucoup plus facile que de se maintenir dans le sillon tout en profondeur tracé par les générations disparues, et que de rejeter le dilettantisme politique et les collaborations avec les forces étrangères à l'âme italienne. Cependant la vertu de la modération fut toujours un des essentiels caractères du peuple italien. Elle triomphera. Après la claire vision des faits et après avoir constaté l'abus qu'on a fait de sa bonne foi, le peuple italien, nous en sommes assurés, refusera l'assentiment à une politique réactionnaire, anti-démocratique, à une politique d'oppression qui, immanquablement apporte-

rait de nouveaux impôts et de nouveaux tributs militaires. Si la sécurité, le prestige et la puissance productive du pays peuvent être obtenus sur la base d'un autre programme que la conquête, est-ce que le peuple italien repousserait ce programme par amour des incitateurs « d'une vie plus énergique » et du militarisme masqué ? Il faut le dire franchement : pour l'Italie, le principe de nationalité est, en première ligne, le plus pratique, le plus efficace, le plus élégant, le plus noble moyen de résoudre le problème adriatique et les relations italo-slaves. En Italie, la guerre à l'Autriche n'est-elle pas nationale par excellence ? Et quel autre motif justifierait une guerre offensive qui, sans ce principe et sans son esprit créateur, serait un scandaleux abus de la force ? Sans l'idéal précis et pratique pour lequel les soldats italiens combattent sur les Alpes, l'Autriche aurait tous les droits possibles de prolonger son existence de polype multiforme, puisque des *droits nus,* l'Empire en a à revendre. Non, l'idée d'une Italie débordant au delà de ses limites ethniques et naturelles, l'idée de conquête drapée du principe national, comme l'entendent les Allemands dans les Flandres et en Alsace, ce n'est pas un fruit de l'Italie. C'est un rêve caressé, à l'ombre de *l'Upas* tripliciste, comme un commode moyen de rhétorique pour exploiter l'enthousiasme italien au profit d'autres buts ténébreux mais cependant assez clairs. Les Italiens imiteraient-ils donc

cet empire germanique, qui passe par-dessus tout droit de nationalité pour étendre ses confins sur les territoires d'autrui et qui proclame l'inutilité et la nullité même ethnique et intellectuelle des nationalités secondaires? Imiter demain la Germanie, n'est-ce pas l'absoudre pour hier? Les Allemands n'auraient-ils pas le droit de conclure que s'ils ne furent pas cette fois les plus forts, c'est leur tort unique, puisque l'Italie victorieuse suit leur exemple? Trève de phraséologie et de rhétorique. Et que le peuple italien regarde les choses bien en face. On invoque les noms de Rome et de Venise. Mais un peu de réflexion fera justice de cet anachronisme et délivrera les Italiens du cauchemar des souvenirs historiques. L'une et l'autre ville ont formellement condamné la politique qui, adaptée à leur temps, comporterait aujourd'hui pour ces deux glorieux noms une évidente dégradation de leur pensée.

Venise s'est fondue avec la famille italienne. De cette fusion furent et sont naturellement éliminés tous ces éléments féodaux dont était construite sa souveraineté adriatique et levantine. En abandonnant un passé millénaire, Venise abandonna ses conquêtes, désormais incompatibles avec le principe auquel elle sacrifiait son individualité et son histoire.

La chute de Rome donna naissance au droit national, dont l'empire romain était la négation même.

Et en hommage à ce principe, Rome elle-même fut reconquise par le peuple italien, quoique les droits millénaires de ses souverains spirituels et temporels fussent pour le moins aussi sacrés que les prétendus droits historiques qu'on exhume maintenant pour dissimuler la conquête.

Qu'on invoque donc le droit vivant, que proclama Joseph Mazzini. Les impérialistes d'aujourd'hui traitent Mazzini d'idéologue démodé. Cependant, sa figure et sa doctrine grandissent dans la tempête actuelle comme jamais à un homme vivant, pas même à Napoléon, il ne fut donné de grandir, dans un monde différent de celui où se manifesta sa prodigieuse activité. « L'Italie — disait ce grand Italien, — si elle veut vraiment être grande, prospère et puissante, doit incarner en elle ce concept de partage de l'Europe, au profit des tendances naturelles et de la mission des peuples. Elle doit résolument arborer sur ses frontières un drapeau qui dise aux peuples : Liberté, Nationalité. Elle doit diriger vers cette fin tous les actes de sa vie internationale ». Et ensuite : « L'Italie est un fait nouveau, un nouveau Peuple, une vie qui n'existait pas hier : elle est libre de tout lien, excepté de ceux qu'impose la loi morale, souveraine sur toutes les nations jeunes ou vieilles. Elle ne participe pas aux traités dynastiques antérieurs à sa naissance et, par conséquent, elle n'est pas liée par eux, lorsqu'ils ne

s'harmonisent pas avec les règles de la justice et du droit éternel. »

Aujourd'hui nous voyons les ministres de la nouvelle Europe marcher dans la voie indiquée par Mazzini. La jeunesse italienne puise en grande partie dans la conception mazzinienne de l'Italie, la force de nouveaux sacrifices. Cette jeune génération a tracé le programme d'affranchissement et de large nationalisme de la troisième Italie, en une page que nous tenons à citer. Nous y retrouvons la meilleure partie du *Moi* italien et la formule plus sereine et plus ample de la mission de l'Italie auprès des nations issues du principe de nationalité.

« Nous voulons la patrie grande et respectée, mais par l'effet d'une grande justice — s'écriait, au début de la guerre, Eugène Vajna, qui, plus tard, offrit en holocauste sa vie sur les Alpes. — Qui donc, si ce n'est nous, atteignaient les pénétrants regards que Tommaseo, bien avant Mazzini et plus que lui encore, a projetés sur les destins des peuples ? Et qui donc, si ce n'est lui, a compris qu'il y avait une commune mission de liberté entre les peuples balkaniques, dont il procédait par le sang, et le peuple italien qui alimenta son génie tourmenté ? Dès cette époque, conscient de la complexité du problème, il en traçait de main de maître la solution : — « Il faut unifier les peuples sans en retrancher ou en comprimer aucune partie ; et en laissant toute la liberté possible à la com-

mune, à la province, à chaque Eglise, à chaque classe ; et faire que dans la plus grande variété naisse une plus grande harmonie. Les unir de force sous un seul gouvernement ce serait non pas les fusionner mais les confondre ou, pis encore, les assujettir les uns aux autres, et avec des dangers plus graves pour l'assujettissant que pour l'assujetti. » — Libres donc tous les peuples balkaniques, réunis, (à part les Grecs) « les membres meurtris de ces cinq millions (aujourd'hui, plus du double) de Serbes épars en Turquie, en Hongrie, en Sirmie, Esclavons, et Croates ou Dalmates ». Tommaseo voyait déjà, dans leur activité renaissante, un progrès de l'œuvre d'esprit et de vérité qui doit conduire à l'entente les familles chrétiennes encore désunies, à la paix et au travail commun en Europe. Cette tâche, l'égoïsme dynastique des Habsbourg se l'est laissé arracher. Or, cette tâche, notre Gioberti l'avait définie dans le sens d'une Slavie confédérée et libre, qui servirait de rempart contre les Russes, en préparant la restauration de la Pologne et en redressant, de ce côté-là, à l'avantage de tous, la balance de l'Europe. [1] Cette tâche, naturellement, a passé à la nouvelle Italie, laquelle, sur le cadavre de la monarchie dualiste, pourra, aujourd'hui définitive-

[1] Quelle simplification ont apportée la chute du tsarisme et l'avènement de la grande démocratie russe, qui a proclamé l'indépendance de la Pologne ! (L. V.)

ment et en même temps, achever son unité et réaliser l'organisation naturelle des nationalités voisines...... Contre tous les sophistes et contre tous les rhéteurs, contre ceux qui nous parlent de je ne sais quelle éternelle nécessité d'opprimés et de sacrifiés dans le monde ; de même que contre ceux qui voient dans la tradition giobertienne et mazzinienne la tête de Méduse qui aurait pétrifié la nouvelle Italie, la retenant dans sa course impériale, nous réaffirmons l'éternelle et universelle valeur de ce principe de nationalité dans lequel nos pères ont eu foi et pour lequel, s'il le faut, nous voulons mourir. Universelle et durable est la valeur du principe de nationalité, en raison même de la formation historique et de la situation géographique de l'Italie. C'est au nom de ce principe qu'elle s'est organisée ; et le renier équivaudrait pour elle à supprimer moralement le processus de sa reconstitution. D'autres Etats ont une formation traditionnelle différente : celui-ci est soutenu par l'hégémonie de race ; celui-là par le loyalisme dynastique ; un autre, par un principe théocratique ; un autre par un naturel esprit d'opportunisme ; ou bien, enfin, de simples considérations économiques président à leur formation. Ces différents Etats tendent à conserver leur propre raison d'être. Ils agissent par elle. Ils s'efforcent de la répandre. Ils doivent nécessairement l'élever au degré d'agent principal dans

les compétitions extérieures. Nous, non pas. Dans une semblable nécessité, nous ne pouvons nous référer qu'au principe qui nous a donné la vie et qui toujours tient rassemblée une masse de populations imparfaitement fondues sur un territoire diversifié par des intérêts souvent discordants. Celui qui eut et qui a de la valeur pour nous, celui qui nous apparaît comme une règle éthique supérieure aux expédients de circonstance, doit aussi, au dehors et autour de nous, valoir universellement. D'autant plus qu'à cet égard notre situation géographique ne nous impose pas un sacrifice trop grand. Comme l'Angleterre, par ses mers, nous sommes, par la chaîne de nos Alpes, séparés du reste de l'Europe et placés dans de particulières conditions de quasi insularité. Nous ne ressentons aucune de ces puissantes attractions de conquête qui, souvent, ont poussé les peuples à la conquête de la suprématie. Mais nous sommes avant tout désireux de ne voir aucun Etat européen déborder jusqu'à menacer matériellement nos frontières et jusqu'à étouffer moralement notre prestige et la liberté de nos mouvements. C'est pourquoi, comme l'Angleterre, notre tendance naturelle et instinctive doit être d'encourager l'effort des peuples de second ordre, de les grouper vers l'unité directrice et de les incliner à la formation de vastes ligues, qui paralysent toute hégémonie d'un Etat continental plus fort,

dès que celle-ci tend à déployer son influence. »[1]

On pourrait objecter que ce programme lumineux, si bien en harmonie avec les traditions italiennes et avec le génie du peuple italien, n'est que la forme généreuse de la pensée d'une poignée de jeunes idéalistes. Mais, heureusement, nous trouvons sous la plume d'un des hommes politiques les plus illustres de l'Italie les mêmes pensées exprimées avec une éblouissante clarté, dès le commencement de la guerre mondiale. Nous parlons de M. Bissolati, aujourd'hui ministre d'Etat. En face des agitations des impérialistes néogermains, il ne craignait pas de dire : « Mais pour diriger efficacement sa nouvelle politique balkanique, il faut encore que l'Italie apparaisse aux yeux des peuples balkaniques comme la revendicatrice sincère et désintéressée du principe de nationalité. Or, cela ne se peut tant qu'elle prétend occuper la côte dalmate continentale dont l'énorme majorité de la population est slave ; et tant que se prolonge la peu loyale équivoque dans laquelle s'est enveloppée la Consulta au sujet des îles du Dodécanèse... Prendre en mains la reconstitution de la Ligue Balkanique au nom du principe de nationalité, cela ne peut pas, en effet, être le rôle d'une Puissance qui se ferait, pour

[1] *Rapport présenté au Ve Congrès de la Ligue démocratique chrétienne italienne,* Bologne, 7 janvier 1915.

son propre compte, violatrice du principe national contre les Slaves et les Grecs.

« La Dalmatie et les îles du Dodécanèse peuvent être de merveilleux instruments pour la réalisation d'une féconde politique italienne dans les Balkans. Mais elles deviendraient *d'insurmontables obstacles* à cette politique si l'Italie, en face des deux problèmes, se comportait de manière à créer un irrédentisme slave et un irrédentisme grec... contre l'Italie. Intervenir dans le conflit international et renoncer aux projets d'expansion italienne en Dalmatie et dans la mer Egée —, telles sont, selon nous, les conditions auxquelles pourra sérieusement se dessiner et se poursuivre la nouvelle fonction de l'Italie dans la péninsule des Balkans. Sinon, ce ne sont que des mots, et des mots dépourvus de signification ! [1] »

Pour l'honneur et pour le bonheur de l'Italie, la tradition libérale et démocratique, antiannexionniste et strictement nationale, est encore vivante. De Mazzini à Bissolati, derrière lequel se rangent beaucoup d'hommes éminents, le principe de nationalité est resté la cuirasse protectrice de la nef italienne. Cette protection lui a permis de résister aux furieuses attaques d'un parti audacieux qui, exploitant les souvenirs antiques et périmés et l'ignorance de la foule,

[1] *L'Italie et les Balkans. Une nouvelle politique ? Il Secolo,* 14 novembre 1914.

mais n'osant pas déclarer caduc le principe qui a créé, qui a conservé et qui conserve toujours le noble pays, confond l'esprit de conquête avec une frauduleuse propagande d'informations erronées sur le caractère national des pays convoités.[1]

Mais nous avons vu que l'appel au caractère italien de ces pays tombe dans le vide. Les résolutions de certains congrès et la campagne de certains journalistes sont en ouverte contradiction avec ces mêmes acteurs politiques dalmates anciens et modernes dont le témoignage est invoqué pour masquer un programme de conquête. Dépouillé de toute rhétorique, le programme impérialiste se réduit à deux facteurs qui en attestent pour toujours l'inanité. Ces deux facteurs s'appellent: *l'impréparation* et *l'esprit d'aventure.*

L'impréparation ! Un plus criant contraste entre des aspirations pompeuses et la préparation nécessaire pour s'assimiler les éléments du problème et pour créer un courant de sympathie entre l'occupant et l'occupé, un contraste plus aigu, l'Histoire contemporaine n'en rencontre pas dans ses annales ! Dès 1912, Angelo Vivante, l'auteur d'un livre qu'on ne pourra jamais assez méditer[2], constatait l'absolue

[1] Voir le récent et déplorable rapport Corsi au congrès Trente-Trieste.

[2] *L'irrédentisme Adriatique.* Florence 1912.

impréparation de la mentalité irredentiste en Italie. « La répugnance pour la réalité — écrivait le pénétrant observateur — l'amour du confus, de l'évanescent, de l'indéfinissable, reste encore la caractéristique de la mentalité séparatiste regnicole et julienne.[1] Elle se refuse aussi à examiner le facteur ethnique. En cela, elle subit toujours la trompeuse influence de la phraséologie des politiciens juliens. Ceux-ci, après avoir, pendant quarante ans, dépeint la région julienne comme une autre Venise, aujourd'hui, ne pouvant plus dissimuler l'existence du slavisme, sont amenés à une simplification à rebours. Ils représentent le slavisme comme un second Attila, qui serait sur le point d'engloutir tout vestige d'italianité »... Et encore, s'il n'y avait que cela ! A l'ignorance ajoutez l'inextinguible rancune des autonomistes dalmates, soutenus et stimulés par la rancune de leurs frères triestins. Les uns et les autres craignent spécialement que, par suite de la formation d'un Etat yougoslave entre l'Adriatique et le Danube, Trieste n'en arrive à perdre toute son importance économique. Cet amalgame de deux rancunes a empoisonné le personnel poli-

[1] La Vénétie Julienne (Gorice, Trieste, etc.) Vivante ne s'occupe pas de la Dalmatie, qui, selon lui, ne peut, sous aucun aspect, être considérée comme partie du problème italo-slave, ni comme appartenant à un programme possible de revendications nationales.

tique du Royaume. Jointe à une nouvelle crise de rhétorique dix-septième siècle, la rancune se dresse comme un mur qui sépare les Italiens et les Slaves. Elle crée une atmosphère de défiance et, pourquoi ne le dirions-nous pas ? d'antipathie qui étouffe dans le germe tout essai de rapprochement et d'entente sereine et utile. Ces agents de haine ont su exploiter avec raffinement l'impréparation intellectuelle des sphères politiques italiennes, leur complète ignorance des termes du problème. Car en Italie, aucune préparation n'existe qui contienne le germe d'une collaboration amicale et réciproquement bienfaisante, même dans l'hypothèse d'une Dalmatie favorable à l'occupation italienne ! Tout esprit tant soit peu impartial doit avouer que les Italiens se désintéressent complètement du slavisme en général, et du slavisme du Sud en particulier. Tous les gens qui cultivent impartialement les sciences politiques et sociales savent très bien quelle est, au point de vue des questions italo-slaves, la pauvreté des bibliothèques italiennes, la nullité des études slaves en Italie, où pas même une chaire, comme la chaire glorieuse du Collège de France, n'a pu se fonder. A plus forte raison, nous ne parlerons pas des collections de journaux, des actes de la Diète Dalmate, même des journaux italiens de Dalmatie et des provinces limitrophes. De tout cela, il n'y a, pour ainsi dire, pas trace. Mais si, d'un côté, cette impréparation totale, avec laquelle

contraste le noble intérêt des pères du Risorgimento pour des buts tout autres, atteste que les Italiens n'ont pas la moindre envie de courir les aventures politiques, sur le rivage oriental; d'un autre côté, au point de vue de l'entente (future) italo-slave, une telle impréparation est très regrettable. Seuls s'en réjouissent les exilés et les intrigants. La haine qui les anime, leur campagne de dénigrement contre le slavisme adriatique, l'amas de mystifications qui forme la matière de cette campagne, les moyens employés par eux pour dissimuler à l'opinion publique italienne le réel état des choses, tout contribue à rendre de plus en plus difficile l'entente entre les parties saines des deux nations. Cette campagne n'a d'efficacité que pour mettre en péril, au lendemain de la guerre, l'apaisement des âmes italo-slaves. Et, dans un pareil état d'impréparation morale, l'Italie pourrait, tête baissée, risquer la pire des aventures? Oui, aventure! Occuper une importante partie de la Péninsule balkano-adriatique, entrer violemment au milieu du monde slave, qui n'a jamais désiré lui appartenir et qui avec une énergie toujours croissante, tend à se resserrer et à commencer une nouvelle vie de liberté et d'indépendance, ce serait pour l'Italie le risque le plus désastreux.

Est-ce à dire qu'il existerait, à l'égard de la nation italienne comme telle, une antipathie préconçue? Non pas. Ce n'est pas d'hier que

l'Italie fut tendrement aimée [1]; ce n'est pas d'hier qu'aux yeux des Slaves du Sud, Garibaldi et Mazzini furent des héros entourés d'une auréole immortelle. Doux, libéral, analogue au

[1] On pourrait écrire un volume de toutes les manifestations italophiles de notre race. En 1910, l'auteur de ces pages — qui pendant son passage aux affaires dans un Etat serbe protégea énergiquement l'expansion commerciale italienne dans les Balkans et la défendit contre les intrigues de la Russie tsarienne et de l'Autriche — salua avec joie l'expédition italienne de Tripoli. Dans une série d'articles parus dans un journal slave de Fiume, il développa la thèse de la nécessité d'une Italie forte dans la Méditerranée et préconisa l'avènement d'une radieuse mission civilisatrice du peuple italien en Orient. Ces articles furent reproduits par plusieurs journaux du Royaume. Il reprit cette même thèse, inspirée de Gioberti — dont le culte est traditionnel dans sa maison — dans une autre série d'articles parus dans la revue croate « Savremenik » (Le Contemporain) en 1911, lors de l'inauguration du Campanile de Saint-Marc.

La campagne entreprise actuellement par un parti italien en vue de la réalisation d'un programme de pur impérialisme et, par conséquent, d'une politique anti-slave — si contraire à toutes les traditions de la nation italienne — n'a pas pu ébranler la foi de l'auteur de ces pages en la grandeur de la mission civilisatrice de l'Italie, de même que certains procédés policiers, inspirés aux pires traditions metternichiennes, n'ont pas pu ébranler sa confiance dans le libéralisme démocratique du pays de Gioberti, de Garibaldi et de Mazzini. La devise de l'auteur de ces pages se résume dans ce mot : Quand même !

nôtre par la vivacité du tempérament, par la spontanéité des mouvements du cœur, par un certain abandon familier et un aimable scepticisme qui se concilient admirablement avec la large et souple nature slave, le peuple italien a un caractère bien différent du visage sévère sous lequel une grande partie de la presse italienne voudrait le présenter au monde. Nous ne nous laissons pas égarer par les basses rancunes des exilés et par les efforts de vengeance des attardés du parti autonomiste italien de la Dalmatie. Un d'entre eux, tout en s'efforçant de conquérir à la cause de l'oligarchie un illustre publiciste anglais, n'a-t-il pas, dans un élan de sincérité, osé déclarer que tous les prêtres et tous les instituteurs de la Dalmatie doivent être jetés à la mer ? Nous sommes convaincus que, soustrait à ces influences, le gouvernement italien tenterait l'impossible pour s'assurer les sympathies du peuple serbo-croate.

Mais, au plus doux des régimes étrangers, nous opposerions la réponse qu'en 1860 les patriotes lombards faisaient à un publiciste français : qu'ils ne souhaitaient pas que le peuple fût bien traité par les Autrichiens, car, alors, son affranchissement en serait retardé. Et, avec César Balbo, nous répondrions : « Somme toute, si bon qu'il soit, un gouvernement étranger est plus funeste à la nation que le plus mauvais gouvernement national ; celui-ci est passager et laisse la nation à ses meilleures destinées.

Celui-là, par contre, moins il est mauvais, plus il adoucit et, avec le temps, rive les chaînes étrangères.[1] Et nous répondrions avec Manin, qui, aux promesses libérales faites par l'Autriche, répliquait qu'il ne demandait rien sinon qu'elle sortît de Venise.

— Aux suggestions de l'Autriche, le peuple dalmate, n'a pas autrement répondu. Certes, la monarchie danubienne a, jusqu'à un certain point, respecté sa langue. Elle a administré la justice avec équité. Elle a fait miroiter aux yeux du peuple un épanouissement plus intense de son individualité politico-historique moyennant une union plus intime avec la grande famille serbo-croate. Néanmoins tout le mouvement national — depuis l'Illyrisme jusqu'aux radieuses journées de Kumanovo — prouve de toute évidence que le peuple dalmate, ainsi que la nation serbo-croato-slovène tout entière, loin d'avoir succombé aux manœuvres d'un gouvernement « stupide et méchant » (paroles de Mgr. Strossmayer au Comte Kalnoky), qui d'une alliance quasi-fédérale forgea un instrument d'oppression et d'exploitation, a toujours et obstinément caressé le rêve de son émancipation finale. —

En tout cas, quoique libérale et démocratique de sa nature, l'Italie, fatalement et bien malgré elle, devrait inaugurer, dans les provin-

[1] *Sommaire de l'Histoire d'Italie.* 105.

ces slaves de l'Adriatique, une politique de répression. Vivante, qui avait tout scruté et tout prévu, le dit clairement : « L'annexion n'aboutirait qu'à mettre toutes les forces du nouvel Etat au service d'une race contre l'autre, c'est-à-dire à inaugurer une nouvelle forme de lutte, un régime national italien du type joséphiste, avec un résultat peut-être un peu plus heureux. » En effet, pour justifier devant l'Europe l'annexion et les informations erronées répandues sur l'état ethnique de la rive orientale, l'Italie serait immanquablement amenée à favoriser une petite poignée d'italianisants contre plus d'un demi million de Slaves. A un homme politique italien qui, du camp des modérés, a passé depuis dans le camp nationaliste, nous écrivions un jour : « L'italianisation violente des pays slaves de l'autre rive serait une conséquence rigoureusement logique de l'irréductible conflit entre le droit national et le droit de conquête. Ce dernier, en effet, a besoin de la sanction de l'autre et il ne peut l'obtenir que par la violence. Et alors ? Recourra-t-on aux méthodes des violences germaniques ou autrichiennes ? Voudra-t-on combattre le droit national des Yougoslaves en Dalmatie, fortement enraciné depuis Arbe jusqu'à Cattaro, attesté par des manifestations innombrables et intimément uni à la pensée nationale de l'arrière-territoire ? Interdira-t-on les infiltrations ? Expulsera-t-on les instituteurs et les curés, les avocats

et les médecins ? Supprimera-t-on les livres ? les réunions ? les associations ? l'usage de la langue de l'écrasante majorité du pays ? Renouvellera-t-on les procès de haute trahison, les procès de Banjaluka et de Zagreb, de Mantoue et de Milan ? Fatalement, on devrait le faire. Ou bien, accordera-t-on le Home Rule ? Mais le Home Rule, immanquablement, se résoudrait en une violente agitation pour l'union avec neuf millions d'autres co-nationaux. De la sorte, les pays slaves annexés deviendraient une possession précaire, éternellement menacée par les forces vives de la nation yougoslave, une Macédoine maritime, une Lombardie-Vénétie, pour la délivrance de laquelle, entre Germains et Slaves, les anciennes haines de races se convertiraient en accords pacifiques. Et l'éternel problème national serait simplement déplacé, non pas supprimé. Ce résultat en vaut-il la peine ? le sang ? l'argent ? la réputation ? »

Et nous donnions ensuite ce solennel avertissement : « Fatalement, un jour le peuple italien s'apercevra qu'il a été lancé dans une aventure dangereuse et coûteuse. Il s'apercevra qu'on lui a représenté comme italiens des pays qui ne le sont pas et dans lesquels brûle, ardente, la flamme d'un autre culte national pétri d'autres besoins, orienté vers un autre but. Il constatera que, par amour d'une poignée de sectaires d'outre-mer, on lui a imposé un nouveau fardeau de dépenses, d'armements, de préoccu-

pations étrangères à sa nature pacifique et ennemie de tout impérialisme. Alors, il demandera un compte rigoureux de ses déboires aux hommes qui lui auront fait faire le pas fatal ou qui n'auront pas réagi contre des menées artificieuses. Ce jour-là seront complètement justifiés les conseils et les avertissements donnés par les Slaves amis de l'Italie. »

Pour soustraire les coupables à l'irritation du peuple, impuissantes seront les spécieuses raisons stratégiques et commerciales invoquées sur les *clichés* de Vienne et de Berlin bien connus et désormais vides de sens devant la marche triomphante de la Démocratie prolétarienne.

L'argument des frontières stratégiques sert à justifier toutes les oppressions. Est-ce qu'en 1848, l'assemblée de Francfort n'a pas décidé d'envoyer des soldats en Autriche pour aider celle-ci à maintenir sous le joug ses sujets italiens, parce que « la Vénétie était nécessaire (*nothwendig*) à l'Allemagne » ? Est-ce qu'en 1859, cette même Autriche ne demandait pas à Napoléon III une frontière stratégique en Italie ? Et durant cette guerre mondiale, les Allemands et les Autrichiens ne répétent-ils pas jusqu'à satiété que des frontières stratégiques en Belgique et sur les Balkans, en Russie et en Roumanie, sont les points cardinaux de leur existence ?

Une fois admises les frontières stratégiques comme une raison de déborder sur des territoi-

res nationaux compacts, la discussion échappe immédiatement à la compétence des hommes d'Etat, des esprits politiques, des Parlements, des peuples. L'Europe qui déclare poursuivre sans relâche la destruction du militarisme prussien, se rangerait-elle aux verdicts d'une stratégie de circonstances qui lui seraient imposés par de clandestines succursales de ce militarisme qu'on veut anéantir ? Supposons d'avance qu'on ne veuille pas même un instant admettre que le nouvel Etat yougoslave ait droit lui aussi à une frontière stratégique. Soit ; mais il y a une chose à laquelle on ne réfléchit pas. Si le système stratégique devait s'étendre jusqu'à la Dalmatie, rien ne dit que les préoccupations militaires ne devraient pas, avec le temps, se tourner plus loin encore et atteindre d'autres territoires serbo-croates, remparts indispensables à la tranquille possession de la Dalmatie. Comme Fustel de Coulanges l'écrivait à Mommsen : « Le jour où l'on s'engage dans la politique de conquête, on ne doit pas dire : — Je n'irai que jusque-là — il faut toujours aller plus loin ». Ces paroles atteignent avant tout les velléités *stratégiques,* un des procédés ordinaires d'aujourd'hui pour dissimuler l'esprit de conquête. En 1858, lord Derby demandait des frontières stratégiques entre la Turquie et la Russie, naturellement contre la Russie. Et Gladstone lui écrivait : « Vous voulez mettre une barrière vivante entre la Russie et la Turquie. Il n'y a pas

de barrière qui vaille la poitrine des hommes libres. » *(You want to place a living barrier between Russia and Turkey. There is not barrier like the breast of freemen.)* La constitution d'un solide Etat yougoslave, avec le concours de l'Italie, sera pour le Royaume la meilleure des frontières stratégiques. Ce n'est pas à dire qu'on écarterait les nécessaires rectifications de frontière garantissant les Etats contre toutes les éventualités qui peuvent surgir dans le cours des années. La condamnation atteindra seulement ces frontières stratégiques qui, outrageant le principe de nationalité, transformeraient les parties vives et organiques d'un peuple en misérables marches de confins, exposées à la vivisection des puissances qui sont intéressées à empêcher la fondation d'un système stable d'équilibre et de paix. Laissez-nous défendre nos territoires, chargez-vous des vôtres ; et la défense sera réciproque. Maîtres des débouchés adriatiques, amis et même artisans de notre unité, vous obtiendrez par des accords pacifiques ce que jamais ne vous procurerait la violence. Notre amitié et nos communs intérêts économiques pourvoiront à votre sécurité. [1]

[1] Voir dans le livre récent de Grumbach : *Das annexionistische Deutschland* (paru en deux éditions allemande et française, chez Payot et Cie, à Lausanne) les manifestations politiques qui en Allemagne ont constamment accompagné les opérations militaires et qui for-

Les mêmes objections atteignent la thèse des besoins commerciaux ; et elles s'aggravent de la répugnance provoquée par les velléités conquérantes au préjudice d'autres nations qui ont un droit égal à l'existence économique.

Le président Wilson, dans son célèbre message au Sénat des Etats-Unis, a esquissé le nouveau système économique européen. D'après lui, la haute souveraineté est très souvent disjointe de l'exploitation économique des voies commerciales. Les cessions territoriales ne sont pas nécessaires là où l'on peut les remplacer par la neutralisation des droits de passage direct à la mer, sous une garantie générale des Etats européens.

L'Italie devra choisir entre la liberté des trafics et l'annexion. Qu'elle ne s'imagine pas pouvoir pratiquer l'une et l'autre. L'esprit largement démocratique du peuple italien et sa naturelle vocation atavique pour le grand commerce ne pourront hésiter dans le choix. Il ne souffrira pas pour le plaisir de commander en maître militairement — et temporairement — sur la côte orientale de l'Adriatique, de se voir

ment tout un manuel de stratégie politique à l'usage des puissances de proie. Les impérialistes et nationalistes italiens ne font que puiser à cette source et leurs argumentations stratégiques sont calquées sur ce modèle. Mais le peuple italien est heureusement bien différent du peuple-caserne allemand et la propagande germanisante n'aura pas de prise sur lui.

exclu du commerce slave, combattu par des concurrents dangereux, privé de l'amitié slave, d'une féconde collaboration avec la démocratie slave. Enfin, la politique annexionniste et anti-nationale de l'Italie comporterait pour elle une nouvelle forme de vasselage. En effet, installée dans les pays slaves, elle devrait renoncer à suivre une politique franche, composée de facteurs ostensibles, faite de loyauté et de courageux esprit d'initiative et d'émulation. Au contraire, et pour la seconde fois dans son histoire, elle devrait subir le jeu déloyal de ses ennemis, de ceux-là mêmes qui, pendant une longue suite d'années, ont souillé les sources pures de sa vie. Elle devrait signer de nouveaux pactes avec l'ennemi d'aujourd'hui, soit pour s'assurer les nouvelles conquêtes, soit pour empêcher les nouveaux gouvernés de s'entendre avec les anciens alliés de l'Italie afin de recouvrer l'héritage de leurs ancêtres.

Pour obtenir le consentement des Puissances libérales qui eurent le plus à souffrir des attaques du germanisme, les nationalistes et les impérialistes répandent la théorie que l'Italie est seule à même de défendre efficacement le Sud-Est de l'Europe, fonction que l'Etat yougoslave serait incapable de remplir.

Rien de plus faux.

Sous un aspect lénitif, cette théorie ne va à rien moins qu'à condamner les petites nations et à les menacer de rééditer la monstrueuse

thèse germanique des grands Etats et du Mittel-Europa. Que l'on regarde bien en face le problème et l'on verra que l'assertion est nulle.

Nous sommes en droit de demander pourquoi les antiques possesseurs de la terre, ramenés à une vie nouvelle, délivrés de leurs chaînes séculaires et installés dans leur possession héréditaire, seraient incapables de défendre la patrie et l'accès de l'Orient ? — Faisons un moment abstraction du fait que la défense de l'Adriatique serait toujours confiée à l'Italie. Par des arrangements précis avec la Yougoslavie et sans le poids mort d'acquisitions territoriales, l'Italie jouirait de l'incontestable maîtrise de la mer. Ni l'histoire, ni la nature des régions, ni le tempérament des peuples slaves ne justifient à leur égard l'appréhension d'une défaillance. Nous avons vu de nos yeux la petite Serbie (qui représente à peine un tiers de la future Yougoslavie) rejeter dans le fleuve les légions de la puissante Autriche, *fugientibusque Aegyptis occurrerunt aquae, et involvit eos Dominus in mediis fluctibus... nec unus quidem superfuit ex eis* (Exode XIV). Et nous avons vu des Etats très grands et très puissants vaciller sous l'impétuosité des légions germaniques, et l'Europe entière n'avoir d'autre salut que dans la plus intime cohésion de toutes ses armées.

Douterait-on de la cohésion yougoslave contre l'ennemi et de notre force de résistance ? Pourquoi ? Parce que, par amour de la fameuse

paix européenne, notre nation a — et ce fut pour nous un long martyre — subi toutes les violences et toutes les oppressions, avec le consentement de l'Europe et, en premier lieu, de l'Italie ? Oui, de l'Italie, qui maintenant exprime son regret d'avoir, pendant une quarantaine d'années, supporté un demi-vasselage germanique et d'avoir laissé « s'implanter et se développer la domination étrangère dans nos instituts et dans nos établissements de production et s'introduire dans les organes mêmes de notre vie politique nationale ». [1]

L'Italie, en 1883, écoutait, patiente et résignée, les démonstrations austrophiles faites à Montecitorio, les discours austrophiles de Mancini, de Minghetti et de Finzi. Ce Finzi (retour des galères autrichiennes) proclamait en 1883, que « la vraie politique de l'Italie exige l'accord avec l'Autriche. C'est seulement par l'union avec l'Autriche que nous pourrions, disait-il, faire face à toutes les surprises de l'Europe ». (Nous, plus noblement et plus sincérement nous dirions : C'est seulement par l'union avec l'Italie que nous pourrions faire face à toutes les surprises du germanisme). Et l'Europe aurait-elle aujourd'hui le droit de nous reprocher notre passivité, elle qui invoque maintenant comme un titre de gloire rétrospective d'avoir

[1] Discours du nationaliste Henri Corradini, à la Chambre de Commerce de Gênes. 27 Juillet 1916.

pacifiquement, pendant des années, laissé consommer de terribles injustices, et laissé l'Allemand, le Magyar, le Turc commander en maîtres ? Et on en rendrait maintenant responsables ceux qui furent les victimes les moins préparées, les plus innocentes, les plus augustes ? Non, la vérité est nue. L'Europe entière a, pendant des années, supporté le cauchemar des armements causés par les quotidiennes exactions d'une grande race militaire, et a dû maintenir un statut politique qui était la négation même du principe de nationalité et l'apothéose de la rapine. La guerre acuelle est plus qu'une guerre ; c'est une profonde révolution, une poussée des démocraties en vue d'un arrangement plus organique du monde, un essai gigantesque, une *Instauratio Magna* du droit et de la liberté des peuples contre la thèse des frontières stratégiques, des armements, des intérêts purement locaux et égoïstes superposés à ceux de l'humanité et de la vie sociale.

Avouons-le sincèrement, d'un côté et de l'autre de l'Adriatique.

Ni l'Italie toute seule, ni la seule Yougoslavie ne pourrait dans l'avenir barrer le chemin à une nouvelle invasion germanique, en supposant que le peuple allemand reste dans l'état actuel de concentration offensive et de suffrage universel subordonné à une caste militaire.

C'est se tromper que de croire que l'Europe lutte pour renforcer tels ou tels Etats comme

succédanés d'autres Etats qui auraient manqué à leur mission de gardiens et de défenseurs. Non ; l'Europe ne lutte pas pour confier à une nouvelle grande Puissance la garde d'un vieil et suranné équilibre qui se résoudrait ensuite en nouvelles tentatives d'oppression.

L'Europe livre le grand combat pour un équilibre fondé sur des garanties collectives, sur des groupements vastes et harmoniques d'où, pour une longue succession d'années, serait bannie la menace de rivalité entre un groupement et un autre, comme il semble que ce soit toujours le rêve des impérialistes italiens. Une vaste ligue de grands et de petits Etats pour le maintien de la paix, voilà la formule nouvelle. Or, cette formule serait dérisoire et deviendrait caduque au lendemain de la guerre, si la paix s'inaugurait par l'oppression et par la dépréciation systématique d'une des principales nations secondaires, d'un des gardiens les plus qualifiés du nouvel ordre de choses.

Or, pour faire face à de nouvelles agressions, pour servir l'Italie et la nouvelle démocratie italienne délivrée des liens qui la retenaient esclave et inféconde à la remorque des empires militaires et féodaux, s'ouvre une voie très lumineuse. C'est une alliance nouvelle et féconde, dictée par de solides raisons d'intérêts et par de profondes affinités de tempérament, en un mot : l'alliance slave.

« Le véritable objectif de la vie internationale de l'Italie — écrivait Mazzini — la voie plus directe vers sa future grandeur se trouve plus haut, là où s'agite aujourd'hui le problème vital de l'Europe. Dans la fraternité avec le vaste et puissant élément appelé à infuser un nouvel esprit parmi la communion des nations ou à les troubler par de longues guerres et de graves dangers si on le laisse dévoyer par une aveugle défiance : dans l'alliance avec la famille slave. » (Après l'admirable révolution russe du mois de mars 1917, qui osera contester à Mazzini la haute et presque surnaturelle vision des bouleversements européens ?). Et Mazzini continuait, en s'exprimant ainsi : « En favorisant la renaissance des Slaves illyriens et de ceux qui habitent une grande partie de l'Europe, l'Italie acquerrait, la première entre les nations, le droit d'être aimée, d'inspirer et de conclure des arrangements économiques avec toute la famille slave ».

Voilà un merveilleux programme, tracé de main de maître en 1871, au lendemain de Sedan, programme qu'en 1849, les pères du Risorgimento avaient généreusement commencé à mettre en œuvre. En 1849 s'était fondée à Turin une association pour l'alliance italo-slave, sous les auspices de Valerio et Belgiojoso, deux noms chers à la nouvelle Italie. Dans un émouvant manifeste, les organisateurs s'adressaient

aux Slaves du Sud (et aussi aux Tchèques, aux Ruthènes et aux Bulgares). Ils les incitaient à conclure une alliance éternelle avec les Italiens. Sans égards pour les possesseurs autrichiens, ils proclamaient l'Adriatique mer commune aux Italiens et aux Slaves. « La mer Adriatique, que vous appelez *azure*[1] et dont nous, Slaves et Italiens, sommes les seuls maîtres parce que c'est nous principalement qui en faisons usage, nous représente le développement de notre industrie et de notre commerce ».

Dans le statut relatif au projet d'alliance et que nos lecteurs trouveront à l'Appendice[2] on traçait le programme d'une activité pratique commune italo-slave, conçue de manière à fournir la base très solide d'une association moderne fondée en vue du bien des deux races.

La politique absolutiste de l'Autriche et de la Russie, la puissance de la Prusse, puissance grandissante et, hélas ! adulée, firent avorter le généreux projet. Mais à cette époque de gestation démocratique, à la timide apparition de la liberté et du sentiment de solidarité entre les nations une idée qui surgit n'est pas une idée morte en naissant. C'est seulement une floraison précoce. Le temps devait la mûrir. La se-

[1] Epithète que les Serbo-Croates appliquent à l'Adriatique, dans leurs chants nationaux *(Sinje More)*.

[2] Appendice VI.

mence répandue était féconde. Le grand mouvement démocratique d'aujourd'hui doit l'arracher du domaine des choses mortes et le réintégrer dans la vie.

« Depuis quatorze siècles, il n'y a pas eu de guerre entre nous », disait le manifeste de 1849. La lutte entre Italiens et Slaves commencerait donc maintenant, à l'heure où vont disparaître les dernières citadelles de la réaction, lorsque les peuples se préparent à prendre en mains, et pour toujours, leurs propres destinées? Nous ne pouvons, nous ne voulons pas le croire. L'alliance doit se faire et se fera, en dépit de ses ennemis, peu nombreux mais soutenus par des forces obscures et formidables. Ces ennemis ont créé une ambiance de terreur dans les rangs des faibles éléments politiques qui redoutent de se trouver aux prises avec le patriotisme démagogique.

Mais l'alliance se fera, parce que les démocraties, à la fin du carnage gigantesque, exigeront qu'elle se fasse. Nécessaire aux deux parties en cause, cette alliance ne s'établira que sur la base du respect du principe de nationalité, de la volonté nationale des provinces contestées.

Nous nous refuserons à tracer en détail un programme de conciliation et d'équilibre entre l'Italie et la Yougoslavie. Il dépend de nom-

breux, trop nombreux facteurs encore inconnus. Mais comme condition inéluctable d'une entente solide et utile, nous pouvons dès maintenant énoncer ce principe axiomatique : l'Italie sera d'autant plus forte et d'autant plus respectée qu'elle incorporera moins d'éléments nationaux étrangers. Or, la Dalmatie, qui, nous l'avons vu, est partie vivante organique, intégrante de l'assemblage serbo-croate, est, parmi ces éléments nationaux, le plus irréductible, le plus inassimilable.

Mais elle respecte la civilisation italienne qui, loin de la dénationaliser, eut à lui infuser une pensée plus humaine, plus souple, plus largement policée. Respectueuse de toutes les minorités, pourvu que celles-ci n'entreprennent rien contre la volonté clairement exprimée de la nation, la Dalmatie, rachetée et restituée libre à sa race, est réservée au rôle de médiatrice entre l'Italie et la Slavie. Si on respecte ses traditions, elle pourra devenir un admirable instrument d'échanges réciproques, une fidèle gardienne de la liberté de l'Adriatique, une *Ara-Pacis* italo-slave rayonnant sur la mer commune qui aura été rendue à sa providentielle fonction de véhicule des idées et des marchandises entre le monde slave et le monde latin. « Si la destinée sépare désormais les Dalmates de l'Italie — écrivait Tommaseo — ce n'est qu'une raison de plus pour les Dalmates de l'aimer

d'un amour d'autant plus noble qu'il est plus exempt d'espoirs abjects et trompeurs. »

L'amitié slave et la féconde collaboration des races slaves compenseront amplement, pour la glorieuse Mère antique, ses renonciations amenées non point par la violence ou par l'humiliation, mais bien par le culte du Droit et de la Justice, qui voient en elle leurs origines et qui, dans son admirable unité, goûtèrent leur triomphe le plus éclatant.

APPENDICES

I

Statistique de la population dalmate (recensement de 1911).

II

Croatie et Autriche. Mémorandum de N. Tommaseo de 1859.

III

Statistique électorale de la Dalmatie (suffrage universel de 1911).

IV

Zara dans le mouvement national slave. — Chronologie raisonnée (1848-1912).

V

La liturgie slave en Dalmatie.

VI

Manifeste de Turin aux Slaves (19 mars 1849) et Statut de la Société centrale de Turin pour l'alliance italo-slave.

APPENDICE I

DALMATIE

Population d'après le recensement officiel de 1910

District judiciaire	Nombre total	Serbo-Croates	Italiens
Benkovac	17.262	17.192	52
Kistanje	10.648	10.635	13
Obrovac	16.144	16.118	19
Budva	6.707	6.182	8
Hercegnovi (Castelnuovo)	9.282	8.601	153
Kotor (Cattaro)	14.427	12.772	348
Perast	5.598	4.920	29
Blato	13.156	13.147	6
Korcula (Curzola)	8.472	8.039	430
Peljesac (Sabioncello)	8.067	8.058	8
Imotski	42.086	42.018	46
Drnis	24.434	24.310	90
Knin	30.502	30.343	96
Starigrad (Cittavecchia)	13.303	13.034	254
Hvar (Lesina)	3.558	3.306	240
Vis (Lissa)	10.041	9.939	92
Makarska	16.287	16.145	117
Vrhgorac	11.362	11.358	—
Metkovic	15.475	15.413	32
Dubrovnik (Ragusa)	19.481	18.153	301
Cavtat (Ragusavecchia)	9.727	9.706	16
Ston (Stagno)	9.424	9.393	9
Sv. Petar (San Pietro) Brazza	22.865	22.364	265
Skradin (Scardona)	11.599	11.525	66
Sibenik	37.735	36.095	873
Tjesno (Stretto)	8.324	8.292	29
Sinj	43.318	43.008	106
Vrlika	13.703	13.696	5
Omis (Almissa)	16.604	16.571	28
Spljet (Spalato)	52.864	50.514	2.090
Trogir (Trau)	29.041	28.784	239
Rab (Arbe)	5.083	4.899	151
Pag	7.450	7.426	23
Zadar (Zara)	62.199	49.915	11.574
Biograd (Zaravecchia)	8.627	8.598	20
NOMBRE TOTAL	634.855	610.669	18.028

Le reste de la population se compose de 3.081 Allemands et de 3.077 habitants d'autres nationalités, la plus grande partie militaires.

* * *

NOTE. — La dénomination : « Italiens » n'est ici que pour la forme. Nous avons vu au chapître III du présent ouvrage qu'un *élément ethnique italien* n'existe point en Dalmatie.

Quant au chiffre de ceux qui, plus ou moins consciemmeut, ont fait acte d'adhésion au parti italien, on a revoqué en doute la véracité des recensements autrichiens. On a prononcé le chiffre fantastique de 60 et de 80.000 ! En vérité, c'est un moyen par trop commode d'introduire le doute et la confusion dans les esprits mal préparés à l'étude des rapports italo-slaves.

Nous nous bornerons à une simple remarque : en 1846, en 1851 et en 1860, c'est à dire à une époque de complète italianisation officielle en Dalmatie, alors que les communes dalmates se trouvaient au pouvoir des autonomistes-italianisants et que le gouvernement centraliste autrichien, qui les protégeait, ne faisait presque pas de différence entre le royaume Lombardo-Vénitien et le royaume de Dalmatie, les recensements officiels assignaient aux « Italiens » (c'est à dire à ceux qui déclaraient la langue italienne comme leur langue *maternelle)* un chiffre de beaucoup inférieur à 20.000 sur une population de 400.000 ! Voici ces chiffres : *1846*, 14.300 ; *1851*, 13.701 ; *1860*, 15.672. Ce n'est qu'en plein régime serbo-croate en Dalmatie que le chiffre des « Italiens » subit une légère augmentation. Le recensement de 1880 assigne aux « Italiens » le chiffre exagéré de 27.305 qui en 1910 s'est réduit à 18.028. Ces augmentations insignifiantes sont dûes en partie à des infiltrations anodines d'Italiens authentiques du royaume, en partie à la propagande sans scrupule de la *Lega Nazionale* parmi

les quelques éléments slaves non évolués et en partie au phénomène des « transfuges politiques » surtout en 1880, année de la lutte décisive entre l'oligarchie italianisante et le pays. Fait caractéristique : A un meeting monstre convoqué le 14 octobre 1871 sous la présidence de Bajamonti, le 90 % des assistants ne comprenant pas un seul mot d'italien, force fut au maire d'improviser un petit discours serbo-croate qui alors fut vivement applaudi. C'est encore un conseiller italianisant, M. Milossevitch, qui y prononça en serbo-croate un plaidoyer de l'administration bajamontienne. Cette preuve vaut tous les recensements officiels. Nous avons expliqué les causes de la popularité de Bajamonti dans un milieu purement slave, ainsi que sa chute lamentable. Nous n'y reviendrons plus.

APPENDICE II

L'AUTRICHE ET LA CROATIE

1859

L'art de l'Autriche fut de se servir des diverses nations qui lui sont soumises, en opposant l'une à l'autre, en exagérant et aussi en créant les oppositions.

Les Italiens croient que telle nation où l'Autriche met sa force matérielle est sa vassale à perpétuité et leur irréconciliable ennemie. Cette erreur est fatale aux deux peuples ; et nous devons la dissiper.

Des souvenirs anciens et des souvenirs très récents parlent aux Croates de droits foulés aux pieds et de promesses violées par l'Autriche ; et les obligations qu'elle a envers ce peuple sont une raison de plus pour que les liens apparents que le rattachent à elle soient enfin brisés.

DROITS NATIONAUX FOULÉS AUX PIEDS

Sans avoir été subjuguée par les armes, sans être entraînée par des dissensions intestines ni par aucune nécessité fortuite, la nation croate, dans une assemblée générale de Janvier 1527, reconnut Ferdinand I pour son roi,

mais à la condition qu'il maintiendrait les statuts acceptés par lui-même dans les assemblées précédentes ; qu'il maintiendrait les libertés et les immunités, ainsi que les privilèges municipaux.

En 1712, la Pragmatique Sanction offrit à la nation une nouvelle occasion de faire reconnaître ses droits et d'exiger de nouveau de l'Autriche la promesse de les respecter ; promesse qui fut, sous serment, renouvelée par chaque souverain.

Mais le statut du 4 Mars 1849, présenté comme une nouvelle obligation librement contractée envers plusieurs peuples, s'il fut pour les autres une déception, fut envers la Croatie une déloyauté.

Mais le masque de 1849, une fois le péril passé, devait bientôt tomber. Par l'abolition du statut établi en décembre 1851, la Croatie devait rester privée des droits qui lui avaient été promis et de ses antiques libertés, qui faisaient d'elle une nation.

C'est donc l'Autriche elle-même qui a rompu le lien de la Pragmatique Sanction et qui a déchiré le contrat de 1527. Tout le monde voit qu'elle est elle-même l'auteur d'une révolution contraire à la loi civile et morale ; et que la nation déçue et vilipendée a, par ses propres droits, recouvré son titre à l'indépendance, dont elle peut se prévaloir en face de l'Europe.

PROMESSES VIOLÉES

Inutile de rappeler les promesses que, sous l'influence de la peur, l'Autriche, en 1848, faisait à tels ou tels chefs de nation. Non seulement, elles sont demeurées vaines ; mais, en outre, elles ont humilié et rendu impopulaires les hommes qui leur avaient donné confiance. Par contre, il importe de rappeler qu'en 1848, l'assemblée générale de la nation croate décida que toute son armée devait être ramenée d'Italie ; mais les naïfs qui comptaient sur ces promesses menteuses firent en sorte que la décision de la volonté commune tombât dans le vide. Tout le monde sait combien est grande la force de la discipline au sein des milices régulières, et particulièrement parmi les peuples simples, habitués à céder à leurs chefs. Même persuadé qu'on lui fait faire une guerre injuste, le soldat affronte le danger, pour éviter, à tout prix, la honte d'être appelé traître ou poltron. Tenons compte aussi des instigations de la haine fomentée avec grand soin, et par l'Autriche, qui en profitait, et aussi par ceux qui devaient le plus en souffrir.

Il faut encore rappeler un autre souvenir douloureux, non pas pour en faire un sujet de reproche, mais précisément pour exhorter les peuples à cesser de récriminer entre eux, à compatir les uns envers les autres et à se faire prêter assistance.

Le 29 Juillet 1845, les élections pour le comitat de Zagreb ayant tourné contre l'esprit autrichien, et les rues retentissant des cris de« *Vive la Constitution! Vive la nation!* » la troupe ressera les manifestants sur la place et fit feu contre des femmes, des vieillards et des enfants! Il y eut vingt-deux morts, et plus de soixante blessés. Le fils d'un digne magistrat, un beau et vaillant jeune homme, reçut six balles dans la poitrine, au moment où il s'efforçait de protéger un de ses adversaires politiques. Ensuite, triomphe lamentable, les vingt-deux cercueils furent solennellement portés au lieu de la sépulture, sans que la force militaire autrichienne osât affronter la douloureuse irritation du peuple et le bras des soldats des confins militaires, qui accouraient en armes. Eh ! bien, ces soldats (nous le répétons sans aucune idée de reproche) appartenaient au régiment Wimpfen et ils étaient Italiens. Que le passé nous apprenne à nous préparer un avenir plus sage, et, pour tous, plus honorable.

SOUVENIRS HISTÒRIQUES

Bientôt sera publiée en langue française une œuvre qui démontrera les faits que nous venons d'indiquer et encore d'autres faits importants. Appuyée de documents historiques, elle dira combien et avec quelle énergie a travaillé pour la civilisation de l'Europe cette nation que des

ignorants répudient comme barbare ; comment son apparition fut annoncée par la victoire sur les Avares, formidables ennemis de la civilisation au VIe et au VIIe siècles ; comment eux-mêmes, les premiers opposèrent leurs poitrines aux cruelles incursions des Francs ; comment pendant le XIIIe siècle, les Tartares inondant la Russie, la Pologne et la Hongrie trouvèrent en Croatie un tombeau, près duquel se ravivèrent les nations échappées de ce torrent ; comment, au XIVe et au XVIIIe siècles ils surent élever une digue contre la barbarie ottomane et méritèrent ainsi d'être appelés rempart de la chrétienté.

Par tous ces services, et aussi en raison des longs malheurs déchaînés sur elle par le gouvernement autrichien, qui jamais n'a rien fait pour lui procurer un sort meilleur et qui s'est appliqué à la rendre victime de la division, de l'abaissement et de la haine, cette nation acquiert toujours une meilleure conscience de ses droits et de ses devoirs ; et elle espère que, lorsque viendra le moment de se révolter, elle obtiendra, de la part des gouvernements et des peuples de l'Europe civilisée, confiance fraternelle et soutien.

N. Tommaseo
Secondo Esilio, III, 357-360.

APPENDICE III

RÉSULTATS

des Elections sur la base du suffrage universel en 1907 et 1911

DALMATIE

Collèges électoraux	Nombre total des Electeurs	Candidat parti croate	Candid. parti croate du droit	Candidat italien
	1911	1911	1911	1911
		Borelli	Don Prodan	Boxich
1. *a*) Rab (Arbe)	1.231	169	569	32
b) Pag (Pago)	1.555	136	509	335
c) Zadar (Zara)	13.304	1.747	3.603	3.451
d) Biograd (Zaravecchia)	1.657	860	353	10
	17.747	2.912	5.034*	3.828
	1907	1907	1907	1907
1. *a*, *b*, *c*, *d*	15.881	2.996	5.079	3.076

Collèges électoraux	Nombre total des Electeurs	Candidat parti croate	Candidat parti croate du droit	Candidat Italien
	1911	1911	1911	1911
		DUBOKOVIC	DULIBIC	?
2. *a*) Sibenik	8.624	2.138	3.213	112
b) Tjesno (Stretto)	1.900	378	843	6
c) Skradin (Scardona) . . .	2.273	928	594	21
	12.797	3.444	4.650*	139
	1907	1907	1907	1907
2. *a*, *b*, *c*.	11.609	2.542	1.083	—

* Ballottage : ÉLU.

Collèges électoraux	Nombre total des Electeurs	Candidat parti croate	Candidat parti croate du droit	Candidat Italien
	1911	1911	1911	1911
		Dr IVCEVIC	Dr KRSTELJ	?
3. *a*) Drnis	5.899	1.252	2.614	13
b) Trogir (Traù)	6.351	3.075	1.019	339
c) la commune de Promina. (district Knin)	1.205	228	761	—
	13.455	4.655*	4.394	352
	1907	1907	1907	1907
3. *a*, *b*, *c*.	12.561	5.730	282	—

* Ballottage : ÉLU.

Collèges électoraux	Nombre total des Electeurs	Candidat parti croate	Candidat parti croate du droit	Candidat Italien
	1911	1911	1911	1911
		Dr Mazzi	Dr Sesardic	?
4. *a*) Sinj.	10.248	3.307	4.209	—
b) Vrlika	3.183	1.354	627	—
	13.431	4.661	4.836*	
	1907	1907	1907	1907
4. *a*, *b*	12.740	2.077	6.937	—

* Ballottage : ÉLU.

Collèges électoraux	Nombre total des Electeurs	Candidat parti croate	Candidat parti croate du droit	Candidat Italien
	1911	1911	1911	1911
		Dr Smodlaka	—	?
5. Spljet (Spàlato)	11.901	4.467*	—	538
	1907	1907	1907	1907
5.	10.925	4.170	—	—

* ÉLU.

Collèges électoraux	Nombre total des Electeurs	Candidat parti croate	Candidat parti croate du droit	Candidat Italien
	1911	**1911**	**1911**	**1911**
			V. Peric	?
6. *a*) Imotski	10.457	—	1.360	89
b) Omis (Almissa).	3.887	—	389	—
	14.344		1.749*	89
	1907	**1907**	**1907**	**1907**
6. *a*, *b*.	13.462	—	4.206	—

* ÉLU.

Collèges électoraux	Nombre total des Electeurs	Candidat parti croate	Candidat parti croate du droit	Candidat Italien
	1911	**1911**	**1911**	**1911**
		Dr Tresic-Pavicic	Don Bojanic	?
7. *a*) Hvar (Lesina)	1.154	367	21	76
b) Vis (Lissa).	2.205	851	192	77
c) Brac (Brazza)	4.257	1.541	1.135	79
d) Starigrad	2.919	1.398	188	352
	10.535	4.157*	1.536	584
	1907	**1907**	**1907**	**1907**
7. *a*, *b*, *c*, *d*	10.299	4.224	2.349	—

* ÉLU.

Collèges électoraux	Nombre total des Electeurs	Candidat parti croate	Candidat parti croate du droit	Candidat Italien
	1911	1911	1911	1911
		Dr Cingrija	Dr Drinkovic	
a) Makarska	3.440	975	1.380	—
b) Vrhgorac	2.585	1.349	466	—
c) Metkovic	3.633	969	1.286	—
d) Peljesac	1.747	776	214	—
e) la commune de Ston	1.346	432	376	—
	12.751	4.501*	3.722	
	1907	1907	1907	1907
8. *a*, *b*, *c*, *d*, *e*	12.028	3.263	1.473	—

* Ballottage : ÉLU.

Collèges électoraux	Nombre total des Electeurs	Candidat parti croate	Candidat parti croate du droit	Candidat Italien
	1911	1911	1911	1911
		Dr Biankini	Dr Cvilicevic	?
9. *a*) Dubrovnik	4.140	1.192	666	141
b) Korcula	2.239	561	238	183
c) Blato	3.022	2.179	41	5
d) Cavtat	2.391	430	326	60
e) Ston	613	262	28	—
f) la commune de Orebic	698	153	11	6
	13.103	4.768*	1.310	395
	1907	1907	1907	1907
9. *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*	12.837	4.426	1.310	—

Collèges électoraux	Nombre total des Electeurs	Candidat parti serbe [1]	Candidat parti croate du droit	Candidat Italien
	1911	1911	1911	1911
		Dr Baljak	?	
10. *a*) Benkovac.	3.448	1.145	710	—
b) Kistanje	2.204	1.044	31	—
c) Obrovac	3.671	1.203	273	—
d) la commune de Knin . .	6.073	3.061	9	—
	15.416	6.543*	1.023	
	1907	1907	1907	1907
10. *a*, *b*, *c*, *d*	14.556	5.250	—	—

[1] Candidat de la coalition serbo-croate.
* ÉLU.

Collèges électoraux	Nombre total des Electeurs	Candidat parti serbe [1]	Candidat parti serbe indépend.	Candidat Italien
	1911	1911	1911	1911
		Dr Vukotic	Dr Sardelic	?
11. *a*) Kotor	3.383	1.359	888	22
b) Perast	1.456	412	364	—
c) Budva	1.782	390	365	1
d) Ercegnovi	2.112	664	565	3
	8.733	2.825*	2.182	26
	1907	1907	1907	1907
11. *a*, *b*, *c*, *d*	5.878	2.558	1.898	—

*Ballottage : ÉLU.

CANDIDATS ÉLUS

I. **Parti croate (coalition serbo-croate) :**

MM. Ivcevic (Drnis-Traù).
Smodlaka (Spalato).
Tresic (Iles Lesina-Lissa-Brazza).
Cingrija (Makarska).
Biankini (Ragusa).

II. **Parti croate du droit :**

MM. Prodan (Zara).
Dulibic (Sebenica).
Sesardic (Sinj).
Peric (Imotski).

III. **Parti serbe (coalition serbo-croate) :**

MM. Baljak (Benkovac).
Vukotic (Cattaro).

TABLEAU GÉNÉRAL

Nombre total des électeurs	1907	132.776
» » »	1911	144.213
Nombre total des voix serbo-croates	1907.	59.955
» » » »	1911.	71.097
Nombre total des voix italiennes	1907.	3.076
» » » »	1911.	5.925

Le chiffre considérable des non-votants (1907 : 72.821 — 1911 : 73.116) est dû, en premier lieu, à l'absence d'une vraie lutte électorale par le fait de l'inexistence d'un élément étranger dangereux aux droits nationaux du peuple. La lutte entre serbo-croates modérés et radicaux passionne peu les masses en Dalmatie. Le peuple dalmate n'a, d'ailleurs, pas encore saisi la portée du suffrage universel. Le passage du régime électoral par classes, encore en vigueur pour les élections à la Diète, au régime du suffrage universel s'opère lentement en Dalmatie. Ce n'est que par l'introduction du vote populaire pour la Diète du Royaume que le nombre des votants augmenterait considérablement.

APPENDICE IV

ZARA

DANS LE MOUVEMENT NATIONAL SLAVE

La révolution de 1848 secoua l'apathie des esprits dalmates. Le réveil de l'antique sommeil entretenu par Venise, ne fut nullement un réveil italien. Or, (on aurait peine à le croire, si les documents ne l'attestaient avec éloquence) c'est précisément Zara, jadis siège du gouvernement vénitien et politiquement autrichienne depuis un demi-siècle, mais italienne de langue et d'habitudes invétérées, c'est Zara qui, dans son élite, se réveilla *slave.* En sorte que le patriote dalmate Etienne Ivitchevitch, a pu écrire, en 1848 : « Nakitch, maire de Zara, est Slave et il arbore le drapeau slave. » (Cf. L. C. Pavissich : *Biografia di Stefano Ivicevich.)*

A Zara, au mois de mai de la même année, fut fondé le premier périodique hebdomadaire : *La Dalmazia Costituzionale (La Dalmatie constitutionnelle),* sans caractère politique prononcé. Cependant on y discutait les principaux problèmes de droit public. Là furent insérés des articles d'un caractère slave très net et qui préconisaient l'union de la Dalmatie et de la

Croatie, tout en respectant les vieux liens que la culture avait créés avec le peuple italien.

En même temps, la *Zora Dalmatinska (l'Aurore Dalmate)* de Kusmanitch, fondée à Zara, en 1844, soutenait ouvertement la nécessité de la fraternité slave et de l'union dalmato-croate. En voici un exemple : « La mer inféconde sépare la Dalmatie et l'Italie ; par contre, le sol productif unit la Dalmatie, la Bosnie, l'Herzégovine et la Croatie en un seul tout où vivent notre peuple et notre langue ; — le sang n'est pas de l'eau ; c'est pourquoi nous devons tendre à l'unité de notre patrie et repousser tout projet ayant pour but d'assujettir notre peuple à des groupes étrangers isolés. »

Etienne Ivitchevitch chantait : « Par Dieu, nous voulons être un seul village entre la Save et la mer ».

Au même mois de mai 1848, les Tchèques, en signe de protestation contre l'assemblée germanique de Francfort, convoquèrent à Prague une assemblée de tous les Slaves d'Autriche. A l'invitation qui leur était adressée, les patriotes slaves de Dalmatie répondirent par un message voté dans une réunion tenue à Zara. Ce document, en présence des projets d'hégémonie médités sur le territoire allemand, affirmait l'inflexible volonté des mandataires du peuple de vivre unis à leurs frères slaves, sous le régime constitutionnel des souverains

autrichiens. Les signataires exprimaient un vif regret de ne pouvoir disposer du temps nécessaire pour envoyer un délégué à Prague, l'invitation leur étant parvenue trop tard. Mais ils se rangeaient dès lors aux décisions de la majorité de l'assemblée et priaient celle-ci de prendre toutes les mesures les plus efficaces pour assurer à 17 millions de Slaves d'Autriche un libre développement dans un Etat commun. Le manifeste daté de Zara, 21 Mai 1848, était signé par les principaux Dalmates, entre lesquels, il suffira de mentionner les suivants : A. Kuzmanitch, Bozidar Petranovitch, Etienne Ivitchevitch, Antoine Bercitch, comte Dede-Mitrovitch, comte Jean Pavlovitch, Blaise de Bona, Louis de Lantana, Jean Sundecitch, comte François Borelli, comte Cosme Begna-Possedaria, Docteur Filippi, Demetrius Medovitch, Docteur Joseph Manzin, Docteur Cesar de Pellegrini, Sigismond de Grazio, etc.

Plusieurs des signataires firent plus tard défection et passèrent dans le camp autonomiste. Eloquent démenti aux gens qui, par haine du slavisme, veulent représenter Zara comme ayant été, depuis son origine, une citadelle italienne.

Ce n'est pas Zara, mais c'est Spalato qui fit la sourde oreille à l'appel de la Diète Croate (10 Juin 1848) pressant les frères dalmates de « s'unir dans les liens fraternels pour la

gloire et l'avantage de tous » ; et qui déclina la proposition des communes dalmates d'envoyer des représentants à Zagreb en vue de préparer l'union souhaitée.

Au contraire, la commune de Zara vota une résolution favorable quoique dilatoire. Aussi beaucoup de nationalistes jugèrent-ils qu'elle correspondait aux sentiments de la majorité du peuple, laquelle n'était pas tout à fait préparée à faire le pas décisif.

La commune de Zara s'excusait de ne pouvoir désigner ses représentants, non pas qu'elle fût radicalement opposée à l'union. Elle considérait celle-ci comme inopportune et, en outre, elle estimait que seule l'assemblée du peuple dalmate était compétente pour voter l'union. Néanmoins si les droits des deux partis étaient pris en considération dans une égale mesure, la commune ne se déclarait pas contraire à l'union avec la Croatie. En ce qui concernait la langue, et tout en reconnaissant la nationalité slave du pays tout entier, la commune aurait désiré que, par respect pour la langue italienne, (que parlait la classe cultivée), on laissât aux Dalmates le soin de régler la question de l'usage des langues. A la fin de sa résolution, la commune de Zara rappelait que la Dalmatie s'était souvent opposée aux prétentions de la Couronne de Hongrie. Pour cette raison, elle ne désirait pas actuellement l'union avec les

royaumes de Croatie et de Slavonie ; ceux-ci se trouvant unis au royaume de Hongrie.

Beaucoup de Serbes et de Croates jugèrent que la réponse ainsi notifiée par la ville de Zara était équitable et sage. Et, en fait, le célèbre écrivain serbo-dalmate Mathieu Ban, par haine des Magyars, oppresseurs des nations slaves, applaudit à cette résolution. Dans une lettre à un ami, Joseph Grubissitch, nationaliste convaincu, louait la commune de Zara d'avoir répondu « avec tant de sagesse ».

Zara salua avec joie la nomination de Jellatchitch au poste de gouverneur de Fiume et de la Dalmatie. Malheureusement, la Constitution du 4 Mai 1849, n'avait réuni que la seule ville de Fiume à la Croatie. Quant à la Dalmatie, on avait déclaré que « ses représentants se concerteraient avec la Diète de Croatie sur les conditions de l'Union. » L'absolutisme renaissant des cendres de la Révolution se chargea de faire que la promesse impériale restât lettre morte.

A la Constituante de 1849, dix députés représentaient la Dalmatie. Dans une des premières séances, Pétranovitch et Ivitchevitch proposèrent d'établir des écoles illyriennes en Dalmatie, tout en conservant à l'italien le caractère de langue obligatoire. Beaucoup de patriotes de Zara adressèrent, en même temps, au ministère une demande semblable pour les écoles primaires, et pour l'érection dans les ly-

cées de chaires de langue et de littérature illyriennes, anciennes et modernes.

Les gymnases, y compris celui de Zara, s'opposèrent à cette demande, mais ils exprimèrent le vœu que « la langue illyrienne, à laquelle on devait attribuer la plus haute importance, reçût le caractère de langue obligatoire, afin que les fonctionnaires pussent se servir de la langue maternelle des deux parties plaidantes. » Le gouvernement y consentit.

En 1849, Kuzmanitch fonda à Zara, une société littéraire et politique, la « *Slavjanska Lipa* », de caractère nettement slave et dont le programme contenait la revendication de Fiume et de Trieste. La « *Slavjanska Lipa* » avait réuni 200 membres ; mais après seulement cinq mois d'existence, elle dut se dissoudre. La triomphale contre-offensive de l'absolutisme (janvier 1850) paralysait tout mouvement libéral. La Lettre-Patente impériale du 11 décembre 1851, révoqua aussi le statut provisoire.

1851-1860

Tout mouvement libéral est étouffé. Régime bureaucratique de fer, qui, pour maintenir son pouvoir, prépare une solide base au futur autonomisme irréconciliable, du type lombardo-vénitien (ce qui n'était pas selon l'esprit de Tommaseo). La bureaucratie prévoyait qu'elle n'aurait plus qu'à abdiquer totalement une fois

réalisée l'annexion, qui avait pour programme les institutions libérales de la décentralisation hongroise.

L'unique journal était « *L'Osservatore Dalmata* », succédant, depuis 1849, à la *Gazzetta,* de Zara. Il était rédigé en deux langues. La partie italienne était rédigée par Jacques Chiudina ; plus tard par le célèbre Lapenna. La partie serbo-croate était confiée à Kusmanitch ; puis au poète ragusain Kazali et enfin au poète serbe, dalmate aussi, Sundecich.

Kuzmanitch, (également en 1851), entreprit de publier une revue juridique intitulée *Pravdonosa (Le Législateur),* où Danilo inséra une étude sur le statut de Poglizze, et Vrtchevitch une étude sur le Statut de Grbalj, (Bouches de Cattaro). Cette revue n'eut qu'un an d'existence.

Une autre revue, agricole, « *Poucitelj tezacki* » (L'instituteur agricole) ne vécut que deux ans.

Le silence intellectuel politique de cette époque fut interrompu par un poète zaratin, Louis Fichert, qui, en Octobre 1857, publia un petit poème en six chants, intitulé *La Mère Slave.*

Le sujet est un de ceux qui ont été exploités jusqu'à la nausée : le traditionnel héros monténégrin tué par les Turcs ; et la mère qui élève le fils pour faire de lui un vengeur. Aussi l'attention ne va-t-elle pas au sujet, mais à l'esprit du poème. Cet esprit est tout entier un

hymne en l'honneur de la Serbie, du Slavisme, de la Liberté. La Serbie, « mère de héros »...

> ...où s'élève l'hymne nouveau que la Slavie évoque
> sur la corde de la *gousla* guerrière.

Les vers aléardiens, mais plus mâles que ceux du poète des *Lettres à Marie,* secouèrent les Dalmates jusque dans leurs fibres intimes. Bientôt traduit en serbe, le petit poème a été réimprimé très souvent, la dernière fois, par Ferdinand Ongania, à l'occasion du mariage du prince de Naples, actuellement le roi Victor-Emmanuel III. Cette apothéose du Serbisme et du Slavisme partit également de Zara.

Le poète de la *Mère Slave* fonda, en 1859, un journal littéraire : *La Revue Dalmate,* ayant pour but de soutenir l'entente entre Italiens et Serbo-Croates et qui disparut au bout de neuf mois. Flammes éparses, tentatives isolées bientôt étouffées dans l'irrespirable milieu austro-dalmate, mais symptômes précieux, qui ruinent la légende de la virginité italienne de Zara. Bientôt après, ces symptômes allèrent se multipliant et atteignirent à la valeur d'une preuve.

1860-1870

La grande lutte constitutionnelle, inaugurée par la Charte d'octobre 1860, eut son début à Zara, siège du grand quartier-général du parti national slave, où figuraient Klaitch, Pulitch, Danilo et autres. *La Voce Dalmatica* (La Voix Dalmate) fut fondée en juin 1860. Les promoteurs du journal appartenaient aux deux partis *politiques* qui devinrent ensuite irréconciliables *(politiques* seulement, d'abord; *nationaux,* beaucoup plus tard). Avec le comte Cosme de Begna, Ferrari-Cupilli et Vincent Duplantchitch siégaient, dans la même rédaction, Michel Klaitch, Jean Danilo et Nicolas de Gradi, champions du nationalisme slave. Mais la concorde ne fut pas de longue durée. Dans la *Voix Dalmate* apparut un article concernant les registres hypothécaires, qui, selon l'auteur, auraient dû être tenus en langue italienne. Klaitch, dans le supplément serbo-croate de l'*Observateur Dalmate,* s'éleva contre cette prétention. La polémique avec la *Voce* devint aigüe. Mais, quand Schmerling arriva au pouvoir (après la Lettre-Patente de février 1861) Sundetchitch se démit de la fonction de rédacteur de la feuille supplémentaire *Glasnik (Le Messager)*; et *l'Observateur,* rompant avec la ligne de neutralité qu'il s'était imposée durant le ministère Goluchowski, commença une violente campagne contre l'annexion et contre les annexionnistes.

Ensuite, dans une série de réunions à Spalato, on décida la création du *Nazionale*. Le rédacteur en chef était Nodilo, que le conseil municipal de Zagreb, en témoignage de solidarité avec la politique nationale dalmate, nomma citoyen honoraire.

En même temps, à Zara, par suite de la sécession des nationalistes du *Casino nobile,* reste des temps vénitiens et où se rassemblaient les nobles et la haute bureaucratie de Zara, était fondée la *Narodna Citaonica (Cabinet national de lecture).* La *Citaonica* fut avant tout le symbole de la rédemption démocratique ; elle accueillait les Croates et les Serbes. Son premier comité de direction était ainsi composé : comte Manfred Borelli, docteur François Danilo, comte Dede Jankovitch, docteur Jean Medovitch et docteur Jean Antonietti. Le président était Fr. Danilo, qui, dans son discours d'inauguration, discours prononcé en italien, assigna à la *Citaonica* la tâche de dissiper la profonde hostilité existant entre la ville et la grande masse du peuple dalmate. La *Narodna Citaonica,* disait-il, aura pour mission de remédier à un mal si dangereux, en employant le baume de l'amour et de l'instruction ; de combler l'abîme créé par l'indolence et par la mauvaise volonté et, pour cela, de cultiver les rapports entre les diverses classes des enfants du même pays, en propageant surtout la connaissance de la langue nationale. »

Au *Teatro Nobile,* un bal rassembla plus de cinq cents personnes des deux sexes, qui applaudirent une danse monténégrine et un chœur national. La petite *Citaonica* eut, dès le début, 196 membres. Installée dans la *Calle del Sale,* elle recevait 50 journaux, serbo-croates, italiens, français, anglais, grecs, allemands.

En 1864, la nouvelle direction fêta solennellement le millénaire des deux saints frères apôtres, Cyrille et Méthode.

Ainsi commença une institution nationale zaratine qui, pendant les dix années suivantes, fut beaucoup plus qu'un cabinet de lecture : en réalité, le quartier-général du parti national slave. De là partaient les instructions pour les élections à la Diète et aux communes et, on peut l'affirmer, toute l'action patriotique, qui, en 1870, conduisit le parti à son premier triomphe.

Dès les premiers jours de la fondation de la *Citaonica,* le Gouvernement autrichien prit l'attitude la plus hostile envers ce nid de démocratie et de libéralisme. Pour atteindre l'association, il en persécuta d'abord les promoteurs principaux. Klaitch et Danilo, fonctionnaires de l'instruction publique, furent destitués. Cette mesure inique donna le signal de la lutte. Des citoyens de Zara organisèrent une souscription pour offrir une médaille d'or aux patriotes persécutés. Parmi les souscripteurs, nous trouvons

les noms de Joseph Armanini, de l'avocat Keller, de Jean Medovitch, de Pierre Paparella, du directeur de la *Voix Dalmate* Duplantchitch. Ceux-ci, plus tard, firent défection et passèrent dans le camp du parti autonomiste gouvernemental, ayant pour programme l'isolement de la Dalmatie, sous un régime viennois habillé à l'italienne.

En 1865, pour protester contre les injustices électorales, grâce auxquelles se maintenait une majorité qui était en opposition avec le caractère et les aspirations du peuple dalmate, la *Citaonica* s'abstint de prendre part aux fêtes organisées pour le jubilé du gouverneur baron Mamula. Le gouverneur déclara ouvertement la guerre à la *Citaonica*. Lapenna invita les fonctionnaires qui en faisaient partie à se retirer. Tous s'inclinèrent, sauf Antonietti, Gergurovitch, Boglitch, Danilo, Jean de Dominis, et Jean Nicolitch. Le journal officiel insulta l'association. Celle-ci lui fit un procès ; mais le journal fut acquitté.

La situation s'aggrava par suite du dissentiment entre l'Union libérale et le parti gouvernemental autonomiste. La lutte mit aux prises Lapenna et Bajamonti. Le parti slave soutenait ce dernier. A Zara, les libéraux étaient spécialement représentés par Pierre Abelitch, Président de la Chambre de Commerce, et par l'avocat Jacques Ghiglianovitch, qui pour ne pas exposer

la langue italienne à être expulsée de ces rivages soutenait avec énergie la cause de l'égalité des langues et de l'entente avec le parti slave. Aux élections communales, les *libéraux* et les *nationalistes* présentèrent la candidature de l'avocat Filippi contre le comte Begna, partisan de Lapenna. Begna fut reélu, mais avec les seules voix des fonctionnaires autrichiens. Sur 395 votants il y avait 303 fonctionnaires, qui, en bloc, votèrent pour le candidat de Lapenna. Des 92 votes apportés par les citoyens indépendants, le candidat libéral-national en recueillit 80 ; et Begna seulement *douze*. Déjà était ouverte l'ère des accusations de panslavisme. Le docteur Manger, de Spalato, ayant demandé son inscription sur la liste des avocats, se vit l'objet d'un refus ainsi motivé par Radman, président du Conseil de l'ordre des avocats de Spalato : « Manger est animé d'idées yougoslaves, très dangereuses pour l'existence de l'Etat ». Le Conseil de Zara voulut protester contre ces procédés de basse politique employés par le Conseil de Spalato ; et les autonomistes-libéraux Ghiglianovitch et Filippi signèrent la protestation.

En 1866, fut fondé le journal autonomiste *Il Dalmata* sous la direction de l'éminent publiciste Matcovitch, avec un programme slave. Au point de vue politique, il avait un programme négatif. *De même que nous combattons à outrance les idées des hommes, peu nombreux,*

qui font de l'Italie ou de l'Allemagne le centre de leurs aspirations ; de même, avec un égale inflexibilité, nous combattons les aveugles impatiences de ceux qui veulent l'annexion à la Croatie.

Cependant le journal se déclarait prêt à demander l'annexion, si l'intérêt patriotique devait un jour la réclamer.

Au sujet de la langue, il affirmait la nécessité de la langue italienne comme langue de culture ; mais il ajoutait qu'il s'efforcerait de répandre parmi la jeunesse la connaissance de la langue serbo-croate, qui, disait-il « nous est bien plus nécessaire ».

Il Dalmata resta fidèle à ce programme pendant bien des années. En 1871, Simon Ferrari-Cupilli, successeur de Matcovitch, publiait de nouveau le programme en italien et en serbo-croate et proclamait la nécessité « de la liberté des langues ». Matcovitch reprit sa collaboration au mois de novembre de la même année et, dans le journal, insista sur le devoir « de travailler au progrès de l'instruction populaire et à celui de la langue slave ».

Il Dalmata publiait aussi des feuilletons en langue serbo-croate. Arthur Colautti lui-même qui en prit la direction en 1872, conserva au journal la forme littéraire bilingue. C'est seulement en 1874, que Colautti, (à la suite d'un discours parlementaire prononcé par Klaitch)

fit allusion à une « nationalité italienne » en Dalmatie.

Mais alors, *Il Dalmata* ne se considérait pas non plus comme l'organe d'un « parti italien ». Il n'admettait qu'« un parti autonomiste ». Et en 1885, pendant une ardente lutte électorale pour le Parlement de Vienne, le chef incontesté de l'autonomie dalmate, Lapenna, protestait hautement contre l'insinuation que le parti de l'autonomie fût « un parti italien ». A ses paroles modérées, le président de la cour d'appel, Defacis, pendant les élections de 1885, répondait en qualifiant grossièrement « langue de la Scrovatie »[1] la langue de l'immense majorité du pays, langue exaltée par Tommaseo et respectée par les pères de l'autonomie, heureux de s'appeler Slavo-Dalmates et par le néfaste Lapenna lui-même.

Réunions de la *Cuisine des savants*. Dans des entretiens cordiaux se rencontraient Nicolas Pozza, patriote ragusain, le moine serbe orthodoxe Milas, Jean Vrancovitch, des îles dalmates, le professeur Boglitch, le ragusain Klaitch, Siméon Stermitch de Valcrociata, Afritch et Nicolas Katitch, l'artiste professeur Smiritch et l'avocat Ghiglianovitch, Rougier, Manzin, zaratins, qui tous, plus tard, passèrent dans le camp italien. A cette époque, ils étaient slaves. Leurs

[1] Langue du pays des truies.

aspirations étaient confuses, mais elles portaient l'empreinte franchement nationale slave. Les conversations avaient lieu en italien ; mais on pensait en slave. Il n'y avait pas de « noyaux » ni « d'infiltrations », ni de « dénationalisations » ; et tous étaient animés d'une commune haine contre le régime centraliste et bureaucratique. Mais ce régime finit par l'emporter sur les éléments autonomistes libéraux, dont la défection provoqua une déplorable scission. Ainsi fut aplanie la voie à la constitution du parti italien, voulu et protégé par le Gouvernement qui aimait à voir dans le mouvement national slave une action dont la Russie était complice.

En mars 1870, Zara fut sur le point d'être toute entière conquise à la cause slave ; et elle l'eût été certainement sans le terrorisme employé par le gouvernement autrichien.

Les élections communales eurent lieu en mars. La troisième circonscription, malgré une lutte acharnée qui, sur la place des Seigneurs, alla jusqu'aux voies de faits, élut les candidats slaves : l'avocat Siméon de Stermitch, le docteur Jean Medovitch, Pierre Antunovitch, Joseph de Lantana, le docteur François Danilo, Jean Glissitch, Joseph Borisi, le docteur Joseph Pastrovitch, Jacques Pivac, Robert de Lagarde, Théodore Jurkovitch et Antoine Vukitch.

Dans la deuxième circonscription le parti national soutint la candidature de cinq libé-

raux, parmi lesquels Pierre Abelitch et l'avocat Jacques Ghiglianovitch, celui-ci auteur d'un projet de chemin de fer entre la Dalmatie et la Croatie. Les libéraux furent élus.

Dans la première circonscription, la liste des autonomistes gouvernementaux ayant pour chef Lapenna avait réussi, grâce à l'intervention du Gouvernement.

Donc, à la date de 1870, le conseil communal de Zara était en partie composé de serbo-croates, nés dans la ville de Zara et membres d'excellentes familles. Si l'union libérale avait continué de fonctionner, la légende de Zara italienne se serait dissipée.

En 1870 encore, la Chambre de Commerce envoya à la Diète un Slave, le docteur Antoine Bersa ; et les communes rurales, les nationalistes slaves Joseph Antonietti et le docteur Joseph Pastrovitch.

Zara avait fourni un notable contingent à l'armée nationale, lorsque Sebenico et Spalato étaient encore tout entiers entre les mains du parti autonomiste.

La dissension si déplorable de 1873 entre la fraction libérale autonomiste et les Slaves et la fondation du *Zemljak*, organe gouvernemental, préparèrent le terrain pour la revanche de Lapenna. Et, en effet, aux élections communales de 1874, faites sous la terreur organisée par Lapenna, les Serbo-Croates perdirent la troisième circonscription ; dans la deuxième et

dans la première, ils étaient abandonés par les libéraux et s'abstinrent même de présenter leurs candidats.

Avec la fondation du journal *L'Avenir*, de Spalato, en 1875, la lutte devint ardente. *L'Avenir* avait lancé le premier cri de division : « La Dalmatie a deux nationalités très distinctes : l'italienne et la slave. » Et le député allemand Keller avait répété la formule dans le Parlement viennois.

Donc, de *1874-75* date la métamorphose du parti autonomiste en parti purement italien, pas dans sa totalité cependant.

Appliquée avec une inflexible persévérance, la maxime *Divide et Impera* avait remporté un triomphe signalé.

Mais en 1875, le mandat des notables imposés, vacant par la suite de la démission de Keller, revint aux Slaves. Le docteur Antonietti, candidat du parti national (avec lequel s'était réconciliée la petite fraction des *Zemljaci)* obtint 102 voix contre 52 recueillies par le candidat autonomiste Piperata. En 1875, eut lieu, au *Teatro Nobile,* une saison dramatique croate.

Les autonomistes de Zara étaient opposés à la campagne que faisait *L'Avenir*, de Spalato. Durant l'insurrection herzégovinienne et la guerre qui s'ensuivit en 1876, le comité garibaldien eut de très intimes rapports avec le comité national slave de Zara, siégeant à la *Citaonica.* Un illustre député italien, Robert Galli, direc-

teur du *Tempo,* de Venise, ensuite ministre du cabinet Crispi, était l'homme de confiance du comité national de Zara ; par son entremise, on se procurait des armes et des munitions ; et il recrutait des volontaires garibaldiens qu'il envoyait à Zara avec l'ordre de se présenter au comité national.

La désunion serbo-croate (1879) fut habilement exploitée par le parti italien.

Le germanisme s'infiltra à Zara ; et le *Dalmate,* qui l'avait salué avec joie, prévoyait en 1881 l'érection d'un gymnase allemand, duquel, disait-il, « on sent déjà l'urgent besoin. »

Très vive protestation des Nationalistes contre les méthodes administratives du Gouverneur Jovanovitch, et spécialement contre l'infiltration allemande en Dalmatie. La nomination de beaucoup d'Allemands introduits dans la lieutenance de Zara excita la verve satirique de Vrancovitch qui entreprit une brillante campagne dans le « National » *(Narodni List).* « Ainsi, disait-il, c'est la seconde fois que les Croisés font étape dans la cité ducale. La première fois, surgissant des navire dù nonagénaire Henri Dandolo, ils avaient, hérissés de fer, sauté sur nos glacis vainement défendus ; la seconde fois, ils descendent tranquillement d'un steamer du Lloyd triestin, parfumés, gantés et armés... de la feuille des salaires. La première fois, pour perpétuer le souvenir de leur passage, ils élevèrent la cathédrale de Sainte-Anasta-

sie ; la seconde, ils ont bâti la tour de Babel. »

Un exemple de palinodies politiques : Le docteur Jean Medovitch inaugura sa carrière comme membre actif du comité national serbo-croate et, en 1877, il fut candidat national pour le collège des notables imposés de Zara ; vers 1879, après le conflit serbo-croate, lui, Serbe de religion orthodoxe, il passa dans le camp serbe et se sépara de la Citaonica ; — il abandonna le camp serbe, se déclara italien-autonomiste et vota pour Lapenna. Son fils, Demetrius, élevé à Trieste, fait maintenant partie de l'état-major autonomiste italien de Zara ! Ainsi, Joseph Hoberth et le docteur Antoine Bottura.

Lors des élections de 1885, pour la Diète provinciale, la lutte la plus violente eut lieu dans le collège des *notables* imposés. Candidat autonomiste Lapenna ; candidat nationaliste Manfred Borelli. Les Serbes votèrent en partie pour Lapenna. Le comité autonomiste mobilisa la populace de Zara. Celle-ci, renforcée par les Albanais de Borgo Erizzo, assiégea le local où se tenait la commission électorale et, par des hurlements, des sifflets et des menaces de coups, voulut interdire l'entrée aux électeurs nationalistes. L'opération électorale se prolongea depuis 9 heures du matin jusqu'à minuit. Malgré l'agitation effrénée et la mobilisation de l'appareil bureaucratique, le comte Borelli fut élu.

Institutions slaves élevés à Zara avec l'actif concours de la fraction bourgeoise nationale :

Ecole populaire croate ; Société pour les étudiants pauvres croates et serbes ; Société de gymnastique (Hrvatski Sokol) fondée en 1885 avec 200 membres, Société agricole. En 1895, ouvert un gymnase où l'enseignement est donné en langue croate.

Néanmoins, Zara reste encore réfractaire à l'idée nationale, unique en ce genre parmi les villes de la province ; et la municipalité continue de représenter les principes de l'autonomie et du nationalisme italien.

Causes : l'injuste application de la loi électorale, par le fait, en grande partie, du gouvernement autrichien. Celui-ci, conservait à Zara la constitution italienne pour rappeler toujours à la Dalmatie slave qu'il pouvait, quand lui semblerait bon, soulever la question de l'autonomie italienne dans le cas où les Slaves feraient à Vienne une politique trop radicale et trop yougoslave. (C'est le pendant de la Question romaine, dont Bismarck s'est servi comme d'un épouvantail pour persuader l'Italie d'entrer dans l'alliance des Empires centraux). En même temps, l'Autriche obtenait ces résultats : 1. le moyen d'avoir, dans la capitale de la Province, un docile instrument pour empêcher les démonstrations slavophiles et annexionistes de se produire au siège même du Gouvernement ; 2. le moyen de caresser l'irrédentisme italien, afin que celui-ci ne créât point trop d'embarras à son Gouvernement et

que l'Italie eût une petite satisfaction morale pour tant de sacrifices d'amour-propre qu'il lui fallait offrir en hocolauste à la politique orientale de l'Autriche.

Grave responsabilité, aussi, imputable au parti croate de Zara, qui, pour des raisons d'opportunisme provincial, céda au Gouvernement sur la question de Zara, en retour d'autres avantages économiques plus ou moins réels.

Pour terminer ce rapide exposé des vissicitudes politiques de Zara, nous dirons que c'est à l'Autriche seule que les Italiens-Dalmates doivent de n'avoir pas complètement disparu de la scène politique de la Province. Si, en effet, l'Autriche avait introduit le suffrage universel pour les élections à la Diète ; si elle avait dissous le conseil communal de Zara et honnêtement appliqué la loi pour les élections, devoir qu'elle sacrifia à des arrière-pensées politiques, on ne parlerait plus aujourd'hui des Italiens-Dalmates ; et l'audace de plusieurs d'entre eux aurait été obligée d'émigrer des bords dalmates pour chercher ailleurs une plate-forme à leur activité inconsidérée.

Nous sommes à même de reproduire le programme électoral du comité national slave de Zara, datant du 15 Mars 1861 et concernant les élections législatives à la Diète du Royaume de Dalmatie. Ce document atteste la vitalité, la tranquille conscience et la dignité du parti national dans la capitale dalmate, jusqu'à l'ou-

verture de l'ère constitutionnelle autrichienne. La proclamation était rédigée en deux langues. En voici le texte :

Aux électeurs de la ville
et de la circonscription électorale de Zara !

« Citoyens, électeurs !

« Sa Majesté I. R. A. a notifié sa volonté souveraine, que la prochaine Diète Dalmate, pour laquelle vous êtes appelés à élire les députés, s'occupe avant tout du choix des délégués qui auront à régler les rapports de droit public du royaume de Dalmatie avec les royaumes de Croatie et de Slavonie. De la fixation de ces rapports dans un sens qui nous rapproche davantage de nos frères slaves dépendent de très importants intérêts nationaux et privés ; et c'est pourquoi nous vous invitons à vous en préoccuper d'une manière spéciale dans l'élection des hommes à qui vous accorderez votre confiance.

« Le développement des libres institutions nationales dont a joui dans le passé le peuple dalmate quand il était grand et glorieux et qui doivent être modifiées selon l'esprit de progrès du siècle présent, voilà à quoi doit aspirer tout homme qui désire le bien de la génération actuelle et des générations futures. Mais comme le cours des temps a établi des intérêts privés qui auraient peut-être à souffrir dans ce développement de l'intérêt universel, la préoccu-

pation des hommes à qui vous donnerez vos suffrages doit être de s'appliquer à concilier ces intérêts de manière que le bien de tous soit obtenu par le moins d'inconvénients possible pour chacun.

« Nos institutions nationales ont pour base l'autonomie de la commune, Cette autonomie fut la force de nos aïeux et nous lui devons beaucoup de monuments de sagesse et de richesse. Elle fut le bien grâce auquel les habitants de la ville et ceux de la campagne formaient un seul peuple. Pour reconquérir cette force et pour raffermir ce lien, il est nécessaire de remettre ces institutions en vigueur et d'appeler à la vie civile le peuple tout entier. On n'y peut parvenir que par l'usage de la langue nationale.

« Mais l'introduction de cette langue dans la vie publique doit nécessairement se faire avec une lenteur graduée, afin que les citoyens qui, pour les besoins de la vie, emploient la langue italienne, ne risquent pas de perdre ce qu'ils ont acquis et ce qu'ils possèdent au prix de leur travail et de leurs fatigues. D'ailleurs, la langue italienne devra toujours être cultivée comme un moyen de relations intellectuelles avec un peuple dont la civilisation est supérieure à la nôtre, chez lequel jusqu'ici nous avons puisé en abondance et d'où notre art et notre littérature ont tiré tant d'éclat et d'honneur.

« Les institutions judiciaires et les lois civiles sur lesquelles, depuis un demi-siècle, sont

établis les rapports réciproques entre citoyens ne doivent pas être changées, excepté dans la mesure d'une réforme judicieuse propre à les améliorer ; elles ne s'opposent pas à ce que nous vivions d'une vie plus puissante, plus en rapport avec l'esprit de la nation à laquelle appartient notre peuple ; elles ont aussi pour but de faire participer à cet esprit tous les Dalmates indistinctement, quelles que soient leur naissance et leur situation.

« Eveiller à la vie nationale le peuple tout ensemble, c'est la seule manière de faire l'éducation des citoyens, de les délivrer de l'esclavage de l'ignorance, source des malheurs et des crimes. Alors l'agriculture, cet art pratiqué par la plus grande partie des Dalmates, l'art nourricier universel, mais qui nourrit surtout les propriétaires et les cultivateurs, pourra, d'un commun accord, être efficacement favorisé.

« La prospérité de l'art agricole donnera la vie aux arts qui sont ses frères ; et l'on verra la prostration actuelle céder devant l'activité d'un peuple libre, appliqué à l'industrie et au commerce des nations, génie des sociétés modernes.

« La marine dalmate, qui, par la solidité de ses navires et par la vaillance de ses équipages, est la première de la Méditerranée et qui, nulle part ailleurs, n'est la seconde dans l'ample développement des relations nationales avec des peuples frères, trouvera chez elle le

travail et le profit qu'elle est aujourd'hui contrainte d'aller chercher à l'étranger.

« Zara, cette antique et glorieuse capitale d'une province de 400.000 habitants, deviendra une des deux capitales d'un peuple de deux millions d'habitants, unis par le lien d'une même langue, d'une égale liberté, d'antiques souvenirs et de communes épreuves.

« A Zara personne ne pourra dénier le droit de devenir le centre des magistratures juridiques des trois royaumes unis, elle qui se trouve à la tête d'une province où est inébranlablement enracinée la législation moderne interprétée par de savants jurisconsultes et par des magistrats intègres. Personne, non plus, ne pourra transporter ailleurs le dépôt des intérêts qui sont communs aux habitants de la côte orientale adriatique.

« *Citoyens électeurs !*

« Tels sont les sentiments et les opinions du Comité choisi par une partie d'entre vous pour faciliter l'élection des députés qui doivent être vos représentants à la prochaine Diète. Ces sentiments et ces opinions, le Comité les adopte comme la règle qui doit diriger les hommes qui recueilleront vos suffrages. Considérez-les attentivement. Celui qui saura les soutenir avec franchise et avec courage saura discuter n'importe quel sujet concernant le bien et la pros-

périté de la Dalmatie. Que l'amour de la Dalmatie vous inspire ; et que la confiance dans son avenir vous dicte vos décisions !

« Zara, le 15 mars 1861.

Le Comité électoral national :

ANTUNOVITCH, Pierre. — BRATTANITCH. — Comte Joseph BORISI. — Dr Michel CLAITCH. — Dr François DANILO. — DE GRISOGONO. — Dr Siméon BORTOLAZZI. — Théodore JURCOVITCH. — Dr Jean MEDOVITCH. — Dr François NACHITCH. — Dr Joseph PASTROVITCH. — Dr Théodore PETRANOVITCH. — Av. Demetrius STIPCEVITCH. — Jean VRANCOVITCH. — Marc VECERALO. — Cyrille ZEZEGL, prêtre.

APPENDICE V

LA LITURGIE SLAVE EN DALMATIE

Tout le monde sait que les deux frères Constantin, en religion Cyrille et Méthode, nés à Thessalonique (Salonique) au IXe siècle, ont été les auteurs d'une grande révolution dans l'Eglise romaine et dans le monde slave.

L'évangélisation des Slaves moraviens et pannoniens, la création pour la langue slave d'un alphabet qu'elle ne possédait pas encore, la traduction de la Bible en slave et finalement la célébration de la lithurgie en langue slave — autorisée par les papes Adrien II (867-872) et Jean VIII (872-882) — ce sont les étapes du grand mouvement chrétien slave. L'histoire a placé les auteurs de ce mouvement, Cyrille (+ 869) et Méthode (+ 885) au rang des plus grands apôtres de la Chrétienté.

Les Slaves ont toujours fait bande à part dans la grande famille chrétienne. Heureusement pour leur existence nationale. Derniers venus dans un monde déjà vieux et presque entièrement façonné par les Gréco-Latins et par les Germains, le culte jaloux de la langue dans l'Eglise les sauva de l'anéantissement national, quoiqu'il ne put les sauver de la servitude politique.

Mais d'après les déboires de leur orageuse carrière politique, on peut juger de la puissance de l'instrument de conservation nationale que fut l'œuvre gigantesque de Cyrille et Méthode. Sans elle, le Slavisme aurait probablement été étouffé dans l'étau germano-latin.

Dans aucun pays slave d'obédience latine, la langue liturgique slave ne fut accueillie avec autant d'enthousiasme comme en Dalmatie. Certes, le clergé latin s'opposa dans les villes dalmates à l'usage de la langue liturgique slave et on le comprend. Mais cette résistance ne put avoir raison de l'attachement de la population et du bas clergé à la langue des ancêtres. Si cette population avait été latine, elle n'aurait assurément ni souffert, ni lutté pour l'usage d'une langue qui pour l'oreille latine est un mystère et un défi.

Dès le pontificat de Jean X (914-928) le mouvement liturgique slave prit en Dalmatie des allures de révolte contre l'autorité de Rome. Jean X s'en émut et, dans une lettre adressée à l'archevêque de Spalato Jean III, il la défendit. Cette prohibition fut renouvelée par le même pape dans une lettre au Duc des Croates Tomislav et à Michel, Prince du Zahoumlie serbe (l'Herzégovine actuelle).

Ce fut le point de départ d'une lutte violente entre le clergé latin et le clergé slave. Nous en avons retracé les phases principales (V. Introduction historique) et nous n'y reviendrons

plus. Malgré les prohibitions et les résultats négatifs des Conciles de Spalato (prohibitions et résultats qui exercèrent une certaine influence à Raguse et à Cattaro, surtout à cause de la rivalité entre le métropolitain de Spalato et celui de Raguse) la langue paléoslave — en caractères *glagolites* qui sont plus anciens que les *cyrilliques* — se répandit dans tous les diocèses et poussa de profondes racines en Dalmatie. Animé par le souvenir des luttes du grand évêque Grégoire de Nona, le bas clergé refusa de célébrer la messe en latin, surtout dans les diocèses de Zara (où en 1177, le Pape Alexandre III fut solennellement reçu par le peuple et par le clergé « slavicis cum cantibus ») et de Spalato. L'usage de la liturgie slave s'est conservé dans les diocèses de Segn (Croatie), de Veglia, de Zara et de Spalato (les deux tiers de la Dalmatie) et, phénomène bien caractéristique, précisément sur les territoires soumis à l'influence vénitienne !

Au XVIIme siècle, les souverains pontifes *approuvèrent les missels glagolitiques pour la Dalmatie.* (Constitution du Pape Urbain VIII du 29 avril 1631). Cette première autorisation fut suivie des autorisations suivantes : Constitution du Pape Innocent X du 22 février 1648 pour le bréviaire glagolitique, corrigé par l'archevêque croate Raphaël Levakovitch qui, à cet effet se rendit en Russie ; Constitution de Benoît XIV du 15 Août 1754 ; Constitution « Su-

prema Potestas » de Pie VI du 11 mars 1791.

Quelques évêques autonomistes italianisants en Dalmatie dans les années 1860-1889, ont voulu voir dans les constitutions des papes, un simple « toleranda est » (ce qui, d'ailleurs, ne changerait rien au fait de la volonté presque unanime du clergé et du peuple dalmate, de conserver et de défendre le privilège accordé par le grand pape protecteur des Slaves Jean VIII (+ 882). Mais en réalité, la lettre apostolique d'Urbain VIII « Ecclesia Catholica » accordait pleine et entière faculté aux prêtres de dire la messe en langue latine *ou en langue slave.* Le pape ajoutait « que chaque prêtre devait être à même de se servir du missel latin ou du missel slave d'après l'usage en vigueur. »

On continua à dire la messe slave jusqu'à nos jours. Le gouvernement vénitien ne s'y opposa jamais. Jusqu'aux phases critiques de la Question d'Orient, le gouvernement autrichien ne s'y opposa pas non plus.

En 1857, donc en plein marasme national, il y avait dans le seul diocèse de Spalato (qui d'archi-épiscopal devint épiscopal aux termes de la Bulle « Locus beati Petri » de 1824), 61 curés glagolites et 98 prêtres glagolites employés dans les paroisses comme vicaires ou en qualité de prêtres auxiliaires.

Mais depuis 1860, le gouvernement autrichien changea d'attitude et mit des entraves aux études paléoslaves. Il intervint à Berne

contre l'élargissement du privilège et le nombre des prêtres glogolites tomba en 1889 dans le diocèse de Spalato de 98 à 62. Cependant, en 1890, à Traù (cette soi-disant citadelle de l'italianité !) la messe de midi se disait en slave. Mgr Calogerà, évêque de Spalato, protégea la liturgie slave à l'instar des célèbres archevêques et évêques slaves du XVIIIe siècle, Mgrs Kozicich (Spalato), Begna (Zara), Bizza (Spalato), Zmaïevitch (Zara), et Karaman (Spalato). Le séminaire d'Almissa (Omisch) fondé par l'archevêque de Spalato Bizza (1746-1756) et la faculté théologique de Zara, fondée par l'archevêque Zmaïevitch (1713-1745), étaient slaves et on y enseignait — et on y enseigne toujours — la langue liturgique paléoslave.

Parallèlement avec cette liturgie existait et se développait l'usage de la langue vulgaire serbo-croate dans les villes et dans les campagnes pour toutes les cérémonies en dehors de la messe (Baptêmes, Confirmations, Mariages, Enterrements, Saluts, etc.)

Cependant, aux messes latines, on a chanté et on chante toujours dans toutes les églises dalmates l'*Epître* et l'*Evangile* en serbo-croate.

Ce fait capital, qui rend un témoignage éloquent aux sentiments slaves de la population dalmate, fut reconnu à la séance de la Diète de Dalmatie du 17 juillet 1887 par l'archevêque de Zara, Mgr Maupas (d'origine française) qui,

en politique, était « autonomiste » donc adversaire du parti national serbo-croate.

« Messieurs les députés connaissent bien la Province — dit-il — et ils savent qu'en toutes les églises des campagnes et des villes, le peuple chante en slave. A toutes les fonctions religieuses, la messe exceptée, où la langue vulgaire n'est pas admise, tous les chants sont slaves et même pendant la messe, le peuple, en réalité, répond en slave. »

En 1889, le gouvernement autrichien, soutenu, comme toujours, par le parti italianisant, prit résolument position contre la liturgie slave. Déjà il s'était opposé au Concordat monténégrin (1887) ainsi qu'à l'introduction de la liturgie slave dans le diocèse d'Antivari.

Dans cette opposition, dûe surtout à la circonstance que les missels pour le Monténégro avaient été imprimés à Rome, non pas en *glagolite,* mais en *cyrillien* — qui est l'écriture usitée aussi dans l'Eglise russe et serbe-orthodoxe — le gouvernement de Vienne s'était rencontré avec le gouvernement russe qui s'opposait au Concordat pour une toute autre raison. L'Autriche craignait une plus intime alliance des catholiques du Monténégro avec les Serbes et les Croates de Dalmatie et de Bosnie (grâce à l'appui du parti radical croate, on avait fomenté une agitation dans le diocèse d'Antivari pour que les catholiques se décla-

rassent « croates ») et il craignait aussi l'introduction de l'écriture cyrillienne en Dalmatie ; la Russie de peur d'une propagande catholique parmi les orthodoxes moyennant le véhicule de la même langue, et des mêmes caractères. Heureusement, Mgr Strossmayer, soutenu par le cardinal Bartolini, aidé par le père barnabite Tondini de'Quarenghi et par l'épiscopat croate tout entier, eut gain de cause et le Concordat fut conclu.

A la même époque, la Diète dalmate vota une résolution (17 juillet 1887) pour obtenir du St-Siège l'introduction de la liturgie slave-glagolite dans tous les diocèses de Dalmatie. Encouragé par l'encyclique slavophile de Léon XIII « Grande Munus » (30 Septembre 1880), le Comité exécutif de la Diète rédigea sur cette question, un mémorandum, qui fut transmis par le gouvernement de Vienne à l'épiscopat dalmate *ad referendum*. Les évêques de Cattaro, de Raguse, de Spalato et des Iles (Lesina, Brazza, Lissa) se prononcèrent favorablement. L'évêque de Sebenico se déclara contraire. L'archevêque de Zara se réserva.

Là-dessus, le comte Kalnoky, ministre des affaires étrangères, informa le nonce, Mgr Galimberti du résultat de l'enquête, par une note « très confidentielle », du 13 décembre 1889, dans laquelle il suggérait au nonce de conseiller au pape « de ne pas faire revivre à l'intérieur de la Monarchie ou à l'Etranger, une institution

qui, appropriée à d'autres temps ne correspond plus aux circonstances actuelles ».

Léon XIII ne fit pas état des suggestions autrichiennes. Il n'élargit pas l'usage de la liturgie slave mais, ainsi que son successeur Pie X, il approuva les diocèses de Sign, de Veglia, de Zara et de Spalato et, en général, partout où il était prouvé que l'usage était resté en vigueur au cours des dernières 30 années. Le mouvement pour l'usage général de la langue slave dans l'Eglise dalmate est très fort, surtout dans le diocèse de Spalato où le clergé est presque complètement acquis à la slavisation du culte.

Ce qui précède prouve : I° le caractère slave de la population dalmate ;
2° la persistance des liens du peuple dalmate avec le slavisme balkanique malgré l'énorme pression exercée par le clergé latin aux siècles passés ; finalement
3° l'opposition systématique du gouvernement autrichien, ce qui est une des innombrables preuves de l'hostilité irréductible de l'Autriche à l'endroit de toute manifestation de l'idée slave, contrairement à ce qu'on a affirmé dans le camp ennemi et des détracteurs du slavisme dalmate.

APPENDICE VI

AUX SLAVES

Tchèques, Illyriens, Ruthènes et Bulgares

PEUPLES SLAVES !

Même avant que le Christ eût apporté sur la terre la religion de l'amour et du sacrifice, vous aviez un profond sentiment de fraternité : et la forme originaire de votre gouvernement en portait l'empreinte.

Aujourd'hui, après avoir passé de longs siècles sans vous connaître les uns les autres, vous voilà, réveillés, réunis pour la première assemblée nationale à Prague ; et votre première parole a été une parole de fraternité. Sur la poitrine de vos jeunes guerriers se déploie la devise : — Pour le Slavisme et pour la liberté — Et c'est au nom de ces sentiments, de ces droits sacrés de nationalité et de liberté que nous vous exprimons, Slaves, notre affection et que nous vous invitons à contracter une alliance qui nous procurera, à vous et à nous, la prospérité civile et politique.

Nous n'hésitons pas à vous parler d'alliance et de paix depuis que nous savons que vous êtes sur le point de traiter avec la Hongrie et

de rompre avec l'Autriche, que nous combattrons jusqu'au bout, puisqu'elle rend impossible toute transaction.

En défendant nos droits sur notre sol, nous combattons aussi pour votre cause, ô peuples slaves.

Nous réclamons de vous un appui moral parce que vous aussi vous avez à recouvrer l'indépendance, la nationalité et la liberté. Nous vous demandons, en outre, un appui matériel, parce que, dans votre lutte contre l'Autriche, vous ne pouvez triompher qu'à deux conditions : — d'abord, que l'Autriche s'affaiblisse en se séparant des nationalités étrangères enfermées sur son territoire ; — ensuite, que votre nationalité soit, au point de vue géographique, fortement centralisée. Pour l'une et l'autre raison, la victoire de l'Autriche en Italie ne profitera qu'à l'Autriche et non pas à vous.

Notre voisinage, les traditions du passé, les intérêts du présent et de l'avenir nous imposent, ô Slaves, le devoir de contracter une étroite alliance. A l'Est, au Nord, à l'Ouest, vous êtes entourés de vos ennemis éternels ; vous ne pouvez vous appuyer que d'un seul côté, du côté de l'Italie.

Depuis quatorze siècles, il n'y a pas eu de guerre entre nous — Raguse, l'Athènes de l'Illyrie, était autrefois l'aimable et noble expression de la civilisation italo-slave.

Beaucoup plus encore, les intérêts actuels ré-

clament notre rapprochement. L'Italie, indépendante et forte, votre voisine par sa situation naturelle, protégerait vos efforts faits en vue de reconquérir l'indépendance et la liberté et de conjurer les périls qui menaceraient l'une ou l'autre. En outre, elle serait l'unique intermédiaire entre vous et la France. Ressuscités ensemble par le principe de nationalité, nous n'aurions pas lieu de craindre de voir la discorde engendrée entre nous par le fait que les deux nations auraient pour limites les limites des deux territoires. Les Slaves et les Italiens qui vivent pleinement d'accord dans l'Istrie et dans la Dalmatie vous donnent l'exemple de deux peuples amis, tels que nous serions dans l'avenir, tels que nous nous proposons d'être désormais. La mer Adriatique, que vous appelez la mer d'azur et dont nous, Italiens et Slaves, nous sommes les maîtres parce que c'est nous principalement qui nous en servons, nous représente le développement de notre industrie et de notre commerce ; et celui-ci ne sera pas entravé par des barrières de douane.

Considérez, ô Slaves, que, sans l'Italie indépendante et forte, vous ne pouvez pas, non plus être indépendants et forts : l'Italie est intéressée à votre victoire en Autriche et à votre fraternelle entente avec les Magyars et les Roumains.

Non-seulement parmi les Polonais, dont la sympathie pour la cause italienne nous est garantie par des preuves incontestables, mais aus-

si parmi les autres familles slaves de l'Autriche, se trouvent en grand nombre des esprits éclairés, qui comprennent les avantages que l'alliance nous procurerait à vous et à nous. Nous leur faisons particulièrement appel.

Dites-nous, de bonne foi, ce que vous avez retiré de cette liberté que l'Autriche vous a octroyée mensongèrement et à laquelle vous aspirez avec tant d'ardeur ! Moins esclaves qu'autrefois, vous approuvez par votre silence les crimes de l'Autriche envers l'Italie. De ce silence, l'Autriche profite en disant aux Cours étrangères : Mes peuples sont libres ; ils discutent et ils établissent eux-mêmes leurs lois ; et cependant, ni les Bohèmes, ni les Illyriens ne protestent contre la guerre d'Italie. N'est-ce pas là une preuve que les Slaves eux-mêmes ne reconnaissent pas les droits que s'attribuent les Italiens ?

Ainsi, Slaves, vous faites cause commune avec l'Autriche et avec la Russie, laquelle est l'appui de l'Autriche dans la guerre italienne. Car l'autocrate sait bien que, si l'Autriche n'avait plus les cinq millions d'Italiens, vous Slaves, vous vous accorderiez avec les Magyars et avec les Roumains, vous le vaincriez et vous seriez indépendants et libres, ce qu'il ne veut pas que vous soyez. Vous faites cause commune avec les ennemis du droit de nationalité et de liberté. Alors, comment pourriez-vous prétendre à recouvrer votre liberté ?

Un tel état de choses ne saurait se prolonger. Même les hommes les moins éclairés parmi vous devront s'apercevoir que l'Autriche trahit votre race ; que la nationalité d'un peuple ne consiste pas seulement à pouvoir parler sa langue maternelle, mais encore à posséder la complète indépendance vers laquelle, nous, Italiens, nous aspirons et qui seule vous donnera satisfaction.

Et puisque vous, Slaves, vous désirez vous entendre avec les Magyars, et vous séparer de l'Autriche, nous vous tendons une main fraternelle. Serrez-là ; et, à la place d'une Autriche traîtresse vous aurez maintenant quinze millions d'Italiens, alliés, amis et frères ; et plus tard, toute l'Italie. Donc, unissons-nous ; et ne recherchez pas la protection des Allemands et des Russes. Unissez-vous à nous. Nos forces unies suffiront à constituer notre nationalité.

Le Bureau provisoire :

Lorenzo VALERIO, *président.* — LEONE, professeur, *vice-président.* — Giorgio PALLAVICINI, *vice-président.* — Paolo BELGIOJOSO, *secrétaire.*

(Publié dans le n° 26, du Journal *L'Italia nuova.* Venise, 19 Mars 1849 — Bibliothèque de Saint-Marc. — 763 journaux, n° 1848-49-55962, page 102-103.)

STATUTS

de la

Société Centrale de Turin pour l'alliance Italo-Slave

Article I. — La Société centrale a son siège à Turin. Elle s'engage à organiser des sociétés filiales, dans les autres chefs-lieux des provinces italiennes.

Article II. — Les Italiens et les non-Italiens peuvent faire partie de la Société.

Art. III. — Les membres de la Société s'engagent de travailler au but qu'elle se propose.

Art. IV. — Le but de la Société est d'entretenir l'amour fraternel et actif entre les Italiens et les Slaves pour l'indépendance et la prospérité de ces deux nations, et en vue de nouer entre les Slaves et les Magyars les mêmes amicales relations qui existent entre Magyars et Italiens et entre ces deux nations et la Pologne. La Société prendra les initiatives nécessaires pour que les Moldo-Valaques, qui ont des origines communes avec les peuples italiens et des intérêts communs avec les Slaves et les Magyars concourent à l'œuvre commune.

Art. V. — Personne ne peut faire partie de la Société sans avoir été présenté par une demande écrite, signée de deux sociétaires et admis par la société en séance ordinaire.

Art. VI. — On pourra agréger à la société des membres honoraires, qui devront être nommés par elle dans ses séances ordinaires.

Art. VII. — La direction de la Société se compose d'un Président, de deux Vice-Présidents, d'un Secrétaire et de deux Vice-Secrétaires, tous nommés par les membres de la Société à la majorité des voix. La durée de leurs fonctions est de six mois.

Art. VIII. — Le Président, les Vice-Présidents, le Secrétaire et les Vice-Secrétaires doivent être Italiens.

Art. IX. — Le Président choisira parmi les Sociétaires un Trésorier de la Société.

Art. X. — Les Sociétés filiales auront un Directeur et un Secrétaire, qui devront aussi être Italiens.

Art. XI. — La Direction de la Société Centrale et la Direction des filiales auront entre elles une correspondance fréquente et se tiendront réciproquement au courant des opérations de la Société.

Art. XII. — La Société aura aussi des relations avec d'autres sociétés qui se seraient formées ou qui seraient en voie de se former entre les Slaves pour le même but.

Art. XIII. — La Société tiendra sa séance ordinaire une fois tous les quinze jours. Des séances extraordinaires auront lieu quand le Président le jugera opportun.

Art. XIV. — A mesure que se développeront ses ressources pécuniaires, la Société s'occupera de faire imprimer à ses frais et de faciliter la publication des œuvres scientifiques ou littéraires de langue slave comme de langue italienne qu'elle jugera utile à son but.

Art. XV. — Les fonds de la Société sont constitués par un droit d'entrée de cinq francs obligatoire pour tout sociétaire et par une contribution, payée d'avance, de cinq francs pour les trois premiers mois et qui, successivement, en séance générale des associés, sera fixée de trimestre en trimestre, selon les besoins de la Société.

Art. XVI. — La Société publiera un journal Slave-Italien, qui paraîtra au moins tous les quinze jours et qui sera intitulé *Journal de l'Alliance Italo-Slave.*

Art. XVII. — Le présent règlement pourra être modifié dans les séances ultérieures de la Société.

(Publié dans le journal quotidien l'*Italie nouvelle,* à Venise, No 27, à la date du 20 Mars 1849) Bibliothèque de Saint-Marc. 763. Journaux n[os] 1848-1849-55962).

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS

Adrien II, 355.
Alberti, 25, 37.
Albert d'Autriche, XCIV.
Alexis Ier Comnène, LVI, LXIII.
Alexandre II, XLV.
Alexandre III, 357.
Alexandre Karageorgevitch, 74.
Alexandre Ier de Serbie, 212.
André Ier de Hongrie, LXXIII.
André II, LXXXI.
André III, LXXVII.
André de Zahoumlie, LXXVI.
Antonietti, 344.
Arcadius, XXXVII.
Auguste, XXXII.
Aurélien, XXXIV.

Badoer da Spinale, LVII.
Bajamonti, 97-103.
Balbo, 294.
Ban, 332.
Barakovitch, 12.
Barzilaï, 178.
Basile, XLVII.
Begna, 340.
Begovitch, 9.
Béla Ier de Hongrie, LXXI.
Béla II, LXXII, LXXIV.
Béla IV, LXXV, CII.
Belgiojoso, 306.
Benoît XIV, 357.
Bianchi, 235, 236.
Bianchini, 192.
Bissolati, 286.
Bizza, 359.
Blaskovitch, 37.
Boniface VIII, LXXVII.
Bonomi, 132.
Borelli, François, 95, 138.
Borelli, Manfred, 347.
Botitch, 9.
Branimir, XLIII.
Briand, 266.
Bruère-Desrivaux, 25.
Brunelli, 10.
Budmani, 9.
Bukovaz, 8.
Buzolitch, 9.

Calogerà, 359.
Cambj, 25.
Candiano Pierre, XLVI.
Car, 9.
Carus, XXXIV.
Carpaccio, 21.
Cavagnini, 25.
Cavour, XIII, 77-81.
Cerva, XXXV.
Charles-Martel, LXXVII.
Charles-Robert, LXXVII.
Charles IV, LXXXV.
Charles VI, LXI.
Churchill (Winston), 265.
Cicca, LXVII.
Cindro, 37.

Cippico Jean, 9.
Cippico Lelio, 37.
Claude II, XXXIV.
Colautti, 107, 341.
Columna, LI.
Comnène Emmanuel, LXXI-LXXII.
Comnène Jean, LXIII.
Contarini Domenico, LIV.
Corradini, 303.
Correnti, 131.
Costi, 165.
Cvijitch, 217.
Cyrille et Méthode, 355.

Dandolo Enrico, LXXIII.
Dandolo Vincenzo, CVII.
Danilo, 166.
Dante, 65, 107, 207.
Derby, 298.
De Rubertis, 65.
Deschanel, 266.
Descovitch, 8.
Devitch, 65.
Diedo Angelo, 6.
Dimitrovitch, 66, 67.
Dioclétien, XXXIV.
Domagoj, XLIII.
Druzak, XLII.
Duknovitch (Giovanni Dalmata), 21.
Dumaneo, 18.

Errera, XXII.
Etienne Drzislav, XLIX, LI.
Etienne Ier de Serbie, LXXXI.
Etienne Ourosch II, LXXXI.
Etienne Ourosch III, LXXXII.
Etienne Ourosch IV (Douchan), LXXXIII-LXXXVII.
Etienne II de Bosnie, LXXXVII.
Etienne Tvrtko II, XCI.
Etienne Ier de Croatie, LIV.
Etienne III, LXXI.
Evans, 170.

Falier Ordelafo, LXX, LXXI.
Falier Stornato, LVII.
Falier Vitale, LVI.
Fanfogna, 7.
Ferdinand II de Médicis, 6.
Ferrari-Cupilli G., 17.
Ferrari-Cupilli S., 107, 341.
Fichert, 334.
Filippi, 104, 123.
Fosco, 4.
Foscolo Léonard, CV, 7.
François-Joseph Ier, 87, 125, 154, 168.
Frangipani (Frankopan), XCIX.
Fustel de Coulanges, 268, 298.

Gaj, 47, 48.
Galli, 213.
Galvani, 144.
Garagnin, CVII.
Gayda, 175.
Germanicus, XXXII.
Ghiglianovitch Jacques, 104.
Giorgi Ignace, 16.
Giorgi Marino, 151.
Giskra, 119.
Gladstone, 298.
Glovitch (Clovio), 21.
Gojkovitch, 20.
Gojnikovitch Pierre, XLVIII.
Golouchowski, 87.
Gospodnetich (de Dominis), XCIII.
Goundoulitch Marino, 6.
Goundoulitch Jean, 16, 212.
Gradi, 336.
Grégoire VII, LIV.
Grégoire de Nona, XLV, LXXXI.
Grey Edward Sir, 265.

Grubissitch, 332.
Guerrazzi, 205.

Hasner, 119.
Hektorovitch, 13.
Honorius (Empereur), XXXVII.
Honorius III (Pape), LXXXI.
Hreglianovitch, CVII.
Hrvoje, XCII.

Innocent III, LXXIII.
Innocent VI, LXXXV.
Innocent X, 357.
Ivanissevitch, 13.
Ivicevitch, 154, 328, 329.

Jean VIII, XLIII, 355.
Jean X, XLIX, 356.
Jellatchitch, 72, 74, 75, 80.

Kalnoky, 361.
Kanavelitch, 13.
Karageorge, 217, 221.
Karaman, 359.
Karnarutitch, 13.
Katalinitch, 9.
Katchitch (famille), LXXIV.
Katchitch André, 13, 16.
Kazali, 9, 334.
Kaznatchitch, 66.
Keller, 142, 345.
Klaitch, 101, 103, 142, 154, 156, 169, 192, 338.
Kohanowski, 60, 67.

Kollar, 65, 66, 67.
Koloman, LVII-LIX, LXIII-LXIV.
Korolija, 9.
Kossuth, 72.
Kotromanitch Etienne, LXXIX.
Kozitchitch, 359.
Kresimir I de Croatie, XLIX.
Kresimir II Michel, XLIX.
Kresimir III, LII.
Kresimir IV Pierre, LIV.
Kukuljevitch, 48.
Kuzmanitch, 56, 329, 333, 334.

Labriola, 236.
Ladislas Ier de Hongrie, LVII.
Ladislas de Naples, XCII.
Lapenna, 120, 171, 344.
Laurana François, 20.
Laurana Lucien, 20.
Laurent de Médicis, 5.
Léon XIII, 195.
Ljubisa, 122, 168.
Ljutovid Posavski, XLI.
Loredan, XCIII.
Lotaire, XLII.
Louis d'Anjou, LXXXVII-LXXXIX.
Louis II de Hongrie, C.
Lovritch, 258.
Lubin, 10.
Ludovic le Débonnaire, XLI.
Lutchitch (Lucio) Jean, LXIV, 10, 13.
Lutchitch Hannibal, 13.

Mamiani, 76.
Mamula, 96.
Mancini, 303.
Manger, 340.
Manin Daniele, 127, 294.
Marchi, 17.
Marc Lépide, XXXII.
Marie de Naples, LXXVII.
Marulitch, 13.
Masaryk, 230.
Matajevitch (Orsini le Dalmate), 20.
Matcovitch, 107, 340.
Matitch, 167.
Matthias Ninoslav de Bosnie LXXVI.

Maupas, 359.
Mazzini, 2, 44, 48, 133, 145, 229, 231, 281, 306.
Medovitch Célestin, 8.
Medovitch Jean, 347.
Mestrovitch, 8.
Micha Madii de Barbazanis, XXXV.
Michel de Zahoumlie, XLV.
Michel VII Ducas, LVI.

Michel Obrénovitch, 219, 222, 224.
Michiel Domenico, LXXI.
Michiel Vitale, LVII.
Milesi, 37.
Militch, 154.
Miloch Obrénovitch, 221.
Minghetti, 76.
Miskatovitch, 219.
Mislav, XLII.
Mocenigo Alvise, 6.
Mrazovitch, 219.
Mrgniavitch, 13.
Murat, 8.

Nakitch, 56, 328.
Napoléon, 39, 254.
Nazor, 9.
Némanya, LXXX.
Nelipitch, LXXXV.
Nicolas de Monténégro, 169, 212, 222.
Nodilo, 9, 105.

Orseolo Pietro II, LI.
Orseolo Ottone, LIII.

Pachitch, 252.
Palacky, 204.
Particiaco Orso, XLIII.
Pavlinovitch, 108, 154, 156, 197.
Petranovitch, 9, 56.
Petrovitch Spiridion, 94.
Pie IX, 76.
Pierre II de Dalmatie, LVII.
Pierre Ier de Russie, 15.
Pierre Ier de Serbie, 212.
Pierre II Petrovitch, 75.
Popovitch Spiridion, 47.
Popovitch Douchan, 259.
Possedaria, 7.
Pozza (Pucitch) Orsato, 63-71, 154, 222-228.
Pozza Nicolas, 64.
Pozza Raphaël, 64.
Preradovitch, 67.
Prezzolini, 163, 173.
Probus, XXXIV.
Pulitch, 336.

Radman, 340.
Radmilli, 123.
Raduleo, 18.
Rainer (archiduc), 168.
Rampolla, 195.
Ratchki, 193, 219.
Renan, 269.
Resetar, 9.
Resti, LXVIII.
Rieger, 190.
Roditch, 168.
Rolfs, 21.
Romain II Lécapène, XLVIII.
Romain III, LIV.
Rossanditch, 9.
Ruffini, 81.
Rusnov, 67.

Samuel, XLIX.
Sava (Saint), LXXXI.
Schiavone André (Medoulitch), 21.
Schiavone Nicolas, 21.
Schiavone Félix, 65.
Schmerling, 152, 155, 336.
Selvo Domenico, LVI.
Serragli, 96.

Sigismond (empereur), XCIII, XCIV.
Silvain Plaucius, XXXII.
Slavitch, LIV.
Smiciklas, 194.
Smiglianitch, 7.
Smodlaka, 186.
Sobieski, CVI.
Sonnino, 96.
Soritch, CVI.
Stadler, 195.
Startchevitch, 190.
Stratico, 18.
Strossmayer, 151, 154, 209, 210.
Subitch (famille), LXXIV.
Subitch Bribirski Etienne, LXXV.
Subitch Bribirski Paul, LXXVIII.
Subitch Bribirski Mladen, LXXVIII.
Subitch Bribirski Mladen III, LXXXIV.
Subitch Bribirski Mladen IV, LXXXV.
Sundetchitch, 9, 334, 336.
Svacitch Domaldo, LXXV.
Svetoslav, LII.

Taaffe, 119.
Tanzlinger-Zanotti, 18, 25.
Tchioubranovitch, 16.
Tchoulinovitch (Gregorio Schiavone), 21.
Teuta, XXXI.
Théodose le Grand, XXXVII.
Thugut, 37.
Tibère, XXXII.
Tomislav, XLV, XLVIII, XLIX.
Tomas de Spalato, XXXV.
Tommaseo, XI, XXXVIII, 3, 27, 29, 41-55, 83, 92, 95, 154, 158.
Toncitch, 167.
Tradonico Pietro, XLI, XLII.
Tresitch, 9.
Tripkovitch, 154.
Trpimir, XLII.
Trumbitch, 178.
Tutsitch, 230.
Tvrtko de Bosnie, XCII.

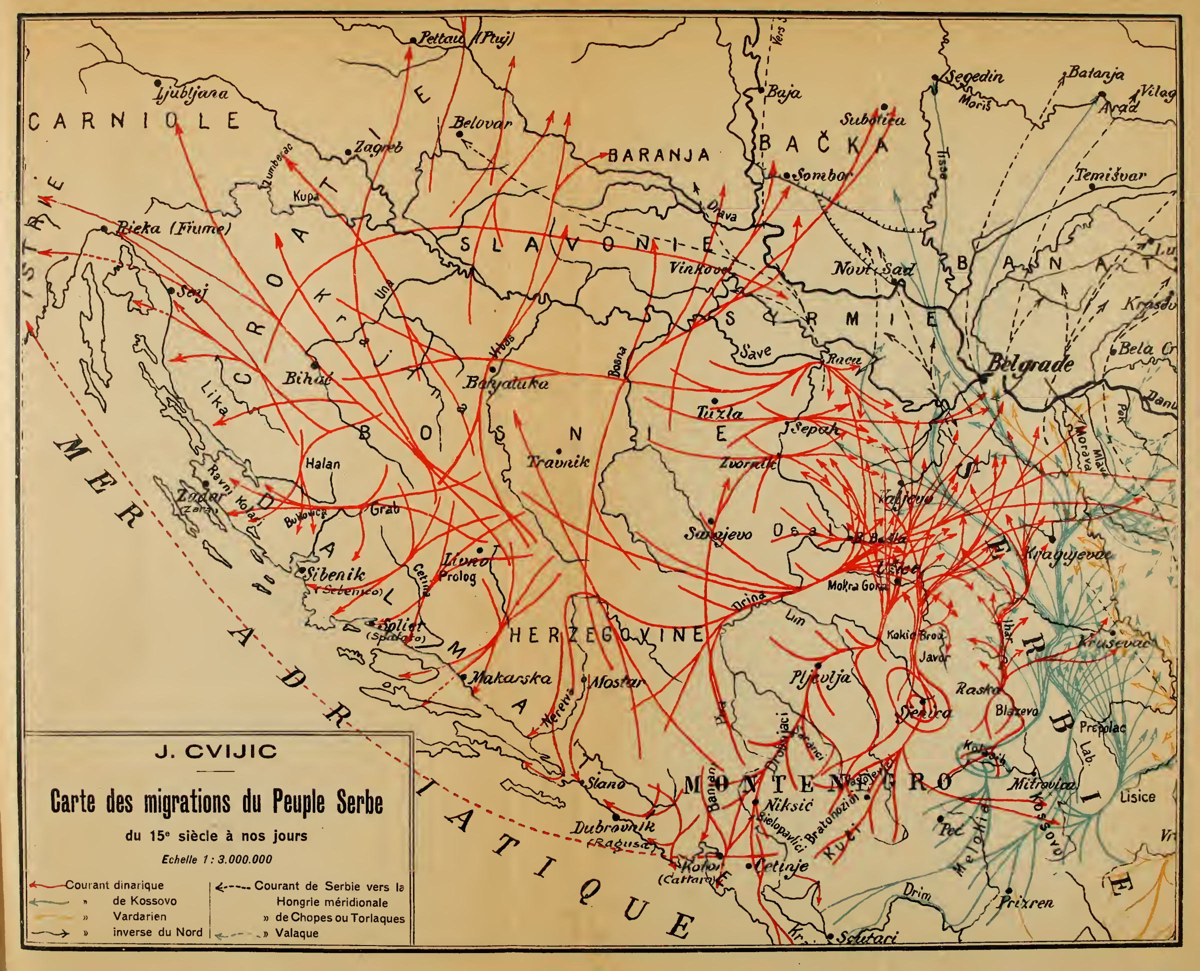
Urbain VIII, 357, 358.

Vajna, 282.
Valerio, 306.
Vekenega, LXVIII.
Victor-Emmanuel II, 87, 253.
Victor-Emmanuel III, 335.
Vidali, 16.
Vidovitch, 9.
Vissovitch Michel, XLVIII.
Vivante, 129, 288, 295.
Vodnik, 39.
Vodopitch, 9.
Voïnovitch Constantin, 109-114, 138, 144.
Voïnovitch George sen., 37.
Voïnovitch George jun., 168.
Voïnovitch Jean, 9.
Vukasin, LXXXIX.
Vuk (Stefanovitch Karadjitch), 215.
Vrankovitch, 346.

Ward Henry Sir, 77.
Wilson, 267.

Zacharie, XLVIII.
Zavrsnik, 66.
Ziliotto, 162.
Zmajevitch, 359.
Zvonimir, LV, LVI, LVII.




J. CVIJIC
Carte des migrations du Peuple Serbe
du 15e siècle à nos jours
Echelle 1 : 3.000.000
Courant dinarique
» de Kossovo
» Vardarien
» inverse du Nord
Courant de Serbie vers la Hongrie méridionale
» de Chopes ou Torlaques
» Valaque
CARNIOLE
CROATIE
SLAVONIE
BARANJA
BAČKA
BANAT
SYRMIE
BOSNIE
HERZEGOVINE
DALMATIE
MONTENEGRO
SERBIE
ISTRIE
MER ADRIATIQUE
Ljubljana
Pettau (Ptuj)
Zagreb
Belovar
Rieka (Fiume)
Senj
Bihać
Banjaluka
Travnik
Sarajevo
Tuzla
Zvornik
Zadar (Zara)
Šibenik (Sebenico)
Split (Spalato)
Makarska
Mostar
Livno
Prolog
Slano
Dubrovnik (Ragusa)
Kotor (Cattaro)
Cetinje
Nikšić
Pljevlja
Sjenica
Skutari
Prizren
Peć
Mitrovica
Kosovo
Metohija
Kruševac
Kragujevac
Belgrade
Novi Sad
Vinkovci
Sombor
Subotica
Baja
Segedin
Batanja
Arad
Vilag
Temišvar
Bela Cr
Mokra Gora
Kokin Brod
Javor
Raška
Blaževo
Prepolac
Lisice
Raca
Sepak
Užice
Valjevo
Drina
Drava
Save
Bosna
Vrbas
Una
Cetina
Neretva
Kupa
Morava
Mlava
Ibar
Lim
Drim
Tisa
Moriš
Lika
Halan
Grab
Bukovica
Ravni Kotari
Banjani
Drobnjaci
Bjelopavlići
Bratonožići
Kuči
Vasojevići
Piva
Zumberac
Danube
Vers

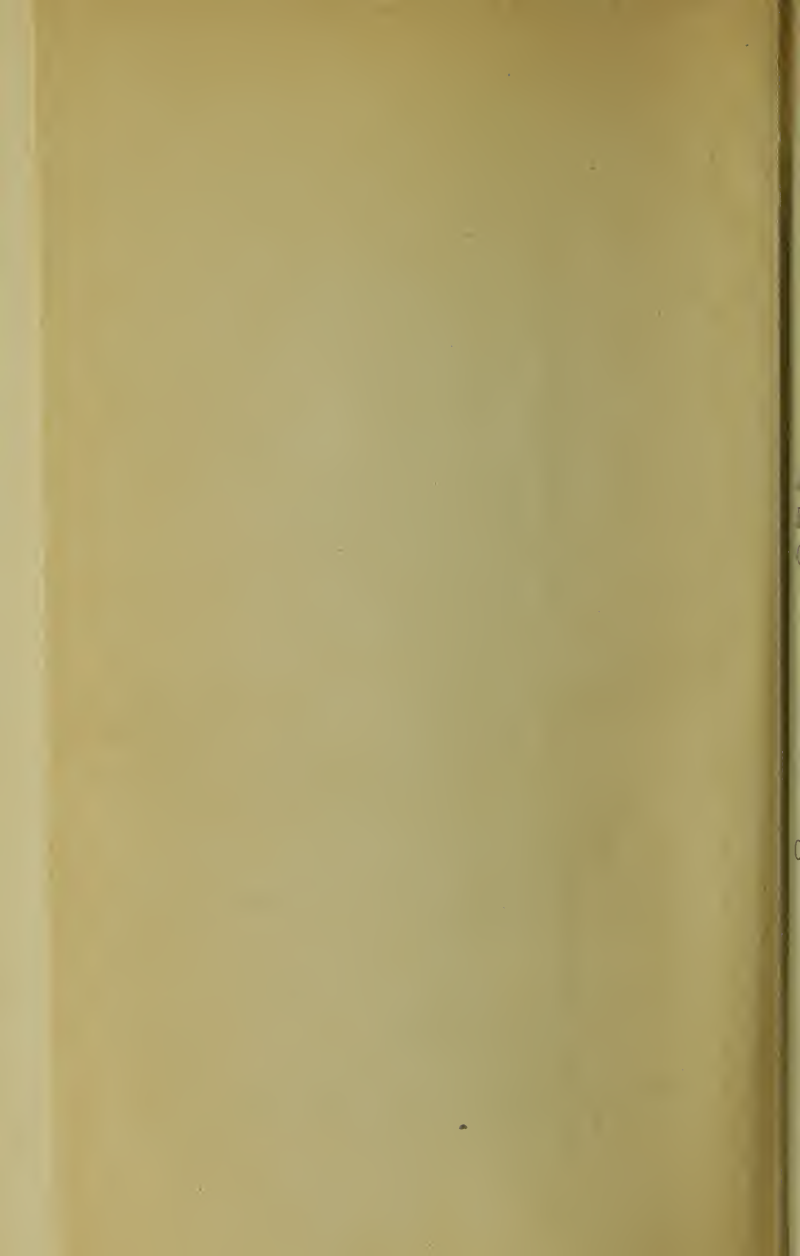


TABLE DES MATIÈRES

Pages

AUX LECTEURS IX

INTRODUCTION HISTORIQUE XIX

CHAPITRE PREMIER 1

Caractère slave de la Dalmatie. — Politique anationale de Venise. — Développement de la littérature slave en Dalmatie. — Le patriciat dalmate. — Raguse. — L'Unité Yougoslave préconisée en Dalmatie dès le XVI[e] siècle. — Les artistes dalmates. — Caractère slave de leurs œuvres. — Résistance du slavisme dalmate à l'influence vénitienne. — Le XVIII[e] siècle en Dalmatie. — La langue italienne en Dalmatie. — Synthèse du régime vénitien.

CHAPITRE DEUXIÈME 36

La chute de Venise. — Les débuts du mouvement dalmate pour l'Union avec la Croatie (1797). — La France en Dalmatie. — L'Illyrisme (1830). — Nicolas Tommaseo. — Son génie. — Tommaseo, héraut de l'idée illyrienne et de l'union de la Dalmatie avec les pays serbo-croates. — Les « Etincelles ». — Le poème « A la Dalmatie ». — Zara et le Congrès slave de Prague (1848). — Causes et effets du mouvement national slave en Dalmatie. — La jeunesse dalmate à Padoue. — Le comte Orsato Pozza. — Activité slave des Dalmates

Pages

à Padoue et à Venise (1843-49). — Le mouvement de 1848 et la guerre serbo-croate contre la Hongrie. — Attitude de N. Tommaseo. — Discours du Comte de Cavour (20 octobre 1848). — Conséquences de la guerre. —

CHAPITRE TROISIÈME 85

Le régime absolutiste autrichien en Dalmatie. — L'aube constitutionnelle (1860). — Les deux partis en Dalmatie : le parti unioniste et le parti autonomiste. — Oligarchie électorale du parti autonomiste. — Hommages de tous les partis au caractère slave de la Dalmatie. — « *L'Annuario Dalmatico* » et son rôle dans la vie politique de la Dalmatie. — Déclarations du parti autonomiste dalmate sur le caractère slave de la Dalmatie. Le député Bajamonti et son programme. — Ses déclarations sur le caractère slave de la Dalmatie (1864). — Le mouvement national à Zara. — Fondation de l'organe unioniste « *Il Nazionale* » et de l'organe autonomiste « *Il Dalmata* ». — Programme slave de l'organe autonomiste « *Il Dalmata* » (1866). — Déclarations slaves sur la culture italienne en Dalmatie. — La brochure politique « *Un vote pour l'Union* » (1861). — Programme de l'organe du parti slave unioniste « *Il Nazionale* ». — Triomphe électoral du parti unioniste slave. — Adresse à la Couronne (3 septembre 1870). — Le suffrage populaire en Dalmatie. — Infidélité du parti autonomiste à son programme de 1866 et son évolution à rebours. Le parti autonomiste dans l'impasse. —Le parti autonomiste se mue en parti « italien » (1874). —Tactique des deux partis. — Caractère libéral du programme unioniste. — L'appel des Croates aux Dalmates en 1860. — Manœuvres du gouvernement autrichien contre la proposition unioniste des Croates. — Tension entre les deux partis dalmates. — Erreurs politiques. — Apologie de la langue serbo-croate. — Caractère négatif du programme italien. — Persécutions autrichiennes contre le parti slave unioniste en Dalmatie. — Appui prêté par le parti autonomiste au gouvernement autrichien. — Apai-

Pages

sement progressif de la lutte entre les Slaves et le parti italien. — Projets de conciliation sur la base de la reconnaissance du caractère slave de la Dalmatie.

CHAPITRE QUATRIÈME 189

La politique serbo-croate dans la Monarchie des Habsbourg. — Scission dans le parti national slave : cléricaux et libéraux. — Déclarations unanimes sur l'unité nationale des Serbes et des Croates. — Attitude du député Bajamonti. — Ses déclarations serbo-balkaniques. — Dissensions politiques entres Serbes et Croates. — La Croatie et la Serbie dans le passé. — Collaboration historique des Serbes et des Croates. — Les Croates et les Serbes à la bataille de Kossovo (1384). — Union serbo-croate en 1848. — L'évêque Strossmayer. — La liturgie slave en Dalmatie. — Hommages serbo-croates au poète ragusain Goundoulitch, prophète de l'unité nationale (1892). — Les chants nationaux en Dalmatie. — Migrations et croisements. — Influence décisive de la Serbie sur le mouvement yougoslave sous le prince Michel Obrenovitch (1866). — Adhésion morale de la Dalmatie. — Le programme unitaire serbo-croate formulé dans la « *Nuova Antologia* » de Florence par le Comte Orsato Pozza (1866). — Attitude indifférente et hostile de la Nouvelle Italie vis-à-vis du mouvement yougoslave. — Les morts qui parlent.

CONCLUSION 232

APPENDICES :

I. Recensement de la population dalmate en 1910 312
II. L'Autriche et la Croatie (N. TOMMASEO) . . . 315
III. Résultat des élections dalmates en 1907 et 1911 (Suffrage universel) 320
IV. Zara dans le mouvement national dalmate. Chronologie raisonnée 328

Page

V. La liturgie slave en Dalmatie 35

VI. Manifeste de Turin de 1849. — Statut d'une société italo-slave en 1849 36

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS. 37

ERRATA

Page XXXIV, ligne 21, au lieu de « prirent service » lire : « prirent du service ».

Page LXV, ligne 20, au lieu de « à quel pays », lire : « à quelque pays ».

Page LXXXIX, ligne 1, au lieu de « préconisé », lire : « préconisée ».

Page CIII, ligne 17, au lieu de « in grand-8° », lire : « grand in-8° ».

Page CIV, ligne 29, au lieu de « au génie », lire : « le génie ».

Page CVII, ligne 29, au lieu de « s'en était fait », lire : « c'en était fait ».

Page CIX, il faut ajouter la note suivante :

« En 1807, aux termes du Traité de Campo-Formio (17 octobre), la Dalmatie, sauf le territoire de Raguse, fut, par le Directoire français, livrée à la monarchie des Habsbourg. Après l'occupation française (1806-1814), la Dalmatie, cette fois avec le territoire de la république de Raguse, fut de nouveau, par les grandes puissances, livrée à l'Autriche, en vertu du traité de Vienne (9 juin 1815).

Page 120, ligne 5, au lieu de : « les élections », lire : « des élections ».

Page 136, ligne 11, au lieu de : « la statistique » lire : « d'après la statistique ».

Page 153, ligne 30, au lieu de : « comem », lire : « comme ».

Page 154, ligne 10, au lieu de : « à la présence », lire : « en la présence ».

Page 190, ligne 14, au lieu de « partant », lire : « parlant ».

Page 221, ligne 8, au lieu de « ne tomba », lire : « ne tomba point ».

» lignes 18 et 19, au lieu de « connu et défendu », lire : « connue et défendue » ; au lieu de « Prométée », lire : Prométhée ».

Page 245, ligne 9, au lieu de « caractère slave », lire : « caractère italien ».

Page 292, ligne 26, au lieu de : « aux pires traditions », lire : « des pires traditions ».

Page 358, ligne 31, au lieu de « Berne », lire « Rome ».

Page 362, ligne 6, au lieu de « Sign », lire : « Segn ».

Page 20, ligne 15, au lieu de « Jean », lire : « Georges ».

у [illegible] [illegible] у [illegible]
и летописа - Кар [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible].

Око 80 очуваних рукописа летопис[illegible]
а било их је бз десет пута више.

У 18 в. доба за нашу [illegible] [illegible]

Прави научни интерес за [illegible]
и Вук - Павле [illegible] {Вук [illegible] / 2 В. [illegible]}

[illegible] 1614-1647/8) [illegible]
[illegible] — [illegible] треба да [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] ([illegible])

1686 [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible].

[illegible]

1699. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible].

1765 [illegible] у Москви [illegible]

...ме С.Л.С. [illegible]

у древном Византијском

80 Видак језик [illegible] у Козлод[illegible]
Дивљинов подрис [illegible] Рел[illegible]

Колудровач гађа [illegible] безаховит.

...овски, Institutiones linguae paleo[illegible]
nice 1828. Стоје своје [illegible] (Бечк[illegible]
за славистику).
Идзео (из 12 в. [illegible] (1189) Pseudo [illegible] [illegible]
мислило се да је Ambert. Tolin [illegible]
[illegible] Tokin — Arousl је [illegible]
То [illegible] .... [illegible] син [illegible]

...овски, Монограф о Клопштоку

...овски,
...шит З } премного [illegible] Lamb



